EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS KRÓKOWSKI GEORGIUS ŁANOWSKI

LADISLAUS STRZELECKI

Volumen L 1959/1960

Fasciculus 1

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

WRATISLAVIAE 1960
OSSOLINEUM

CONSILIUM EDITORUM

BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
GEORGIUS KRÓKOWSKI, WRATISLAVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
LADISLAUS STRZELECKI, CRACOVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR

WROCŁAW, UL. SZEWSKA 49
UNIWERSYTET, INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
HERBERTUS MYŚLIWIEC

CONSILIUM EDITORUM

BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
GEORGIUS KRÓKOWSKI, WRATISLAVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
LADISLAUS STRZELECKI, CRACOVIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
WROCŁAW, UL. SZEWSKA 49
UNIWERSYTET, INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
HERBERTUS MYŚLIWIEC

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1960. Nakład 500+160 egz. Obj. ark. wyd. 17,05 ark. druk. 14,75, ark. form. A-1 19.62. Papier druk. sat. kl. V, 70 g, 70×100 (16), z fabryki w Skolwinie. Oddano do składania 7 VIII 1959, podpisano do druku 19 II 1960, druk ukończono w lutym 1960. — Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. nr 174/59. Cena zł 42.—

EOS

COMMENTARII

SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

GEORGIUS KRÓKOWSKI GEORGIUS ŁANOWSKI

LADISLAUS STRZELECKI

Volumen L 1959/1960

Fasciculus 1

WRATISLAVIAE

OSSOLINEUM

dû louer, puisqu'il était lui-même un ardent partisan de la politique maritime de Périclès. Le sort de Pausanias qui lui était sympathique, fut plus triste. Pausanias mourut de faim, condamné à cette peine par les éphores, pour avoir eu des intelligences secrètes avec le roi de Perse, et pour avoir instigué les Hélotes à la révolte. La correspondance trouvée chez lui donna aux Spartiates l'occasion d'accuser Thémistocle, le héros athénien de Salamine (Hérodote ne l'aimait pas) de connivence avec les Perses, ce qui causa son expulsion et enfin, son refuge à la cour du roi de Perse, Artaxerxès Macrochire (Longuemain). Celui-ci le nomma tyran dans les villes grecques: Magnésie du Méandre, Lampsaque et Myonte. Le vainqueur de Salamine termina donc comme fonctionnaire au service des Perses. Hérodote n'avait pas envie de parler de héros tels que Thémistocle et Pausanias, tandis que les sentiments de Périclès à son égard, l'empêchaient de parler de Cimon comme d'un héros positif.

Kraków

n'étaient supérieurs à la guerre à aucun des peuples qui habitaient autour d'eux; affranchis des tyrans, ils passèrent de beaucoup au premier rang. Cela prouve que, dans la servitude, ils se conduisaient volontairement en lâches, pensant qu'ils travaillaient pour un maître, au lieu qu'une fois libérés, chacun trouvait son propre intérêt à accomplir sa tâche avec zèle" (V 78, traduit par P. Giguet, Paris 1881[5]).

Après cette digression touchant l'influence d'Athènes sur Hérodote y séjournant, influence si importante pour connaître ses opinions politiques, nous passons à l'analyse de l'introduction (I 1—91); appelons — le prologue à son oeuvre[1]. Ce prologue, lié par son idée principale à l'épilogue historiosophique, constitue la première partie du cadre de la construction de l'ouvrage. Au cours des dernières dizaines d'années beaucoup de grands et de moins grands savants dont j'ai cité les opinions[2] ont interprété d'une façon très détaillée, non seulement les phrases mais même les mots de ce prologue. Je ne réunis donc ici que les résultats de leurs recherches, que je considère comme certains.

Hérodote considère que la mission de son oeuvre est de présenter (ἀπόδεξις) les connaissances comme le fruit d'enquêtes et de recherches (il les appelle ἱστορίη), „pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes (τὰ γενόμενα ἐξ ἀνθρώπων), avec le temps, ne s'efface de la mémoire (ἐξίτηλα γένηται) et que de grands et merveilleux exploits (ἔργα), accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés; en particulier, ce qui fut cause (δι' ἣν αἰτίην) que Grecs et Barbares entrèrent les uns contre les autres".

La réponse à cette question est donnée par ceux des Perses qui sont conscients de la situation (λόγιοι). Ils affirmaient que ce sont les Phéniciens qui causèrent une brouille entre les Hellènes et les Barbares, ou que ce sont eux qui s'en rendirent coupables (αἰτίη indique ici, non seulement la cause, mais en même temps la faute). „Ils disent qu'après être venus de la mer qu'on appelle Érythrée sur les bords de celle-ci (c'est-à-dire la Méditerranée orientale) et avoir établi leur demeure dans le territoire qu'ils habitent encore aujourd'hui, les Phéniciens entreprirent aussitôt de longues navigations..."

Nous résumons la suite. Les Phéniciens transportaient sur la Mer Égée les produits égyptiens ou assyriens, et ils les mettaient en vente. Dans de telles circonstances, ils enlevèrent d'Argos la fille du roi Inachos, Io ('Ιώ) et l'emmenèrent en Égypte. C'est ainsi — selon les Perses — que les Phéniciens les premiers commencèrent à commettre des inju-

[1] Elle correspond aux préfaces d'auteur actuelles, écrites une fois l'ouvrage terminé.

[2] Seconde partie du premier tome de ma *Littérature grecque*, Kraków 1932, p. 170—172.

travaux déjà publiés. Nanti de ses observations et de ses connaissances, il se rend — aux environs de la cinquantaine (c'est-à-dire vers 448/447) — à Athènes, mais non plus seulement en curieux touriste de la Ionie libérée par les Athéniens, mais aussi comme membre de l'Union délio-athénienne, devenue à vrai dire, État athénien. Dans cet État l'Aréopage conservateur dont l'autorité avait crû lors des Guerres Médiques, vit — en 462/461 — ses pouvoirs limités par la réforme entreprise par le chef populaire Ephialtès avec l'aide du jeune Périclès. Grâce à cette réforme c'était le peuple souverain vivant d'indemnités de présence à l'Assemblée populaire ou au tribunal, d'indemnités de fonctions publiques — qui gouvernait. Ces gouvernements populaires sous la direction de Périclès, philosophe éclairé et politicien génial, développèrent de telles forces créatrices qu'alors, la riche Athènes — avec son architecture, ses beaux-arts et sa poésie (surtout dramatique) — devint déjà „l'école de l'Hellade" vers laquelle de l'Est et de l'Ouest se dirigeaient comme précepteurs, les Hellènes des différentes tribus.

A Athènes Hérodote se lia d'amitié avec Sophocle; tous deux étaient pieux et pratiquaient le culte d'Apollon à l'Oracle de Delphes. Ce culte l'incita à aller visiter, avant son arrivée à Athènes, cet oracle et à noter tous les ex-voto envoyés là à des époques différentes par le roi lydien Crésus. On retrouve un écho de l'amitié du grand tragique athénien et du narrateur ionien des Guerres Médiques non pas tant dans l'ode de Sophocle en l'honneur d'Hérodote (si cette ode — confirmée seulement par Plutarque — a existé, elle n'a pu être écrite qu'après la mort d'Hérodote vers 425, c'est-à-dire par un Sophocle très âgé) que dans un passage célèbre de l'*Antigone* (vers 904 et suivants) où apparaissent des motifs incitant l'héroïne à préférer son frère à son mari. Chez Hérodote (III 118) la femme du Perse Intaphrenès justifie sa conduite par les mêmes motifs. A vrai dire, les deux auteurs purent profiter d'un même motif folklorique, mais s'il en était ainsi, le poète l'aurait concilié plus adroitement et plus logiquement avec le raisonnement d'Antigone. La concordance de ce raisonnement avec celui de la femme d'Intaphrenès s'explique par le fait que le poète reprit en quelque sorte primitivement — ce motif du troisième livre de l'oeuvre d'Hérodote qu'il connaissait déjà (cette oeuvre ne fut rédigée qu'à Athènes et publiée — semble-t-il — sous forme de livres particuliers, comme compliment à son ami.

Antigone fut représentée en 443 par le poète âgé de 53 ans. Elle devait lui valoir la fonction de stratège aux côtés de Périclès qui, en 443, partait avec la flotte pour réprimer les Samiens insurgés. Nous savons que grâce à l'appui de Périclès, Sophocle était déjà en 443/442 — Ἑλληνοταμίας, c'est-à-dire trésorier, et même président du collège gérant la caisse de l'Union délio-athénienne quand on entreprenait la réforme des contri-

et au surplus Kronos a tout l'air d'être un des dieux 'étiologique', créé justement pour expliquer tout ce qui a rapport aux Kronia ou au Kronion; 2. déterminer la signification du thème *kron-*. Il y a en tout deux mots (qui au fond ne sont qu'un seul) qui en dérivent: Kronion et Kronia, formellement identiques et partant originairement du même sens. Kronion s'appelle la colline (haute de presque 200 m) tout près de l'Altis d'Olympie, que la tradition poétique aime à appeler 'la colline de Kronos' (Κρόνιος λόφος): naturellement les anciens connurent plusieurs collines de ce nom, non seulement en Laconie, mais aussi en Sicile. Je suppose que *Kronion* ne signifie autre chose que 'colline'. Alors Kronia — qui n'est que le pluriel de Kronion, pluriel traditionnel dans les noms de fêtes helléniques — a le même sens: fête de colline ou plutôt de l'aire où l'on pratiquait le battage du blé, ce qui a sa correspondance dans le nom de Haloa (fête de l'aire ou fête du champ). Ainsi la fête de moisson Kronia corrobore la signification de Kronion 'colline' et met fin aux fantasmagories des anciens et des philologues modernes.

Kraków

er der Gewährsmann Plinius' in IV 88 gewesen ist) die Berücksichtigung der hekatäischen Überlieferung in der Pontosbeschreibung zu verdanken haben[42].

Anderseits bestätigt sich auch die Erkenntnis, welche sich in den letzten Jahrzehnten den Herodotforschern immer wieder aufdrang, dass man bei seiner Lektüre und Interpretation nie die Möglichkeit einer Auseinandersetzung seinerseits mit seinem meist ungenannten Vorgänger, Hekataios von Milet, ausser Acht lassen darf[43]. Derselbe wird aber auch bisweilen stillschweigend von Herodot benutzt, was zu gelegentlichen Missverständnissen führt, wie das in IV 105, welches wir durch die Heranziehung von hekatäisch beeinflussten Stellen bei Plinius und Ammianus Marcellinus erklärt haben.

Kraków

[42] Rostowzew, *a. a. St.*; vgl. Funaioli, RE I A (1920), Sp. 1932.

[43] Vgl. die Literatur zitiert oben Anm. 34; zum Verhältnis von Herodot zu Hekataios überhaupt sehr nützliche Zusammenstellung bei Nenci *a. a. O.* S. XXIX f.

une guerre d'invasion contre le roi de Perse, Cyrus, et il fut justement puni par la perte de son royaume (par reconnaissance Apollon le sauva d'une mort sur le bûcher). S'emparant de la Lydie, Cyrus prit aussi les Hellènes d'Asie Mineure; mais puisque sous son sceptre ceux-ci vivaient bien, Hérodote ne lui en voulait absolument pas. Mais il remontre à ses successeurs l'accaparement des colonies hellènes de la Chersonèse de Thrace et du rivage macédonien. D'ailleurs, l'histoire des Perses prend chez lui plus de place que celle des Hellènes, et le fil dit perse, dans la composition de son oeuvre est plus long que celui dit hellène. C'est tout au sujet du prologue.

Nous passons à l'épilogue (IX 96—122). Hérodote y termine son récit des Guerres Médiques par une description de la bataille de Mycale. A ce promontoire montagneux au nord de la baie Milésienne, la bataille fut singulière: la flotte perse, dont faisaient aussi partie des contingents ioniens de Samiens et de Milésiens, fuyant la poursuite de la flotte bien plus puissante des Athéno-Péloponnésiens, se mit en sûreté sur la terre ferme, sous la protection d'un corps d'infanterie surveillant les rivages de Mycale contre un ennemi éventuel. L'équipage des navires halés sur terre se retrancha dans un camp puissamment fortifié; et quand la flotte hellène en chasse força le barrage et débarqua, la bataille eut lieu sur terre et non sur mer. Les Perses se battaient vaillamment, mais n'ayant pas confiance dans les Ioniens de leur camp, ils enlevèrent aux Samiens leurs armes, tandis que furtivement ils envoyèrent hors du camp les Milésiens, surveiller les chemins menant aux sommets des montagnes voisines, où pourraient se retrancher les forces perses en cas de bataille perdue. Quand cela arriva, les Milésiens les conduisirent dans les bras des réserves laconiennes qui attendaient là. Ceux qui ne périrent pas, devinrent prisonniers des Hellènes. Cette bataille, terminée par le pillage du camp perse, se déroula à la fin du jour même, où quelques heures plus tôt les Hellènes défirent l'armée de Mardonius aux Platées; quand la nouvelle de cette victoire des Hellènes parvint (assez vite) aux combattants de Mycale, les Hellènes redoublèrent d'ardeur. „Ainsi, pour la seconde fois, l'Ionie se souleva contre les Perses“ (IX 104), conclut l'auteur, en rappelant le temps où ce détachement eut lieu une première fois (c'est-à-dire en 499).

La description de la bataille de Mycale ne serait pas complète sans l'éloge de ceux qui s'y signalèrent, surtout les Athéniens, et parmi eux, le boxeur Hermolykos.

L'épilogue commence à la deuxième phrase du chapitre 106. Au cours de seize chapitres, il présente une teneur si diverse qu'il ressemble à un recueil discontinu de notes sur ce qui se passait en Ionie et sur l'autre

correspond à ce qu'on appelle impérialisme), succède le châtiment (τίσις) envoyé par les dieux qui veillent à la victoire de la Justice (Δίκη).

Le logographe Hécatée de Milet combinait déjà ces deux notions de faute et de châtiment. Nous le savons, puisque Hérodote le cite (VI 137) à propos de la question: les Athéniens ont-ils justement ou injustement expulsé de l'Attique les Pélasges? Anaximandre de Milet (610—547?) le premier exprima la nécessité d'unir faute et châtiment, dans son oeuvre *De la nature* (περὶ φύσεως). En voici le seul fragment original conservé (FVS Diels nº 9): „L'être doit nécessairement se transformer dans ce dont il prend son commencement et sa mort, car les éléments se rendent réciproquement justice et satisfaction, selon l'ordre du temps". Le philosophe ionien admit, comme base de l'existence, l'infini (τὸ ἄπειρον) et le motiva par „des mots trop poétiques" (comme le rapporte un commentateur grec d'Aristote, Simplice). Depuis l'antiquité, il se déroule une controverse non tranchée, au sujet de la compréhension de cet ἄπειρον. C'est probablement une paraphrase du dieu primitif orphique du Temps et de l'Espace. Les éléments se dominent successivement, ce qui leur fait commetre une violence (ὕβρις ou ἀδικία) envers les autres propriétés originales, ce qui constitue leur châtiment (τίσις), et ce qui est le rétablissement de la justice (δίκη). Hérodote avec Hécatée transpose ce droit cosmique aux actions humaines, particulièrement aux guerres, et, il voit en lui la norme de l'Histoire.

Après les énonciations d'Hérodote au sujet de la faute et du châtiment, énonciations dont le prologue est plein, il pourrait sembler que dans les querelles séculaires à cause des princesses enlevées, l'historien donne raison aux Perses. Ceux-ci imputent la faute de l'inimitié entre l'Europe et l'Asie aux Hellènes, à cause de la guerre de Troie. Cependant, à la fin même du prologue, Hérodote déclare connaître celui qui, le premier, se rendit coupable envers les Hellènes, et pouvoir l'indiquer. Il le fait en effet, après avoir remarqué que les villes ou les États qui autrefois étaient grands, sont maintenant de petites bourgades, et que le bonheur humain n'est jamais durable; ce „fauteur de guerre" — c'est Crésus, le roi de Lydie.

Comment? nous étonnons-nous. Pourtant, c'est bien Crésus, le plus grand philhellène en Asie, l'adorateur ardent et large d'Apollon et de son temple de Delphes. Cependant, c'est bien lui qui, en Hellade, cherchait dans les Lacédémoniens des alliés pour guerroyer contre les Perses quand les Athéniens — par suite des difficultés à l'intérieur — ne pouvaient le soutenir. C'est vrai, mais s'il fit de certains Grecs de l'Asie Mineure ses amis, il n'en faisait pas moins payer un tribut par d'autres. Interprète mal avisé des réponses de l'oracle de Delphes, il entreprit

stices (ἀδικήματα). En revanche, quelques Hellènes de Crète débarquèrent au Tyr phénicien et ravirent la princesse Europe. Plus tard, les Hellènes (les Argonautes conduits par Jason) se rendirent coupables d'une seconde injustice en enlevant de Colchide la princesse Médée. Quand le père de celle-ci exigea par un héraut le retour de sa fille et des trésors emmenés, on lui répondit négativement, se référant au fait que les Hellènes n'eurent pas satisfaction des Phéniciens pour le rapt de la princesse Io. Confiant en son impunité, Alexandre (Pâris), fils du roi troyen Priam, enleva aux Grecs la belle Hélène et l'épousa. Aux Hellènes exigeant la restitution de l'enlevée et de ses trésors, les Troyens répondirent négativement en leur rappelant que les Hellènes ne donnèrent pas satisfaction aux Colchidiens pour le rapt de Médée.

Hérodote termine ce catalogue d'enlèvements impunis par une remarque: jusqu'ici les refus de satisfaction étaient réciproques et n'entraînaient pas de suites graves. C'est seulement après l'enlèvement d'Hélène par Alexandre, que les Hellènes se rendirent coupables d'une grande faute (μεγάλως αἰτίους γενέσθαι) par cela: „car ils commencèrent les premiers à porter la guerre en Asie avant que les Asiatiques la portassent en Europe". (Ici des querelles au sujet de représailles pour une fille royale enlevée sont exagérés au point de devenir des guerres séculaires entre l'Europe et l'Asie). Comme les Perses, Hérodote semble penser qu'enlever des femmes est une action d'hommes injustes; mais se venger avec acharnement pour des enlevées ne peut être que l'oeuvre d'hommes sots; les sages ne se soucient guère de femmes ravies puisqu'il est clair, que si elles ne l'avaient pas voulu elles-mêmes, elles ne l'auraient pas été. Cependant les Hellènes, à cause d'une femme enlevée, réunirent une grande armée, vinrent en Asie et renversèrent la puissance de Priam. C'est depuis ce temps que les Perses pensaient que ce qui est Hellène leur est ennemi, car les Perses considéraient l'Asie et les peuples barbares qui l'habitaient comme leur propriété, tandis que l'Europe et l'élément hellène étaient quelque chose de différent.

Nous laissons la justification des Phéniciens — cités après les Perses par Hérodote — au sujet du départ, soi-disant volontaire, de Io en Égypte, fait que l'écrivain ne veut pas juger comme vrai ou faux. Nous remarquons, que selon les arguments mentionnés du prologue, la faute de la première invasion armée de l'Europe en Asie incombe aux Hellènes d'Europe qui, les armes en main, envahirent l'État de Priam et détruisirent Troie. Jusqu'ici Hérodote ne parle d'aucun châtiment pour cette invasion. Et pourtant, selon ses idées sur le monde que nous connaissons de sa suite des événements historiques, à chaque faute commise par un envahisseur pour satisfaire la soif de propriété d'un territoire plus grand que celui qu'il possédait jusqu'alors (la notion grecque de πλεονεξία

Nam si, ut Wilamowitzio placet, Chori canticum non audivit ille, responsi eius verba (v. 316 sqq.):

φίλοι, τήκομαι μὲν
πάλαι διὰ τῆς ὀπῆς
ὑμῶν ὅπ' ἀκούων [4].
ἀλλ' — οὐ γὰρ [5] οἷός τ' εἰμ'
ἀίειν [6] — τί ποιήσω;

Chori ducis cum filio colloquium spectare debent! Hoc tamen fieri posse quis credat?

Manifestum est textum iam in archetypo perturbatum nos ante oculos habere; in genuino autem Aristophanis textu versum 265, quo clauditur dissertatio de pluvia futura, versus 290—315 sequebantur, deinde 266—289, ad extremum denique 316 sqq.

II. DE *VESPARUM* VERSIBUS 526—539

In editione Couloniana locus hic legitur ita:

ΧΟ. νῦν σε [7], τὸν ἐκ θημετέρου
γυμνασίου, λέγειν τι δεῖ
καινόν, ὅπως φανήσει —
ΒΔ. καὶ μὴν ὅσ' ἂν λέξῃ γ' ἁπλῶς [8] μνημόσυνα γράψομαι 'γώ. 538
ἐνεγκάτω μοι δεῦρο τὴν κίστην τις ὡς τάχιστα. 529
ΧΟ. μὴ κατὰ τὸν νεανίαν 531
τόνδε λέγειν [9]. ὁρᾷς γὰρ ὡς
σοι μέγας ἐστὶν ἀγὼν
καὶ περὶ τῶν ἁπάντων,
εἴπερ — ὃ μὴ γένοιθ' [10] — οὗ-
τός ⟨σ'⟩ [11] ἐθέλει κρατῆσαι. 535
ΦΙ. ἀτὰρ φανεῖ ποῖός τις ὤν, ἢν ταῦτα παρακελεύῃ; 530
τί γάρ, φάθ' ὑμεῖς [12], ἢν ὁδί με τῷ λόγῳ κρατήσῃ; 539

---

[4] Bona et faceta van Herwerdeni correctio (ὑπακούων R V), etsi Wilamowitzio „miserabel" visa est.

[5] Bentley; ἀλλὰ γὰρ (ἀλλ' ἀτὰρ V) οὐχ R V.

[6] Kähler; ᾄδειν R V. Veri similis videtur etiam Wilamowitzii, *o. c.* p. 320, coniectura ἐλθεῖν (ΑΙΛΘΙΝ). Van Leeuwen αἰαῖ scribit.

[7] Brunck; δέ R V Γ (cf. 532 sq.).

[8] Cf. *Acharn.* 873: τί φέρεις; — ὅσ' ἐστιν ἀγαθὰ Βοιωτοῖς ἁπλῶς.

[9] Potius λέγων, praesertim cum v. 527 λέγειν legatur. Teste Iulio Richter (in *Vesparum* editione, Berolini 1858), λέγων scripsit Hirschig.

[10] Bentley; γένοιτο νῦν R V Γ.

[11] Suppl. Porson.

[12] Post γάρ interpunxerunt Blaydes et Willems.

L'HISTORIOSOPHIE DANS LE PROLOGUE ET L'ÉPILOGUE DE L'OEUVRE D'HÉRODOTE D'HALICARNASSE

Par

TADEUSZ SINKO

L'historiosophie, c'est-à-dire la philosophie de l'histoire, c'est (comme on peut le savoir par exemple, de la définition de „Wielka Ilustrowana Encyklopedia Powszechna" éditée à Cracovie après la première guerre mondiale — sans date) le nom d'une science dont le but est d'étudier l'essence de l'histoire de l'humanité et d'établir les lois qui la gouvernent. Cette science fut introduite dans l'historiographie au XVIII^{e} siècle, par un historien qui ne l'était pas de métier, par Voltaire. Beaucoup d'historiens s'engagèrent dans les traces de celui-ci; parmi eux nous trouvons aussi Karl Marx, le créateur du socialisme scientifique.

Parmi les précurseurs grecs de Voltaire, nous rencontrons assez inopinément l'historien „romancier" des Guerres Médiques, Hérodote d'Halicarnasse; celui-ci avait lui-même un précurseur en la personne d'Eschyle, l'auteur des *Perses*. Halicarnasse était à l'origine une colonie dorique sur le territoire carien, avec laquelle était étroitement liée la famille d'Hérodote. Son père portait le prénom carien de Lyxès et un de ses proches parents s'appelait en carien Panyassis. Tous deux étaient déjà entièrement Ioniens, et Panyassis avait écrit en ionien une épopée, sur l'Héraclès dorien, et un poème sur la colonisation ionienne: Ἰωνικά. Halicarnasse dépendait alors des rois cariens, y gouvernant en vassaux du roi de Perse. C'est grâce à Hérodote qu'est entrée dans l'histoire la sage reine Artémise, qui, en alliée de Xerxès, prit part avec ses navires à la bataille de Salamine. Hérodote jeune lutta comme insurgé contre un des successeurs d'Artémise, à savoir Lygdamis; la première fois sans succès, ce qui causa sa fuite à l'île ionienne de Samos qui, dès lors, attacha son souvenir et son coeur; la seconde insurrection à laquelle il participa, fut couronnée de succès puisqu'elle amena la chute du tyran. Cette double révolte du Ionien contre le tyran n'affaiblit nullement sa loyauté envers le souverain perse, ni sa sympathie pour les Perses, sympathie visible dans toute son oeuvre. Etant sujet perse, Hérodote voyageait librement (au cours des années 456—448) à travers les provinces aux différentes tribus et aux diverses langues de la monarchie perse. Ayant déjà conçu le plan de son oeuvre ethno-géographique et historique, il s'intéressait aux habitants de ces provinces, à leurs moeurs, leurs croyances, leurs traditions et leur histoire, ainsi qu'à leur attitude envers les Hellènes.

Il amasse des connaissances à l'aide d'informations provenant de traducteurs occasionnels et de prêtres savants, ainsi que de quelques

butions envers l'Union. Quoique les motifs mentionnés ne répondent pas à la réalité, nous apprenons le moment où Athènes prit connaissance du troisième livre de l'oeuvre d'Hérodote.

Sophocle était l'ami intime de Périclès, et par son intermédiaire Hérodote put approcher le pilote du navire de l'État athénien. En tout cas nommant pour la première fois Périclès (VI 131) Hérodote nous conte le songe de la mère de celui-ci, Agariste, songe dans lequel elle donne le jour à un lion: „et, peu de jours après, elle donna Périclès à Xanthippos".

Du reste, tout l'épisode sur les aïeux de Périclès, les Alcméonides, possède un caractère apologétique, et témoigne de la faveur de l'historien pour Périclès, comme la description des Guerres Médiques témoigne de son enthousiasme pour les Athéniens. Son oeuvre mûrit à Athènes; les atticismes se multipliant avec ses livres, prouvent objectivement l'assimilation du Ionien au milieu athénien.

Ses opinions sur les Athéniens sont illustrées par deux fragments de ses oeuvres, que voici:

„Ici, je suis dans l'obligation d'exprimer une opinion qui me fera mal voir par la plupart des gens; mais, comme elle est à mes yeux conforme à la vérité, je ne me retiendrai pas de l'exprimer. Si les Athéniens, épouvantés par le danger menaçant, avaient évacué leur pays, ou bien, sans l'évacuer, en y demeurant, s'étaient donnés à Xerxès, personne n'eût essayé d'opposer sur mer de la résistance au Grand Roi. Or, si personne n'avait résisté sur mer à Xerxès, voici ce qui se serait passé sur terre. Quand bien même plusieurs lignes protectrices de murailles auraient été tendues à travers l'Isthme par les Péloponnésiens, les alliés des Lacédémoniens les auraient abandonnés, non pas de leur plein gré mais par force, leurs villes étant prises une à une par l'armée navale du Barbare; les Lacédémoniens auraient été isolés; et, isolés, même après avoir accompli de grands exploits ils auraient succombé glorieusement; ou bien tel aurait été leur sort, ou bien, voyant auparavant les autres Grecs se ranger du côté des Mèdes, ils auraient conclu avec Xerxès un accord. Et ainsi, dans l'un et dans l'autre cas, la Grèce serait devenue sujette des Perses; car je ne peux voir quelle aurait été l'utilité des murailles tendues à travers l'Isthme, si le Roi avait été maître de la mer. Donc, qui dirait que les Athéniens ont été les sauveurs de la Grèce ne s'écarterait pas de la vérité, puisque, quel que fût celui des deux partis auquel ils se rangeraient, du côté de ce parti devait pencher la balance; en choisissant que la Grèce restât libre, en faisant ce choix, ce sont eux, eux seuls, qui réveillèrent tous les autres Grecs qui ne tenaient pas pour les Mèdes, eux qui, après les dieux, repoussèrent le Grand Roi" (VII 139).

„Ce n'est pas dans un cas isolé, c'est d'une façon générale que se manifeste l'excellence de l'égalité: gouvernés par des tyrans, les Athéniens

des Mèdes fût-elle encore plus forte: le sol lui-même se fait leur allié" car il tue de la faim ceux qui sont trop nombreux. Même les Mèdes, qui sont restés en terre hellène, ne reviendront pas et ne seront pas sauvés. Comme il résulte de la suite des paroles de Darius qui se réfère à l'oracle en partie réalisé, en partie à s'effectuer — cela se rapporte à la défaite des Platées. Cette défaite sera le châtiment pour l'orgueil et les actions impies, pour le pillage et l'incendie des temples, pour la destruction des autels et le renversement des statues des dieux...

Quels enseignements tirèrent les Athéniens des conseils et des avertissements de Darius aux Perses? Divers savants répondirent diversement à cette question. La réponse la plus juste semble être celle du professeur Paul Mazon[4]. Ainsi que Darius qui juge P. Mazon (p. 58) — conseillait à ses compatriotes de s'en tenir à une politique continentale et de ne pas s'embarquer dans des expéditions outre-mer, Eschyle voyait le salut d'Athènes dans la politique maritime de Thémistocle, le vainqueur de Salamine. C'était aussi la politique de Périclès; mais seulement jusqu'à un certain temps.

Directement après la rencontre des chefs athéniens et péloponnésiens décrite ci-dessus (p. 10) Hérodote passe (IX 106) à une mention sur le sort de quelques barbares qui, ayant sauvé leur vie à la bataille de Mycale, se réfugièrent à Sardes. Parmi eux Masistès, le frère de Xerxès, attire particulièrement l'attention. Il fut témoin de la défaite de Mycale et, en cours de route, il injuriait le chef des rescapés, Artayntès, l'appelant entre autre plus lâche qu'une femme, ce qui chez les Perses passait pour la plus grande insulte. L'offensé tira son sabre pour tuer l'offenseur. Un certain Xeinagore d'Halicarnasse (c'est-à-dire un compatriote d'Hérodote; il le mentionne comme s'il avait appris cette rixe par lui) l'en empêcha: étant derrière Artayntès, il le saisit à bras-le-corps, le souleva et le jeta à terre. Cependant la garde de corps couvrit Masistès contre une éventuelle attaque d'Artayntès qui devait s'être déjà relevé. Par cette défense du frère royal, Xeinagore acquis non seulement la reconnaissance de Masistès, mais aussi celle du roi-même qui le fit seigneur de toute la Cilicie (il le nomma satrape de cette province).

Ce récit sur Masistès constitue une transition à l'épisode des amours de Xerxès à Sardes, où il vint après la défaite de Salamine. La femme de Masistès (Hérodote ne mentionne pas son nom) dont le roi s'enamoura y séjournait aussi. Il l'informa de son penchant par un courtisan; mais puisque la femme, vertueuse, ne voulait rien entendre et que le roi ne voulait pas user de la force, il décida de l'approcher d'une autre façon.

---

[4] Dans son édition du texte grec avec traduction française, une préface et des explications (Paris 1920).

aux chiens, de même que le nez, les oreilles, les lèvres et la langue; après quoi, elle la renvoya ainsi mutilée à la maison. Son mari pressentant déjà un malheur, en arrivant chez lui, la trouva dans cet état. Il tint alors conseil avec ses fils, et avec ses autres partisans, partit en Bactriane pour détacher cette satrapie de l'État perse et de cette façon „de faire au roi le plus de mal possible". — „Il y eût réussi, je crois — termine Hérodote son épisode des amours de Xerxès — s'il eût devancé les forces de son frère et s'il fut arrivé chez les Bactriens et les Saces; car il était gouverneur des premiers, qui lui portaient une vive affection. Mais Xerxès, informé de sa résolution, le fit poursuivre par un corps d'armée qui le tua, lui, ses fils et leur escorte".

Dans quel but Hérodote raconta ces potins de la cour de Xerxès, dans l'épilogue de son oeuvre, potins plutôt falsifiés par lui, que rapportés d'après une source grecque? Il ne manquait pas de Grecs (par exemple, les médecins et les divers bannis de Grèce) à la cour. Beaucoup de savants considéraient que ce but serait de démontrer que la défaite militaire et politique est toujours accompagnée d'un relâchement des moeurs, d'une décadence morale. S'il en avait réellement été ainsi, l'historien aurait fixé ses idées dans quelque enseignement: *fabula docet*. Cependant, il ne tire ici aucun enseignement, car c'est justement après la défaite qu'advient souvent la concentration du reste des forces pour la compenser. Hérodote — par l'exemple d'Artayctès (dont on parlera bientôt) — a démontré que depuis longtemps déjà, cela allait mal dans l'État perse, et que ces tromperies et cette impiété étaient justement la cause de la défaite de Xerxès. Du reste, il traitait jusque-là le roi perse avec sympathie, et, il imputait la faute de son expédition pour conquérir l'Hellade ainsi que sa participation à cette expédition — à de mauvais conseillers. C'est peut-être pourquoi, il ne mentionne pas alors l'assassinat du roi perse par des conspirateurs de sa cour en 465, quoiqu'il mentionne d'autres événements de cette époque.

Revenant avec l'historien à la flotte grecque de Mycale nous apprenons qu'elle partit vers l'Hellespont, avant tout pour se convaincre si les ponts sur le détroit étaient encore en place. Convaincus de leur destruction, le chef des Spartiates et des autres Péloponnésiens, décida de quitter Abydos pour l'Hellade, tandis que les Athéniens, conduits par Xanthippe — le père de Périclès — décidèrent de rester à Abydos pour passer à la Chersonèse de Thrace dans le but de chasser la garnison perse de Sestos. Les deux flottes réalisèrent ces projets.

Sestos était la plus puissante forteresse perse du côté européen. Dans la ville, outre la garnison perse et ses alliés, vivaient les Éoles indigènes. A la nouvelle de l'arrivée des Hellènes dans l'Hellespont, des masses de gens des villes environnantes vinrent à Sestos, entre autres le Perse

s'exposer à la vindicte des Perses que d'émigrer vers des résidences sûres en Hellade continentale. Hérodote pouvait posséder des informations dignes de foi des délibérations des Hellènes à l'île de Samos; mais il inventa les entretiens d'Artembarès et de Cyrus avec les Perses pour faire connaître ses opinions, déjà exprimées avant dans des scènes également truquées.

Une telle fiction est la conversation (VII 101) entre le roi Xerxès et Démarate qui, dépossédé de la dignité royale à Sparte, et expulsé de son pays, trouva l'hospitalité à la Cour de Darius, et, après la mort de celui-ci, devint conseilleur et „avertisseur" de Xerxès. Celui-ci venait de passer en revue, à Doriskos à l'estuaire de l'Hèbre, sa flotte, son infanterie et sa cavalerie amenée là de toute l'Asie; ayant convoqué dans sa tente Démarate, il lui demanda si les Grecs auront le courage de tenir tête à sa puissance. Démarate ne répondit pas directement, mais rappela d'abord, qu'en Hellade vivait depuis longtemps la Pauvreté (Πενίη); à elle s'unit la fille de la Sagesse et du Droit rigide, la Vertu ('Αρετή) comme définition de toute adresse et de toute vigueur. C'est elle qui chasse de chez tous les Hellènes la Pauvreté et la domination étrangère. Pourtant Démarate ne veut pas parler maintenant des autres Hellènes, mais il n'attire l'attention que sur les Lacédémoniens (il faut se souvenir que rien ne l'obligeait à en dire du bien pour le destin qu'ils lui réservèrent). Il affirme qu'ils n'accepteront certainement pas les conditions de soumission indiquant la servitude de toute l'Hellade, et qu'ils combattront les Perses, même si les autres Hellènes se réconciliaient avec Xerxès. Quant au nombre des Lacédémoniens, même s'ils n'étaient que mille, ils se présenteraient au combat contre les armées du roi. Quand Xerxès affirma en réponse que s'ils étaient dix ou douze fois plus nombreux, ils ne tiendraient pas tête à son armée ayant un chef dont ils ont peur, Démarate répliqua que les Hellènes libres ont pour seigneur la loi qui leur interdit toujours la même chose, c'est-à-dire la fuite du rang, et devant un ennemi, même plusieurs fois supérieur en nombre, leur ordonne de rester dans le rang, de vaincre ou de mourir.

Xerxès écouta „ces paroles de vérité" (comme Démarate les appela) avec le sourire et congédia son interlocuteur „en faveur"; mais il se convainquit bientôt de cette vérité, à la bataille de Salamine. Mais puisque la louange des Hellènes se rapportait surtout aux Lacédémoniens, rappelons donc qu'Hérodote lui-même exprima un jugement non moins flatteur pour les Athéniens (VII 139—140) au début de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire quand les Spartiates proclamaient qu'ils luttaient pour libérer les sujets athéniens de leur joug. Il rappela alors, que si les Athéniens se seraient rendus à Xerxès, les Spartiates et leurs alliés n'auraient pu défendre devant la vague perse, l'Isthme bien fortifié, car la

flotte perse aurait contourné l'Isthme et l'infanterie débarquée aurait menacé le Péloponnèse et n'aurait pas permis à ses citoyens de porter aide à l'arrière de la défense menacée de l'Isthme. C'est donc ainsi, par leur refus des conditions de Xerxès que les Athéniens sauvèrent toute l'Hellade... Voici ce qu'écrit Hérodote, de la consolidation des forces athéniennes après l'expulsion des Pisistratides (V 78): „Gouvernés par des tyrans, les Athéniens n'étaient supérieurs à la guerre à aucun des peuples qui habitaient autour d'eux; affranchis des tyrans, ils passèrent de beaucoup au premier rang. Cela prouve que, dans la servitude, ils se conduisaient volontairement en lâches, pensant qu'ils travaillaient pour un maître, au lieu qu'une fois libérés, chacun trouvait son propre intérêt à accomplir sa tâche avec zèle". Après ces mentions des Athéniens, nous revenons aux guerres Médiques, c'est-à-dire à l'explication des causes de la défaite des Perses, non plus selon Hérodote, mais selon un poète athénien, qui ne représenta sa tragédie sur ce sujet qu'en 472; Hérodote — habitant l'Athènes de Périclès depuis la moitié du V^{e} siècle — devait le connaître, par exemple d'après les paroles de Sophocle. Il s'agit là des *Perses* d'Eschyle, dont l'idéologie à ce sujet servit à Hérodote pour préciser les causes de la défaite perse et de la défaite des États sortant de leurs conditions naturelles d'existence assurée. Rappelons que le choeur est formé par les vénérables représentants du Conseil du Roi, auquel conseil, Xerxès partant en expédition outre-mer, confia le gouvernement du pays pendant son absence, aux côtés de la reine-mère[3]. Ce choeur (dans le parodos) médite le départ de Suse de l'énorme armée de Xerxès, et juge que personne ne pourra résister à une telle puissance. Toutefois la pensée que le succès humain est fragile, éveille en lui l'inquiétude; cette inquiétude s'accroît avec l'arrivée de la reine-mère, qui raconte son rêve de mauvaise augure; enfin elle arrive à son summum après l'audition du messager de la défaite de Salamine. Que faire, en face d'un tel malheur? demande le choeur lamentant; et il conseille de faire un sacrifice à la Terre, aux mânes des aïeux morts, surtout aux mânes de Darius. Celui-ci évoqué de la tombe (elle se trouve devant le palais royal), à l'aide de conjurations magiques, se montre à moitié, et, informé de la défaite de Salamine, rappelle ses prédécesseurs, blâme la légèreté de Xerxès, privé de raison par un démon. Interrogé par le coryphée: „Comment, après cela, pourrons-nous, nous, Perses, agir au mieux?" il répond (vers 790 et suivants) „En ne portant plus la guerre sur la terre grecque, l'armée

[3] Nous apprenons son prénom — Atossa — chez Hérodote. Celui-ci est lié d'ailleurs avec l'Eschyle des *Perses*, par des esquisses de leurs idées du monde. Commune est leur foi en la vindicte des dieux qui, sur les coupables d'orgueil, enfreignant les limites désignées pour l'homme par le destin, envoie l'aveuglement (ἄτη), active leur chute. Commune aussi est leur foi dans l'instabilité de toute puissance humaine.

rive de l'Hellespont. Et pourtant, c'est bien dans ce recueil que se trouve la teneur historiosophique, soigneusement préparée, teneur citée au début de la présente esquisse.

Avant le départ au foyer des alliés hellènes, leurs chefs se consultent à Samos: comment assurer les Ioniens d'Asie Mineure, à peine libérés, contre la vindicte des Perses (ne fût-ce que de la part du satrape résidant à Sardes?). Des voix se firent entendre qu'il était impossible d'être constamment sur le qui-vive pour la sûreté des Ioniens. Un plan fut avancé de laisser l'Ionie aux Perses et de transporter ses habitants de l'Asie Mineure en quelque partie de l'Hellade, étant au pouvoir des Hellènes. Ce plan fut formulé avec détails par les chefs des Péloponnésiens. Ceux-ci estimaient qu'il faudrait détruire les comptoirs commerciaux (ἐμπόρια) des peuples hellènes (notamment en Hellade continentale) qui sympathisaient avec les Mèdes, et qu'il faudrait remettre aux Ioniens leurs terres comme colonies. Que l'Ionie fût dépeuplée et que les Péloponnésiens décidassent des colonies athéniennes cela ne plaisait point du tout aux Athéniens. Devant ce refus des Athéniens les Péloponnésiens cédèrent volontiers. Les Athéniens procédèrent à la fondation d'une union défensive, comprenant — outre eux-mêmes — les Samiens, les Chiotes, les Lesbiens (c'est-à-dire les colonistes ioniens vivant parmi les Éoliens), et le reste des insulaires qui, avec les Hellènes, partirent au combat. Ils les engagèrent par la parole et le serment à persévérer dans cette union et à ne pas s'en détacher, après quoi ils levèrent l'ancre de Samos, pour détruire les ponts perses de l'Hellespont, s'il en fût resté.

L'Union conclue à Samos était évidemment une préparation à l'Union maritime délio-athénienne organisée la même année; mais Hérodote passa cela sous silence et s'intéressa plutôt aux affaires privées perses. Nous rappellerons plus loin ces affaires. Pour le moment, considérons le dernier chapitre de l'épilogue.

Un des chefs perses, Artembarès, présenta aux notables perses un projet qu'il devait, en cas d'approbation, soumettre au roi Cyrus. Celui-ci ayant entendu la proposition d'Artembarès, approuvée par les notables, répondit: „Faites“ (IX 122), mais en même temps, il leur conseillait de se préparer à n'être plus que gouvernés et non gouvernants, car dans les pays doux naissent habituellement des efféminés. „La même terre ne produit pas des fruits qu'on admire et des hommes belliqueux“. A ces mots de Cyrus Hérodote ajoute la remarque suivante: les Perses, convaincus par la sagesse de Cyrus, abandonnèrent le projet, „ils préférèrent l'empire avec un territoire stérile à la servitude avec des plaines fertiles cultivées pour autrui“. Le conseil de Cyrus et sa justification biologique, répondant à la décision des Ioniens de rester au pays natal avec l'alliance des Athéniens, expliquent que les Ioniens préféraient

Il maria son fils Darius à Artaynte, la fille de Masistès et de sa femme, pour approcher celle-ci par sa bru. Après ce mariage, il partit à sa résidence, à Suse. Dès son arrivée, il introduisit sa nouvelle bru dans son palais, et, oubliant sa mère, tomba amoureux d'elle et en fit sa maîtresse.

Un certain temps après, sa femme, la reine Amestris, apprit les amours secrets de son époux. Voulant le démasquer et le punir, elle imagina le piège suivant: elle tissa un magnifique manteau multicolore, et l'envoya à son mari; celui-ci se réjouit du cadeau et rendit visite à Artaynte dans ce nouveau manteau. Au milieu des caresses ou tout de suite après, il lui demanda ce qu'elle désirait et lui dit réaliser chacun de ses voeux „pour les services qu'elle lui avait rendus". Il renforça sa promesse par un serment. Elle exigea ce manteau, „comme la destinée voulait qu'il arrivât malheur à toute cette maison". Le roi, craignant que les soupçons de sa femme n'obtiennent de cette façon confirmation, proposa à sa maîtresse, au lieu du manteau, des richesses et le pouvoir sur des villes avec leurs garnisons militaires. „Une armée est un présent qui se fait en Perse". Mais elle s'entêta, et obtint le manteau. Toute réjouie, elle portait ce manteau et s'en enorgueillissait.

La reine Amestris l'apprit mais elle ne ressentait aucune colère envers Artaynte, la considérant comme un instrument entre les mains de la femme de Masistès. C'est donc de cette dernière qu'elle décida de se venger. Elle attendit le jour où Xerxès devait donner un festin royal pour son anniversaire (Hérodote donne le nom perse de cette solennité et le traduit en grec). Pendant ce festin les Perses avaient le droit de porter devant le roi des demandes que celui-ci devait réaliser. La reine demanda de lui donner la femme de Masistès. Xerxès devina ce qu'elle voulait et considérait comme une chose terrible et indigne de remettre entre les mains de la reine une femme innocente; mais il devait se soumettre à la règle observée au festin d'anniversaire, et, il fit don à la reine, de la femme de Masistès, lui permettant de faire d'elle ce qu'elle voulait.

En même temps il convoqua Masistès et exigea de lui, de renoncer à sa femme, et d'épouser une des filles royales. Étonné par ces propositions — ou plutôt par les ordres de son frère — Masistès répondit, qu'il appréciait bien un lien nuptial avec une princesse (qui trouvera un époux plus digne), mais qu'il ne quitterait pas sa femme bien-aimée, mère de jeunes fils et filles, dont l'une fut mariée par le roi à son fils. Mis en colère par cette réponse, le roi déclara que, par conséquent, il ne lui donnerait pas sa fille pour femme et ne lui permettrait pas de vivre avec son ancienne épouse. „Tu apprendras de cette manière à accepter mes dons" — „Maître, tu ne m'as pas encore ôté la vie" lui répliqua Masistès, puis il s'éloigna.

Pendant cet entretien des frères la reine Amestris envoya aux lanciers royaux l'ordre de couper les seins à la femme de Masistès et de les jeter

Oeobase, de la ville de Cardie, qui avait apporté les cordes du pont de bateaux détruit sur l'Hellespont. Au lieu de décrire immédiatement l'action militaire de Xanthippe, Hérodote parle avec détails d'Artayctès, le satrape perse de cette province. C'était un homme cruel et impie qui trompa même le roi Xerxès allant à Athènes. Cette tromperie, c'était le pillage — avec la permission du roi — des trésors (les coupes d'or et d'argent, l'airain, les vêtements et autres ex-voto) du bosquet sacré d'Eléonte (Ἐλαιοῦς, colonie ionienne la plus au sud en Chersonèse de Thrace) près de la tombe de Protésilas, cet Hellène qui, le premier, sauta de bateau sur la terre ferme, à la guerre de Troie et qui y périt: à Eléonte on l'adorait comme héros (c'est-à-dire comme demi-dieu). Artayctès rappela au roi que c'était Protésilas qui, le premier, envahit son territoire, c'est-à-dire l'Asie que les Perses considéraient comme entièrement leur domaine et celui de chacun de leur roi; il pria Xerxès de lui donner la maison de cet envahisseur. Le roi perse, ne devinant pas les intentions du satrape, lui attribua la maison de Protésilas; immédiatement, Artayctès amena les trésors d'Eléonte à Sestos, tandis qu'il abattait le bosquet sacré, l'ensemençait et le transformait en pré. Et chaque fois qu'il venait lui-même à Eléonte, il se faisait accorder les faveurs des femmes dans le lieu le plus sacré du temple. Ce n'était donc qu'un trompeur, un voleur et un sacrilège. Hérodote ajoute qu'au moment où les Athéniens assiégèrent Sestos, Artayctès y résidant, n'était pas prêt à se défendre, et qu'assailli par surprise, il fut fait prisonnier. C'était évidemment après la reddition de la forteresse, comme nous l'apprenons des chapitres suivants.

Le siège se prolongeait jusqu'à l'automne. Les Athéniens, depuis longtemps déjà loin de leur patrie, s'impatientaient et demandaient aux chefs de les ramener à leurs foyers. Les chefs s'y refusaient, disant qu'ils prendraient Sestos ou qu'ils seraient révoqués par le gouvernement athénien. C'est ainsi que se termina le différend opposant les soldats à leurs chefs. Cependant, dans la ville assiégée, la faim croissait. Les gens y cuisaient et mangeaient les bandes de cuir des lits; quand il manqua de celles-ci, les Perses, avec Artayctès et Oeobase, s'enfuirent par les murs de derrière, les moins surveillés par l'ennemi. Au petit jour, par les tours, les Chersonésiens informèrent les Athéniens de cette fuite et leur ouvrirent les portes. La plupart des Athéniens se lancèrent à la poursuite des fuyards; les autres occupèrent la ville.

Oeobase qui s'enfuit en Thrace, fut saisi par les Absinthiens thraces qui l'offrirent selon leur coutume à leur dieu local Pleistôros, tandis qu'ils tuèrent ses compagnons d'une autre façon. Artayctès et ses gens s'enfuirent plus tard; ils furent rejoints par les Athéniens, un peu au-delà d'Aegos-Potamos. Ils de défendirent assez longtemps: les uns périrent,

dans le domaine politique, Rome seule était active, exception faite, de l'apparition du Pseudo-Néron que les Parthes soutinrent. L'idée générale de la politique romaine était d'empêcher la consolidation de la monarchie parthe. Ce but devait être atteint par des démonstrations militaires, mais dans la période que concerne la présente étude, elles n'étaient employées que comme moyen extrême, et seulement dans certains cas définis. L'armée préférée des Romains était la diplomatie. Profitant de la faiblesse intérieure de la Parthie, Rome soutenait un prétendant contre l'autre, elle nouait des contacts avec les états tributaires de la Parthie, surtout avec la noblesse. Si le procès de l'évolution intérieure fit apparaître en Parthie des rapports féodaux dans un temps reculé (une inscription araméenne publiée récemment contient le titre de seigneur féodal[24]) ce fut, dans une certaine mesure, le mérite de Rome dont la pression s'exerça sur un sol préparé à l'avance par les procès historiques. Et encore une question se pose, jusqu'à quel point les institutions iraniennes ont influencé le féodalisme naissant au sein de l'empire romain.

Kraków

[24] B. W. Henning, *A New Parthian Inscription*, Journ. Royal Asiatic Soc. 1953, p. 132.

dem aussenskythischen Norden haben wir vorläufig auf Sallusts Pontosbeschreibung zurückgeführt.

Bevor wir jetzt einen Schritt weiter gehen, sei gelegentlich auf eine kleine Beobachtung zur römischen Dichtung der Kaiserzeit hingewiesen. Wenn unsere Annahme, dass die uns hier angehenden Nordvölker in Sallusts *Historien* behandelt waren, richtig sein sollte, liesse sich vielleicht daraus auf einfachste Weise erklären, warum ihre Namen, die nur selten in den beiden antiken Literaturen erwähnt werden, verhältnismässig oft bei den römischen Dichtern dieser Epoche vorkommen. Es nennt sie Vergil (*Georg.* II 115: *pictosque Gelonos*; ebd. III 461: *acerque Gelonus*; *Aen.* IV 146: *pictique Agathyrsi*; ebd. VIII 725: *sagittiferosque Gelonos*), weiter Horaz (*Carm.* II 9, 23: *Gelonos exiguis equitare campis*; ebd. II 20, 19: *ultimi Geloni*; ebd. III 4,35: *pharetratos Gelonos*), Properz (IV 3, 8: *munito Neuricus hostis equo*[20]), Lucan (III 283: *volucresque Geloni*), Grattius (195: *Geloni canes*), Iuvenal (XV 125: *immanes Agathyrsi*). Einen Sonderplatz für sich nimmt Valerius Flaccus ein, denn er kommt an einer geschlossenen Stelle im VI. Buch (bei der Aufzählung von Perses' Heerführern) auf drei von ihnen direkt nacheinander zu sprechen:

VI 121 *raptor amorum*

Neurus ...

.....

132 *doctus et Auchates patulo vaga vincula gyro*
spargere et extremas laqueis adducere turmas.
non ego sanguineis gestantem tympana bellis
Thyrsageten cinctumque vagis post terga silebo
pellibus et nexas viridantem floribus hastas.

Die Stelle bedarf vielleicht eines kleinen Kommentars: Thyrsagetes „der Thyrsosträger" verdankt in der Wirklichkeit seinen Namen einer wagen Erinnerung an die Thyssageten und Tyrageten, welche unter den Stämmen Skythiens tatsächlich vorkommen. Auchates ist ein Eponym der nur bei Herodot IV 6 und Plinius *N. h.* IV 88 und VI 22 genannten Aucheten, welche, wie wir sehen werden, auch zu der ursprünglichen Diathese der Nordvölker mitgehörten. Am interessantesten ist das Epitheton *raptor amorum* bei *Neurus*: diese Stelle wurde mehrfach mit der in Osteuropa, besonders aber bei den Slawen vorkommenden Sitte der Heirat durch Brautraub in Verbindung gebracht[21]; wäre sie auf Sallust zurückzuführen, dann könnte man tatsächlich von einer Verbindung mit der historischen Wahrheit denken. Auf jeden Fall erweist sich Va-

[20] Handschriftliches zu dieser Stelle in Przegląd Zachodni, *a. a. O.* S. 266, Anm. 55.

[21] Frühere Literatur dazu in Przegląd Zachodni, *a. a. O.* S. 267, Anm. 56, neulich äussert sich in diesem Sinn Moszyński, *a. a. O.* S. 142.

ARISTOPHANEA

Scripsit

STEPHANUS SREBRNY

I. DE *VESPARUM* VERSIBUS 266—315

In *Vesparum* parodo Chorus non, ut praecipue solet fieri, orchestram ingressus loco quem petiverat manet, sed usque ad parodi finem iter facere fingitur. Profectus est, ut iudicii locum (qui extra theatrum fingitur esse) peteret, sed in itinere, ut iam ex prologo (v. 214—221) didicerunt spectatores, Philocleonis domum adire eumque secum ducere vult. Domum Philocleonis aedes scaenicae repraesentant; quo tendens Chorus iter facit modo non ad verum, sed ad theatri formam moresque accommodato, dum aliquotiens orchestrae circulum ambit[1]. Nondum diluxit (v. 245, cf. v. 216); aliquot pueri senibus viam lucernis collustrant.

Ex vv. 248—258 sequitur Chorum post v. 248 (Puer: τὸν πηλόν, ὦ πάτερ πάτερ, τουτονὶ φύλαξαι) consistere: nam Chori dux cum filiolo, ut ex loci sententia elucet, haud dubie non progredientibus dramatis personis, sed stantibus altercatur. Tum primum, cum puer lucem correxit, Chori dux luto, de quo loquebatur ille, oculis percepto (v. 259) una cum Choro iter facere pergit pluviae causam disserens, quae, ut doceant fungi in lucernarum linamentis conspicui, mox exspectanda videatur[2].

---

[1] Scaenae, quarum actio ita formata est, apud Aristophanem saepe occurrunt: similis est *Lysistratae* parodos neque dissimiles in *Avium*, *Thesmophoriazusen*, *Ranarum*, *Pluti* prologis scaenae primae. Talis spectaculum componendi ratio in universum veteris comoediae Atticae propria fuisse videtur (cf. S. Srebrny, *De Aeschyli Heraclidis*, Eos XLV 1951, p. 56).

[2] Dubitare, mea quidem opinione, non licet quin v. 259 lectio sit genuina quod in R legitur βόρβορος. V βάρβαρος habet, quod G. Hermann (*De choro Vesparum*, Lipsiae 1843, p. 7) ex voce μάρμαρος corruptum esse statuit; lectionem hanc ita ab illo correctam olim Bergk (BT), nuper Coulon (Coll. des Univ. de France) recepit. Eandem etiam Wilamowitz probat in dissertatione q. i. *Über die Wespen des Aristophanes*, Kl. Schr. I (= Sitz.-Ber. d. Preuss. Akad. d. Wiss. 1911), p. 317 (cf. ibid. etiam p. 322, adn. 1). Hic lutum in via esse posse negat, non enim pluisse, si post dies demum aliquot pluviam fore dicatur: puerum scilicet patrem delusisse consulto falsa ei nuntiantem. Sed si ita est, cur, quaeritur, luce correcta, non est castigatus puer a patre, qui tunc haud dubie animadvertisset se a filio esse deceptum? Si fungi, qui sunt in linamentis, pluviam post aliquot dies futuram indicant, quam necessariam esse ait senex, nondum sequitur inde diu non pluisse neque omnino alicubi in via lutum esse posse. Immo luto conspecto reminiscitur senex opus esse pluvia. Wilamowitzii ratiocinationem repetit Coulon, *o. c.*, vol. I, p. XVI: „Le mot βόρβορος n'est qu'une mauvaise conjecture de R dictée par l'idée préconçue que le garçon doit dire la vérité". Mihi quidem contrarium videtur: βόρβορος veram

et statim versu proximo:

ἀτὰρ φανεῖ ποῖός τις ὤν. ἢν ταῦτα παρακελεύῃ;

Verba autem eiusdem (v. 538):

καὶ μὴν ὅσ' ἂν λέξῃ γ' ἁπλῶς μνημόσυνα γραψόμαι 'γώ

ultimum Chori versum sequuntur praeceduntque Philocleonis verba (v. 539):

τί γάρ, φάθ' ὑμεῖς, ἢν ὁδί με τῷ λόγῳ κρατήσῃ;

Ita agit Coulon Willemsium secutus (*Aristophane*, I, p. 522 sq.), qui textum ideo mutavit, quod mirum ei visum est Bdelycleonem, postquam thecam scriptoriam poposcisset, non statim, sed septem versibus interiectis explicare, cui rei eam requireret[16].

Atqui versuum ordinem mutare non solum supervacaneum esse dicendum est, sed monendum textum traditum id fieri plane non sinere: necesse est enim ut v. 530 prope v. 528 ponatur, cum dubitari non possit φανεῖ v. 530 ad φανήσει, quod v. 528 legitur, spectare (cf. κρατῆσαι v. 536, κρατήσῃ v. 539). Versu 529 Bdelycleo servum alloquitur, qui statim domum abit, ut mandatum perficiat; sed simul et Chori ad Philocleonem verba v. 528 interrupta percipit, quibus auditis patrem v. 530 compellat. Hic non respondet, non enim praebet aurem nisi Choro, qui et ipse Bdelycleonis verbis animum non attendens senem alloqui pergit. Eodem tempore, quo Chorus allocutionis suae finem facit, revertitur servus heroque thecam scriptoriam tradit, qua accepta Bdelycleo versum 538 pronuntiat.

Attamen nondum omnia liquent. „Oportet te apparere" — Chorus dicit, cuius verba interrumpit Bdelycleo. „Qualis apparebis" — patrem interrogat hic — „ἢν ταῦτα παρακελεύῃ — si hoc modo te hortabuntur?" Usque ad verba ποῖός τις ὤν textus plane perspicuus est; sed ea, quae sequuntur, difficillima sunt intellectu.

Van Leeuwen in editione sua textum mutat: pro tradito παρακελεύῃ παραλαλήσῃς scribit. Quo facto Bdelycleonis verba ita vertit: „Qualis ...homo apparebis — i. e. apparere te fateberis — si meras nugas esse ista ostendam?" Hoc irridentis dictum spectare videntur ei Chori verba v. 531—536, mirum illa quidem in modum, secundum interpretationem eius, pacis amoris plena: „Iuvenem ne imitare, sed placide, caute, sollerter loquere". Haec tamen interpretatio quin falsa sit vix est dubitandum; clarum enim est verbis illis, quae versibus 526—528 continuantur, omnino aliam vim inesse: λέγειν μὴ κατὰ τὸν νεανίαν τόνδε idem dicit

[16] Cf. V. Coulon, *Essai sur la méthode de la critique conjecturale appliquée au texte d'Aristophane*, Paris 1933, p. 140 sq.

HEKATAIOS ÜBER DIE VÖLKER AM NORDRAND DES SKYTHISCHEN SCHWARZMEERGEBIETES

Von

MARIAN PLEZIA

Angesichts der argen Knappheit und Wortkargheit der Fragmente der hekatäischen *Periegese*, welche sich auf den skythischen Norden beziehen, neigt man unter den Forschern zur Ansicht, dass uns die Kenntnis von seiner diesbezüglichen Überlieferung bis auf ganz dürftige Einzelheiten verschlossen bleiben muss. In diesem Sinn äussern sich nach dem Vorbild Jacobys[1] neulich L. Pearson[2], Ph. Legrand[3] und E. Wikén betont zum Schluss seines interessanten Studiums *Die Ansichten der Hellenen über den Nordrand der Oikumene vor Pytheas*[4], dass die weitere Entwicklung des von ihm für das VIII. und VII. Jh. entworfenen Bildes zu verfolgen unmöglich ist, gerade wegen des Mangels an Quellenmaterial. Wäre damit wirklich so, dann müssten wir die Unfreundlichkeit des Schicksals beklagen, der uns so viele wichtige Informationen entzogen hat, wie man das schon aus einem flüchtigen Blick auf die erhaltenen skythischen Fragmente (1 F 184—190 Jacoby, Fr. 195—201 Nenci[5]) urteilen kann, denn sie enthalten zum grössten Teil Völkernamen, die anderswoher unbekannt sind, also von einer dann restlos verschwundenen historischen Situation sprechen mussten. Ermutigend wirkt aber in diesem Zusammenhang das Beispiel des ungarischen Gelehrten J. Harmatta, welcher aus verschiedenen, später aus der hekatäischen *Periegese* schöpfenden Berichten wenigstens den äusseren Rahmen seiner Geographie Skythiens erfolgreich rekonstruiert hat[6]. Die mehr zurückhaltende Stellung seiner Vorgänger hatte ihre Ursache besonders darin, dass sie auf den Inhalt des entsprechenden Abschnitts bei Hekataios vor allem aus der Erzählung Herodots schliessen wollten, bei dem nur wenige

---

Vortrag gehalten am 18. 12. 1958 in Erfurt bei der Sitzung des Komitees für die Förderung der Altertumswissenschaft in den sozialistischen Ländern.

[1] Jacoby, RE VII (1912), Sp. 2717.

[2] L. Pearson, *Early Ionian Historians*, Oxford 1939, S. 62 ff.

[3] Ph. Legrand in der Einleitung zum 4. Bd. seiner Herodot-Ausgabe, Paris 1949, S. 42.

[4] E. Wikén, *Die Ansichten der Hellenen über den Nordrand der Oikumene vor Pytheas*, Nilsson-Festschrift, Lund—Leipzig 1939, S. 552.

[5] G. Nenci, *Hecataei Milesii fragmenta*, Firenze 1954 (Biblioteca di Studi Superiori, vol. 22).

[6] J. Harmatta, *Quellenstudien zu den Skythika des Herodot*, Budapest 1941, S. 47 ff.

PRAEHELLENICA

Par

RYSZARD GANSINIEC

1. AKROPOLIS — ATHENE

Par suite d'une tradition séculaire nous voyons dans l'Acropole d'Athènes la citadelle de la métropole — non seulement d'Athènes, mais d'une ville quelconque. En cela nous ne nous appuyons pas sur des témoignages exprès des philologues anciens: ce que la langue courante nous apprend et ce que nous savons des noms d'autres villes, devrait nous plutôt avertir qu'encourager. Car personne ne parle de l'Acropole de Corinthe, mais de l'Akrokorinthos ou simplement de l'Akron; et les poètes aiment à chanter du κρήδεμνον 'voile' de la ville, orné d'une couronne de murailles[1]. Des antiquaires plus scrupuleux citent l'*Iliade* et l'*Odyssée* mentionnantes ἄκρη πόλις ou ἀκρόπολις d'Ilion dont nous aurons à parler plus tard pour prouver que cette assertion est erronée.

L'Acropole classique c'est l'Acropole d'Athènes: nous donnerons la preuve que son nom n'est que l'équivalent sémantique pour le nom primitif de la ville, Ἀθήνη. Pour y arriver, il nous faut expliquer et la structure et la signification de cette appellation. Il faut évidemment choisir comme point de départ le singulier qui, dans les noms de lieu, est plus primitif que le pluriel Ἀθῆναι. Dans Ἀθ-ήνη nous distinguons avant tout le suffixe -ήνη, bien connu non seulement dans la toponomastique hellénique (p. ex. Μυκήνη, Παλλήνη, Πειρήνη etc.), mais aussi asianique (p. ex. Σιδήνη, Ἀδιαβήνη, Ματιήνη[2]). Justement le fait que ce suffixe apparaît couramment dans la toponomastique asianique décidait depuis longtemps les philologues à voir dans ce suffixe (et dans les noms de lieu

---

[1] Z. Gansiniec, *Jońskie nakrycie głowy,* Archeologia VII 1955, p. 189, n. 43.

[2] Ce suffixe *-āno/ēno* est l'objet de nombreuses études, de F. de Saussure (1922), W. Brandenstein (1935), V. Bertoldi (1938); E. Schwyzer (*Griech. Grammatik,* Bd. I 1939, p. 490) distingue deux suffixes: 1. le grec *-āno-* dans εἰρήνη, Μυκήνη etc. et 2. l'asianique *-ēno-* dans κομμαγήνη, ἀπήνη etc. Je partage le doute de quelques philologues sur la justesse de cette distinction: en tout cas, il n'y a guère de différence sémantique. C. F. Lehmann-Haupt (*Armenien einst und jetzt,* Bd. I, Berlin 1926, p. 539) défend son origine asianique: „Die Formen Κομμαγία, Ματία, Μελιτία gegenüber den üblichen griechischen Formen *Kommagēnē, Melitēnē, Matiēnē,* legen die Annahme nahe, dass die Endung *-ēnē* zum Teil noch als das empfunden wurde, was sie wahrscheinlich war, ein in den einheimischen, weder semitischen, noch indogermanischen Sprachen Kleinasiens offenbar weitverbreitetes Suffix lokaler Bedeutung. In der Sprache der vorarmenischen Chalder (Urartäer) bildet es speziell Städtenamen".

traires, à Hérodote, aux conseils d'Eschyle à l'Hellade (conseils transmis par les paroles de Darius dans les *Perses*).

La suite des événements justifia l'incrédulité d'Hérodote, quant à la solidité de l'hégémonie d'Athènes dans la ligue de Grèce centrale. Que se passa-t-il donc? En 447, des émigrés béotiens tentèrent de libérer de l'hégémonie athénienne les villes dépendantes de Thèbes. Les Athéniens envoyèrent une armée sous la conduite de Tolmidès qui, après quelques succès, revenait chez lui, quand les Béotiens l'assaillirent à Coronée (447) et détruisirent son armée. La Béotie recouvra son indépendance et mena dès lors une politique athénophobe. Cette défaite amena d'autres troubles. Dans les villes de la ligue, les partis anti-athéniens se concertaient pour une action commune dans le but de secouer le joug. Ils s'assurèrent l'appui des Spartiates. Eubée se souleva la première (446). Périclès préparait justement l'étouffement de cette révolte, quand lui parvint la nouvelle du soulèvement de Mégare et celle du massacre de toute la garnison athénienne de cette ville. Le roi de Sparte, Pleistoanax, venait à la rescousse des Mégaréens. Alors Périclès renonça momentanément à Eubée et se retourna contre les Péloponnésiens qui étaient déjà entrés dans la plaine d'Eleusis. La bataille n'eut pas lieu, car Pleistoanax, corrompu (c'était dans la tradition des rois de Sparte), par Périclès, ordonna la retraite à son armée et la renvoya au foyer; c'était, en tout cas, le bruit général qui courait. Le roi fut puni par l'exil. Alors Périclès en finit avec Eubée insurgée. Les clérouques athéniens obtinrent le territoire d'Histiée, tandis que les autres villes tombèrent dans la servitude athénienne. Après la conquête d'Eubée, les Athéniens contractèrent, au cours de l'hiver 446/445, une paix de trente ans avec Sparte. Cette paix indiquait qu'Athènes renonçait pour toujours à l'hégémonie dans la ligue et que celle-ci serait dissoute. Athènes renonça à ses propriétés, déjà peu nombreuses, dans le Péloponnèse. Les deux Unions (délio-attique et péloponnésienne) se confirmèrent mutuellement les territoires occupés; on permit aux villes se trouvant hors des Unions d'adhérer librement à l'une d'elles.

La ligue continentale, sous l'hégémonie d'Athènes, dura de la bataille des Oenophytes en 457 à la Paix de Trente ans entre Athènes et Sparte en 446/445, c'est-à-dire onze ans. Hérodote avait donc raison de ne pas croire à sa stabilité comme il ne pouvait pas louer la politique continentale de Périclès.

Il nous reste à répondre pourquoi Hérodote interrompit son histoire des Guerres Médiques à l'expulsion des Perses de Sestos qui n'était pas du tout, comme il l'affirmait, le dernier point d'appui des Perses en Europe. Il n'amena pas ces guerres à leur fin véritable dans la paix de Callias (injustement appelée Paix de Cimon) en 449. Le héros principal de la suite de ces guerres était l'adversaire politique de Périclès, Cimon, qu'il aurait

concedit, tum autem omne reliquum vinum humi effundit (v. 757 et schol. ad v. 756). Remansit in manibus eius uter vacuus — „victimae“ modo caesae pellis. Haec cum ex more sacerdoti debeatur (cf. Hieroclis in *Pace* κώδια, v. 1122 sqq.), Euripidis affinis dicit (v. 758):

τουτὶ τὸ δέρμα τῆς ἱερείας γίγνεται.

Quem ad versum adnotat scholiasta: ἀπὸ ἔθους· ἐκδερματώσαντες γὰρ τὰ ἱερεῖα διδόασι τὰ δέρματα ταῖς ἱερείαις. ἐχχέας οὖν τὸν οἶνον χαρίζεται αὐτῇ τὸν ἀσκόν[24].

Versu sequenti legimus:

τί τῆς ἱερείας γίγνεται; τουτί· λαβέ[25].

In codice neque ante hunc versum neque ante τουτί personae mutatae signum positum est; clarum est tamen verba τί τῆς ἱερείας γίγνεται non eam dicere personam, quae versum praecedentem pronuntiaverit, sed aliam, verba autem τουτί· λαβέ rursus illam. Initio versus 760 iterum persona mutatur; ubi R adnotat: ἄλλη γυνή. Hoc quin recte adnotatum sit dubitari non potest: nam certum est hic nos ante oculos habere personam quandam, quae modo in scaenam venerit; et ita locus paene ab omnibus intellegitur. Mulier haec a Mica, quae abit prytanes de omnibus quae acciderunt certiores factura, rogatur ut captivum custodiat; et in sequentibus, usque ad temporis punctum, quo sagittarius Scythicus custodis munus suscipit, in orchestra manet, qua non decedit nisi ante Chori embolium v. 947—1000. Anum esse ex Euripidis affinis ore discimus (v. 1024 sq.), nomen eius — Κρίτυλλα Ἀντιθέου Γαργηττόθεν — e scaena, qua Euripides Menelai personam gerens prodit, cognoscimus (v. 898).

At quaeritur, num v. 760 primum mulier illa loquatur. Hic revertamur necesse est ad versus 758 sq.

Versus hi negotium non mediocre editoribus interpretibusque contraxerunt. Van de Sande Bakhuyzen (*De parodia in comoediis Aristophaneis*, Utrecht 1877, p. 122) versum 758 delebat; sequitur eum in editione sua van Leeuwen. Qui versus videtur eis e glossemate τὸ δέρμα vóci τουτί, quae versu sequenti legitur, adscripto natus esse. Hoc quidem per se parum probabile videtur neque posset coniecturae loco probari nisi si aliis quibusdam de causis versus ille contextum turbaret; contrarium tamen verum est. Secundum textum a van Leeuweno receptum Micae verba (v. 757): κακῶς ἀπόλοι᾽, ὡς φθονερὸς εἶ καὶ δυσμενής

---

[24] Quod extremo enuntiato legitur αὐτῇ testari videtur scholiastae opinione utrem vacuum accipere Micam. Sed manifesto errat ille, ut infra ostendetur; qui error, ut videbimus, etiam apud nostrae aetatis interpretes nonnullos prodit.

[25] τουτὶ λαβέ R; correxit Bergk.

(ὄρειοι, Strabon, p. 549) comme les *Ilionenses* de la Campanie, et non des Troyens.

Les mentions de l'Acropole de Troie sont plutôt rares et dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. La moins compliquée se trouve dans la harangue d'Achille auprès des dépouilles d'Hector. Dans l'excitement de sa victoire Achille est d'avis que la mort d'Hector décide la guerre et que peut-être même les Troyens quitteront leur ville (*Iliade* XXII 383):

> ἢ καταλείψουσι πόλιν ἄκρην τοῦδε (scil. Ἕκτορος) πεσόντος
> ἦε μένειν μεμάασι...

Scholion Ven. A à *Il.* VI 267 enseigne que le poète par ἄκρη πόλις désigne toujours l'Acropole de Troie (διαλελυμένως ἄκρην πόλιν εἶπε τὴν ἀκρόπολιν), mais d'après notre contexte il s'agit non de l'Acropole seule, mais de la ville entière des Troyens.

Il. VI 86 ss. Helenos envoie au moment du danger Hector dans la ville (πόλινδε) pour faire arranger l'offrande du péplos votif offert à la déesse Athéna qui a son temple sur l'Acropole: ...νηὸν Ἀθηναίης γλαυκώπιδος ἐν πόλει ἄκρῃ. L'analogie de l'Acropole d'Athène fait penser à une Acropole troyenne. Là se trouve le palais de Priame, d'Hector, de Paris (*Il.* VI 317), tout comme sur l'antique Acropole d'Athènes palais et temples qui, semble-t-il, servit de modèle au poète de l'*Iliade*. Cette Acropole troyenne s'appelait Ἴλιος, tout comme la ville. Seul le fait que le poète n'admet pas de pluriel de Ἴλιος (il s'arrange en se servant pour désigner la métropole, de synonymes purement sémantiques n'ayant étymologiquement aucun rapport au nom de la ville, tels comme πόλις ou ἄστυ, ce qui était possible, parce qu'il n'y a pas d'autre ville à côté d'Ilios), obscurcit l'équation ἄκρη πόλις = Ἴλιος.

Ilios a donc deux significations: 1. proprement 'montagne', ensuite 'ville de montagne' (ἄκρη πόλις = Ἴλιος), la ville primitive avec le palais du roi et les temples des dieux; 2. la ville secondaire des paysans ouvriers, commerçants au-dessous d'Ilios-Akropolis, métropole imposante, appelée couramment par le poète πόλις ou ἄστυ par excellence, et seulement emphatiquement *Ilios*.

III. KRONION ET KRONIA

Les Kronia attiques sont comme les Thalysia des Doriens la fête de moisson. Malgré la description assez détaillée dûe à l'atthidographe Philochoros nous en savons peu. Philochoros dérive le nom de la fête

---

ὑψηλὰ ἀναφεύγουσι· καταλαβόντες δὲ ὄρη δύσβατα ὑπὸ σκολόπων τε καὶ κρημνῶν Ἰλιεῖς μὲν ὄνομα καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι ἔχουσιν. Λίβυσι μέντοι τὰς μορφὰς καὶ τῶν ὅπλων καὶ ἐς τὴν πᾶσαν δίαιταν ἐοίκασι.

du nom du dieu Kronos qu'il regardait comme dieu protecteur de l'agriculture: d'après cet auteur la célébration de la fin de la moisson était une sorte d'action de grâces envers Kronos. Cette attitude était toute naturelle à l'époque hellénistique qui ne connut guère d'autres fêtes que personnelles et p. ex. regarda même l'offrande déposée au tropaion comme acte de culte dû à Zeus Tropaios, né lui-même du tropaion. Toutefois il n'y a pas de doute que les Kronia sont une fête prédéistique née avec l'introduction de l'agriculture dont elle constitue une part intégrale. Alors il faut conclure que le récit de Philochoros n'est qu'une légende étiologique dans laquelle *Kronos* doit son existence aux *Kronia* — il en devint le dieu éponyme comme p. ex. *Saturnus* des *Saturnalia* ou *Flora* des *Floralia*.

Pour savoir au vrai ce que signifie le mot *Kronia* nous nous tenons aux fêtes de moisson. Le primitif rite de cette fête nous est connu par la description qu'en donne l'*Iliade* et l'idylle VII de Théocrite. L'un et l'autre parlent des Thalysia — c'est l'appellation dorique de la même fête. Or ces deux descriptions datent des différents siècles, mais ont cela de commun qu'elles soulignent expressément le fait que la fête avait lieu en plein air sur la place même de l'aire. Nous savons ce qu'est l'aire grecque moderne, ce qu'elle était dans l'antiquité: on tassait le blé coupé sur le champ préalablement nivelé et commettait aux pieds des boeufs le battage. Pour cette opération on élut volontiers les sommets des collines afin que le courant d'air facilitât le nettoiement du blé. L'*Iliade* (IX 534s.) souligne ce choix du lieu:

(Αἰτωλοῖς) κακὸν Ἄρτεμις ὦρσε
χωσαμένη ὅ οἱ οὔ τι θαλύσια γουνῷ ἀλωῆς
Οἴνευς ῥέξε...

Le lieu de la fête est très bien caracterisé par „la colline (γουνός est un mot préhellénique) de l'aire", où le battage avait eu lieu et où sont commassés les tas de grain nettoyé, comme Théocrite décrit la place de ses Thalysia. Le terme ionien ἀλωή signifie originairement champ (ou jardin) cultivé; ensuite il désigne aussi 'aire', parce qu'on battait le blé sur le champ même; enfin il y aurait existé, à croire Pausanias l'atticiste et Philochoros, une fête de moisson appelée Haloa (Ἁλῶα), ce que L. Deubner (*Attische Feste*, Berlin 1932, p. 64 s.) impute à un malentendu.

Retenons de ces données que la fête de moisson avait lieu, de coutume, sur le sommet d'une colline qui évidemment formait elle-même part des champs cultivés. Pour trouver le mot de l'énigme que présente le terme Kronia, il n'y a que deux possibilités: 1. approuver l'opinion traditionnelle qui rattache la fête et son nom au dieu Kronos — mais cela n'explique rien, parce que l'étymologie de Kronos est encore inconnue,

Versus 266 sq. (τί χρῆμ' ἄρ' οὐκ τῆς οἰκίας τῆσδε συνδικαστὴς | πέπονθεν, ὡς οὐ φαίνεται δεῦρο πρὸς τὸ πλῆθος;) testantur Chorum iam ad Philocleonis domum pervenisse ibique constitisse[3]. Versibus 270—272 Chori dux suos hortatur, ut cantico sodalem domo evocent; quique sequuntur Chori versus 273—289 id ipsum canticum sunt, cuius parte extrema (v. 286—289) monetur Philocleo, ut lectulo surgat (ἀλλ' ὧγάθ' ἀνίστασο) sodalesque .comitetur.

Quis non miretur Philocleonis responsum a Chori cantico versibus sex et viginti divisum esse, legi enim vv. 316—333, proxime autem et secundum versum 289 Chori ducem puerum progredi iubere (v. 290: ὕπαγ' ὦ παῖ, ὕπαγε)? Quaeritur, quamnam ob rem statim (etiamsi versum praecedentem silentium longius sequi statuamus) persuaserit sibi ille Philocleonem non esse responsurum deque eius comitatu desperaverit? Et cur ne uno quidem verbo huius rei meminerit? Wilamowitz, *l. c.*, ea de causa responsum desiderari ait, quod Philocleo Chori verba non audiat. Sed quaeritur, quam ob rem non audiat et quo factum sit, ut post versum 315 se audire declararet (v. 317 sq.)?

Inde a versu 291 usque ad 315 diverbium — lyrice expressum — Chori ducis cum puero legitur. Cum, ut vidimus supra, iam ante Philocleonis domum simus, clarum est Chorum puerosque, quamquam progredi iubeantur, loco se non movere. Wilamowitz, *o. c.* p. 318, id ea de causa fieri arbitratur, quod puer iterum (cf. supra adn. 2) patrem deludat: altercatur enim cum eo de ficis sibi emendis declaratque, postquam is se id facturum esse negavit, se eum in iudicium comitari destiturum esse. Haec tamen altercatio non continetur nisi stropha desinitque iam v. 302: nam pater, aerarii domestici miserrimo statu depicto, filio se recte dicere demonstravit; itaque antistropha iam non altercationem, sed simpliciter colloquium continet, ex quo praeterea sequitur hodie quidem puerum senem comitaturum esse. Id progrediente Choro fieri haud dubium videtur neque aliter de stropha esse iudicandum. Itaque patris et filii diverbium post Chori ad Philocleonis domum adventum poni non posse statuamus oportet. Quod ceterum ei temporis puncto, quod Chori ad Philocleonem canticum proxime sequitur, minime aptum dicendum est.

Philocleo cur non statim respondeat, intellegi vix posse supra vidimus. Iam eis, quae ibi dicta sunt, etiam aliud argumentum addendum est.

---

esse lectionem, βάρβαρος eandem, sed corruptam. Novissimus *Vesparum* editor, R. Cantarella (Mediolani 1954), recte ad βόρβορος legendum revertitur, sed minus recte in apparatu critico lectioni codicis V βάρβαρος notam adscribit: „Scil. μάρμ."

[3] Cf. Schol. ad v. 266.

atque „non contra iudicia popularia, sed pro eis loqui“. Itaque van Leeuweni correctio (quae et per se a textu tradito nimis longe abest) nequaquam probari potest; παρακελεύῃ haud dubie lectio est genuina.

Quid igitur faciendum? Verbum παρακελεύῃ intellegi non posse vidimus nisi sensu passivo accipiatur. Philocleo παρακελεύεται, et quidem nunc, in praesentia, non tempore futuro, quod coniectura provideri possit; unde sequitur παρακελεύῃ non coniunctivum esse, sed indicativum, et in textu genuino non ᾖν, sed εἶ legi debuisse: „Qualis apparebis, si te hoc modo hortantur illi?“ Id est: „Ad quid invitaris? Qualem te appariturum esse volunt illi?“[17]

III. DE ΊΕΡΕΙΑΣ IN *THESMOPHORIAZUSIS* PARTIBUS

Unicus quo in *Thesmophoriazuson* textu constituendo niti possumus codex Ravennas[18], quod ad mulierum numerum, quae praeter Chorum eiusque ducem in scaenam prodeunt partesque inter singulas distribuendas attinet, multa relinquit obscura; qua in re parum prosunt etiam scholia. Eo fit ut in quaestionibus, quae huc pertinent, tractandis editores inter se magnopere differant.

Res ut illustretur, consideremus necessĕ est actionis progressum inde a temporis puncto, quo Euripides in fabulae prologo ex orchestra decedit (v. 279).

In orchestra manet solus Euripidis affinis vestem muliebrem indutus, qui postquam sacrificium fictum serva ficta Thratta adiuvante perpetravit „precesque“ ridiculas fecit, considit, ut orationes in mulierum consilio futuro habendas auscultet (v. 279—294). Eodem tempore Agathonis domus, quam aedes scaenicae in prologo repraesentabant, in Thesmophorium mutatur (schol. 277: παρεπιγραφή. ἐκκυκλεῖται ἐπὶ τὸ ἔξω τὸ θεσμοφόριον) sequiturque parodos tacita: intrat Chorus, quem ceterae mulieres comitantur (v. 280 sq.). Post v. 294 incipit consilium.

Versus 295—311 preces oratione soluta compositas continent. Quis est, qui loquitur? Per se veri simillimum videtur personam quae precationem facit · ἱέρειαν esse (cf. preces item oratione soluta compositas in *Avibus*, v. 865—888, a sacerdote recitatas). Aliud tamen traditum est: in codice persona, quae loquitur, κήρυξ vocatur, in scholiis — γυνὴ μιμουμένη κήρυκα. Sed in eis, quae sequuntur, veram habemus praeconis orationem verbis τίς ἀγορεύειν βούλεται solito more terminatam. In codice et hic legitur: κήρυξ, in scholiis nihil invenimus. Precationem

---

[17] Cantarella, qui recte versuum ordinem traditum servat, recte etiam versum 530 vertit: „Ma tu quale sembrerai, se così ti incoraggiano?“ Sed in textu Graeco ᾖν integrum relinquit, quod versioni illi adversatur.

[18] Monacensis Augustanus 492 (s. XV) ex eo simpliciter descriptus est.

araque Panchaeos exhalat propter odores;
neve bonos rerum simili constare colores
semine constituas, oculos qui pascere possunt,
et qui compungunt aciem lacrimareque cogunt
aut foeda specie diri turpesque videntur.
omnis enim, sensus quae mulcet cumque, ⟨figura⟩
haud sine principali aliquo levore creatast;
at contra quaecumque molesta atque aspera constat,
non aliquo sine materiae squalore repertast.
sunt etiam quae iam nec levia iure putantur
esse neque omnino flexis mucronibus unca,
sed magis angellis paulum prostantibus, ⟨ut quae⟩
titillare magis sensus quam laedere possint;
fecula iam quo de genere est inulaeque sapores.
denique iam calidos ignis gelidamque pruinam
dissimili dentata modo compungere sensus
corporis, incidio nobis est tactus uterque.
tactus enim, tactus, pro divum numina sancta,
corporis est sensus, vel cum res extera sese
insinuat, vel cum laedit quae in corpore natast
aut iuvat egrediens genitalis per Veneris res,
aut ex offensu cum turbant corpore in ipso
semina confundunt⟨que⟩ inter se concita sensum;
ut si forte manu quamvis iam corporis ipse
tute tibi partem ferias atque experiare.
Quapropter longe formas distare necessest
principiis, varios quae possint edere sensus.

Lucretius de sensibus ita ille quidem disputat, ut voluptas perinde atque dolor non ad interiorem, sed ad exteriorem causam referri videatur, verum tamen atomos extrinsecus venientes non ipsis atomis, sed solis earum concilio et texturae vel nocere vel opitulari posse, texturae inquam, quae propria commoda cum voluptate, cum dolore incommoda sentiat, satis ex se ipso perspicuum est. Itaque re propius inspecta vix Lucreti versibus impedimur, quominus id quod non ita multo ante diximus, voluptatem sensum quendam ordinis et concursus atomorum hominem quemlibet efficientium probi, turbati vero dolorem ex Epicuri sententia esse de integro asseveremus.

Nunc quid Aristippus de voluptate et dolore iudicaverit videndum est. Qui cum haec tria distinxisset, unum voluptatem percipere, alterum dolere, tertium neque voluptatem percipere neque dolere, tertio prorsus neglecto voluptatem in motu leni, qui viscera mulceret (scil. λεῖα κίνησις), dolorem autem in motu aspero, qui viscera offenderet (scil. τραχεῖα κίνησις), positum esse censuit (cf. Diog. Laert. II 86 sq.). Nempe Aristippi sectatores vel Cyrenaici, quos vocant, Epicuream illam non dolendi voluptatem (scil. ἀοχλησίαν, ἀπονίαν, ἀταραξίαν) cum hominis dormientis atque etiam mortui statu comparare et omnino ludibrio habere soliti sunt,

qui devait continuer la guerre contre les Perses sous la conduite des Athéniens. Indiquons seulement que les Spartiates ne dénoncèrent pas le pacte anti-perse qui les liait jusque-là aux Athéniens. Cette dénonciation ne survint qu'en 460, quand les Athéniens envoyèrent des renforts conduits par Cimon, aux Spartiates luttant contre les Hélotes insurgés; les Spartiates renvoyèrent ces renforts, et les Athéniens, malgré l'opposition du parti démocratique, déclarèrent nul le pacte avec Sparte. Sans attendre la réaction de celle-ci, les Athéniens sollicitèrent des alliances pour une guerre éventuelle avec elle: ils pactisèrent avec les Argiens et les Thessaliens. Pendant ce temps, les Hélotes menacés par la famine se rendirent aux Spartiates, à la condition de pouvoir quitter librement leur ville. Les Athéniens les établirent à Naupacte, s'assurant ainsi la domination du golfe corinthien et le libre accès au Péloponnèse. Avant le conflit qui en résulta, les Athéniens se mêlèrent à une guerre contre les Perses en Égypte, où Inare, profitant des troubles en Perse, lors de la prise du trône par Artaxerxès, se révolta contre les Perses. Après deux années de succès, la révolte fut écrasée par le satrape, et les Athéniens perdirent la plupart de leurs navires, dont très peu revint en Grèce.

Corinthe et ses alliés ainsi que l'Égine dorienne profitèrent de cet affaiblissement momentané des Athéniens et se soulevèrent contre eux. Mais ceux-ci en vinrent facilement à bout en 459/458. Les Spartiates trouvèrent un prétexte pour s'ingérer dans les affaires de la Grèce centrale en envoyant une armée pour intervenir dans les différends entre la Doride et la Phocide. Le retour de cette expédition par le golfe de Corinthe leur fut fermé par la flotte athénienne. Ils restèrent donc en Béotie, où ils aidèrent les Thébains à conquérir l'hégémonie sur les autres villes de Béotie. L'armée athénienne, expédiée en Béotie, subit une défaite à Tanagra en 457, par suite de la trahison de la cavalerie thessalienne qui passa à l'ennemi. Cimon, qui venait de rentrer d'un exil dû à l'ostracisme, réussit à obtenir un armistice de quatre mois avec Sparte. Les Athéniens en profitèrent pour attaquer les Béotiens. La victoire des Oenophytes, en 457 également, donna aux Athéniens l'hégémonie d'une grande ligue continentale, à laquelle les Béotiens et les Phocéens devaient apporter des contingents militaires. Les Locriens adhérèrent à cette ligue de plein gré, tandis que les Éginètes rebelles s'y rendirent par la puissance d'Athènes. C'est ainsi qu'en 457, Athènes se trouva à l'apogée de sa puissance non seulement maritime, mais aussi terrestre, du moins en Grèce continentale.

Ce succès de la ligue continentale athénienne, pouvait-il plaire à Hérodote? Probablement non! C'était en réalité un admirateur de la politique maritime de Périclès (politique héritée de Thémistocle) mais les conquêtes du grand homme d'État grec sur le continent semblaient con-

les autres furent faits prisonniers. Les Hellènes les ramenèrent liés ensemble, à Sestos, et, avec eux, Artayctès enchaîné ainsi que son fils.

Avant de faire connaître leur sort, Hérodote raconte d'après les Chersonésiens la relation d'un des gardes athéniens surveillant les prisonniers, relation d'un fait extraordinaire: celui-ci se cuisait des poissons salés — donc non-vivants; sur le feu, les poissons remuaient et sautaient, comme s'ils étaient frais pêchés. Les gens accoururent s'étonnant du phénomène. Artayctès, voyant de loin les poissons, appela à lui le garde (il ne pouvait lui-même s'approcher de lui puisqu'il avait évidemmant les jambes enchaînées) et le calma en déclarant que ce signe ne concerne pas „l'hôte athénien" mais provient de Protésilas même qui — quoique mort et embaumé à Eléonte — possède des dieux le pouvoir de châtier le pillard. Pour éviter le châtiment, Artayctès promet d'offrir à Protésilas, cent talents pour ses trésors pillés et d'en payer deux cents aux Athéniens pour sa vie et celle de son fils. Xanthippe, le chef athénien, n'accepta pas cette proposition, car les habitants d'Eléonte, voulant venger Protésilas, exigeaient la mort du brigand — ce qui d'ailleurs était aussi l'avis de Xanthippe. Ils amenèrent donc le satrape sur le bord de la mer, duquel bord Xerxès avait construit le pont à travers l'Hellespont (d'après certains, sur une colline au-dessus de la ville de Madytos), le clouèrent au pilori et le pendirent, tandis qu'ils lapidèrent son fils sous ses yeux. Cette affaire terminée, les Athéniens partirent en Hellade, emmenant outre-mer un riche butin, les cordes des ponts de l'Hellespont, pour les offrir dans les temples. „Et cette année (478) il ne se passa rien de plus" — termine Hérodote sa relation de la prise de Sestos (Sestos n'était pas du tout le dernier point d'appui des Perses en Europe, puisqu'ils dominaient encore le rivage thrace et macédonien; les colonies grecques qui s'y trouvaient ainsi que beaucoup d'îles égéennes et de villes grecques en Asie Mineure, n'étaient pas encore libérées de la domination perse).

L'exemple du satrape Artayctès servit à Hérodote pour démontrer la malhonnêteté de l'administration perse, malhonnêteté qui, depuis longtemps, minait l'État perse et préparait sa défaite. Mais l'historien considérait que le conseil du Darius d'Eschyle est une cause plus importante de cette défaite: ce Darius considérait que le salut de la Perse est acquis, si elle limite ses expéditions de conquête à l'Asie, renonçant au expéditions (surtout sous la conduite du roi) en Hellade, la représentante de l'Europe. Hérodote connaissait ce conseil de Darius, mais il a préféré le prêter à Cyrus qu'il aimait bien; dans le dernier chapitre de l'épilogue il a cité le conseil „historiosophique" décrit ci-dessus (page 12 s.), celui de ne pas quitter la pauvre, montagneuse et infertile patrie.

Nous passons sous silence les événements militaires et les combinaisons politiques depuis la fondation, en 478/477, de l'Union délio-athénienne,

mehrere Orts- und Flussnamen von dem Stamm *nur-* gebildet[37] erhalten haben, d. i. an den Mittellauf des (polnischen) Bug[38], dem die Quellen von Prypet' ganz nahe liegen. Der älteste unter diesen Namen, der Name der heutzutage noch bestehenden Stadt *Nur*, wird schon in den russischen Quellen des XII. Jh. erwähnt[39].

Es bleibt uns nur das bisher Ausgeführte kurz zusammenzufassen. Die Ergebnisse unserer Erörterung stehen vollkommen im Einklang damit, was seinerzeit so überzeugend von Rostowzew[40] dargelegt worden ist: dass sich nämlich die Kenntnisse der Alten betreffs der nördlich vom Schwarzen Meer liegenden Gebiete am weitesten im VI. und V. Jh. v. Chr., in der Zeit Herodots, Hekataios' und des anonymen Verfassers Περὶ ἀέρων ὑδάτων τε καὶ τόπων ausstreckten und in der Folgezeit nie mehr so weit gereicht haben. Das bestätigt sich auch in unserem Fall, denn die Analyse aller antiken Belegstellen, welche sich auf die uns hier angehende Völkergruppe beziehen, hat ergeben, dass sie sämtlich direkt oder indirekt auf Herodot oder Hekataios zurückgehen: offenbar hat man später nichts mehr von diesen Völkerschaften gehört und nur traditionsmässig ihre Namen in Verbindung mit dem höchsten Norden immer wieder erwähnt. Dass ein solches Verfahren im Altertum üblich war, braucht nicht erst an dieser Stelle bewiesen zu werden. Besonders gewisse Elemente der altjonischen Geographie haben sich zäh bis in die spätantike Zeit hinein gehalten: so benutzte Avienus im IV. Jh. unserer Zeitrechnung zur Beschreibung der Küste Spaniens einen jonischen Periplus aus dem VI. Jh. v. Chr., in derselben Weise exzerpierte Stephanos von Byzanz im VI. Jh. gerade die hekatäische *Periegese*, aus der er rund 200 Fragmente erhalten hat. Es wirkte sich darin dieselbe Ehrfurcht vor der Autorität der Alten aus, welche bei Homer die Anfänge der Rhetorik suchen liess, und die gebildeten Schriftsteller jahrhundertelang dazu bewog, die dem Leben schon ganz fremde klassisch-attische Sprache zu schreiben. Die Anfänge dieser für uns schwer verständlichen Geistesrichtung reichen bis ins I. vorchristliche Jahrhundert hinauf, und gerade in jener Zeit macht sich bei den Römern eine Neigung für die altjonische Geographie spürbar[41], der wir bei Sallust (und Varro, wenn

---

[37] Darüber vgl. meinen Aufsatz in Przegląd Zachodni, *a. a. O.* S. 263 und die Karte S. 269.

[38] Bedeutendster Nebenfluss der Weichsel, der in sie nicht weit nördlich von Warschau mündet.

[39] Vgl. Anm. 37.

[40] *a. a. O.* S. 3—12.

[41] Rostowzew, *a. a. O.* S. 74: „in der römischen geographischen Literatur aus der Zeit der Republik war es augenscheinlich eine feste Tradition, neben der der Zeit nach nahe stehenden Quellen auch die Geographen der ionischen Periode zu benutzen".

Quaeritur, quaenam sit vis versus paenultimi?

„Hortandi", „invitandi" significatione medium παρακελεύομαι plerumque usurpatur. Sed si quod loco hoc legitur verbum medium sit, quomodo sit illud in loci contextu intellegendum? Utcumque versus traditos ordinemus — secundum Coulonii editionem vel ita, ut in codicibus leguntur — παρακελεύῃ pertinere non possit nisi ad Chorum, nam praeter Chorum nemo est, qui loco hoc aliquem hortetur, aliquem ad aliquid faciendum impellat. Attamen verba ἀτὰρ φανεῖ ποῖός τις ὤν non possunt utique Chorum spectare![13]

Coulon — si ex van Daelii quidem versione editioni eius adiecta („*De quelle espèce paraîtras-tu, si l'on t'encourage de la sorte?*") iudicare licet — παρακελεύῃ ut passivum intellegit, unde sequatur de activo παρακελεύω cogitandum esse, quod apud Hippocratem Περὶ εὐσχημοσύνης 16 et Polybium VII 16, 2; XVI 20,8[14] prodit. Invenitur etiam passivum; ubi tamen in aetatis, quae „classica" vocatur, exemplis (Herodot. VIII 93: τοῖσι γὰρ Ἀθηναίων τριηράρχοισι παρεκεκέλευστο; Plat. *Epist.* VII 332 a: τὰ λεγόμενα καὶ παρακελευόμενα ὑφ' ἡμῶν) subiecti munere fungitur non is, qui hortatur, sed res, quae facienda est; χαίρειν παρεκελεύοντο non legitur nisi apud Philostratum, *Vita Apoll.* V 27.

Medii significatione παρακελεύῃ loco, quem tractamus, Starkie in *Vesparum* editione (Londini 1897) intellegere vult; sed id ut fieri possit, cogitur, ut φανεῖ tertiam esse censeat personam activi, quae idem dicat atque „apparebit" („qualis apparebit hic, si eum ita hortaberis?"). Similis videtur ei locus Sophocleus, *Trach.* 1157 sq.: ἐξήκεις δ' ἵνα | φανεῖς ὁποῖος ὢν ἀνὴρ ἐμὸς καλῇ; ubi tamen manifestum videtur activum φανεῖς sensu etiam activo („ostendes") positum esse; itaque deest similitudo, quo fit ut cadat loci Aristophanei interpretatio.

Quae cum ita sint, facere non possumus, quin παρακελεύῃ ut passivum accipiamus. Sed quomodo intellegenda sunt verba: „Qualis apparebis, si ita te hortabuntur illi"?[15] Ad hanc quaestionem vix possit respondere quisquam.

Coulon, ut vidimus, versus transponit: nam secundum codices post tres primos Chori versus Bdelycleo dicit (v. 529):

• ἐνεγκάτω μοι δεῦρο τὴν κίστην τις ὡς τάχιστα

---

[13] Quamquam Richter, *l. c.*, locum ita intellegit; sed in interpretando („Sensus est: Non decet te etiam magis impellere. Qualis igitur eris aut videberis omnibus esse, si ad haec eum cohortaberis?") eum errare quivis videt.

[14] Hoc quidem loco in dubium vocatur; παρακαλέσαιμι scripsit Hultsch.

[15] Verbis his, ut per se patet, non potest compellari nisi Philocleo, hic enim est quem Chorus „hortatur"; is autem qui loquitur Bdelycleo esse debet. Quid dicere voluerit Coulon, cum verba haec Philocleoni dederit, non intellego.

suite de l'accroissement de la population et des procès politiques (p. ex. le synoikismos). Dès lors seuls les poètes eurent le privilège d'employer le singulier du nom de la ville qui alors comme archaïsme évoqua le glorieux passé des temps quand il n'y avait qu'une petite ville-mère sur la hauteur où de leurs temps régnaient seuls les dieux et les magistrats.

Grâce à l'élucidation de l'étymologie de Ἀθῆναι nous en pouvons tirer quelques conséquences intéressantes. Ainsi le nom des Karpathes (Κάρπ-αθοι) peut être expliqué par 'montagnes (*athoi*) des Karpes' (*Karpoi*), peuplade thrace habitant plus tard au sud des Balkans. Encore plus attrayantes sont les conséquences pour l'Attique elle-même. D'un côté il est évident que la dérivation du nom Ἀττική de *Ἀκτική est impossible, d'autre côté la forme Ἀτθίς est la preuve formelle que les deux dénominations du pays dérivent de ἀθ- 'roche, montagne'. Ἀττική (scil. γῆ) est donc 'le pays montagneux'.

II. L'ACROPOLE DES TROYENS

L'équation Ἀθήνη = Ἀκρόπολις semble être contredite par les poèmes homériques qui mentionnent une Acropole à Troie. Cette Acropole n'évoqua pas, jusqu'à maintenant, la curiosité des antiquaires, peut-être pour la simple raison que nos éditions critiques du texte d'Homère avec une solidarité remarquable traitent ἄκρη πόλις et ἀκρόπολις en appellatif et non pas en individuel nom toponomastique. En d'autres mots, personne ne soupçonna jusqu'à nos jours que ἄκρη πόλις de l'*Iliade* est la traduction grecque d'un toponomastique préhellénique: tous sont d'accord de voir dans l'Acropole homérique seulement un quartier de la ville de Troie.

Cette interprétation est évidemment erronée, car Akropolis est aussi dans le texte homérique non un appellatif, mais un nom de lieu, notamment la traduction grecque de Ἴλιος (scil. πόλις), Ἴλιον (scil. ἄστυ) = Ἀκρὴ (πόλις), Ἀκρὸν (ἄστυ). On a déjà essayé de déterminer la signification du mot Ilios; mais comme je n'ai pas accès à ces études, je me borne à donner ce que j'ai sous mains. Que l'appellatif ἴλιος signifie en effet ἀκρός (ἀκρή, ἀκρόν), résulte avec évidence du récit sur les Iliens (Ἰλιεῖς) de l'île de Sardaigne[3] qui en effet étaient des 'montagnards'

[3] Il y en a beaucoup de mentions parce qu'ils se distinguaient par leur caractère belliqueux. Livius XL 19: *bellum ab Iliensibus concitatum in Sardinia* (a. 132). Plinius, *N. h.* III 85: *celeberrimi in ea* (insula) *Ilienses, Balari, Corsi* ...; cf. *Ilionenses* de la Campanie, Plin. *N. h.* III 64. — Pausanias (X 17,6.7) raconte comment après l'éversion de Troie la tempête porte une partie des réfugiés en Sardaigne où ils habitent avec les Grecs, mais plus tard évitant l'extermination par les Libyens envahisseurs ils se cachent dans les montagnes et s'appellent dès lors Iliens (Ἰλιεῖς) quoiqu'ils soient en tout semblables aux Libyens: ...οἱ δὲ Τρῶες ἐς τῆς νήσου τὰ

uocabuli traxerunt. (14) *inter hos Nerui mediterranea incolunt loca, uicini uerticibus celsis, quos praeruptos geluque torpentes aquilones astringunt. post quos Vidini sunt et Geloni perquam feri, qui detractis peremptorum hostium cutibus indumenta sibi equisque tegmina conficiunt bellatoriis. Gelonis Agathyrsi conlimitant, interstincti colore caeruleo corpora simul et crines, et humiles quidem minutis atque raris, nobiles uero latius fucatis et densioribus notis.* (15) *post hos Melanchlaenas et Anthropophagos palari accepimus per diuersa, humanis corporibus victitantes, quibus ob haec alimenta nefanda desertis finitimi omnes longa petiere terrarum.*

Dass Ammians *Vidini* mit den Βουδῖνοι der griechischen Historiker und den *Budini* der lateinischen identisch sind, besteht kein Zweifel, denn lautlich lässt sich die jüngere Gestalt dieses Namens aus der älteren regelmässig ableiten; auch die Nebenform Nerui: Νεῦροι kann mit der Parallele des lat. *neruus*: griech. νεῦρον erklärt werden. Ausser Frage steht es ebenso, dass alle diese schon aus Herodot wohlbekannten Völker nicht im selben Komplett nach 800 Jahren gewaltiger Völkerverschiebungen, welche in diesem Raum stattgefunden haben, sich an Ort und Stelle wiederfinden konnten; es ist sonst schon längst erkannt worden, dass die Perikope XXXI 2, 12—16 ein anachronistisches Einschiebsel zwischen zwei wertvollen zeitgenössischen Schilderungen der Hunnen und der Alanen darstellt[15]. Fraglich bleibt nur also die Quelle, aus welcher diese antiquarische Völkerreihe übernommen wurde. Sie aufzufinden, hilft uns eine andere Ammianstelle, wo wiederum von unseren Nordvölkern die Rede ist[16]. In der bekannten Schilderung der um Pontos liegenden Gebiete heisst es nämlich XXII 8, 40: *dein Borysthenes e montibus oriens Neruiorum, primigeniis fontibus copiosus concursuque multorum amnium adolescens mari praeruptis undarum uerticibus intimatur, cuius in marginibus nemorosis Borysthenes est ciuitas etc.* Ein wenig früher aber (ebd. 31) berichtete Ammian: *circa haec stagna* (d. h. palus Maeotis) *ultima extimaque plures habitant gentes, sermonum institutionumque uarietate dispariles: Ixomatae et Maeotae et Iazyges Roxolanique et Halani et Melanchlaenae et cum Gelonis Agathyrsi, apud quos adamantis est copia lapidis, aliique ultra latentes, quod sunt omnium penitissimi.* In Verbindung mit den etwas später genannten Neuren haben wir also dieselbe Völkergruppe fast vollständig (mit Ausnahme der Budinen, aber um Melanchlainen vermehrt), wieder mit den erst später in diesem Raum vorkommenden Namen (Alanen, Iazygen, Roxolanen) vermischt.

---

[15] K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde,* Bd. 3, Berlin 1892, S. 86; Th. Mommsen, *Ammians Geographica,* Hermes XVI 1881, S. 634.

[16] Auf den Zusammenhang beider Stellen hat schon Mommsen, *a. a. St.*, richtig hingewiesen.

hier, wenn man die am weitesten nördlich sitzenden Stämme ins Auge nimmt, sieht man sie wieder, man möchte sagen, in Reih und Glied antreten: Neuren (17), Androphagen (18), Melanchlainen (19—20), Budinen (21—22, mit welchen nach 108 f. die Gelonen zusammenwohnen) und zuletzt Thyssageten mit Sauromaten. Es ist zu gestehen, dass dieses Bild mit aller erwünschten Klarheit und Konsequenz entworfen ist, wie von einem Guss, ohne jeglichen Riss entstanden[9]. Um so sonderbarer kommt es vor, wenn wir IV 105 auf einen krassen Widerspruch in dieser wohlgedachten Ordnung stossen. Es wird dort an der bekannten Stelle über die Neuren berichtet: Νεῦροι δὲ νόμοισι μὲν χρέονται Σκυθικοῖσιν. γενεῇ δὲ μιῇ πρότερόν σφεας τῆς Δαρείου στρατηλασίης κατέλαβε ἐκλιπεῖν τὴν χώρην πᾶσαν ὑπὸ ὀφίων· ὄφιας γάρ σφι πολλοὺς μὲν ἡ χώρη ἀνέφαινε, οἱ δὲ πλεῦνες ἄνωθέν σφι ἐκ τῶν ἐρήμων ἐπέπεσον, ἐς ὃ πιεζόμενοι οἴκησαν μετὰ Βουδίνων τὴν ἑωυτῶν ἐκλιπόντες.

Uns geht es natürlich nicht um die berüchtigte Schlangensage[10], sondern darum, wie konnten die Neuren — aus welchem Grund es auch geschehen sein mag — zu den Budinen übersiedeln, da sie selbst nach Herodots Aussagen (IV 17 und 51) im Quellengebiet von Tyras-Dnjestr und Hypanis-Bug, die Budinen aber erst jenseits von Tanais-Don (IV 21) ansässig waren. Die genannte Stelle ist von alters her eine Crux der Herodotexegese, die den Widerspruch zwar feststellt, für ihn aber keine stichhaltige Erklärung vorzubringen imstande ist[11]. Man versuchte der Schwierigkeit aus dem Wege zu gehen, indem man vermutete, ein anderer, von Herodot nicht erwähnter Budinen-Stamm hätte mehr westlich, etwa an dem linken Dnjepr-Ufer gesessen (Minns und z. T. auch Stein), oder aber, dass die Androphagen und Melanchlainen, deren griechische, sprechende Namen verdächtig zu sein scheinen, in der Wirklichkeit überhaupt nicht existierten, d. h. dass sich zwischen den Neuren und Budinen tatsächlich kein anderes Volk befand (Macan, vgl. Legrand in der Vorrede, S. 38). Nach Moszyński endlich wäre die Urheimat der Neuren nicht westlich, sondern östlich von den Budinen zu suchen, also etwa jenseits der mittleren Wolga[12].

---

[9] Nähere Besprechung der genannten Herodotstellen in meinem Aufsatz in Przegląd Zachodni, S. 248 f.

[10] Interessante Ausführungen dazu bei Moszyński, *a. a. O.* S. 139 ff. Ganz anders äussert sich dazu Tymieniecki, *Ziemie polskie w starożytności* (Die polnischen Gebiete im Altertum), Poznań 1951, S. 419.

[11] Vgl. die Kommentare von Stein, Abicht, Macan, How-Welles, Legrand, van Groningen; ausserdem F. Windberg, *De Herodoti Scythiae et Libyae descriptione*, diss., Göttingen 1913, S. 32; E. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge 1913, S. 103; K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Basel 1918, S. 20.

[12] *a. a. O.* S. 149, vgl. S. 146 f.

lerius Flaccus als der gelehrteste unter den angeführten Dichtern, denn bei den übrigen erscheinen ihre Gelonen, Agathyrsen und Neuren als kaum individualisierte, banale Representanten der im weitesten Norden herumtreibenden Nomaden, deren Charakterzüge sogar verwechselt werden (so bei Vergil *Georg.* II 115: *picti Geloni*, was eigentlich nur auf Agathyrsen passen würde). Wenn es auch verfehlt sein könnte, alle diese Erwähnungen als direkt von Sallust beeinflusst zu betrachten, so liegt in der Mehrheit der Fälle diese Vermutung wohl am nächsten, da gerade dieser Historiker von den Dichtern viel gelesen wurde[22]; für Valerius Flaccus kommt möglicherweise eine Mittelquelle in Betracht[23]. Dass unsere Nomaden zum festen Bestandteil der poetischen Nordentopik geworden sind, beweist die Erwähnung einiger von ihnen noch bei Sidonius Apollinaris *Carm.* V 475 und VII 323.

Eine ganz ähnliche Völkerdiathese wie bei Ammian finden wir aber noch in der *Naturalis historia* des Älteren Plinius IV 88:

A Taphris per continentem introrsus tenent Auchetae, apud quos Hypanis oritur, Neuroe, apud quos Borysthenes, Geloni, Thyssagetae, Budini, Basilidae et caeruleo capillo Agathyrsi, super eos Nomades, deinde Anthropophagi, a Buce vero super Maeotim Sauromatae et Essedones, at per oram ad Tanaim usque Maeotae, a quibus lacus nomen accepit, ultimique a tergo ipsorum Arimaspi. Mox Ripaei montes et assiduo nivium casu Pterophoros appellata regio, mundi pars damnata a rerum natura et densa mersa calligine, neque in alio quam rigoris opere gelidisque Aquilonis conceptaculis.

Es liegt auf der Hand, dass Plinius eine der ammianischen sehr ähnliche Vorlage vor sich hatte, nur benutzte er sie im breiteren Umfang (daher die westlichen Aucheten, welche bei Ammian fehlen, sowie die Essedonen im Osten) und arbeitete sozusagen mit grossen Pinselstrichen, so dass er zugleich die mehr südlich wohnenden Skythenstämme (z. B. die Maeoten am Ufer des Asowschen Meeres) und die Nordvölker bis auf die sagenhaften Arimaspen im Vorgebirge der Ripäen mitaufzählte. Abgesehen davon begegnen wir in seinem Bericht derselben Völkerreihe, nur um Aucheten und Thyssageten vermehrt: auf die Neuren folgen die Gelonen, welche, wie Herodot (IV 109) es seinen Vorgängern vorhält: „irrtümlich mit den Budinen identifiziert werden", dann die Thyssageten und die Budinen selbst, die mit den Thyssageten auch bei Herodot IV 22 und 123 nebeneinander wohnen; weiter die Agathyrsen und am Ende der Reihe die Anthropophagen. Von den bei Ammian XXXI 2, 13 ff. genannten Stämmen fehlen also nur die Melanchlainen, was —

[22] Müllenhoff, *a. a. O.* S. 77 f.

[23] Müllenhoff, *a. a. St.*; Maurenbrecher, *a. a. St.*; M. Rostowzew, *Skythien und der Bosporus*, Berlin 1931, S. 53 ff., vgl. S. 74.

Neuren an den Quellen des Borysthenes, die zu den charakteristischen Zügen der von uns jetzt untersuchten Überlieferung gehört, wie das aus der Übereinstimmung von Plinius und Ammianus zu entnehmen ist; denn gerade damals fehlt es nicht an Zeugnissen, dass die Quellen dieses grossen Stromes unzugänglich waren. Der sg. Skymnos schreibt darüber (316 ff.):

ῥεῖν δ' αὐτὸν (τὸν Βορυσθένην) ἐπὶ μὲν ἡμερῶν λέγουσι πλοῦν,
ὡς τετταράκοντα πλωτόν, εἰς δὲ τοὺς ἄνω
τόπους ἄπλωτός ἐστι κοὐ πειράσιμος·
ὑπὸ χίονος γὰρ καὶ πάγων ἐξείργεται.

Dasselbe betont auch Mela II 6: *Borysthenes ... longe venit ignotisque ortus a fontibus, quadraginta dierum iter alveo stringit tantoque spatio navigabilis.* Diese beiden Berichte gehen zwar auf Herodot IV 53 zurück, bezeugen aber nichtdestoweniger, dass man in der uns jetzt interessierenden Epoche von den Borysthenesquellen weiterhin nichts wusste.

Plinius' (Varros?) und Ammians (Sallusts) gemeinsame Vorlage muss dementsprechend älter gewesen sein und sie ist jetzt in der griechischen Literatur zu suchen, denn in der römischen gibt es für unsere Völkerreihe keine Belegstellen mehr. Mit den Griechen können wir uns aber verhältnismässig kurz abfinden. In Betracht kommen vor allem zwei Fragmente des Ephoros (FGrHist 70 F 158—159), in denen von der Besiedlung Skythiens die Rede ist, und Neuren, Anthropophagen, Agathyrsen sowie Gelonen erwähnt werden. Da aber ihre Anordnung mehr der herodotischen gleicht, hilft uns diese Stelle nicht viel weiterzukommen. Hervorgehoben sei es nur, dass nach Ephoros' Angaben die Neuren an die wegen der Kälte unbewohnten Gebiete grenzen (μέχρι γῆς ... ἐρήμου διὰ πάγον), was uns an die Berichte Ammians gewissermassen erinnert, und dass die Agathyrsen weit nach Osten zu den Gelonen versetzt werden, ein Zug, der Herodots Vorstellungen sicher fern liegt. Bemerkenswert ist es auch, dass bei Ephoros die Androphagen zu den Skythen gerechnet werden (Ἀνδροφάγων Σκυθῶν ἔθνος), wogegen Herodot IV 18 Einspruch erhebt, indem er sagt Ἀνδροφάγοι ... ἔθνος ... ἴδιον καὶ οὐδαμῶς Σκυθικόν. Da er auf solche Weise ohne Namennennung mit Hekataios zu polemisieren pflegt, ist es wohl möglich, dass Ephoros hier der hekatäischen Tradition folgt[24]. Es ist sonst manchmal darauf aufmerksam gemacht worden, dass in dem Fragment 158 hekatäische Spuren zu finden sind[25]. Das ist aber im ganzen recht wenig und bietet keinerlei sichere Stütze zu weiteren Schlussfolgerungen. Ausser Ephoros begegnen wir

---

[24] So richtig Windberg, *a. a. O.* S. 42.

[25] Jacoby im Kommentar zu 70 F 42 und 158, sowie zu 1 F 184—190; Windberg, *a. a. O.* S. 42—44; Harmatta, *a. a. O.* S. 39 ff.

nebenbei gesagt — uns einen Beweis liefert, dass Ammian auf jeden Fall nicht aus Plinius schöpfte, wenn er ihm auch in so mancher Hinsicht nahe steht. Mit dieser Ausnahme stimmen sie aber vollkommen überein, besonders in der Unterbringung der Neuren an den Quellen des Borysthenes, welche zwar bei Plinius nicht wie bei Ammian ausdrücklich als im Gebirge sprudelnd genannt werden, aber immerhin weist die plinianische Schilderung der Ripäen im Vergleich mit der Charakteristik der *montes Neruiorum* bei Ammian manche Ähnlichkeiten auf. Da es jedoch nach allem, was wir über Plinius' geographische Vorlagen wissen, unwahrscheinlich ist, ihm die Exzerpierung von sallustischen *Historien* zuzutrauen, sind wir berechtigt, in ihm und in dem auf Sallust fussenden Ammian zwei voneinander unabhängige Zeugen einer und derselben Tradition zu sehen.

Bevor wir jetzt nach dem Ursprung dieser Überlieferung fragen, bleibt uns noch, vollständigkeitshalber zwei spätantike Pliniuskompilatoren zu berücksichtigen. Der eine davon ist Solinus, welcher 14,1—15,4 die uns aus Plinius wohlbekannte Völkerreihe Aucheten — Neuren — Gelonen — Agathyrsen — Anthropophagen anführt, aber seine Nachrichten über sie mit den aus Mela geschöpften Einzelheiten vervollständigt. Der andere, Martianus Capella VI 663, nennt in aller Kürze dieselbe Namen, indem er sich stärker an den Pliniustext anlehnt. Der einzige interessante Punkt ist dabei, dass sie beide, obgleich ihre Abhängigkeit von Plinius ausser Frage steht, die Reihe der Nordvölker etwas gekürzt, aber für sich gesondert anführen, während sie in ihrem gemeinsamen Original nicht so rein, sondern, wie wir gesehen haben, mit anderen skythischen Stämmen vermischt hervortritt. Ohne hier auf die komplizierte und viel besprochene Plinius-Solinus-Frage näher eingehen zu wollen, bringen wir nur unsere persönliche Vermutung zum Ausdruck, dass sich in diesem Fall bei Solinus und Martianus die Erinnerung an eine Weltkarte ausgewirkt hat, auf welcher nur die von ihnen genannten Völker in einer westöstlich verlaufenden Reihe aufgezeichnet waren und sich in dieser Form dem Gedächtnis beider Schriftsteller einprägten. Dass es solche Karten im späteren Altertum gab, bezeugen noch heute die aus ihnen erhaltenen Auszüge, welche uns unter dem Namen von Iulius Honorius und der anonymen *Kosmographie* überliefert sind. Sie sind offenbar sehr kläglich, aber gerade die Beschränktheit ihrer Verfasser lässt uns ganz klar den Charakter ihrer Vorlage erkennen. Solche Eintragungen wie: *Hyperboraei Ripaei mons* (*Geographi Latini minores*, ed. Riese, S. 41, 4), aus dem Tanais und Borysthenes ausfliessen (ebd. S. 43, 4 ff.), oder: *fluvius Boristenes nascitur de monte Hyperboraeo, influit in Pontum, currit CCX milia* (ebd. S. 86, 40 f. dieselbe Länge des Borysthenes laufes oben S. 43, 7) verraten gerade durch ihre lächerlichen

aber unseren Nordvölkern nur bei Dionysios Periegetes 308 ff. mit seinen Übersetzern und Kommentatoren (Avienus, *Descriptio orbis* 445 ff.; Priscian, *Periegese* 310 ff.; Eustathios, GGM II 271 f.), wo sie in ziemlich willkürlicher Auswahl, mit den mythischen und frühepischen Elementen (Hippopoden, Agauen) vermischt auftreten. Auf Dionysios gehen auch die Stellen bei Stephanos Byzantios und Suidas *s. v.* Νεῦροι zurück. Von grösserer Bedeutung könnte für uns das Buch des jüngeren Hekataios (von Abdera) *Über die Hyperboräer* sein; leider geben seine spärlichen Fragmente (FGrHist 264 F 7—14) keinerlei Aufschluss über die uns interessierenden Fragen.

Nach diesem grossen Umweg kehren wir zu unserem Ausgangspunkt zurück: wie ist im Lichte der gewonnenen Ergebnisse die fragliche Stelle über die Neurenwanderung bei Herodot zu erklären? Es ist jetzt die Zeit, an die treffende Beobachtung Jacobys[26] zu erinnern, dass es „auf Hekataios geschlossen werden darf, wo Herodot sich mit seiner eigenen geographischen Auffassung in Widerspruch setzt". Danach wäre die Völkerdiathese: Aucheten, Neuren, Budinen (Gelonen), Agathyrsen, Melanchlainen, Anthropophagen, Thyssageten hekatäisch, da sie uns ermöglicht, die Nachricht von der Übersiedlung der Neuren zu den Budinen „eine Generation vor dem Dareios' Feldzug" vollkommen genügend zu begreifen. In diesem Zusammenhang ist wohl hervorzuheben, dass man an einer recht benachbarten Stelle bei Herodot (IV 99—101) die Ingerenz der hekatäischen Tradition vermutete, deren Befolgung den Halikarnassäer zu schwerwiegenden Ungereimtheiten mit seiner früheren Darstellung führt[27]. Auch in unserem Fall unterliess er zu sagen, dass in dem gegebenen Zeitpunkt die Wohnsitze der mit den Skythen grenzenden Völker anders lagen, als er das selbst für seine Epoche darstellt. Damals grenzten noch die Neuren direkt an die Budinen und gerade ihrer Wanderung wären die Verschiebungen im bisherigen Besiedlungsbild Skythiens zuzuschreiben. Durch einen mächtigen Stoss vom Westen her wurden die Budinen mit den Gelonen weit nach Osten vertrieben, die Agathyrsen aber gerieten mehr südwärts, in das spätere Siebenbürgen, wo sie in Herodots Zeiten notorisch sitzen. Dasselbe könnte man im Fall der bei Plinius erwähnten Aucheten vermuten: es ist hervorgehoben worden, dass Hekataios sie im Quellengebiet von Hypanis-Bug wohnen liess; Herodot kennt dort aber schon die Neuren, während die Aucheten für ihn lediglich ein altskythischer Stammesname (IV 6) sind.

Damit steht die bei Plinius VI 50 erhaltene Nachricht im Einklang, dass sich die Aucheten im Verein mit zwei anderen Völkerschaften an

---

[26] RE VII (1912), Sp. 2681.

[27] Legrand, *a. a. O.* S. 40 f.

avec un commentaire épigraphique et a fait l'objet d'une nouvelle étude de H. Bengtson[8], qui a apporté des explications historiques, sans résoudre néanmoins les problèmes sportifs signalés par Bingen. A ces articles, d'un spécialiste de l'épigraphie et d'un historien, je me propose d'ajouter quelques observations à la lumière de l'agonistique sportive et en particulier de l'exploit sportif de Philonidès.

L'inscription en question est gravée sur une stèle, dont seulement une partie a été conservée. Elle représente un décret honorifique pour Philonidès, Crétois de Chersonasos, hémérodrome d'Alexandre le Grand. Le texte est le suivant:

Θεός· τύχα ἀγαθά.
Φιλωνίδαι Ζωΐτου
Κρητὶ Χερσονα-
[σ]ίωι — — — —
— — — — — —

La stèle même de marbre blanc est surmontée d'un fronton avec des acrotères[9]. Sur le fronton on voit tout en haut une couronne placée au-dessus d'un emblème central, représentant une roue ailée, qui veut indiquer la profession de Philonidès, coureur professionnel — hémérodrome d'Alexandre le Grand. Des deux côtés de cette roue on voit deux monogrammes: à gauche, un *phi* majuscule dans l'ovale duquel est inscrit un petit *delta* aussi majuscule, qu'on doit interpréter comme étant le nom de Philonidès — Φιλωνίδας. A droite, il y a un autre monogramme à propos duquel J. Bingen observe: „un rectangle, divisé assez inégalement par deux croisillons, contient dans le carton supérieur gauche un trait ou une courbe assez indistincte dans l'état actuel de la pierre. S'agit-il d'un de ces emblèmes ethniques souvent présents sur les décrets de proxénie contemporains".

Après avoir constaté que ce monogramme peut se référer à des emblèmes ethniques[10], J. Bingen essaye de faire un parallèle entre ce monogramme et les monnaies de Chersonasos de Crète sur lesquelles on lit: „un monogramme fait d'un *chi* vertical dont la haste est flanquée en haut, à gauche, de la boucle du *rho*, et dont le secteur inférieur gauche est occupé par un *epsilon* (B M C Crète p. 17 nos 12—13 et pl. IV 6)". Mais dans cette comparaison il se heurte à des difficultés et constate:

---

[8] H. Bengtson, *Aus der Lebensgeschichte eines griechischen Distanzläufers*, Symbolae Osloenses XXXII 1956, p. 35—39.

[9] Voir reproduction chez Bingen, BCH LXXVIII 1954, p. 403, fig. 9.

[10] P. Perdrizet, *Παράσημα de villes sur les stèles de proxénie*, BCH XII 1896, p. 549 sqq.

qui en sont pourvus) un élément préhellénique. La signification de ce suffixe est bien connue: il indique le lieu d'habitation, 'ville' ou 'territoire'.

Reste à déterminer le sens de *ath-*. D'après une hypothèse très répandue c'est du nom de la déesse Athéna que la ville aurait reçu son nom, donc *Athenai* (ou plutôt *Athene*) 'ville de la déesse Athéna'. Nous n'entrerons pas dans la discussion de cette assertion si invraisemblable: du reste, elle n'explique rien, puisque le nom de la déesse est formellement un éthnique, tiré évidemment d'un nom toponomastique. D'autre part, le nom *Athene* est assez commun sur le sol hellénique: outre la ville attique il y a des villes de ce nom p. ex. en Laconie (*Athene*), en Béotie et Eubée (*Athenai*) etc. Ce ne sont pas des colonies d'Athènes, mais des lieux dénommés indépendamment d'elle pour la même raison qu'Athènes attique. Cette raison est exprimée par le thème *ath-*, dont la signification ne nous est pas léguée par l'antiquité. Nous sommes donc restreints à des conjectures. Or, nous savons grâce aux philologues alexandrins que beaucoup de noms de lieu ne sont en fait que des substantifs appellatifs, p. ex. *Argos* (ἄργος plaine), *Olympos* (ὄλυμπος mont), *Larissa* (λάρισσα forteresse), c.-à-d. que probablement aussi d'autres toponomastiques se réduisent à des noms appellatifs. Suivant cette trace nous examinons les dénominations de lieu en *ath-*. Outre *Ath-ene* il n'y a qu'une seule: *Athos* (Ἄθως), la bien connue montagne de la Chalcidique, haute de presque 2000 m, visible de loin. Nous supposons que son nom signifie simplement 'roche, montagne'. Alors *Ath-ene* ne peut signifier que 'ville de montagne', ce que le poète de l'*Iliade* (VI 258, XXII 383) appelle ἀκρὴ πόλις et le poète de l'*Odyssée* (VIII 494, 504) ἀκρόπολις.

De ce moment, ce qui n'était qu'une hypothèse de travail, une simple supposition, devient certitude: Ἄθ-ως en effet est synonyme avec ἄκρον 'roche, montagne' et Ἀθ-ήνη = ἀκρό-πολις: en d'autres mots, les Athéniens de l'époque géométrique à laquelle je suis enclin d'attribuer l'origine de la traduction en grec (le néologisme *Akropolis* n'est que de l'époque d'orientalisation, comme l'atteste l'*Odyssée*) entendaient encore très bien la langue des indigènes à qui les noms de lieu devaient leur origine, et le cas échéant ils étaient en état de les rendre en grec. Ainsi la ville primitive qui s'abritait dès l'époque mycénienne sur le sommet de la montagne pour dominer la plaine et qui fortifiée naturellement ne donnait accès que d'un seul côté, s'appelait dès lors pour les Athéniens plutôt *Akropolis* qu'*Athene*. Avons-nous le droit d'y voir la manifestation nationaliste anti-orientalisante?

Nous savons grâce à Basile Gildersleeve que les soi-disants pluriels Ἀθῆναι, Μυκῆναι, Θῆβαι etc. ne sont en réalité que des duels pour désigner une duplicité de villes: 1. la primitive ville-forteresse sur le haut de la montagne et 2. la ville moderne née au-dessous d'elle dans la vallée à la

seiner Beschreibung Sarmatiens erwähnt (III 5, 6). Es genügt aber nur einen Blick auf die nach seinen Angaben gezeichnete Karte zu werfen, wie sie z. B. bei Latyschew (*Scythica et Caucasica*) und nach ihm bei Minns[33] steht, um zu erkennen, dass es sich dabei nur um die Quellen der Prypet' handeln kann. Der von Ptolemäus angesetzte Punkt befindet sich nämlich 3° südlich von dem Parallelkreis der Weichselmündung und etwa 4° westlich vom Meridian der Donaumündung. In diesem Raum befindet sich aber nur eine einzige Quelle eines grossen Stromes, welche mit diesen Daten in Einklang gebracht werden könnte, d. i. die Prypet'quelle. Da Prypet' bekanntlich in Dnjepr mündet, konnte sie zunächst leicht von den Kaufleuten, welche den Dnjestr und Bug aufwärts zur Baltischen See wanderten, für die Borysthenesquelle genommen werden. In Herodots Zeiten war man sich aber schon dessen bewusst, dass es ein Irrtum war, und er selbst, gestützt auf die genaueren Kenntnisse seiner Epoche, kritisiert an der von uns angeführten Stelle seinen Vorgänger, wie er auch öfters zu tun pflegt[34]. Wir sind noch imstande seine an Hekataios geübte Kritik handgreiflich zu erfassen, als er z. B. die Melanchlainen als nicht-skythisches Volk bezeichnet (IV 20, gegenüber der Behauptung Hekataios' F 185 Jacoby = F 196 Nenci), oder als er IV 36 das Schematische an der hekatäischen Weltkarte lächerlich macht[35]. Dieselbe Kritik darf man wohl vermuten, wenn Herodot IV 18 die Androphagen von den Skythen unterscheidet[36] und IV 21 behauptet, dass jenseits des Tanaisflusses keine Skythen mehr sitzen, während Hekataios noch die Issedonen zu den Skythen mitrechnete (F 193 Jacoby = F 204 Nenci). Ganz in demselben Stil wäre also die Bemerkung über die keinem der Hellenen bekannten Borysthenesquellen.

Diese Quellen stellte sich Hekataios offenbar als im Ripäen-Vorgebirge sprudelnd vor, wo er auch seine Neuren ansetzte. Spuren davon haben sich noch in den von uns bereits erwähnten spätrömischen Karten erhalten, wo Borysthenes von diesen Bergen ausfliesst. Bezeichnend ist auch die Kürze dieses Stromes, dessen Länge für 210 römische Meilen, also 315 km, angegeben wird; ein Beweis mehr dafür, dass man im Altertum von der tatsächlichen Länge des Dnjepr keine Ahnung hatte.

Wenn uns die hier vorgeschlagene Interpretation nicht irreführt, versetzte Hekataios seine Neuren in eine Gegend, wo sich noch heute

---

[33] *a. a. O.*, gegenüber der S. 11.

[34] O. Regenbogen, *Herodot und sein Werk*, Die Antike VI 1930, S. 215; Parson, *a. a. O.* S. 63; Harmatta, *a. a. O.* S. 66 ff.; Legrand, *a. a. O.* S. 42; M. Ninck, *Die Entdeckung von Europa durch die Griechen*, Basel 1945, S. 33 f.

[35] Vgl. van Groningen's Kommentar z. St.

[36] Vgl. oben S. 29.

oratione soluta scriptam Chori canticum sequitur preces continens (v. 312—330), deinde novae preces, exsecrationibus more solito intermixtis, hae quidem trimetro iambico compositae (v. 331—351); secundum codicem etiam hoc loco loquitur κήρυξ (scholia tacent).

Editores nonnulli (inter hos Bergk in BT et Hall-Geldart in Bibl. Oxon.) omnes supra commemoratas orationes, codicem secuti, mulieri-praeconi tribuunt. Omnes uni eidemque personae tribuit etiam Coulon, a quo persona loquens simpliciter γυνή appellatur; sed in apparatu critico ad v. 295 adnotat ille: „Hic ἱέρειαν potius et ad 372 μιμουμένη κήρυκα exspectares". Van Leeuwen praeconi non dat nisi qui iure ei debentur versus 372—379 et 380[b]; utramque autem orationem preces continentem — Chori duci, quam sacerdotem esse censet[19]. Hoc quidem neutiquam probabile dici potest: nam dubitare non licet quin Chori dux primum loquatur versibus 381 sq. tetrametro iambico compositis[20]. Personam, quae ambas orationes preces continentes recitat, primus sacerdotem appellavit Beer (*Über die Zahl der Schauspieler bei Aristophanes*, Leipzig 1844), quem in *Thesmophoriazuson* editione sua secutus est von Velsen; hoc recte factum esse pro certo poni potest.

In mulierum conventu loquuntur mulieres duae; quarum prior, postquam v. 380[a] se verba facere velle declaravit, longam orationem habet (v. 383—432)[21], altera re breviter absoluta (v. 443—458)[22] abit neque iam revertitur: dicit enim se in forum se conferre, ut ibi negotium suum quotidianum coronas nectendi vendendique exerceat (v. 457 sq.). Post Euripidis affinis orationem (v. 466—519), quae omnium praesentium indignationem movet, vehemens exoritur (inde a v. 533) rixa inter eum et mulierem, quae in R ad v. 533 ut γυνή τις, in sequentibus ut γυνή designatur; dubitari nequit — et hac quidem in re editores omnes consentiunt — eandem esse personam atque illam, quae prima in mulierum conventu verba faceret, neque diversam ab ea, quae postea una cum Clisthene senem fraudis coarguat (v. 574—654) cuiusque „filiola" (i. e. uter vini plenus infantis veste indutus) ab illo rapiatur et occidatur (v. 689—764). Cleonymi, ut ipsa dicit (v. 605), uxor est, Mica nominatur (v. 760)[23].

Haec, „filiola" eius a sene cultro transfixa (v. 753), calicem admovet, ut „sanguinem" effluentem colligat (v. 754—756); quod ille primo ei

---

[19] Ante versum 295 scribit ille: Κορυφαῖος (ἱέρεια).

[20] Codex loco hoc nihil, ne personae quidem mutatae signum, praebet, scholia tacent; Chori duci — quod ceterum per se intellegitur — dedit Fritzsche.

[21] γυνή τις v. 380, γυνή v. 383 R.

[22] ἑτέρα γυνή R.

[23] Cf. scholion versui huic adscriptum: ἐνταῦθα ἀπέδωκεν ὁ Ἀριστοφάνης τὸ ὄνομα τῆς γυναικός, ἧς ἥρπασε τὸ παιδίον ἤτοι τὸν ἀσκὸν ὁ κηδηστής.

der Ausrottung der Tanaiten und Napäer beteiligt hatten. Die letztgenannten gehörten aber nach Diodor II 43 zu den ältesten Stämmen Skythiens und ihre Vernichtung musste in einer recht frühen Periode der skythischen Geschichte[28] erfolgt sein. Nach der Besiegung der Tanaiten und Napäer am unteren Don zogen die Aucheten offenbar weiter nach Westen hin und liessen sich am oberen Bug nieder. Ihre Erwähnung dort, die wir auf Hekataios zurückführen, ist die letzte historische Nachricht von ihrer Existenz: ein Beweis mehr dafür, dass sie der vorherodotischen Zeit angehörten. Unter dem Druck der Neuren haben sie sich wohl zerstreut, oder sind demselben Schicksal anheimgefallen, das sie seinerzeit den Tanaiten und Napäern bereitet hatten.

Wie ist das aber alles mit der sonderbaren Lokalisation der Neuren an den Quellen des Borysthenes in Einklang zu bringen? Sonderbar muss man sie nennen, weil die Alten meist nichts von diesen Quellen wussten, wie es aus den schon angeführten Stellen klar hervorgeht[29]. Hier ist aber besonders das Zeugnis Herodots hervorzuheben, der IV 53 sagt: μούνου δὲ τούτου ... καὶ Νείλου οὐκ ἔχω φράσαι τὰς πηγάς, δοκέω δὲ οὐδὲ οὐδεὶς Ἑλλήνων. Man hat in diesem Zusammenhang auch darauf richtig hingewiesen, dass weder die Griechen noch die Römer irgend etwas von den Dnjeprschnellen zu wissen scheinen: der erste Bericht darüber ist bekanntlich bei Konstantin Porphyrogenitus zu lesen[30]. Es ist also von vornherein ausgeschlossen, dass es sich in der von uns auf Hekataios zurückgeführten Überlieferung um die wahren Dnjeprquellen im Raum von Smoleńsk handeln könnte. Es ist richtig beobachtet worden, dass sogar bei dem in mancher Hinsicht besser unterrichteten Herodot die geographischen Kenntnisse nördlich des Schwarzen Meeres sich am weitesten in der Richtung NO oder NW ausstrecken, entlang der grossen Handelsstrassen, welche aus den griechischen Häfen an der nördlichen Küste des Schwarzen Meeres ausgehend, stromaufwärts von Dnjestr oder Don östlich bis zum Ural, westlich aber bis zur Weichsel und dann weiter zur Baltischen See führten[31]. Darüber dagegen, was sich direkt im Norden befindet, weiss Herodot nicht viel zu sagen. Was meinte also Hekataios mit seinen Borysthenesquellen? Darauf eine Antwort zu geben, hilft uns Ptolemäus[32], der auch Borysthenesquellen in

---

[28] A. Herrmann, RE XVI (1935), Sp. 1685; vgl. Legrand, *a. a. O.* S. 50, Anm. 3.

[29] Vgl. oben S. 37.

[30] Minns, *a. a. O.* S. 28.

[31] Legrand, *a. a. O.* S. 38; vgl. R. Hennig, *Herodots Handelsweg zu den sibirischen Issedonen*, Klio XXVIII 1935, S. 242 ff.; Harmatta, *a. a. O.* S. 68.

[32] Dass es in so einem Sammelbecken antiker geographischen Kenntnisse, wie es Ptolemaios' Geographie ist, Nachklänge der hekatäischen Weltkarte zu finden sind, ist von vornherein ganz wahrscheinlich. Dass es sich aber in unserem Fall tatsächlich um hekatäisches Gut handelt, beweist die getarnte Polemik bei Herodot.

Alle diese Erklärungsversuche scheitern aber an der Tatsache, dass sich die ausgewanderten Neuren während des Dareios-Feldzuges und dann noch in der Zeit, als Herodot selbst das IV. Buch seines Werkes schrieb[13], doch am oberen Dnjestr und Bug befanden. Moszyński meint zwar, sie seien nach dem Einbruch ins Budinen-Land weiter nach Westen gegangen, um sich endlich in dem genannten Gebiet niederzulassen, das lässt sich aber schon aus rein chronologischen Gründen schwer denken, denn in diesem Fall müssten sie innerhalb einer γενεή, was bei den Griechen bekanntlich etwa 30 Jahre bedeutet, sich unter den Budinen eingesiedelt (οἴκησαν μετὰ B.), dann die gewaltige Strecke von der mittleren Wolga zum oberen Bug und Dnjestr abgelegt haben, um endlich dies neue Land wieder fest in Besitz zu nehmen. Darüber hinaus wäre es merkwürdig genug, dass Herodot nur ihre Ansiedlung unter den Budinen, nicht aber die darauf folgende weitere Wanderung und die Inbesitznahme der endgültigen Wohnsitze erwähnen zu dürfen glaubte. Und *last but not least* leiden alle erwähnten Hypothesen an der gemeinsamen Schwäche, dass sie ohne Ausnahme rein willkürlich sind und keinerlei Stütze weder in dem literarisch überlieferten noch im archäologischen Material finden[14]. Alles in allem muss man sich mit der Tatsache abfinden, dass der Widerspruch zwischen der bei Herodot üblichen Auffassung der Nordvölkerdiathese und seinem Bericht von der Neurenwanderung im IV 105 bestehen bleibt, und dass die Möglichkeit seiner etwaigen Aufklärung ausserhalb dieses Autors zu suchen ist.

Nun enthalten schon die Kommentare Abichts und Steins zu der in Frage stehenden Herodotstelle einen Verweis auf Ammian XXXI 2, 14, wo die Budinen als die östlichen Nachbarn der Neuren erwähnt werden. Es handelt sich um den berühmten ethnographischen Exkurs am Anfang des 31. Buches, wo Ammian nach der Charakteristik der Hunnen auf die Alanen übergeht und in diesem Zusammenhang folgendes berichtet: (13) *Abundans aquarum Hister aduenarum magnitudine fluenti Sauromatas praetermeat, ad usque Tanaim fluuium pertinentis, qui Asiam terminat ab Europa. Hoc transito in immensum extentas Scythiae solitudines Halani inhabitant, ex montium appellatione cognominati, paulatimque nationes conterminas, crebritate uictoriarum attritas, ad gentilitatem sui*

---

[13] Im J. 444/43 nach J. E. Powell, *The History of Herodotus*, Cambridge 1939.

[14] Moszyński beruft sich zwar *a. a. O.* S. 149 f. darauf, dass in diesem Raum die Völkerverschiebungen meist in der Richtung von Ost nach West zu verlaufen pflegten, aber diese an sich richtige Beobachtung darf nicht zu einer Regel gemacht werden, da man auch auf entgegengesetzte Fälle hinweisen kann, wie z. B. auf die Gotenwanderung, oder — um in der uns hier angehenden Epoche zu bleiben — auf den von Herodot IV 22 erwähnten Vorstoss eines Stammes der „königlichen Skythen" gen Osten hin bis zum Ural.

Anhaltspunkte dafür zu finden sind[7]. Zu wenig Beachtung und Aufmerksamkeit pflegte man dagegen anderen antiken Zeugnissen zu schenken, welche dieselben Gebiete und Stämme zum Gegenstand hatten und dem vorbehaltslosen Leser manches Interessante bieten können, wenn sie auch so knapp und zerstreut sind. Es ist auffällig genug, dass man bisher versäumt hat, für manche Völker- und Ortsnamen auf diesem Gebiet sämtliche Belegstellen zusammenzubringen, denn auch die neueren Artikel bei Pauly-Wissowa sind in dieser Hinsicht oft unzulänglich. Von einer vollständigen und methodischen Quellenanalyse konnte unter diesen Umständen kaum die Rede sein, was eigentlich bei der Dürftigkeit der Überlieferung etwas sonderbar vorkommen muss.

Im folgenden soll ein Versuch unternommen werden, aus dem bisher vernachlässigten Material einige neuen Schlüsse zu ziehen betreffs der Völker, welche nach den Vorstellungen der Alten am Rande des skythischen Schwarzmeergebietes sassen, namentlich der Agathyrsen, Neuren, Budinen, Gelonen, Anthropophagen und Melanchlainen — und die daraus gewonnenen Erkenntnisse für die Rekonstruktion dieser Partie des hekatäischen Weltbildes fruchtbar zu machen[8].

Trotz dem, was soeben über einseitige und unberechtigte Bevorzugung Herodots in der bisherigen Forschung gesagt wurde, fangen wir selbst mit der Analyse seiner Berichte an, weil uns seine ausführliche, durch wiederholte Kommentierung der Interpretation erschlossene Schilderung der nördlichen Nachbarn Skythiens einen geeigneten Ausgangspunkt für die weiteren Schlussfolgerungen sichert. Er kommt auf diese Völker in seinem Σκυθικὸς λόγος mehrfach zu sprechen, sowohl in der Geographie Skythiens (IV 17—21), als dann weiter im Bericht von Dareios' Skythenfeldzug vom J. 512 (IV 100—125), wobei für uns besonders die Ordnung beachtenswert erscheint, in der er sie beständig aufzählt: Agathyrsen, Neuren, Androphagen, Melanchlainen, Gelonen, Budinen und zuletzt Sauromaten (so IV 100.102.104—110.117.125). Mit dieser westöstlich gedachten Reihe stimmt völlig die vom Süden nach Norden vorschreitende Schilderung der Besiedlung Skythiens überein, die sich nach einzelnen, ins Schwarze Meer mündenden Flüssen richtet (IV 17—21). Auch

[7] Pearson, *a. a. St.*

[8] Auf dieses Thema bin ich schon einmal in meinem polnischen Aufsatz u. d. T. *Neurowie w świetle historiografii starożytnej* (Die Neuren im Lichte der antiken Geschichtschreibung), Przegląd Zachodni VIII 1952, nr 5—6, S. 247—269, eingegangen, in dem ich die antike Überlieferung betreffs der Neuren zusammenzustellen und quellenmässig zu ordnen versuchte. Da gegen meine dort vorgebrachte Auffassung von zwei namhaften Gelehrten K. Tymieniecki (Roczniki Historyczne XX 1951—52 [hrsg. 1955], S. 181—186) und K. Moszyński (Lud XLI 1954, S. 134—152) Einspruch erhoben wurde, sei es jetzt gestattet, auf denselben Fragenkomplex noch einmal im grösseren Zusammenhang zurückzugreifen.

DE EPICURO IN ETHICIS DEMOCRITUM SECUTO

Scripsit

MARIA PĄKCIŃSKA

Apud Diogenem Laertium, qui in libro operis sui decimo Epicuri doctrinam uberrime exposuit, haec leguntur scripta: ...τὰ δὲ Δημοκρίτου περὶ τῶν ἀτόμων καὶ Ἀριστίππου περὶ τῆς ἡδονῆς ὡς ἴδια λέγειν (scil. Ἐπίκουρόν φασιν — Diog. Laert. X 4; cf. Epic. fr. 449 sq. Us.). Quam quidem opinionem recentiores viri docti summatim veram esse censuerunt (cf. e. c. W. Tatarkiewicz, *Historia filozofii*, I, Warszawa 1948, p. 178; E. Zeller — E. Wellmann, *Die Philosophie der Griechen*, III 1, Leipzig 1923, p. 413, 489; F. Ueberweg — K. Praechter, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, I, Berlin 1926, p. 449 sq., 454 sq.; Lucreti *De rerum natura libri VI*, rec. Th. Petrovski 1947, t. II, p. 496 cet. Academia Scientiarum FRSS).

At ne sit dubium, quin Epicurus summum hominum bonum eadem atque Aristippus voluptatis voce designaverit (cf. e. c. Epic. *Epist. ad Men.* 128 sq.), tamen Epicurea voluptas ab Aristippea voluptate adeo abhorret, ut praeter nomen vix quicquam cum ea commune habere iure existimetur. Hoc vel inde apparet, quod Epicurus Democritum secutus voluptatem, sicut infra accuratius exponam, cum ordinatis atomorum motibus artissime coniunxit, Aristippus vero neque Democritum secutus neque atomos exstare confisus est (cf. e. c. Cic. *Luc.* 46, 142; Plut. *Adv. Col.* 24, 1120c sq.; Sext. *Adv. math.* 191 sq.).

Epicurum, cum voluptatem summum bonum esse praedicaret, Democriti vestigiis institisse imprimis R. Hirzel evincere conatus est (cf. R. Hirzel, *Untersuchungen zu Cicero's philosophischen Schriften*, I, Leipzig 1877, p. 134 sq.), nec tamen sententiam suam doctis probavit (cf. e. c. E. Zeller — E. Wellmann, *o. c.* p. 489 sq.). Scilicet Democritus εὐθυμίαν, non ἡδονήν, animi bonitatem, non voluptatem summum bonum esse docuit (cf. e. c. Diog. Laert. IX 45). Sed abhinc duos fere annos A. Krokiewicz de philosophiae Democriteae parte morali ita disputavit (*Quaestiones Democriteae*, Eos XLVII 1956, p. 35 sq.), ut Epicuri voluptas si non, sicut R. Hirzel voluit, cum Democriti voluptate, at certe cum illa tantopere a Democrito animi bonitate celebrata mihi quidem conferri et posse et debere plane videretur. Hoc quia nondum, quod sciam, temptatum est, ipsa periculum facere et experiri, si Epicuri voluptas, ea praesertim, quam ille ἡδονὴν καταστηματικήν vocavit, cum Democritea animi bonitate satis firmis argumentis et rationibus colligari posset, animum induxi. Quibus praemissis iam ad rem aggredi licet.

L'EMPIRE DE ROME ET LES PEUPLES AVOISINANTS DU PROCHE-ORIENT

Par

JÓZEF WOLSKI

Dans les relations de Rome avec les pays avoisinants, les plus importantes furent celles qu'elle eut avec le Proche-Orient. Ce fut notamment la seule région qui opposa à Rome une résistance, dont elle ne parvint à triompher que partiellemment, malgré les plus grands efforts. Les Romains détruisirent l'État de Pont après de longues années de luttes, mais ils n'eurent jamais le dessus avec l'adversaire beaucoup plus menaçant que furent les Parthes. Le système politique de l'Orient, né d'une très ancienne tradition, ainsi qu'une économie florissante furent à la base de cette résistance. Dans les pays de l'Occident et de l'Afrique du Nord la conscience politique ne commençait qu'à s'éveiller; en Orient, par contre, dans une monarchie despotique, dans un milieu géographique différent, les conditions politiques, économiques et militaires favorisèrent la création d'une barrière qui rendit possible le voisinage de Rome et de la Parthie.

Les cadres du présent article ne nous permettent pas de nous attarder à l'étude de l'ensemble des conditions et des influences réciproques de ces deux puissances. Une telle synthèse exigerait des recherches préparatoires plus approfondies et présenterait des difficultés multiples. La science avait longtemps envisagé l'histoire de la Parthie avec partialité: elle utilisait les sources de l'époque romaine et considérait les phénomènes de la vie de ce pays uniquement du point de vue de Rome. Le rôle de la Parthie ne consistait pas seulement dans une politique active, dirigée vers l'Occident, offensive à l'égard des Séleucides, plus tard défensive à l'égard de Rome: nous pouvons aujourd'hui poser avec certitude la thèse que son but principal était la défense des frontières septentrionales contre la poussée vers le Sud des Nomades, venant d'au delà du Caucase et du Turkestan[1]. La politique extérieure de l'État des Arsacides, menée sur deux fronts, mal comprise par les Romains, se rattache étroitement aux manifestations de la vie intérieure de cet État, à son évolution politique et économique. Le présent article est consacré à l'étude des relations politiques entre Rome et les Parthes dans les années de 40 av. notre ère à 40 de n. è. Les sources, dont nous disposons pour l'histoire des Parthes, sont en très petit nombre. Les ouvrages dans la langue

[1] M. Rostovtzeff, *Dura and the Problem of Parthian Art,* Yale Classical Studies V 1931, p. 157 ss.

quippe qui magistrum secuti solas corporis voluptates genuinas easdemque imbecillis animi voluptatibus multo superiores esse prorsus contenderent (cf. e. c. Epic. fr. 450 sq. Us.). Ad rem illustrandam hoc Diogenis Laerti testimonium profero: Διαφέρεται (scil. Epicurus) δὲ πρὸς τοὺς Κυρηναϊκοὺς περὶ τῆς ἡδονῆς· οἱ μὲν γὰρ τὴν καταστηματικὴν οὐκ ἐγκρίνουσι, μόνην δὲ τὴν ἐν κινήσει ... οἱ μὲν ... χείρους τὰς σωματικὰς ἀλγηδόνας τῶν ψυχικῶν· κολάζεσθαι γοῦν τοὺς ἁμαρτάνοντας σώματι· ὁ δὲ τὰς ψυχικάς. τὴν γοῦν σάρκα τὸ παρὸν μόνον χειμάζειν, τὴν δὲ ψυχὴν καὶ τὸ παρελθὸν καὶ τὸ παρὸν καὶ τὸ μέλλον. οὕτως οὖν καὶ μείζονας ἡδονὰς εἶναι τὰς τῆς ψυχῆς (Diog. Laert. X 136 sq.; cf. II 89 sq.). Atqui Epicurus corporis voluptates animi voluptatibus multo inferiores esse non verbis solis, sed etiam re probavit, cum illam quam supra attuli supremorum dierum epistulam scripsit atque gravissimos, quibus tum laborabat, viscerum dolores rationum inventorumque recordatione vinci posse plane ostendit (cf. Diog. Laert. X 22; v. s.). Considera denique causas, quibus Aristippus et Cyrenaici ita homines affici et commoveri docuerint, ut voluptatem perciperent, exteriores esse, Epicurum vero, id quod hic maxime refert, voluptatem tamquam ex interiore quodam fonte manantem fecisse — quin voluptatem Epicuream longe aliam atque Aristippeam esse concedas, nequaquam facere poteris.

Restat, ut ad Democritum devertamus eiusque praecepta perscrutemur. Hic animi bonitatem a voluptate distinxit, sicut Diogenes Laertius ita testatur: ...Τέλος δ' εἶναι τὴν εὐθυμίαν (scil. Democritus dicit), οὐ τὴν αὐτὴν οὖσαν τῇ ἡδονῇ, ὡς ἔνιοι παρακούσαντες ἐξηγήσαντο ἀλλὰ καθ' ἣν γαληνῶς καὶ εὐσταθῶς ἡ ψυχὴ διάγει, ὑπὸ μηδενὸς ταραττομένη φόβου ἢ δεισιδαιμονίας ἢ ἄλλου τινὸς πάθους. καλεῖ δ' αὐτὴν καὶ εὐεστὼ καὶ πολλοῖς ἄλλοις ὀνόμασι (Diog. Laert. IX 45). Etenim de sententia Democriti nemini nisi ei, qui iam felix et animi boni esset, veris voluptatibus frui licebat (cf. A. Krokiewicz, *Quaestiones Democriteae*, p. 49). Quod autem εὐθυμία non solum idem quod εὐεστώ, sed etiam idem quod ἁρμονία et συμμετρία valere dicitur (cf. e. c. Dem. fr. A 167), inde A. Krokiewicz εὐθυμίας vocem duplici notione, una quae ad animi erga mentem pietatem atque obsequium, altera quae ad atomos, e quibus mens et animus constarent, earumque motus concordes et congruentes pertineret, a Democrito usurpatam esse coniecit (cf. A. Krokiewicz, *o. c.* p. 37 sq., 40 sq.). Accedit, ut Epicuri voluptates moventes similem rationem ad voluptatem principalem atque Democriti ἡδοναί ad εὐθυμίαν habeant (cf. Diog. Laert. X 136 ...ἐνεργείᾳ; v. s.). Quid? Quod Democritus non secus atque Epicurus animi bona et voluptates corporis bonis et voluptatibus longe praeposuit? Exempli causa haec philosophi verba affero: ...ὁ τὰ ψυχῆς ἀγαθὰ αἱρεόμενος τὰ θειότερα αἱρέεται· ὁ δὲ τὰ σκήνεος τὰ ἀνθρωπήϊα (Dem. fr. B 37; cf. B 31, 40, 118, 146, 170, 171, 180, 187,

excipit eiusdem quaestio: τί τῆς ἱερείας γίγνεται; Queritur igitur illa se tantulum vini accepisse: ad quod Euripidis affinis irridens respondet victimae pellem, i. e. utrem vacuum, accepturam esse. Sed cur Mica se ipsam ἱέρειαν vocet, frustra quaesiveris. Nam de „sacrificio“ perpetrato si agitur, „sacerdos“ fuit Euripidis affinis. Itaque loco hoc nihil delere licet[26].

Manifestum est verba τί τῆς ἱερείας γίγνεται dicere non posse Micam: vix dubitandum est eandem pronuntiare ea personam atque illam, cuius sunt versus 760 sq. Euripidis affinis, postquam utrem vacuum fecit, „victimae pellem“ ἱερεία deberi declarat. Sed cur ἱέρειαν, non ἱερέα nominat? Quoniam in mulierum festo sumus, ubi sacerdotis munere fungi non potest nisi mulier. Hoc cum dicit, intrat ἄλλη γυνή, quae mox versus 760 sq. pronuntiatura est, et cum verba τῆς ἱερείας γίγνεται percipit, quaerit: τί τῆς ἱερείας γίγνεται; Hoc quanam de causa? Quia procul dubio id ad se pertinere putat: eadem enim est atque illa, quae in mulierum conventu preces recitabat (v. 295—311 et 331—351) quaeque postea aliquo temporis puncto abiit, ut histrio alias (Clisthenis, ut veri simile videtur) partes agere posset. Postquam Euripidis affinis responsi loco cum verbis τουτί· λαβέ utrem vacuum ei proiecit, cognoscit illa, quid se absente acciderit, Micamque miserationis verbis alloquitur[27].

Quae cum ita sint, mulierum indicem in *Thesmophoriazusis* agentium (praeter Chorum eiusque ducem et personas mutas) hunc esse statuendum est: 1. Mica, 2. coronarum venditrix, 3. praeco, 4. Critylla, sacerdos.

Torunii

---

[26] Von Velsen versum non delet, sed Micae (quae γυνὴ α′ ab eo vocatur) non solum versum 759ª, sed etiam 760 (ταλαντάτη Μίκα, τίς ἐξεκόρησέ σε;) tribuit: accipit enim verbum ἐκκορεῖν „devirginandi“ sensu, Micae autem nomen ad „filiolam“ eius pertinere arbitratur. Idem in eis, quae sequuntur, non solum interpretationi huic repugnantem versum 761 (qui spurius iam Lobeckio videbatur) secludit, sed etiam sequentes tres. Quod nequaquam probari posse patet.

[27] Beer, qui (*l. c.* p. 75) recte statuit versum 759ª a persona dici, quae simul in scaenam prodeat quaeque mox versus 760 sq. pronuntiatura sit, novam, spectatoribus adhuc ignotam personam esse putabat. Sed Coulon (*Essai sur la méthode de la critique conjecturale*, p. 182) bene observavit iam ex Micae verbis ἐπειδήπερ πάρει (v. 762) sequi illam iam aliquando adfuisse. Qui tamen errat, cum eandem esse ponit atque illam, quae in mulierum conventu v. 443—458 verba faceret: hoc enim non solum ex eo efficitur, quod ita si esset, intellegi non posset, cur „victimae pellem“, quae sacerdoti debeatur, accipiat haec, verum etiam inde sequitur, quod illa — ut iam supra (p. 49) dictum est — oratione finita εἰς ἀγοράν (v. 457) abiit coronas nectendi vendendique causa, abiit ergo iam non reditura (cuius rei iure monet van Leeuwen, p. 2, adn. 3).

définitivement, mais il semble que la catastrophe d'Artaban ait été provoquée, dans une grande mesure, par l'intervention de Rome. La déchéance du pouvoir central et l'affaiblissement progressif de l'autorité du roi des Parthes se manifestèrent clairement lors du conflit concernant l'Arménie. C'était sans conteste, un triomphe romain lorsque Tiridate, le frère de Vologèse I, dut s'humilier à Rome et accepter des mains de Néron la couronne d'Arménie comme vassal de Rome. Il est probable que l'insuffisance des sources explique le manque d'informations sur les contacts suivis qu'aurait entretenus Germanicus, lors de son séjour en Orient, en 19 de n. è., avec l'État vassal des Parthes, Mesène, dans la Mésopotamie méridionale, ou avec le Parthe puissant Orobase[21].

L'influence et la suprématie de Rome dans la période en question ne fut aussi grande dans aucun autre domaine que dans celui des finances. La politique des empereurs romains, Auguste et Tibère, puis de Vespasien, prévoyante et économe, fournit à Rome une arme puissante, souvent employée avec succès. D'autre part, la Parthie présentait l'image d'une anarchie complète en matière des finances. Au cours des I et II siècles de n. è., il y eut des périodes pendant lesquelles les chefs de l'État parthe ne battaient pas monnaie, la plupart du temps à cause du manque de minerai. La Parthie fut en conséquence inondée de monnaies romaines dont il existe une preuve, entre autres, dans le parchemin de Doura 10 de l'an 121/2 qui cite une transaction effectuée à l'aide de monnaie romaine[22]. A côté de cette influence indirecte, Rome eut des possibilités d'exercer une influence directe. Son activité fut dirigée contre Artaban III, dont il a été question plus haut. Tout porte à croire que l'or romain était le moteur de l'action des Alains qui firent irruption dans l'État parthe par les portes du Caucase en même temps que les légions du légat de Syrie, Vitellius, marchaient contre Artaban. Lorsque la rencontre devint imminente, Vitellius recourut à la corruption pour inciter les nobles de l'entourage d'Artaban à abandonner la cause de ce souverain. Il réussit à ce point que celui-ci dut se réfugier au-delà des frontières de l'État avec un petit détachement de soldats[23].

S'il s'agit de caractériser les rapports romano-parthes dans la période étudiée, il faut souligner leur caractère unilatéral. Dans le domaine du commerce, sans doute, conformément aux tendances régnant aux I et II siècles de n. è., l'afflux des marchandises de l'Orient, soit des produits de la Parthie elle-même, soit des produits en transit, était grand, cependant

---

[21] Debevoise, *o. c.* p. 154 ss.

[22] Rostovtzeff — Welles, *A Parchment Contract of Loan from Dura-Europos on the Euphrates,* Yale Classical Studies II 1931, p. 53.

[23] Fl. Josèphe, *Ant. Iud.* XVIII 97 ss.

plus loin, pour désigner les heures. Avec l'ancien système décadique ou acrophonique on ne pouvait pas faire d'abréviation en sigle du chiffre neuf.

La plus grande difficulté est représentée par le signe qui se trouve dans la partie gauche de la lettre *chi*. Bingen parle d'un *rho* en apportant un parallèle avec les monnaies crétoises. Dans sa description cependant il déclare ne pas pouvoir dire s'il s'agit d'un trait ou d'une courbe. J'invite les spécialistes à examiner la pierre avec plus d'attention et je proposerais pour mon compte de lire dans ce signe un *sigma*, dont la signification serait, peut-être, une abréviation numérique de 200 ou une abréviation du mot *stade*, comme nous le voyons dans CIA II 2 1077[23]. En suivant mon hypothèse selon laquelle le monogramme exprime un sigle numérique j'inclinerais pour un *sigma*[24], équivalent à 200, parce que dans ce cas nous obtenons avec *chi* le chiffre complet de 1200, qui correspondrait au record de Philonidès, dont parle Pline l'Ancien.

Dans le monogramme de la stèle si l'on donne à la lettre *thêta* la valeur de neuf, on aurait une durée de course équivalant à 9 heures, tandis qu'en donnant aux lettres *chi* et *sigma* la valeur de *mille* deux cents on aurait l'espace parcouru. Dans ce cas il y aurait concordance parfaite avec le témoignage de Pline.

Les renseignements de Pline semblent provenir aussi de source grecque: il a conservé en effet des mesures grecques d'espace et de temps. Même la désignation des heures semble être grecque. Sa phrase *mille et ducenta stadia novem diei ... horis* peut correspondre à ἐν ἐννέα τῆς ἡμέρας ὥραις διακόσια καὶ χίλια στάδια, cf. Isocr. *Paneg.* 87, parce que dès le milieu du IV^{e} siècle av. J.-C. et précisément au temps d'Alexandre le Grand, on a commencé en Grèce à distinguer les heures et à les désigner par les lettres de l'alphabet[25]. Il est très probable que justement les hémérodromes et les bématistes, dont faisait partie Philonidès, non moins que les savants hellénistiques se seront servis également de ces mesures nouvelles nécessaires à leur travail.

[23] CIA III 1 409 (Larfeld, *Handbuch der att. Inschr.*, I, p. 418; II, p. 546), IG V 2, p. 12 Tegea 8; Tod, *Further Notes on the Greek Acrophonic Numerals*, p. 143 (IG V 1, 1532), 145 IG IX 1, 447; Avi-Yonach, *Abbreviations in Greek Inscriptions*, p. 114.

[24] Le *sigma* en forme de boucle se trouve dès le IV^{e} siècle av. J.-C.: IG II^{2} 834c 93; 1077; 1079; 1139,1; 1152; cf. H. Koehler, Mitt. d. deutsch. Arch. Inst. 1877, p. 281. Sur la signification du chiffre 200 dans les papyrus voir F. Bilabel RE II A, col. 2307 s. v. *sigla*.

[25] W. Kubitschek, *Grundriss der antiken Zeitrechnung*, München 1928, p. 179; A. Rehm, RE VIII, col. 2418 s. v. *Horologium*; E. Ardaillon, DS III, p. 262 s. v. *Horologium*; G. Bilfinger, *Die antiken Stundenangaben*, Stuttgart 1888, p. 74—75.

de Philonidès. Suivant la photographie de l'inscription donnée par Bingen et sa description, le rectangle oblong représente, à mon avis, une lettre *thêta*, majuscule écrite à la manière ancienne comme nous en trouvons des exemples sur les inscriptions du Péloponnèse en Elide, Arcadie, Argolide orientale et en Béotie[18]. Ce *thêta* est écrit avec une gravure particulière employée sur les inscriptions pour exprimer les chiffres. Parmi les inscriptions d'Aigion publiées dans le même volume nous retrouvons aussi un *thêta* écrit approximativement de cette manière[19]. Bien que dans l'inscription de Philonidès soit employé un *thêta* ovale avec point, je pense, que le graveur a voulu créer une différence entre ces deux lettres dont l'une représente un chiffre et l'autre une lettre[20]. Dans ce *thêta* je lirais un chiffre, un neuf (9), selon le système alphabétique de numération.

A l'intérieur de ce *thêta* — comme à gauche à l'intérieur du *phi* est inscrit un *delta* — est inscrit un *chi* en forme de croix[21], ainsi que le fait remarquer justement Bingen. Si dans le *thêta* nous avons soupçonné le chiffre 9, il nous faut voir ici l'abréviation du chiffre χίλιοι — *mille* selon le vieux système décadique de numération. Nous aurions donc dans ce monogramme un sigle indiquant les chiffres où se rencontrent deux systèmes numériques. Cette combinaison ne doit pas nous étonner parce que précisément à cette époque-là, dans la deuxième moitié du IV^{e} siècle av. J.-C., il y a des exemples de double emploi de ces systèmes: le vieux système décadique et le nouveau alphabétique[22].

Il est vrai que notre inscription nous donnerait un exemple assez ancien de numération alphabétique, mais on peut très bien supposer que ce nouveau système de numération a été justement appliqué à l'hémérodrome, qui était en contact avec les savants hellénistiques. En outre le nouveau système alphabétique était employé comme nous verrons

---

[18] Larfeld, *Handbuch der att. Inschr.*, II, p. 467 sq.; E. S. Roberts, *An Introduction to Greek Epigraphy*, P. I, Cambridge 1887, p. 390; Reinach, *Traité*, p. 186, 188. On pourrait penser aussi à un chiffre entouré d'un rectangle comme on en voit sur les tablettes judiciaires athéniennes (Larfeld, *Handbuch der att. Inschr.*, II, p. 554; *Griech. Epigraphik*, p. 300), mais pour mon compte je suis pour une lettre *thêta*.

[19] BCH 1954, p. 398.

[20] L'emploi interchangeable dans la même inscription de ces deux formes de *thêta* apparaît dans les inscriptions attiques II 1 315,2; 316, 7; 317; 318, 6, 11; IV 2 318 b 29; cf. Larfeld, *Handbuch der att. Inschr.*, II, p. 467—468.

[21] *Chi* écrit en forme de croix, nous en trouvons aussi dans les inscriptions du Péloponnèse de Corinthe, Sicyone, Argos, Phlius, Megara, Elide (Larfeld, *Griech. Epigraphik*, p. 242).

[22] Larfeld, *Handbuch der att. Inschr.*, I, p. 425 sq.; II, p. 556 sq.; Reinach, *Traité*, p. 217 sqq.; B. Keil, *Ein Silberinventar des Amphiaraos von Oropos*, Hermes XXV 1890, p. 615; Tod, *The Greek Numeral Notation*, p. 128; *The Alphabetic Numeral System*, p. 138.

189, 194, 207, 223, 233, 235, 286). Iam apparet Epicurum id, in quo Democritus εὐθυμίαν positam esse censuit, concordes et congruentes animi mentisque motus dico, ita in rem suam convertisse, ut omnium atomorum, e quibus quivis homo constaret, probos atque pravos motus distingueret et quo facilius nullum se magistrum habuisse gloriaretur (cf. e. c. Epic. fr. 114, 233 Us.) missa εὐθυμίας voce in probis motibus voluptatem stabilem sive καταστηματικὴν ἡδονήν sitam esse affirmaret ex qua omnes voluptates moventes penderent (v. s.). Scilicet motus probos simplices et certos, pravos autem non modo multiplices et late patentes, sed etiam eo praviores oportebat esse, quo longius a probis discedere et propius mortiferos accedere pergerent (v. s.).

Atque ut clausulam disputationi imponam, etiam haec Democriti verba commemorare volo: ...Ἡ φύσις καὶ ἡ διδαχὴ παραπλήσιόν ἐστι. καὶ γὰρ ἡ διδαχὴ μεταρυσμοῖ τὸν ἄνθρωπον, μεταρυσμοῦσα δὲ φυσιοποιεῖ (Dem. fr. B 33; cf. B 139, 150, 182, 183, 197). Quodsi „disciplina naturam efficere“ dicitur, hominum cogitationes et sententias certis quibusdam vinculis cum atomorum motibus et quidem ita coniunctas esse consentaneum est, ut cum illae cogitationes et sententiae suos quaeque animae atomorum motus habere, tum aliis sententiis et cogitationibus alii iique similiter definiti et adiuncti motus respondere debeant (cf. A. Krokiewicz, *o. c.* p. 40 sq.; *Etyka Demokryta*, Spraw. PAU LIII 1952, p. 115). Democritum morales libros dictis et sententiis, quae animo ac memoria facile continerentur, complere solitum esse eorum reliquiae plane testantur. Nimirum intererat viri ingeniosissimi animos legentium aptis vocibus atque cogitationibus imbuere et informare, quae commode in memoria retentae hos ipsos animos a pravis atomorum motibus et perturbationibus non modo instantibus, sed etiam futuris liberarent et munirent (cf. e. c. Dem. fr. B 35, 184, 187, 225, 256, 264; cf. A. Krokiewicz, *Quaestiones Democriteae*, p. 42). Eadem ratione ductus non est dubium quin etiam Epicurus *Ratas sententias* et omnino epitomas suas conscripserit, quippe qui discipulis, ut eas penitus memoriae infigerent, ita verbi causa in *Epistula ad Menoeceum* data praeceperit: ...Ταῦτα οὖν καὶ τὰ τούτοις συγγενῆ μελέτα πρὸς σεαυτὸν ἡμέρας καὶ νυκτὸς πρός ⟨τε⟩ τὸν ὅμοιον σεαυτῷ, καὶ οὐδέποτε οὔθ' ὕπαρ οὔτ' ὄναρ διαταραχθήσῃ, ζήσῃ δὲ ὡς θεὸς ἐν ἀνθρώποις. οὐθὲν γὰρ ἔοικε θνητῷ ζῴῳ ζῶν ἄνθρωπος ἐν ἀθανάτοις ἀγαθοῖς (*Epist.* III 135; cf. *Epist.* I 35 sq.; II 84 sq.; cf. fr. 219 sq. Us.). Quibus omnibus reputatis satis docuisse mihi videor Epicurum in ethicis non Aristippi, sed Democriti vestigia secutum esse.

Varsaviae

En habes, lector benevole, quinquagesimum Eus nostrae volumen, quae quidem et adhuc erat et nunc quoque est praecipuum philologorum classicorum Poloniae organon.

Ab anno MDCCCXCIV, quo Societas Philologa Polonorum a Ludovico Ćwikliński condita est et primum Eus volumen in lucem prodiit, iam sexaginta sex anni praeterierunt, ideoque annorum numerus cum numero voluminum non congruit. Nimirum non semper contigit nec nunc quoque nobis contingit, ut quoque anno suum volumen in publicum mittamus, sed saepius unum volumen in duos annos cadebat et cadit. Cum autem illis temporibus duo acerbissima bella evenerint, quae totam Europam, quin etiam totum fere orbem terrarum concusserant everterantque, imprimis hoc alterum, cuius memoria adhuc in nobis viva est, quanta incommoda quantasque clades et patriae nostrae et nostrae quoque philologiae intulerit manifestum tibi fiet, si inspexeris cum illam vastam miserabilemque lacunam, quae inter volumen XL (1939) et XLI (1940—1946) foedissime hiat, tum praecipue tabulam memorialem nomina philologorum Polonorum illo tempore e vita ereptorum complectentem, quam quidem Eus post bellum confectum et post patriam nostram iterum feliciter liberatam instaurator resuscitatorque Georgius Kowalski volumini XLI adiunxit.

In tali tamque sollemni temporis momento et libet et fas est perquam memori grataque mente eos viros recolere, qui commentarios nostros edendos olim susceperant eosque tot annos acri iudicio et labore infatigabili rexerunt et auxerunt. Nomina editorum Eus, inter quae etiam splendidissima studiorum classicorum apud Polonos excultorum lumina facile invenies, haec sunt: Ludovicus Ćwikliński, Stanislaus Witkowski, Thaddaeus Sinko, Ioannes Sajdak, Ricardus Gansiniec, Thaddaeus Zieliński, Franciscus Smolka, Georgius Kowalski, Victor Steffen. Neque quisquam erat philologorum nostrorum, qui aliquid in his studiis profecisset, cuius nomen in his chartis desideraretur. Qua de causa Bibliographia Eus ceterorumque a Societate Philologa Polonorum editorum periodicorum, quam tertius huius voluminis fasciculus continebit, optime illustrat statum philologiae classicae apud nos illis temporibus florentis.

Collegium editorum, quod nunc ephemeridem nostram moderatur, optime sibi conscium est hereditatem a maioribus acceptam conservandam, immo augendam esse. Qua in re curanda speramus fore, ut omnes viri docti Polonorum, sicut antea, et nunc nos adiuvent. Ut autem bonum faustumque eventum speremus et ea re adducimur, quod certum est eos viros, qui nunc studio et opera indefessa novo eidemque meliori patriae nostrae statui constituendo fundamenta iaciunt ea, quae bona laudabiliaque elaboraverint saecula priora, ad usum temporis futuri convertentes, sicut hucusque fecerunt, et in posterum favore, ope, impensa nos esse prosecuturos.

Editores

vers la fin du II siècle av. n. è. — il n'est pas possible de préciser la date. On ne trouve aucune information dans les sources quant à l'organisation des territoires subjugués. Il est permis de supposer, par analogie avec les conditions qui régnèrent dans une époque postérieure, que les Arsacides récompensaient la noblesse d'origine scythe, pour les services qu'elle rendait, par la donation de terres qui devinrent la base de sa puissance politique dans le futur[6]. Les principes d'après lesquels ces donations étaient faites ne sont pas connus, elles auraient pu être données viagèrement, avec l'obligation pour les nobles de payer une redevance au roi, comme c'était la coutume dans la monarchie des Séleucides[7]. Il est possible aussi que la situation ait été différente, la question est impossible à résoudre, les sources faisant défaut. En tout cas la conquête rapide des territoires immenses forçait les chefs de l'État parthe à improviser dans le domaine de l'administration: dans un État primitif manquaient les conditions nécessaires pour préparer des cadres administratifs qui auraient aidé à l'installation d'un pouvoir centralisé, puissant. Dans cet état de choses une nouvelle force naissait dans l'État, à côté du roi — c'était la noblesse foncière. Son importance n'était pas encore grande au début du I siècle de n. è. A défaut de preuves multiples citons un fait significatif. Au temps des premiers contacts de Rome avec les Parthes, en 92, l'envoyé de Mithridate II, Orobase, avait commis un crime de lèse majesté en acceptant, lors de sa rencontre avec Sylla, un siège d'ordre inférieur que celui qu'occupait le Romain. Il fut condamné par Mithridate II à la peine de mort[8].

Telle était la situation de l'État parthe, dans la première moitié du I siècle av. n. è., lorsque Rome commençait son expansion sur les territoires limitrophes de l'État parthe, c'est-à-dire en Asie Mineure et en Syrie. Il est indispensable de se rendre compte de grands changements que subit la Parthie au début du I siècle av. n. è. pour pénétrer l'esprit des rapports mutuels romano-parthes, ennemis à quelques exceptions près, et au désavantage du partenaire asiatique. Si l'on en croit les relations des sources gréco-romaines, tardives et souvent déformées, l'État parthe subit, à la mort de Mithridate II, une crise profonde qui aurait été causée par l'extinction de la ligne principale des Arsacides. Des usurpateurs dont l'existence est révélée par les monnaies firent leur apparition et les nouveaux souverains de la ligne latérale durent demander l'appui de la classe sociale qui — elle seule — représentait une force, de l'aristocratie[9]. Un fait prouve l'accroissement de sa puissance, c'est

---

[6] E. Herzfeld, Arch. Mitteil. aus Iran IV 2, Berlin 1932, p. 55 ss.
[7] E. Bikerman, *Institutions des Séleucides*, Paris 1938, p. 180 ss.
[8] Plutarque, *Sylla* 5.
[9] Wolski, *Remarques critiques...*, p. 79.

un appui, car il nous dit que le retour de l'hémérodrome était facilité par la pente, c'est-à-dire que l'aller était en montée. Il en est bien ainsi, si la route qu'il suivait partait de Sicyone, passait par Aigion sur mer et de là continuait en direction d'Elide dans les montagnes.

Notre hypothèse d'une route passant par Aigion reçoit un autre appui de l'examen des itinéraires romains: nous y voyons en effet qu'une liaison routière existait entre Sicyone et Elide par Aigion[29]. La somme des étapes de cet itinéraire (Sicyone — Agira — Aigion — Patras — Dyme — Cyllène — Netide i. e. Elide) s'élève à 105 mp = 875 stades = ca 158 km et si nous l'augmentons de 8 mp = 67 stades, soit la distance d'Agira à Aigion donnée par erreur dans les itinéraires, nous arrivons au chiffre de 113 mp = ca 940 stades = ca 170 km. Il s'agit là des voies romaines tardives, tracées assez régulièrement en ligne directe, tandis qu'au temps d'Alexandre le Grand la route était sans doute complètement irrégulière. Après les études topographiques de A. Philippson (*Der Peloponnes*, Berlin 1892; *Die griechischen Landschaften*, III 1, Frankfurt a. M. 1959, p. 161 sqq., 186, 197); de E. Meyer, (*Peloponnesische Wanderungen*, Zürich—Leipzig 1939; *Neue Peloponnesische Wanderungen*, Bern 1957), les guides modernes Ἐλευθερουδάκη, Ἑλλάς, Ὁδηγὸς Ταξιδιώτου, ἐν Ἀθήναις, 1930, p. 309 sq., 318 sq.; *Handbook of Greece*, vol. I, 1920, p. 581 sq. et *Road Map of Greece* on pourrait essayer d'établir la route suivie par Philonidès. En le faisant passer par Aigion (Aiyion) — Kalavrita — Tripotamos — Gastouni nous atteignons le chiffre de 210 km environ. Nous obtenons presque le même résultat par la route Aigion — Patrai — Ayia Trias — Gastouni. Si nous supposons encore que le coureur devait suivre un parcours plus varié nous ne serons pas tellement loin du chiffre de Pline de 1200 stades = 225 km[30].

Pour confirmer mes suppositions il serait nécessaire de faire une étude sur les hémérodromes, phénomène de l'époque d'Alexandre le Grand et des grands États grecs hellénistiques[31]. A cette époque les anciens courriers δρομοκήρυκες (Philostratos, *gymn.* 4; schol. *Plat. Prot.* 335 E) avaient acquis une importance spéciale en augmentant les distances parcourues et devenant de vrais hémérodromes. Il n'existe pas de travaux consacrés à ces coureurs professionnels qui dans ces services de messagers ont réalisé des records presque fantastiques et malheureusement pour nous incontrôlables. Nous connaissons certains noms de ces hémérodromes[32],

---

[29] K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart 1916, p. 551.

[30] E. Kirsten, — W. Kraiker, *Griechenlandkunde*, 2. Aufl., Heidelberg 1956, p. 474.

[31] Kalléris, *Les anciens Macédoniens*, p. 130, 181; Jüthner, RE VIII, col. 232 s. v. *Hemerodromos*.

[32] Jacoby, FGrHist II B 119 Baeton, 120 Diognetos, 121 Philonides, 122 Amyntas, 123 Archelaos.

Für die Pontosbeschreibung aber war in der römischen Literatur Sallust mit seinem Exkurs *de situ Ponti* aus dem III. Buch der *Historien* (Fr. III 61—80 Maurenbrecher) ein klassisches Vorbild. Es kann nachgewiesen werden, dass *de situ Ponti* für die literarisch interessierten Leute gerade im IV. Jh. ein fester Begriff war (vgl. Avienus *de ora maritima* 33 ff., besonders 36: *eius inclytam descriptionem*; daneben das formelhafte in der Zitierweise der von Maurenbrecher angeführten Zeugen der einzelnen Fragmente: Porphyr. *ad Hor. Carm.* I 17, 18: *Sallustius... cum de situ Pontico loquitur*; Nonius, p. 842, 9 L.: *Sallustius in situ Ponti;* Serv. ad Aen. III 533: *sic de Ponto Sallustius*); Ammians Kenntnis von Sallust gilt als ausgemacht[17]; daher liegt es am nächsten, in ihm die Quelle dieser anachronistischen Berichte zu sehen, und zwar eher eine direkte als indirekte[18]. Dafür, dass XXXI 2, 13 ff. aus Sallust stammt, spricht auch die auf ersten Anblick anstössige Formulierung: *hoc* (sc. Tanaide) *transito ... Scythiae solitudines Halani inhabitant,* als ob sich die skythische Wüste jenseits, d. h. östlich des Don erstreckte. Das haben die Kommentatoren dem Ammian als ein grobes Missverständnis vorgehalten, da man sich im Altertum Skythien üblich als westlich von Tanais liegend vorstellte. Das Missverständnis liegt aber auf ihrer Seite; Ammian fügt sich hier offenbar der sallustischen, periplusartigen Pontosbeschreibung an, welche vom Süden ausgehend, über Osten nach Norden vorschritt[19], ungeachtet dessen, dass eine solche Darstellungsweise im Laufe seiner anders orientierten Erzählung zu Ungereimtheiten führen muss.

In den beiden zusammenhängenden Ammianstellen stossen wir also auf eine Überlieferung betreffs der nördlichen Nachbarn Skythiens, welche anders als die herodotische geartet ist: am äussersten Westende der Reihe stehen nicht die Agathyrsen, sondern die Neuren, derer Wohnsitze sich auch nicht im Quellengebiet von Tyras und Hypanis (wie bei Herodot), sondern in dem von Borysthenes befinden. Ihnen folgen die Budinen und Gelonen, erst diesen aber die Agathyrsen — am weitesten östlich sitzen die Anthropophagen und Melanchlainen. Darüber hinaus wird es an beiden Stellen ausdrücklich betont, dass die Sitze der Neuren im windigen und eiskalten Nordgebirge zu suchen sind. Das ist alles Herodot sicher fremd und auch in den anderen erhaltenen griechischen Berichten kaum so ausgeprägt zu finden. Diese neue Vorstellung von

---

[17] M. Schanz-C. Hosius, *Geschichte der römischen Literatur*, I⁴, München 1927, S. 378 f. und IV 1², München 1914, S. 104 f.; vgl. Wölfflin in *Bursians Jahresberichten* III, S. 376, und Funaioli, RE I A (1920), Sp. 1951.

[18] Wie es Mommsen, *a. a. St.*, und Müllenhoff, *a. a. O.* S. 88 f., behaupteten; vgl. aber Maurenbrechers Kommentar, S. 134—137.

[19] Vgl. Maurenbrechers Kommentar *a. a. St.*

Missverständnisse, dass sie aus Beschreibung von einer Karte entstanden sind. Auf dieser Karte stand oben, im äussersten Norden eine Gebirgskette, welche die Aufschrift *Ripaei montes* trug und aus welcher die Ströme von Tanais und Borysthenes ausflossen; aber dicht darüber stand noch *Hyperboraei* geschrieben, woraus der Name von *Hyperboraei Ripaei mons* entstanden ist. Es ist aber sehr wohl denkbar, dass auf früheren und dementsprechend reichhaltigeren Kopien einer solchen Karte, die zur Zeit von Solinus und Martianus Capella im Umlauf waren, unter den Ripäen noch eine Reihe von Völkernamen zu lesen war, etwa *Auchetae, Neuri, Geloni, Agathyrsi, Anthropophagi,* von denen in den obengenannten späten Auszügen nur noch *Scythae Anthropophagi* und *Geloni* (ebd. 77, 20 und 23, vgl. 31, 8 und 32,1) übriggeblieben sind.

Nun, um mit Ammian zu sprechen (XXII 8, 48): *prolati aliquanto longius quam sperabamus, pergamus ad reliqua.* Nach Ausweis der bei Plinius und Ammian unabhängig voneinander überlieferten Völkerdiathese, welche beim letztgenannten auf Sallust, bei dem ersteren aber vielleicht auf Varro zurückgeht, kann man mit aller Wahrscheinlichkeit behaupten, dass die römischen Geographen am Ausgang der Republik die nördlichen Nachbarn Skythiens sich in einer anderen Ordnung vorstellten, als uns das aus Herodots Darstellung geläufig ist. Aus welcher Quelle schöpften sie ihre Nachrichten darüber? Man ist im ersten Augenblick geneigt, an die zeitgenössischen Berichte aus der Periode der mithridatischen Kriege zu denken, welche sicher manches Neue über das nördliche Ufer des Schwarzen Meeres in Rom hören liessen. Bei näherer Erwägung erweist sich aber eine solche Hypothese als durchaus unmöglich. Die pontischen Kriege führten zu keinerlei Erweiterung des geographischen Gesichtskreises der Alten über den nördlichen Küstenstreifen des Pontos hinaus. Um sich das zu vergegenwärtigen, genügt es, an die Äusserungen des gut unterrichteten Strabo zu erinnern. Er war bekanntlich durch manche persönliche Beziehungen mit den Schwarzmeergebieten wohl vertraut und benutzte ausserdem die zeitgenössische Fachliteratur; dennoch betont er ganz ausdrücklich (VII 3, 17), dass sich die Kenntnisse seiner Epoche auf diesem Abschnitt kaum über die eigentliche Küste erstreckten; was sich nördlich von den zwischen Borysthenes und Tanais sitzenden Roxolanen befand, war für ihn völlig im dunklen. Dasselbe geht aus seinen Bemerkungen über die Hydrographie der heutigen Ukraine hervor: er besagt es ganz klar, dass niemand die Quellen von Tyras, Borysthenes und Hypanis gesehen hat (II 4, 6). Herodot glaubte noch zu wissen, dass Tyras und Hypanis aus den Seen ausfliessen (IV 51—52); im Verhältnis zu seinen Kenntnissen ist also Strabos und seiner Zeitgenossen Gesichtskreis nördlich vom Schwarzen Meer enger geworden. Besonders unmöglich ist für das I. Jh. v. Chr. die Lokalisierung der

indigène font défaut, nos connaissances principales sur ce pays proviennent de la tradition gréco-romaine. Elles sont caractérisées par un manque de sympathie pour une atmosphère étrangère, pour la portée essentielle et le sens des modifications que subissait l'Iran; de grandes difficultés surgissent dans la traduction de la terminologie iranienne. Le problème des relations romano-parthes ne pourra donc être présenté que sous forme d'essai.

Les premiers contacts de l'État parthe avec Rome ayant eu lieu seulement dans les premières années du I siècle av. n. è., il sera nécessaire de précéder le thème principal de notre étude par une brève revue de l'évolution de l'État parthe jusqu'à cette date. Fondé par Arsace, chef de la tribu semi-nomade des Parnes, l'État parthe eut à surmonter de sérieuses difficultés extérieures et à soutenir la lutte contre les Séleucides qui durent, en fin de compte, après les essais infructueux de Séleucus II Callinicus et d'Antiochus III le Grand, abandonner la Parthie aux mains des envahisseurs[2]. La situation nouvelle des Parnes vainqueurs détermina l'évolution de l'État parthe vers une monarchie absolue à laquelle servirent de modèle, non seulement celle des Séleucides, mais aussi, comme il semble, les traditions séculaires du despotisme oriental. Il faut insister ici sur la relation de Justin XLI 5, 10, concernant l'introduction du nouveau droit dynastique en Parthie. Cet auteur cite, en parlant de l'avènement au trône de Phraate I, l'information qu'un principe était en vigueur en Parthie qu'il appelle *mos gentis* et qui prévoyait la succession du trône par droit d'aînesse. Cependant le même Phraate qui renforça sa position par ses succès militaires laissa le trône à son frère cadet Mithridate, au détriment de ses fils. Cette décision marquait l'abolition des principes du droit de tribu, et l'introduction du régime absolu en Parthie[3]. La conséquence de l'introduction du despotisme dont les détails sont d'ailleurs inconnus, furent les conquêtes qui devaient élever la Parthie au rang d'une puissance mondiale.

Ce fut la monarchie qui profita le plus de ces conquêtes. Un butin très riche permit aux Arsacides dont la puissance croissait énormément, de battre monnaie de grandes fractions, des tétradrachmes[4], ils purent aussi enrôler des mercenaires[5]. Disposant d'une supériorité financière et partant militaire, ils repoussèrent les Séleucides d'abord de l'Iran, puis de la Mésopotamie et avancèrent jusqu'à l'Euphrate, probablement

---

[2] J. Wolski, *L'effondrement de la domination des Séleucides en Iran,* Bull. de l'Académie Pol. des Sciences, Nr 5, Cracovie 1947, p. 13 ss.

[3] J. Wolski, *Remarques critiques sur les institutions des Arsacides,* Eos XLVI 1954, p. 59 ss.

[4] E. T. Newell, *Royal Greek Portrait Coins,* New York 1937.

[5] Justin XLII 1, 2.

maiorem dignitatis gradum in ethicis consequi videntur. Etenim Epicurus nihil praetermittit, quin eos summis laudibus efferat atque hominibus ad imitandum proponat (cf. e. c. *Epist. ad Men.* 123 sq., 135). Et recte illud quidem. Namque dei quietissima intermundia incolentes non solum ab omnibus sive animi sive corporis miseriis liberi sunt, sed etiam, quia atomos, e quibus constent, nullis nisi perquam aptis et ordinatis motibus uti consentaneum est, summa illa voluptate principali frui et perfecte beati esse non desinunt. Itaque ad summam voluptatem principalem non somnium esse, verum re existere demonstrandam deos Epicuri vel plurima contulisse sine ulla dubitatione confirmaverim.

Ὁ δὲ Ἐπίκουρος, ut ait Diogenes Laertius (X 136), ἐν τῷ περὶ αἱρέσεων οὕτω λέγει: „Ἡ μὲν γὰρ ἀταραξία καὶ ἀπονία καταστηματικαί εἰσιν ἡδοναί, ἡ δὲ χαρὰ καὶ εὐφροσύνη κατὰ κίνησιν ἐνεργείᾳ βλέπονται". Quippe Epicurus voluptatem principalem, quam Cicero stabilem vocat (cf. e. c. Cic. *De fin.* II 10,32; 23, 75, 77), ut vim ab actione, sic ab ea voluptate, quae in motu sit, generatim distinguit. Quod autem non de una voluptate principali, sed de duabus loquitur, id ita sane explicari debet, ut eam ad duas hominis partes maximas, animum et corpus, referat (cf. A. Krokiewicz, *Nauka Epikura*, p. 373). At contra voluptatem, quae in motu sit et ex variis iisdemque praesentibus vel sensuum visis (scil. χαρά) vel ipsius animi cogitatis (scil. εὐφροσύνη) percipiatur, in multas voluptates singulares dividi et variis nominibus designari consentaneum est. Hoc quo facilius intellegi possit, ea oportet consideremus, quae Epicurus de hominum cupiditatibus in epistula ad Menoeceum data docuit (127; cf. *Rat. sent.* XXIX sq.) quaeque supra afferenda curavi. Etenim cibi vel potus cupiditas, quibus molesta fames vel sitis depellatur, naturalis et necessaria est. Qua in re non id refert, ut ille cibus aut potus exquisitus, sed ut sanus sit et idoneus, qui naturalem atomorum ordinem et cursum (una cum voluptate principali) restituat reficiatque. Qui vero nullo nisi exquisito cibo vel potu famem sedare vel sitim restinguere cupiat, is ab Epicuro non naturali aut necessariae, sed vanae cupiditati indulgere vanamque voluptatem expetere plane arguitur.

Quo loco venit in mentem versuum Lucreti, qui sequuntur (II 407 sqq.):

Omnia postremo bona sensibus et mala tactu
dissimili inter se pugnant perfecta figura;
ne tu forte putes serrae stridentis acerbum
horrorem constare elementis levibus aeque
ac musaea mele, per chordas organici quae
mobilibus digitis expergefacta figurant;
neu simili penetrare putes primordia forma
in naris hominum, cum taetra cadavera torrent,
et cum scaena croco Cilici perfusa recens est

A LA COUR ALEXANDRINE D'APOLLONIOS LE DIOECÈTE.

NOTES PROSOPOGRAPHIQUES

Par

ANNA ŚWIDEREK

Les Archives de Zénon, recueil extrêmement riche et de valeur toute particulière de papyrus provenant du Fayoûm de la moitié du III^{ème} siècle avant notre ère, se concentrent autour d'un personnage fort intéressant d'un Grec Zénon, fils d'Agréophon de Caunos, et nous permettent de reconstituer le tableau de cette société gréco-égyptienne naissant alors en Egypte. L'article ci-dessous est un fragment de l'ouvrage consacré juste à ce problème[1].

Les documents en question nous laissent connaître la vie de Philadelphie, petite ville du Fayoûm et d'un vaste bien appartenant au puissant dioecète de Ptolémée II, Apollonios; ils nous font voir aussi quoique avec moins d'exactitude la vie d'Alexandrie, splendide capitale des Lagides.

Zénon, fils d'Agréophon, commence sa carrière en voyageant comme agent du dioecète Apollonios à travers la Syrie et la Palestine; puis nous le voyons avec son maître en Egypte même, à Alexandrie, il l'accompagne aussi dans ses déplacements comme secrétaire privé. Ce n'est qu'en 256 qu'il s'établit à Philadelphie comme administrateur du bien d'Apollonios. Les documents datant de l'époque de son travail chez le dioecète et de premiers mois de son séjour à Philadelphie (258—256) nous tracent assez nettement les silhouettes de quelques-uns de ses amis à la cour d'Apollonios en nous laissant entrevoir en même temps l'organisation et le train de vie d'une opulente résidence d'un haut dignitaire ptolémaïque[2].

---

[1] Voir A. Świderek, *W „państwie" Apolloniosa. Społeczeństwo wczesnoptolemejskie Fajum w świetle Archiwum Zenona* (Dans „le royaume" d'Apollonios. La société greco-égyptienne du Fayoûm à la lumière des Archives de Zénon), Warszawa 1959. Cf. aussi: du même auteur, *La société indigène en Egypte au III^{e} siècle avant notre ère d'après les Archives de Zénon,* Journal of Juristic Papyrology (J. J. P.) VII—VIII 1954, p. 231—284; *La société grecque en Egypte au III^{e} siècle avant notre ère d'après les Archives de Zénon: Sources des revenus privés de Zénon et de son entourage grec,* J. J. P. IX—X 1956, p. 365—400; *Zénon fils d'Agréophon de Caunos et sa famille,* Eos XLVIII 1956 (Symbolae Raphaeli Taubenschlag dedicatae II), p. 133—141.

[2] Cf. surtout M. Rostovtzeff, *A Large Estate in Egypt in the Third Century B. C.*, Madison 1922, p. 28—41; C. C. Edgar, Introduction aux *Zénon Papyri in the University of Michigan Collection*, Ann Arbor 1931, p. 5—25.

qu'ils pouvaient faire jusqu'à 90 km par jour[36]. Je voudrais souligner ici un témoignage de Fronton pas encore pleinement expliqué, qui nous permet de soupçonner que l'on pouvait couvrir jusqu'à 100 mp. = 150 km par jour. Je vous citerai les paroles mêmes d'un esclave telles qu'elles sont rapportées par Fronton *epist.* II 1 van den Hout p. 25 *tum quod cursorem fugitivum ferunt dixisse: domino sexagena currebam, mihi centena, ut fugiam, curram.* Pline l'Ancien nous raconte, mais il n'y a pas de certitude dans les chiffres *N. h.* VII 84: *nunc quidem in circo quosdam CLX mp tolerare non ignoramus nuperque Fonteio et Vipstano cos. annos VIII genitum a meridie ad vesperum LXXV mp cucurrisse. cuius rei admiratio ita demum solida perveniat, si quis cogitet nocte ac die longissimum iter vehiculis Tib. Neronem emensum festinantem ad Drusum fratrem aegrotum in Germaniam. ea fuerunt CC mp passuum.*

On a vite fait de rejeter les records des anciens, quelquefois ils provenaient tout simplement d'erreurs de nos manuscrits dans lesquels les chiffres sont rapportés sous une forme corrompue, témoin le célèbre saut de Phayllos[37]. Mais dans le double témoignage de Pline l'Ancien sur le record de Philonidès nous avons deux renseignements d'importance: malgré leurs différences ils nous confirment un extraordinaire record de distance et de temps. Ce qui nous frappe le plus, c'est le temps de neuf heures dans un cas (II 181) ou d'un jour entier dans l'autre (VII 84). Neuf heures peuvent également signifier un jour entier, si de la journée de 12 heures on soustrait les 3 premières heures à partir du lever du soleil, parce que la course sans doute commençait un certain temps après l'aube.

Il est vrai qu'il ne faut pas penser aux heures dans le sens moderne, mais à la division de la journée en 12 parties égales du lever au coucher du soleil et variant avec les saisons. Dans cette division de la journée l'heure oscille entre 47 minutes et 1 heure et 14 minutes[38]. Si nous considérons la course de Philonidès dans les mois de mai ou juin, neuf heures antiques pour Sicyone et Elide pourraient être égales à 12 heures d'aujourd'hui environ.

Deux cent vingt kilomètres parcourus en 12 heures ou, comme nous avons dit plus haut, en un jour entier sur un terrain montagneux, c'est un résultat extraordinaire et incroyable, quand on pense que nos meilleurs champions ont besoin de 28'45" pour couvrir 10 km (Kuts), de 2 heures 23 minutes pour le marathon (Zatopek) et de 4 heures 28 mi-

[36] Riepl, *Das Nachrichtenwesen des Altertums*, p. 140 cf. 220; Schroff, RE VIII A, col. 1845 sq. s. v. *Tabellarii*.

[37] F. Mezö, *Das Rätsel des altgriechischen Weitsprungs*, Das Altertum III 1958, p. 165 sqq.; Mehl, RE VII A, col. 2545 sqq. s. v. *Turnkunst*.

[38] Kubitschek, *Grundriss der antiken Zeitrechnung*, p. 182.

L'HÉMÉRODROME PHILONIDÈS, SON RECORD ET LA NOUVELLE INSCRIPTION D'AIGION

Par

BRONISŁAW BILIŃSKI

Pour ce volume d'Eos je me proposais d'écrire un article sur les tragédies de Pacuvius, mais étant donné que je dirige la Bibliothèque de l'Académie Polonaise de Rome, ville des prochains Jeux Olympiques, et que j'ai été désigné comme attaché olympique polonais, je me suis décidé à changer de sujet et à traiter un problème sportif. J'ai choisi de présenter quelques observations sur le sport dans l'antiquité en m'inspirant des nouvelles découvertes épigraphiques et archéologiques[1].

Bien que l'agonistique sportive[2] ait eu tant d'importance dans l'antiquité, les études sur le sport ancien apparaissent bien rarement dans les travaux philologiques et c'est aussi pourquoi j'éprouve un plaisir particulier à évoquer un personnage sportif caractéristique. L'agonistique sportive antique a pu se vanter d'excellentes études de Jüthner, Gardiner, Mezö, mais récemment, en dehors des travaux de Moretti[3] nous ne voyons pas de publications vraiment remarquables. Il semblerait que le sujet est épuisé, mais au contraire ce domaine des études est loin d'avoir été exploré complètement. Je parle ici non seulement de l'aspect social et philosophique de la question, mais aussi de divers problèmes techniques qui attendent encore d'être résolus. Presque chaque compé-

---

[1] Il nous faut mentionner ici la fameuse découverte de la tombe étrusque de Tarquinia appelée *tomba delle Olimpiadi* qui, à côté des découvertes de Sperlonga, est parmi les plus importantes découvertes archéologiques qui aient été faites en Italie au cours de ces dernières années. Je profiterai ici de l'occasion pour proposer une solution à l'abréviation mystérieuse PH qui se trouve à Sperlonga sur le rocher en forme de proue: NAVIS ARGO PH (G. Jacopi, *I ritrovamenti dell'antro cosidetto di Tiberio a Sperlonga*, Roma 1958, Istituto di Studi Romani, Orme di Roma IX, p. 18). A mon avis il faut voir là l'abréviation de mot PHthia désignant le lieu d'origine du navire des Argonautes, car Pagasai où il a été construit était situé dans le voisinage immédiat de la Thessalie, appelée souvent par les poètes *Phthia*. Chez Ptolémée, Pagasai fait partie de la tétrade Phthiotis III 12, 14; cf. F. Staehlin, *Das hellenische Thessalien*, Stuttgart 1924, p. 67,135 sq., 153; E. Bernert, RE XV, col. 957 s. v. *Phthia*.

[2] J'éviterai le terme moderne de sport et m'en tiendrai autant que possible à la terminologie de l'agonistique sportive antique.

[3] L. Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, Studi pubblicati dall'Istituto Italiano per la Storia Antica, fasc. XII, Roma 1953; *Olympionikai, i vincitori negli antichi agoni olimpici*, Atti dell'Accademia Nazionale dei Lincei 1957, Memorie, Classe di scienze morali, storiche e filologiche, serie VIII, vol. VIII, fasc. 2, Roma 1957.

mais seul Philonidès a été honoré d'une statue à Olympie dont nous possédons l'inscription.

Il nous faut aussi rappeler qu'à partir de l'époque d'Alexandre le Grand, où vivait Philonidès, commence une période de records extraordinaires. En effet les sources nous parlent d'un coureur Ageus d'Argos, qui après sa victoire au dolichodrome au cours de la 113e Olympiade en 328 av. J.-C. a annoncé en personne et le même jour cet événement à Argos, distante d'Olympie de plus de 100 km (Jul. Afric. Ol. 113). De l'inscription d'Epidaure IG IV² 1, 618 nous savons que Drymos, appartenant aussi à la même époque, a pu annoncer à Epidaure les jeux olympiques le même jour où ils étaient proclamés à Olympie, parcourant ainsi 140 km environ.

Du Ve siècle nous voulons également rappeler la mémoire d'un fameux coureur Pheidippidès, qui en 2 jours couvrit la distance de plus de 200 km, s'étendant entre Athènes et Sparte, et aussi du coureur extraordinaire que fut Euchidas qui après la bataille de Platées couvrit en un jour plus de 160 km sur la distance aller et retour de Platées à Delphes, mais tomba mort après son arrivée[33].

Si certains coureurs amateurs pouvaient réaliser de telles performances, à plus forte raison un professionnel hémérodrome pouvait-il porter plus haut ces records. Philonidès devait très probablement appartenir à une catégorie de coureurs phénomènes, qui dans l'antiquité même suscitèrent l'admiration. Il était Crétois et les Crétois étaient réputés d'excellents coureurs[34].

Dans leurs *agones* sportifs les Grecs n'imposaient pas de distances trop longues. Le plus long dolichodromos était de 24 stades, mais Platon conseille aux habitants de sa cité idéale de s'exercer à la course: les hoplites en armes couvriront 60 stades en plat et les soldats armés à la légère couvriront 100 stades dans les montagnes ou dans des terrains variés[35].

Riepl, après avoir noté la vitesse de marche des armées romaines rassemble les résultats des courriers romains — *tabellarii* et constate

---

[33] F. Mezö, *Geschichte der Olympischen Spiele,* München 1930, p. 77; E. N. Gardiner, *Athletics of the Ancient World,* Oxford 1930, p. 129 sqq.; E. Mehl, RE VII A, col. 2546 sq. s. v. *Turnkunst*; Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche,* p. 81; Biliński, *Les traditions antiques de la course de Marathon,* p. 261 sq.; *L'antico oplite-corridore di Maratona, (leggenda o realtà),* Accademia Polacca di Scienze e Lettere, Biblioteca di Roma, conferenze fasc. 8 (sous presse).

[34] H. van Effenterre, *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe,* Paris 1948, p. 293; Platon, *Leg.* I 625 C, 626 A—B, VIII 834 B—C; Athen. XIV 630 C.

[35] Platon, *Leg.* VIII 833 B.

doloris putat Epicurus terminari summam voluptatem, ut postea variari voluptas distinguique possit, augeri amplificarique non possit (Cic. *De fin.* I 11,37 sq.; cf. II 3,9 sq.; 5,15 sq.; 9,28; *Tusc. disp.* III 20,47 al.; cf. Epic. *Rat. sent.* XVIII).

Ad rem illustrandam etiam haec ipsius Epicuri verba afferre placet: ...Ὅρος τοῦ μεγέθους τῶν ἡδονῶν ἡ παντὸς τοῦ ἀλγοῦντος ὑπεξαίρεσις. ὅπου δ' ἂν τὸ ἡδόμενον ἐνῇ, καθ' ὃν ἂν χρόνον ᾖ, οὐκ ἔστι τὸ ἀλγοῦν ἢ λυπούμενον ἢ τὸ συναμφότερον (*Rat. sent.* III) ...Οὐ χρονίζει τὸ ἀλγοῦν συνεχῶς ἐν τῇ σαρκί, ἀλλὰ τὸ μὲν ἄκρον τὸν ἐλάχιστον χρόνον πάρεστι, τὸ δὲ μόνον ὑπερτεῖνον τὸ ἡδόμενον κατὰ σάρκα οὐ πολλὰς ἡμέρας συμμένει. αἱ δὲ πολυχρόνιοι τῶν ἀρρωστιῶν πλεονάζον ἔχουσι τὸ ἡδόμενον ἐν τῇ σαρκὶ ἢπερ τὸ ἀλγοῦν (*Rat. sent.* IV). Iam perspicuum est voluptatem principalem, cum ipsa sibi certos fines terminosque constituat, nequaquam augeri posse. Eadem tamen dolore turbari et quasi imminui potest, dummodo ne adeo imminuatur, ut eo opressa prorsus evanescat, hoc enim nisi vita cum morte commutata fieri non quit. Itaque voluptatem, quamdiu homo vivat, omnibus doloribus superiorem esse necesse est. Quid? quod Epicurus nobilissimam illam, quae supremorum dierum vocatur epistulam scripsit? Quam epistulam Diogenes Laertius sic memoriae prodidit: ...Τὴν μακαρίαν ἄγοντες καὶ ἅμα τελευταίαν ἡμέραν τοῦ βίου ἐγράφομεν ὑμῖν ταυτί· στραγγουρία τε παρηκολουθήκει καί δυσεντερικὰ πάθη ὑπερβολὴν οὐκ ἀπολείποντα τοῦ ἐν ἑαυτοῖς μεγέθους. ἀντιπαρετάττετο δὲ πᾶσι τούτοις τὸ κατὰ ψυχὴν χαῖρον ἐν τῇ τῶν γεγονότων ἡμῖν διαλογισμῶν μνήμῃ (Diog. Laert. X 22; cf. Epic. *Epist. ad Men.* 135). Neque tamen deerant, qui Epicurum reprehenderent, quod voluptatem cum dolore permisceret neque eam a non dolendo satis distingueret (cf. e. c. Cic. *Tusc. disp.* III 20,47; *De fin.* II 5,15 sq.; 9,28 sq.). Accedebat, ut mortales, cum natura multis variisque doloribus laborarent, facere non possent, quin sola imminuta voluptate fruerentur, quo dato periculum erat, ne voluptas illa sive integra sive summa somnium esse iure perhiberetur. In hoc tanto discrimine Epicuro dei auxilio venerunt.

Epicurus physicam, ut ita dicam, rationem attulit, cur quieta et aeterna intermundia deosque immortales, qui in eis habitarent, existere confideret. Velut apud Ciceronem haec scripta occurrunt: *Summa vero vis infinitatis, et magna ac diligenti contemplatione dignissima est, in qua intellegi necesse est eam esse naturam, ut omnia omnibus paribus paria respondeant. hanc ἰσονομίαν appellat Epicurus, id est aequabilem tributionem. ex hac igitur illud efficitur, si mortalium tanta multitudo sit, esse inmortalium non minorem, et si quae interimant innumerabilia sint, etiam ea quae conservent infinita esse debere* (Cic. *De nat. deor.* I 19,50; cf. 39, 109; *De div.* II 17,40; Lucr. II 646 sq.; III 18 sq.; V 146 sq.; cf. Epic. fr. 352 sq. Us.). Qui dei cum in physicis Epicuri multum valere, tum etiam

nutes pour faire 50 km à la marche (Dordoni). Il nous faut reconnaître qu'avec l'approfondissement de nos connaissances des lois physiologiques nous pouvons augmenter les possibilités physiques d'un sportif, mais nous ne devons pas oublier que les anciens vivaient plus près de la nature. Les résultats auxquels nous sommes arrivés grâce à des études scientifiques, les anciens ont pu les atteindre quelquefois naturellement.

Le fantastique record de Philonidès, qui semble être supérieur aux possibilités physiques humaines, peut acquérir une certaine vraisemblance, si nous le comparons avec les résultats enregistrés chez les peuples primitifs par des ethnologues: p. ex. les Indiens Tarahumara du Mexique peuvent courir sans repos 270 km en un jour[39]. De plus, rappelons que vers la fin du siècle passé il était de mode en Angleterre et en Amérique d'organiser des courses à pied des professionnels sur des distances de 300—400 km. Littlewood aurait couvert en 6 jours 1002 km, Rowell en 1883 aurait fait en 35 heures 320 km. Le Français Jack aurait couru 100 km en 9 heures 17 minutes. Tout résultat que nous trouvons chez Riepl, qui en cite encore d'autres[40]. V. Silberer, *Handbuch der Athletik*, 1900, p. 89 sqq., nous énumère des résultats qui vont jusqu'à 200 km en 17 heures. A la lumière de ces exemples l'exploit de Philonidès se rapproche de la réalité.

Je ne voudrais pas mettre un point final à ces annotations sportives et épigraphiques sans m'excuser de la hardiesse peut-être de mon hypothèse en invitant les spécialistes de l'épigraphie à examiner à nouveau l'inscription d'Aigion[41]. De même qu'autrefois le témoignage de Pausanias sur Philonidès a reçu une confirmation des inscriptions d'Olympie, j'espère que le témoignage de Pline l'Ancien, incertain jusqu'ici, trouvera sa confirmation dans l'inscription d'Aigion, telle que nous l'avons interprétée.

Rome

[39] E. Bogeng, *Geschichte des Sports aller Völker und aller Zeiten*, Leipzig 1926, p. 8 sq.; W. Grix, *Unter Olympiakämpfern und Indianern*, Berlin 1933.

[40] Riepl, *Das Nachrichtenwesen des Altertums*, p. 146; R. Harbott, *Olympia und die olympischen Spiele vom 776 v. Chr. bis heute*, Berlin 1935, p. 43 sq.

[41] La couronne représentée sur le front signifie que la stèle a été dédiée pour rappeler l'exploit sportif de Philonidès. Il serait intéressant de savoir de quelle couronne il s'agit: d'Olympie, d'Isthme ou de Némée parce qu'on avait l'habitude de distinguer ces lieux de jeux agonistiques par des couronnes différentes; cf. M. Mitsos, *Eine agonistische Inschrift aus Argos*, Athen. Mitteil. 1940, p. 56; *Fouilles de Delos*, BCH 1907, p. 423, fig. 3; *Greek Inscriptions: Monument to the Athletic Victor Menodoros*, Hesperia 1935, p. 81, nr 38; Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, p. 117, 131.

horis indeque, quamvis declivi itinere, tertia noctis hora remensus est saepius. Causa quia eunti cum sole iter erat, eundem remeans obvium contraria praetervertebat occursu. Ce témoignage est répété sous une forme un peu différente dans VII 84: *cucurrisse MCXL stadia ab Athenis Lacedaemonem biduo Philippidem magnum erat, donec Anystis cursor Lacedaemonius et Philonides Alexandri Magni a Sicyone Elim uno die MCCCV cucurrerunt*; cf. Solin. 1, 98 *Anystis Lacon et Philonides Alexandri Magni cursores Elin abusque Sicyone mille ducenta stadia uno die transierunt*[14].

Le premier de ces témoignages semble être le plus authentique parce que fourni par les mots et non pas par les sigles et placé parmi des renseignements sur la géographie astronomique, tout erronés et incompréhensibles qu'ils sont[15]. Tandis que le deuxième témoignage se trouve lié à l'exploit d'Anystis[16] parmi des curiosités et divers records humains: *velocitas maxima, vires eximiae, visus eximii*, dans lesquels on peut soupçonner des exagérations voulues.

Après ces citations, je voudrais faire une comparaison entre le témoignage de Pline *N. h.* II 181 et le monogramme de l'inscription dans lequel je verrais un sigle numérique[17], destiné à proclamer le record

---

[14] H. Berve, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage,* vol. II, München 1926, nr 800, p. 392; J. Jüthner, RE VIII, col. 232 s. v. *Hemerodromos*; E. Schwartz, RE III, col. 262 s. v. *Bematistai*; Bassemaker, DS III, col. 71 s. v. *Hemerodromos*; E. N. Gardiner, *Greek Athletic Sports and Festivals*, London 1910, p. 155, 181; J. N. Kalléris, *Les anciens Macédoniens*, Athènes 1954, I, p. 130 n. 44 et 45, p. 180 n. 81; B. E. J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Diss. Uppsala 1933, p. 21; W. Riepl, *Das Nachrichtenwesen des Altertums*, Leipzig—Berlin 1913, p. 137; Biliński, *Les traditions antiques de la course de Marathon,* p. 262; J. H. Krause, *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, Leipzig 1841, p. 693; Bengtson, *Aus der Lebensgeschichte eines griechischen Distanzläufers,* p. 35 sqq.

[15] Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre II ... par J. Beaujeu, Paris 1950, p. 235, Les Belles Lettres.

[16] Signalons qu'Anystis = c'est ἄνυστος, *qui effici potest, promptus.* Le verbe ἀνύω était employé pour désigner les courses des hommes et des navires cf. ThLL s. v.

[17] Nous ne disposons pas encore d'un recueil complet des sigles pour les inscriptions en dehors de l'Attique et du Proche-Orient nous permettant de faire un parallèle dont pourraient, peut-être, se servir les spécialistes d'épigraphie; cf. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris 1885, p. 229 sqq.; H. Simon, Zeitschr. f. oesterr. Gymnasien 1891, p. 673—711; W. Larfeld, *Handbuch der attischen Inschriften*, II, Leipzig 1902, p. 515 sq.; M. N. Tod, *Three Greek Numeral Systems*, Journ. Hell. Stud. XXXIII 1913, p. 27 sqq.; *The Greek Numeral Notation*, Annual of British School of Archaeology of Athens XVIII 1911—12, p. 98 sqq.; *Further Notes on the Greek Acrophonic Numerals,* BSA XXVIII 1926—27, p. 141 sqq.; *The Alphabetic Numeral System in Attica*, BSA XLV 1950, p. 126 sqq.; M. Avi-Yonach, *Abbreviations in Greek Inscriptions* (*The Near East, 200 B. C. — A. D. 1100*), The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine, Suppl. to vol. IX 1940, p. 42 sq., 114 sqq. L'éditeur de IG V 1, 1434 reconnaît lui-même l'extrême difficulté d'interpréter les sigles numériques; cf. Bilabel, RE II A, col. 2283 sqq. s. v. *siglae*.

„*chi* et *rho* se retrouvent dans notre emblème, mais le reste va moins bien. L'*epsilon* inverse manque (il y aurait dû avoir une petite barre médiane), dans l'emblème du fronton qui présente, au contraire, un cadre rectangulaire sans correspondant sur la monnaie. Il semble donc hasardeux d'identifier l'emblème du décret et le monogramme. Mais cette hypothèse mise en réserve, on se demande quelle peut être la signification de ce rectangle[11]".

Ce monogramme mystérieux sur lequel Bingen laisse planer le doute, que J. et L. Robert déclarent *incertain* et que Bengtson passe entièrement sous silence doit être expliqué par l'ensemble des données graphiques de cette stèle: elles rappellent le record sportif de Philonidès par les signes de la couronne et de la roue ailée.

Le personnage de Philonidès était fameux dans l'antiquité et avant d'apporter une interprétation de ce monogramme énigmatique, je tiens à citer les témoignages qui nous parlent de ce coureur — hémérodrome, connu par son extraordinaire et presque fantastique record sportif. Au cours d'une visite à Olympie Pausanias a vu une inscription portant le nom de Philonidès, appartenant à sa statue: VI 16, 5 τοῦ δὲ Ἀριστείδου ἐγγύτατα Μενάλκης ἕστηκεν Ἠλεῖος, ἀναγορευθεὶς Ὀλυμπίασιν ἐπὶ πεντάθλῳ, καὶ Φιλωνίδης Ζωΐτου, γένος μὲν ἐκ Χερρονήσου τῆς Κρητῶν, Ἀλεξάνδρου δὲ ἡμεροδρόμος τοῦ Φιλίππου[12].

Cette information de Pausanias a été confirmée par l'inscription même trouvée à Olympie: IvOl. 276—7 = Syll. 303: βασιλέως Ἀλε[ξάνδρου] ἡμεροδρόμας καὶ βηματιστὴς τῆς Ἀσίας Φιλωνίδης Ζωίτου Κρὴς Χερσονάσιος ἀνέθηκε Διὶ Ὀλυμπίοι[13].

En plus de ces inscriptions, Pline l'Ancien nous a transmis le record de Philonidès dans *N. h.* II 181 et VII 84, ce qui, peut-être, explique son droit de mettre une stèle à Olympie, si l'on ne veut pas parler de Philonidès comme olympionique. Il s'agit d'un record sur la distance de 1200 stades séparant Sicyone d'Elide: II 181 *eiusdem Alexandri cursor Philonides ex Sicyone Elin mille et ducenta stadia novem diei confecit*

---

[11] Robert, Bulletin épigraphique, REG LXVIII 1955, p. 221: „à gauche phi et delta, sans doute pour „Philonidas", à droite un monogramme incertain".

[12] J. G. Frazer, *Pausanias's Description of Greece,* IV, p. 48; H. Hitzig, H. Blümner, II², Leipzig 1904, p. 613; W. W. Hyde, *Olympic Victor Monuments and Greek Athletic Art,* Washington 1921, p. 42, 346, 356, 359; cf. *De Olympionicorum statuis a Pausania commemoratis,* Halle 1903, nr 154a.

[13] M. N. Tod, *A Selection of Historical Inscriptions,* II, Oxford 1948, nr 188, p. 249; E. L. Hicks, *A Manual of Greek Historical Inscriptions,* Oxford 1882, nr 129, p. 220. Nous possédons deux exemplaires de cette inscription dont la dualité exige encore des explications comme la mention des deux stèles de Deinosthenès reste encore aujourd'hui sans explication satisfaisante cf. Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche,* p. 79 sqq.

Nous ne savons pas précisément combien d'esclaves y a-t-il à la maison du dioecète, mais ils devaient être nombreux[11]. Un cuisinier acheté récemment prend la fuite au printemps de l'an 256 (PSI 335). Une autre fois le charpentier Callianax, homme libre paraît-il, à l'issue d'un conflit avec Amyntas s'en va en amont du Nil afin de porter plainte à Apollonios; son chef écrit donc à Zénon en le priant d'avertir le dioecète de la mauvaise volonté de ce vaurien (ὁ κίναιδος) qui certes mentira (PSI 483)[12].

Par contre, dans d'autres circonstances, Amyntas parle en faveur d'un pauvre artisan: „Pardonne-lui si son délit n'est pas trop grave. Il promet de se bien conduire à l'avenir, car nous aussi nous l'avons vertement réprimandé d'avoir été vagabond et paresseux. Il prie de le laisser à Memphis et de lui permettre d'y travailler. Si Apollonios n'est pas d'un autre avis, il serait bien que tu y consentes" (P. Ath. 1).

Nous possédons bien des lettres où Amyntas recommande ses connaissances aux bonnes grâces de ses amis, tout spécialement à Zénon (une fois il parle en faveur d'un compatriote de Zénon, Zopyros de Caunos) et à Criton[13]. Une lettre (PCZ 59046) est adressée directement à Apollonios; elle se distingue des autres par son ton respectueux; au lieu de termes usuels: „Tu me rendras services en t'occupant de..." nous lisons: „tu feras bien en le recevant au moment qui te conviendrait le mieux car cet homme paraît être de ceux qui prennent souci de ton bien"[14].

Il est évident qu'Amyntas a peur du puissant dioecète. Il désire aider Démétrios emprisonné, et en février 257 il prie Zénon d'intervenir dans son affaire tout en ayant l'intention de solliciter à l'occasion Apollonios lui-même en sa faveur, mais un mois plus tard il est déjà prêt à renoncer à toute intercession: „J'ai envoyé à Apollonios une lettre dont je joins ici la copie — écrit-il à Zénon. Il serait bien que toi et le médecin Artemidoros preniez la décision si on puisse la lui remettre ou plutôt si tout est à abandonner" (PCZ 59044). De même dans le cas de Patron qui l'accusait d'avoir retardé le départ du bateau il préférait s'adresser à Zénon que directement à Apollonios (PCZ 59110)[15].

---

[11] Cf. Rostovtzeff, *o. c.* p. 30.

[12] Callianax, charpentier, est mentionné aussi dans PCZ 59027 (il reçoit les gages dûs).

[13] PCZ 59032, 59039, 59042, 59043 (l'homme de Caunos), 59805 (à Criton).

[14] PCZ 59805, 4: χαριεῖ δή μοι σπουδάσας — — — ὅπως κτλ. PCZ 59046,4—6: καλῶς ἂν οὖν ποιήσας δοὺς αὐτῶι σαυτὸν εὐκαίρως, ὅμοιος γά[ρ ἐ]στιν ἄνθρωπος φρ[ον]τ̣ί̣ζοντι ὑπ[ὲρ] σοῦ.

[15] Compte tenu de cette attitude d'Amyntas envers Apollonios il semble peu probable qu'il puisse être auteur d'une lettre aussi nonchalante au dioecète que P. Ryl. 555, qu'Edgar lui attribue. Autres textes relatifs au travail d'Amyntas chez Apollonios: PCZ 59087, 59089; PSI 355.

Parthes, visait à deux buts que l'on peut caractériser comme une défensive militaire et une offensive diplomatique. Il devenait de plus en plus clair, dans les milieux de Rome, que la conquête de la Parthie serait une tâche difficile, voire impossible, les armes diplomatiques, par contre, avaient des chances de succès. Les politiciens de Rome devaient enfin s'apercevoir de la décomposition de l'État parthe, de la tension croissante entre la monarchie et la noblesse, de la poussée des Sémites. Ce dernier facteur avait déjà attiré l'attention de Pompée qui abandonna l'Osroène à l'Arabe Abgar. La noblesse séditieuse éveillait la sympathie des Romains qui voyaient en elle un allié naturel. La situation intérieure de la Parthie donnait à Rome un excellent prétexte pour intervenir. Dès le début du II siècle av. n. è. les rois parthes auraient pratiqué la polygamie et les intrigues de palais qui en découlaient causèrent un affaiblissement croissant du pouvoir royal[16]. La Parthie devint alors la proie des luttes intestines, les révoltes des nobles se terminèrent plus d'une fois, comme ce fut le cas avec Orode III, par l'assassinat du souverain[17]. Entre les mains d'Auguste se trouvèrent des otages précieux, les quatre fils de Phraate, dont il put faire les instruments de sa politique par une pression exercée savamment. C'est ainsi que, grâce à l'appui de Rome, Venonès régna en Parthie un certain temps. Tibère fit de même: il profita de la proposition de deux nobles Parthes, Sinnacès et Abdus[18], qui vinrent à Rome en mission secrète et lui demandèrent d'envoyer en Parthie le fils cadet de Phraate, et, après sa mort prématurée, le petit-fils de celui-ci, Tiridate. Cette activité politique des nobles avait d'autant plus d'importance qu'Artaban III, régnant alors en Parthie, et contre lequel elle était dirigée, tendait à créer un État centralisé, avec un fort pouvoir monarchique[19]. Il voulait parer au mal, dont souffrait l'État parthe, en liquidant les petits États et en limitant les privilèges des nobles. Du point de vue de Rome, cette situation était défavorable, car les interventions continuelles et l'ingérence dans les affaires intérieures de la Parthie avaient éveillé des tendances antiromaines dans certains cercles. Artaban lui-même en donna l'expression dans son programme politique, renfermé dans les mots suivants: *missis qui... veteres Persarum ac Macedonum terminos reposcerent*[20]. Il y était question de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure. Le pouvoir de Rome dut faire tout son possible pour empêcher Artaban de réaliser son programme de relèvement de la Parthie. L'état des sources, dont nous disposons, ne nous permet pas de conclure

---

16 Wolski, *Remarques critiques...*, p. 72 ss.
17 Fl. Josèphe, *Ant. Iud.* XVIII 44 ss.
18 Tacite, *Annales* VI 31.
19 U. Kahrstedt, *Artabanos III und seine Erben*, Bern 1950.
20 Tacite, *Annales* VI 31.

Les dits documents ce sont en particulier les relevés d'allocations — surtout en céréales, vin et huile — attribuées aux gens de la suite d'Apollonios au cours de ses voyages en Egypte[3], puis les lettres adressées d'Alexandrie à Apollonios et à Zénon traitant principalement des paiements arriérés[4] et enfin les lettres des amis de Zénon, subordonnés alexandrins du dioecète[5].

A cette époque Amyntas, sans doute un Macédonien au service d'Apollonios[6], est l'un des plus proches amis de Zénon; pourtant il n'accompagne jamais le dioecète dans ses nombreux voyages, par contre il écrit régulièrement et à lui et à son secrétaire; habitant Alexandrie c'est de là qu'il envoie des chevaux au dioecète et à sa suite[7], il se charge aussi de l'approvisionnement de la cour en voyage[8]. Patron qui à bord de son bateau apporte au fond du pays les vivres, le vin, toute sorte de menus objets nécessaires ainsi que les lettres s'excuse de ses fréquents retards en accusant Amyntas d'avoir différé son départ par ses lenteurs dans l'envoi du courrier (PCZ 59110). Amyntas a parfois de graves soucis — le voilà dans l'embarras: à peine a-t-il embarqué les poissons que le roi lui dit d'expédier à l'instant même le bateau à bord duquel partira son messager vers Apollonios appelé d'urgence à Alexandrie. Il n'a plus le temps de s'occuper ni du vin de Chios ni d'autres commissions lui transmises par son maître (PCZ 59066).

A la résidence même du dioecète les tracas ne manquent pas non plus. On ne sait pas pour quelles raisons les gages ne sont payés à temps[9] aux gens de services révoltés par ce procédé imputé d'ailleurs à Amyntas. Mais celui-ci est impuissant. Comment faire face à leurs protestations s'il n'a pas le droit de se prononcer sur des questions pareilles sans les présenter au préalable (personnellement ou par Aristeus[10], probablement son subordonné) à Zénon qui à son tour les soumettra à la décision définitive du dioecète.

---

[3] Voir p. ex. P. Corn. 1, P. Col. Z. 4. 5, PCZ 59087, 59677, 59688, 59699. 59705; PSI 543.

[4] Voir PCZ 59027, 59028, 59043, 59122, 59059.

[5] Voir p. ex. PCZ 59044, 59083, 59074; PSI 340, 411; P. Ryl. 563 et d'autres.

[6] Cf. Rostovtzeff *o. c.* p. 29—31; Edgar, *o. c.* p. 23.

[7] PCZ 59020, 59689; P. Corn. 1 (21,141).

[8] PCZ 59066, 59110, 59547, 59548, 38, 42.

[9] Des retards apportés au paiement des gages sont d'ailleurs un phénomène habituel dans les Archives de Zénon non seulement à Alexandrie, voir p. ex. PSI 378 488 (Memphis); PCZ 59507; PSI 421, 423, 589; PCZ 59455 (Philadelphie) et d'autres. A. Würstle, J. J. P. V 1951, p. 77, n'a pas réussi — selon mon avis à expliquer ce phénomène, voir mon article, J. J. P. IX—X 1956, p. 391.

[10] Voir PCZ 59043, 59027; cf. PSI 335. Aristeus, chef de gens de service d'Apollonios, subordonné d'Amyntas (?): PCZ 59021 (258); 59048 (257); 59059 (257); P. Col. Z. 19 (257); P. Ryl. 554 (258); PSI 335 (257/6); PSI 441, 535.

et la Palestine. Cet essai fut infructueux à cause de la défaite de Pacorus à Gindarus en 38. Ce fut le point de revirement des rapports romano-parthes et en même temps la fin de l'expansion des Parthes en Occident. Pour apprécier ce fait il faut se rendre compte du rôle important que jouaient, dans les États de l'antiquité, les conquêtes des pays riches, sources de butin et de contributions. La monarchie parthe avait perdu, au cours du I siècle av. n. è., les atouts qui permettaient aux rois d'entretenir de grandes armées de mercenaires et de tenir dans leur dépendance les nobles, tentés auparavant par l'espoir du butin et de donations de terres. La conquête de la Syrie avec ses ports pleins de richesses aurait fourni aux Arsacides, comme il y a cent ans, les moyens de combattre les croissantes difficultés intérieures, et partant, extérieures. Il ne faut pas oublier que, à côté de la haute noblesse, un autre facteur contribuait à l'affaiblissement de la monarchie: c'étaient les petits États, éparpillés en Mésopotamie et aussi en Iran, enfin la poussée des Sémites, des Arabes qui venaient du désert et envahissaient les villes de la Mésopotamie, en particulier la Séleucie. Au I siècle de n. è., une violente lutte de classe s'engagea entre les nouveaux-venus, des va-nu-pieds, et l'ancienne aristocratie urbaine[14]. Dans cette situation l'État parthe perdait de son pouvoir expansif, quoiqu'il fut encore inquiétant dans la défensive, comme le prouve l'échec de l'expédition d'Antoine.

Il est clair que des changements si profonds aient passé inaperçus par les Romains qui mésestimaient le rôle et l'importance de l'État parthe, comme on le voit dans la manière de traiter l'envoyé de Mithridate II par Sylla. Le problème parthe ne se posa devant le pouvoir de Rome qu'au moment de l'invasion de la Syrie et d'une partie de l'Asie Mineure, dans les années de 40 à 38 av. n. è., et de la défaite d'Antoine en Médie Atropatène qui infligèrent une grande secousse à l'opinion des Romains[15]. L'évolution de Rome, à cette époque, manifestait des tendances tout à fait différentes de celles de la Parthie. Au I siècle av. n. è. Rome, secouée par des luttes pénibles, évoluait vers une monarchie qui, quoique masquée sous certains égards, donnait à l'empereur, son chef, le monopole dans la direction des affaires étrangères, ainsi que le pouvoir de disposer des forces armées et des finances de cet empire immense, embrassant des pays dont la production était déjà très développée. A Rome, les tendances à la centralisation allaient croissant, avec certaines oscillations, tandis qu'en Parthie elles évoluaient dans une autre direction. La politique romaine dont la conduite avait été tracée, dans ses traits généraux, par Auguste, impressionné par les échecs subis dans la guerre avec les

---

[14] Tacite, *Annales* VI 42.

[15] N. C. Debevoise, *A Political History of Parthia*, Chicago 1938, p. 203 ss.

Ac primum quidem ea consideranda sunt, quae Epicurus sic scripsit: ... Ἀναλογιστέον δὲ ὡς τῶν ἐπιθυμιῶν αἱ μέν εἰσι φυσικαί, αἱ δὲ κεναί, καὶ τῶν φυσικῶν αἱ μὲν ἀναγκαῖαι, αἱ δὲ φυσικαὶ μόνον· τῶν δὲ ἀναγκαίων αἱ μὲν πρὸς εὐδαιμονίαν εἰσὶν ἀναγκαῖαι, αἱ δὲ πρὸς τὴν τοῦ σώματος ἀοχλησίαν, αἱ δὲ πρὸς αὐτὸ τὸ ζῆν. τούτων γὰρ ἀπλανὴς θεωρία πᾶσαν αἵρεσιν καὶ φυγὴν ἐπανάγειν οἶδεν ἐπὶ τὴν τοῦ σώματος ὑγίειαν καὶ τὴν ⟨τῆς ψυχῆς⟩ ἀταραξίαν, ἐπεὶ τοῦτο τοῦ μακαρίως ζῆν ἐστι τέλος. τούτου γὰρ χάριν πάντα πράττομεν, ὅπως μήτε ἀλγῶμεν μήτε ταρβῶμεν. ὅταν δὲ ἅπαξ τοῦτο περὶ ἡμᾶς γένηται, λύεται πᾶς ὁ τῆς ψυχῆς χειμών, οὐκ ἔχοντος τοῦ ζῴου βαδίζειν ὡς πρὸς ἐνδέον τι καὶ ζητεῖν ἕτερον ᾧ τὸ τῆς ψυχῆς καὶ τοῦ σώματος ἀγαθὸν συμπληρώσεται. τότε γὰρ ἡδονῆς χρείαν ἔχομεν, ὅταν ἐκ τοῦ μὴ παρεῖναι τὴν ἡδονὴν ἀλγῶμεν· ⟨ὅταν δὲ μὴ ἀλγῶμεν,⟩ οὐκέτι τῆς ἡδονῆς δεόμεθα (*Epist. ad Men.* 127 sq.). Quaeritur, quid sit illud τῆς ἡδονῆς δεῖσθαι. Nempe dolere. Et illud dolere? Nempe atomos, e quibus homo constet, ita moveri, ut licet praecipua earum concursationis atque concilii ratio in universum maneat et vita retineatur, tamen a recta via nonnihil aberrent et periculum subeant, ne postremo dissipentur, dissipatae letum afferant. Itaque duo motuum genera distinguamus oportet, unum letale, vitale alterum, quorum generum hoc ad vitam constituendam, ad subvertendam illud pertineat. Voluptas vitali motuum generi, letali languor et dolor usque comitantur. Scilicet Epicurus eam voluptatem, quae tamquam ex ipsa vita manaret neque umquam hominem vivum desereret, ἡδονὴν καταστηματικήν vocavit (cf. A. Krokiewicz, *Nauka Epikura*, Kraków 1929, p. 330 sq., 370 sq.). Voluptas igitur et ea quidem principalis vel — ut Cicero dicit — stabilis sensus aliqui motuum vitalium, letalium vero dolor, motuum inquam, quibus atomi hominem quemlibet efficientes et constituentes exerceri pergant, de Epicuri sententia esse reperitur. Velut Cicero Epicureum suum, Torquatum dico, ita loquentem facit: *Nunc autem explicabo voluptas ipsa quae qualisque sit ... non enim hanc solam sequimur, quae suavitate aliqua naturam ipsam movet et cum iucunditate quadam percipitur sensibus, sed maximam voluptatem illam habemus, quae percipitur omni dolore detracto. nam quoniam, cum privamur dolore, ipsa libertatione et vacuitate omnis molestiae gaudemus, omne autem id quo gaudemus voluptas est, ut omne quo offendimur dolor, doloris omnis privatio recte nominata est voluptas. ut enim, cum cibo et potione fames sitisque depulsa est, ipsa detractio molestiae consecutionem affert voluptatis, sic in omni re doloris amotio successionem efficit voluptatis. itaque non placuit Epicuro medium esse quiddam inter dolorem et voluptatem. illud enim ipsum quod quibusdam medium videretur, cum omni dolore careret, non modo voluptatem esse, verum etiam summam voluptatem. quisquis enim sentit, quem ad modum sit affectus, eum necesse est aut in voluptate esse aut in dolore. omnis autem privatione*

le privilège qui ne fut accordé probablement qu'à cette époque à la famille Souren de poser la tiare sur la tête du roi[10]. Ayant à leur disposition leurs biens fonciers immenses, des milliers de soldats, recrutés parmi leurs vassaux, les nobles se considéraient comme des rois, égaux à ceux de la dynastie des Arsacides. Les sources grecques les traitent d'ailleurs de rois: Strabon les appelle directement rois, *basileis*[11], et Pline donne le nom de royaumes aux provinces de l'État parthe, gouvernées par l'aristocratie[12]. Ces modifications firent de l'État parthe, dès le I siècle av. n. è., le théâtre de la poussée de deux forces contraires — de la monarchie tendant à conserver le pouvoir absolu, sinon de le restaurer — et de l'aristocratie qui, dans l'intérêt de sa classe, voulait affaiblir le pouvoir du roi; elle désirait le retour des anciennes conditions de vie de la tribu et le respect du *mos gentis*, dont il a été question plus haut et dont elle se considérait le représentant. Cette loi n'avait jamais été abolie, seulement restreinte par le pouvoir royal, conscient de sa force.

L'introduction ci-dessus qui présente un abrégé de l'évolution de l'ordre juridique en Parthie était nécessaire pour qu'il soit possible d'étudier les rapports romano-parthes, de définir clairement les causes et les directions de la pénétration romaine, les méthodes grâce auxquelles s'exerçait l'influence de la puissance romaine. Les progrès de Rome en Orient suscitèrent une réaction sous la forme de l'action de Mithridate VI Eupator de Pont qui se proposa d'arrêter l'expansion romaine. Ce fut Pompée qui enraya ces tentatives en profitant habilement des dissensions entre les Arméniens et les Parthes: les Arméniens avaient envahi le territoire du haut Tigre et Tigrane, l'allié de Mithridate, avait usurpé le titre le roi des rois, employé jusqu'alors par le roi des Parthes. Pompée s'assura l'aide de Phraate III contre l'Arménie et, grâce à cette diversion, il put terminer la guerre. Ce fut Rome qui en profita uniquement, elle put, par sa victoire sur le Pont et l'Arménie et par l'occupation de la Syrie, arrêter l'expansion des Parthes vers l'Occident.

Le commencement de la guerre intestine entre les fils de Phraate III, Mithridate et Orode, fut de nouveau pour Rome l'occasion d'une intervention dont le but était l'affaiblissement de la Parthie, comme il résulte indubitablement des pouvoirs que reçut le proconsul de Syrie, Aulus Gabinius, commandant, par décret du sénat, des Syriens, des Arabes, des Perses et même des Babyloniens[13]. La bonne fortune des Parthes, dans leur lutte, avec Rome, fut à son apogée lorsqu'ils remportèrent la victoire de Carrhae après laquelle ils tentèrent de conquérir la Syrie

---

[10] Tacite, *Annales* VI 42.
[11] Strabon XI 9,3.
[12] Pline, *N. h.* I 6 et passim.
[13] Cicéron, *de domo sua* 60, 124.

Dans la méthode que j'ai suivie pour cette recherche épigraphique, peut-être que j'ai fait un peu d'éclectisme, mais je dois avouer que j'ai été frappé par cette coïncidence entre l'inscription d'Aigion et le témoignage de Pline l'Ancien. Cette coïncidence se base peut-être sur la connaissance directe ou indirecte de Philonidès par Pline même. Il est bien possible que le Philonidès cité par Pline dans les catalogues des auteurs grecs pour les livres IV et V soit l'hémérodrome Philonidès (cf. Jacoby, FGrHist II B 121, II D, p. 409). Dans ces registres des auteurs le nom de Philonidès apparaît à côté de celui d'Isidore, source d'information principale de Pline pour les mesures en général et aussi pour la Grèce[26]. Le fait que l'on trouve son nom parmi les auteurs des livres IV et V signifie que nous pouvons supposer, suivant en cela la loi de Brunn et en conséquence aussi de mes constatations personnelles[27], que Pline a utilisé les renseignements de Philonidès sur la Grèce.

En m'appuyant sur Pline pour résoudre le problème posé par le monogramme, je me rends bien compte que même les détails donnés par Pline prêtent à discussion et sont susceptibles d'être mis en doute[28]. On a soulevé tout d'abord une objection sur la distance de 1200 stades s'étendant entre Sicyone et Elide donnée par Pline, laquelle en réalité est seulement de 150—160 km. Puis on a douté des possibilités d'un homme d'effectuer ce parcours dans le temps donné.

Je crois que de cette nouvelle inscription on pourrait justifier jusqu'à un certain point les données de Pline concernant la distance, car il nous indique seulement le commencement et la fin de cette course sans préciser l'itinéraire suivi par l'hémérodrome. Je suis convaincu cependant que son parcours de Sicyone à Elide n'était pas un parcours direct, mais qu'il touchait aussi d'autres villes sur sa route. C'était peut-être un service répété quelquefois, comme le laisse entendre Pline par le mot *saepius*.

La trouvaille d'une stèle honorifique sur l'emplacement de l'antique Aigion nous permet justement de déduire que la route de Philonidès passait par cette ville. Je ne verrais pas autrement pour quelle raison on a voulu placer cette stèle en l'honneur de Philonidès à Aigion si loin de Sicyone et d'Elide. En plus le texte de Pline lui-même nous fournit

---

[26] B. Biliński, *De Graeciae in Pliniana descriptione* (*N. H. IV 1—32*) *sinibus quaestiones*, Eos XLI 1940—46, p. 151 sq.

[27] B. Biliński, *De Apollodoreis in Pliniana Graeciae descriptione* (*N. H. IV 1—32*) *obviis*, Travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Wrocław, Série A, nº 7, Wrocław 1948, p. 13 sqq.

[28] Bengtson, *Aus der Lebensgeschichte eines griechischen Distanzläufers*, p. 38 sq.; Riepl, *Das Nachrichtenwesen des Altertums*, p. 137; Pline l'Ancien, H. N. livre II ... par J. Beaujeu, p. 235.

Il y a peu de personnages dans la correspondance de Zénon tracés aussi nettement qu'Amyntas. Nous savons qu'il a un frère (d'après toute apparence c'est Théodoros faisant partie de la maisonnée alexandrine du dioecète[16]), qu'après s'être marié il s'installe dans sa propre maison[17] et que par la suite il se désintéresse des affaires de la cour d'Apollonios; nous savons que Zénon veille sur ce que sa femme ne manque pas de vin de Chios le jour de fête de Tesmophoria (P. Col. Z. 19). Et ainsi à travers les feuilles de papyrus nous découvrons un homme qui écrit d'une langue élégante, facile et par moment mordante (surtout s'il est auteur de P. Ryl. 555), mais au coeur foncièrement bon, casanier, devoué à sa famille, empressé à rendre service, en même temps dirigeant avec sagesse ses propres affaires, pas trop entreprenant toutefois, dépourvu d'esprit d'aventure qui faisait à Zénon et aux autres Grecs de son entourage chercher toujours des sources de nouveaux revenus. Et c'est peut-être juste pour cette raison qu'Amyntas disparaît déjà dès l'année 256 de la correspondance de Zénon.

La résidence d'Apollonios était gérée — semble-t-il — par Artémidoros appelé ὁ ἐπὶ τῆς οἰκίας[18]. Il ne devait pas être d'un caractère facile à en juger aux fréquentes plaintes portées contre lui[19]. Nous ne pouvons nous prononcer ni sur l'importance de sa position et des privilèges qu'elle lui garantissait ni sur le rapport de celle-ci à l'autorité d'Amyntas ou d'Aristeus. Il semble pourtant que ce dernier était son

---

[16] Il résulte du PCZ 59062 que le frère d'Amyntas c'est: soit Théodoros écrivant cette lettre, soit le banquier Python (autres possibilités d'interprétation voir A. Świderek, Eos XLVIII 1957 2, p. 138). La première alternative paraît plus probable. Théodoros, appelé aussi Théodoros ὑπηρέτης (*Prosopographia Ptolemaica*, n. 91) apparaît dans les textes suivants: PCZ 59078, 59327, 59670, 8, 15, 59699, 12; P. Col. Z. 89; PCZ 59089, 59062a et b, 59134, 2, 59512.

[17] La maison d'Amyntas: PMZ 18, et surtout PSI 341, 9—11: Ἀμύνταν δὲ ἔξω τε σκηνοῦντα καὶ γεγαμηκότα καὶ τέκνον ὕπαρχον ἤδη αὐτῶι. D'autres textes où Amyntas, subordonné d'Apollonios, est mentionné: PSI 588,; PCZ 59539, 59659.

[18] Artemidoros ὁ ἐπὶ τῆς οἰκίας (*Prosop. Pt.*, n. 62): PSI 326, 335, 340, 341; PCZ 59150, 59398; peut-être: PCZ 59149, 59522. Cf. Rostovtzeff, *o. c.* p. 31. Dans les archives de Zénon nous trouvons quelques personnages portant le nom d'Artemidoros. Les plus importants d'entre eux ce sont:

(1) Artémidoros ὁ ἐπὶ τῆς οἰκίας mentionné plus haut, peut-être = A. ὁ ἐλέατρος: PCZ 59059, 5, 59071 = PMZ 14; PSI 336.
(2) A. médecin d'Apollonios dont nous allons nous occuper ci-dessous.
(3) A. ὑπομνηματόγραφος d'Apollonios, *Prosop. Pt.*, n. 61: P. Col. Z. 4, 62; P. Col. Z. 5, 60; PCZ 59688,15; P. Corn. 1, 10, 128; peut-être: PCZ 59150, 13, 24, 59548.
(4) A. fils de Sochares, l'agent memphite d'Apollonios, *Prosop. Pt.* n. 63.
(5) A. le banquier, *Prosop. Pt.*, n.1164.
(6) A. ὁ παῖς: PMZ 35; P. Col. Z. 77; PCZ 59673, 6.

[19] Voir PSI 340, 335; PCZ 59150.

tition sportive demande à être examinée à la lumière des nouvelles découvertes de textes et de monuments archéologiques, tandis qu'une grande partie de nos études se base sur des sources déjà connues au siècle dernier, lorsque se constituait la science de l'agonistique antique.

Toute l'agonistique sportive classique en effet est traitée d'un point de vue trop philologique et pas assez sportif. Dans les deux excellentes études de Moretti, dont l'une mériterait une médaille olympique, on sent plus l'historien que le sportif. L'agonistique antique attend encore un interprète sportif au courant de l'antiquité et des problèmes du sport. Depuis plusieurs années je me suis intéressé à la culture physique dans l'antiquité avec l'intention d'en donner une interprétation plus moderne et plus scientifique. Dans des études précédentes[4] qui, toutes publiées en polonais, sont restées sans écho auprès des spécialistes de la culture antique, j'ai essayé de mettre en relief les aspects sociaux de l'agonistique grecque[5]. Toutes ces études seront incluses dans un volume que je publierai prochainement sous le titre de *Méditations Olympiques*. En outre je prépare en collaboration avec M. Cz. Ferens un recueil de textes sportifs antiques qui aura un autre caractère que les collections publiées par Berger-Moussat, Diem et Sargent Robinson[6].

L'agonistique antique reçoit de temps en temps quelque appoint des dernières découvertes épigraphiques, papyrologiques et archéologiques, mais celles-ci restent sans effet dans les études proprement sportives. C'est précisément le cas de la nouvelle inscription d'Aigion, consacrée à l'hémérodrome Philonidès. Cette inscription a été publiée par J. Bingen[7]

---

[4] B. Biliński, *Les traditions antiques de la course de Marathon* (en polonais), Meander VII 1952, p. 243—266; *Un éloge antique de la balle ou le traité de la petite balle du médecin Galien* (en polonais), Meander X 1955, p. 238—260; *Les critiques des anciens sur le sport antique* (en polonais), Meander XI 1956, p. 286—308; 365—387, et divers articles dans la revue sportive *Sportowiec* (*Le Sportif*) 1952 et 1953. Récemment: *L'antico oplite — corridore di Maratona (leggenda o realtà)*, Accademia Polacca di Scienze e Lettere, Biblioteca di Roma, Conferenze fasc. VIII (sous presse); *L'antica agonistica sportiva — aspetti sociali ed ispirazioni letterarie,* ibid. Conferenze fasc. XII (sous presse).

[5] Dans le même domaine je signalerais ma dernière étude *Les Isthmiastai d'Eschyle et les parodies populaires de l'agonistique sportive antique,* La Parola del Passato 1959 (sous presse).

[6] En me basant sur la masse des matériaux que j'ai recueillis, je publie une étude sur la fonction littéraire de l'image sportive et le rôle du thème sportif dans les divers genres littéraires de l'antiquité, Przegląd Humanistyczny 1959, 4 (sous presse).

[7] J. Bingen, *Inscriptions d'Achaie : 19. Décret pour le Crétois Philonidas,* Bulletin de Correspondance Hellénique (BCH) LXXVIII 1954, p. 407—409; cf. J. et L. Robert, Bulletin épigraphique 1955, nr 117, Revue des Études Grecques (REG) LXVIII 1955, p. 221, et 1958, p. 250; Supplementum Epigraphicum Graecum XIV 1957, nr 376.

Il le réprimande sévèrement et lui communique le mécontentement et les ordres du maître (PCZ 59816). Son intimité avec Zénon date certes du temps de leurs communs voyages aux côtés du dioecète[24]; puis ce sont les affaires qui les lient. Artemidoros possède à Philadelphie une ferme dont Zénon s'occupe durant les absences du propriétaire. Sur la terre, lui attribuée sans doute par le dioecète, Artemidoros cultive froment (P. Ryl. 571)[25], pavot, sésame et olyre, il élève cochons, veaux, oies, différentes bêtes de traction, chevaux[26]. En écrivant de Sidon (PCZ 59251) il donne à Zénon d'éloquents conseils qui nous laissent voir l'importance de la ferme même: „Il serait bon que tu achètes pour nous afin que nous n'en manquions pas après notre retour trois métrètes de meilleur miel et 500 artabes d'orge pour le bétail (combien ces troupeaux devaient être nombreux!) en les payant avec de l'argent de la vente de sésame et de croton. Prends aussi soin de la maison de Philadelphie: qu'elle soit recouverte d'un toit à notre arrivée. Veille autant que possible sur les bêtes de traction, les oies et tout autre chose — ce n'est qu'ainsi que nous aurons l'ordre chez nous. Pense à ce que les récoltes soient rentrées à temps, ne recule pas devant les dépenses nécessaires!".

Un échange régulier et cordial se maintient entre Artémidoros et Zénon durant de longues années — au moins jusq'en 250[27].

Un personnage assez mystérieux qui paraît faire partie de la maisonnée d'Apollonios, mais ses influences s'étendent à la cour royale même, est un certain Métrodoros[28]. Il est possible que lui aussi est propriétaire de ce bien ou de ce village (ἐποίκιον) près de Philadelphie de l'exploitation duquel semble s'occuper Zénon[29]. Une lettre (les premiers mots en sont perdus) adressée probablement par Hiéroclès[30] au médecin Artémidoros nous le peint comme un homme original mais sournois. Ce document intéressant qui laisse deviner les commérages et les intrigues ourdies mutuellement entre la cour du dioecète et celle de Ptolémée II Philadelphe

---

[24] Voir Edgar, *o. c.* p. 19—25.

[25] Voir aussi PCZ 59190, 59225, 59251; peut-être 59354 de 243.

[26] Voir PCZ 59310; 59251; PSI 409a et b; chevaux: PCZ 59225, 59840.

[27] Voir p. ex. PCZ 59311, 59402, 59555; PMZ 72. D'autres textes où apparaît le médecin Artémidoros: PCZ 59326 bis 16, 59548, 2, 5, 59546; 59768, 3, 59802; PSI 497.

[28] Voir PSI 340 (257—6), 59820, 59821, 59214 (254), 59218 (250), 59337 (248); P. Col. Z. 58. Les lettres de Métrodoros (toutes de 257): PCZ 59063, 59064, 59065; cf. aussi PSI 633.

[29] PCZ 59361, 41 (242), il se peut qu'à cette époque le ἐποίκιον n'appartienne plus à Métrodoros, mais garde seulement le nom de son premier propriétaire —, PCZ 59787, 56; PSI 429; PCZ 59329 (249); cf. PCZ 59634, 4, 59685, 5.

[30] Pour Hiéroclès voir plus bas.

subordonné, et — nous l'avons déjà mentionné — il dépendait aussi d'Amyntas (PSI 335) qui d'après toute probabilité a cessé de travailler chez le dioecète après 257, au moins à son poste précédent. On ne trouve plus son nom dans la lettre sans date où l'auteur fait savoir à Zénon qu'Apollonios après avoir ouvert le bahut et constaté le manque de sept talents d'argent a ordonné à Aristeus et à Artémidoros de lui présenter les comptes. Il paraît fort possible que le dioecète allait contrôler aussi les comptes de Zénon. „Ce qui l'indignait le plus c'est le fait que l'argent a été pris sans son ordre" (PSI 411).

Cette lettre est écrite par Criton, personnage éminent à la cour d'Apollonios, entouré d'un respect général[20]. Les documents le nomment στολάρχης, il était donc probablement chef de la flotte d'Apollonios[21]. Surtout au cours des années 258—257 beaucoup d'affaires communes le lient à Zénon[22]. A cette époque il prend aussi part aux voyages d'Apollonios. Il s'intéresse vivement au sort de ses subalternes, et il est toujours prêt à les aider: le voilà qui cherche pour quelqu'un un logement à Philadelphie (PCZ 59205), qui facilite l'arrivée de la tante de quelqu'un autre (PMZ 42), qui s'occupe d'une femme enceinte dont le mari a dû partir (PCZ 59025), qui aide le fils — certes peu débrouillard — d'un certain marin à recouvrer les sommes dues à son père (PCZ 59805)[23].

Les plus durables liens unissaient Zénon à Artémidoros médecin de la cour d'Apollonios. C'était un personnage estimé beaucoup par le dioecète lui-même — nous le voyons partout aux côtés du ministre, même au moment où celui-ci en cortège triomphale accompagne la fille de Ptolémée jusqu'aux frontières de la Syrie (PCZ 59251). Rien d'étonnant qu'un de ses camarades d'Alexandrie affligé par une malchance est fermement persuadé que chaque affaire prendra la tournure voulue par Artémidoros (PSI 340, 20). Amyntas, lui aussi, prie Zénon de le consulter au sujet d'une lettre assez délicate qu'il désire remettre à Apollonios (PCZ 59044). C'est encore le médecin Artémidoros qui parle à Panakestor, premier gérant du bien d'Apollonios avec autorité propre aux favoris.

---

[20] Voir PSI 858, 11: préparatifs εἰς τὴν δοχὴν τὴν Κρίτωνος. Cf. aussi p. ex. PSI 614.

[21] Cf. Rostovtzeff *o. c.* p. 32—34.

[22] Voir PCZ 59326,17; 59326 bis 27; 59808; P. Col. Z. 5; PSI 594, 412; PCZ 59587; et aussi de nombreuses lettres adressées à Criton, conservées parmi les papyrus de Zénon, et datant de l'époque où tous les deux ils accompagnaient Apollonios dans ses voyages, p. ex. PCZ 59025, 59085; PSI 494, 495.

[23] D'autres textes: PMZ 9; PCZ 59084, 59322 (249), 59423, 59465, 59470, 59545, 59633, 59685, 59417, 59686; P. Ryl. 558; PSI 592, 601, 612, Un nommé Criton, sans doute autre, paraît comme collaborateur de Zénon du temps d'Evergète: PCZ 59361 (ferme des impôts), 59368 (bateau de Criton), 59352 (vignoble de Criton). En outre il existe aussi un Criton, subordonné de Zénon à Philadelphie: PCZ 59462, 59266; PMZ 115; peut-être PMZ 104.

contient jusqu'à présent des passages peu compréhensibles pareillement d'ailleurs à beaucoup d'autres lettres privées, où on trouve des réticences parfaitement claires pour le destinataire et l'expéditeur du message, mais énigmatiques pour nous qui après tant de siècles tâchons de déchiffrer leur sens réel. Dans la lettre citée on parle de la palestre, appartenant probablement à la cour d'Apollonios, dont l'ouverture pourrait provoquer le mécontentement du roi et jeter des suspicions assez vagues (nous ne savons pas au juste lesquelles) sur l'auteur de la lettre. C'est Métrodoros qui a présenté faussement l'affaire à la cour; Apollonios depuis longtemps est absent d'Alexandrie (il est dans la χώρα); Amyntas demeure en dehors de la résidence du dioecète, il s'est marié et a déjà un enfant „ainsi aucun soupçon ne peut être porté contre lui, c'est contre moi qu'il tend son arc car je suis à la maison". Si la palestre est ouverte le roi croira que l'auteur de la lettre en est responsable, car — on le sait — il aime des jeunes garçons (ὅτι φιλόνειός εἰμι). Le texte grec n'est pas aussi rigoureux que la traduction: celui qui écrit ces paroles ne désire probablement qu'insister sur le goût qu'il prenait à exercer les jeunes pour les futurs champions — cette passion était d'ailleurs commune dans le milieu de Zénon[31]. Néanmoins cette lettre décèle l'atmosphère toute spécifique d'un scandale d'autant plus que l'auteur assure que si Amyntas ne réussit pas à empêcher l'ouverture de la palestre et Hégémon n'écrit pas à ce sujet à Apollonios, il devra quitter la maison.

La palestre était située assurément auprès de la maison du dioecète; les jeunes s'y exerçaient sous l'oeil de Hiéroclès[32], un des amis alexandrins de Zénon qui à son tour avec quelques-uns de ses camarades payait les frais de leur entraînement[33]. Hiéroclès ainsi que son frère Ctésias, magasinier, étaient aussi au service d'Apollonios, et nous les voyons tous les deux en relations suivies avec Zénon[34] qui de sa part leur confie l'éducation de son frère cadet, Epharmoste[35].

Peisiclès est trésorier d'Apollonios[36]; Nicandros, sûrement aussi attaché à la cour du dioecète, est son associé: à Philadelphie ils ont en

---

[31] Cf. A. Świderek, J. J. P. IX—X 1956, p. 392—394.

[32] Hiéroclès (*Prosop. Pt.*, n. 92) voir: PCZ 59060, 59061, 59098; P. Iand. 92.

[33] Dépendance d'Hiéroclès, frère de Ctésias, d'Apollonios: PCZ 59122. Ctésias, magasinier du dioecète: PCZ 59131 (256), 59122 (257/6), 59181 (255), 59326 passim; P. Col. Z. 19; PSI 858; cf. PCZ 59390, 59794, 6.

[34] Cf. PCZ 59121 (256), 59260 (251), 59283 (250); peut-être 59285 (250) et 59176, 1, 7. — Dans PSI 532, de l'année 243—2 apparaît probablement un autre Hieroclès.

[35] PSI 331; PCZ 59181; P. Iand. 92; cf. Świderek, Eos XLVIII 1957, p. 137.

[36] Peisiclès: PCZ 59011, 59083 = PMZ 20, 59084, 59090, 59091, 59092, 59241, 59355, 59676; PMZ 5 v; P. Col. Z. 4.

commun une terre et un vignoble; Zénon gère la fortune au nom de deux associés (PCZ 59548)[37].

Philon, boulanger d'Apollonios, s'est rendu célèbre d'une manière tout spécifique. En 259 il emprunte de Zénon 900 drachmes en argent; il s'oblige à rembourser la somme en cuivre en payant 2% d'intérêts par mois. Jusqu'à la moitié de la 28ème année du règne de Philadelphe, c'est-à-dire plus ou moins jusqu'au moment où Zénon s'est établi à la dôréa, le créancier prend pour lui-même les gages payés au boulanger par Apollonios. En outre Philon offre à Zénon deux esclaves et sa femme Maiandria tisse pour lui deux chlamydes. A cette date les relations sont encore bien amicales; en avril 253 Philon écrit à Zénon une lettre cordiale où il lui fait savoir que Maiandria est actuellement malade, mais il aura son manteau dès qu'elle soit remise[38]. Dix ans après cependant Zénon porte plainte contre lui afin de recouvrer sa dette qui monte alors à 647 drachmes 3 oboles en argent et 505 drachmes d'intérêts (PCZ 59355—6)[39].

Les subordonnés d'Apollonios empruntent de l'argent sans le moindre scrupule — facilement et fréquemment. Le créancier se fait payer des intérêts très hauts, permis pourtant par la loi en Egypte de Ptolémées[40]. Le débiteur, même s'il n'est que boulanger du dioecète, a souvent besoin de sommes importantes pour une disposition immédiate car dans cette société chacun pense à réaliser des gains d'or, chacun court après une occasion exceptionnelle, qu'on peut perdre irrémédiablement.

La cour d'Apollonios nous apparaît comme une grouillante fourmilière où chacun nourrit ses desseins, caresse ses ambitions, mais tout doit se taire devant l'irrévocable décision du dioecète qui à son tour dépend tout pareillement de la volonté royale. Parmi les dizaines de personnages que nous suivons à travers les feuilles de papyrus les uns se dessinent plus nettement, les autres ne se font connaître que par leur nom ou leur fonction. Le puissant ministre faisait travailler dans sa richissime résidence sous les ordres d'Artémidoros τοῦ ἐπὶ τῆς οἰκίας, d'Amyntas et d'Aristeus une foule de serviteurs: magasiniers, cuisiniers, charpentiers, jardiniers, palefreniers, cytharistes, clercs, secrétaires, interprètes... Il y avait ici et le chef de flotte, et médecin, et trésorier, et

---

[37] PSI 375; PCZ 59309; cf. aussi PCZ 59646, 5,6. Nicandros commande chez Zénon στρώματα et ψιλοταπίδες — PSI 593. Nicandros fils de Leptines et frère de Myrsilos de PCZ 59225 est un autre personnage.

[38] PCZ 59263.

[39] Cf. Würstle, J. J. P. V 1951, p. 9—103.

[40] Voir C. Préaux, *L'Economie Royale des Lagides*, Bruxelles 1939, p, 282; Würstle, *o. c.* p. 87—89.

tout en bas de l'échelle une masse anonyme d'hommes et de femmes, gens libres ou esclaves. Nous les découvrons tous à travers le prisme des préoccupations et des besoins de Zénon, secrétaire et „l'oeconome" privé d'Apollonios, son plus proche collaborateur durant les deux années qu'il a passées à ses côtés[41].

Warszawa

---

[41] Cf. Edgar, *o. c.* p. 13—14; U. Wilcken, Arch. f. Pap. VIII 1927, p. 70—71; Rostovtzeff, *o. c.* p. 30, 35—36, 129—131. Liste de plus importants (c'est-à-dire, présentés plus nettement dans les documents) membres de la cour alexandrine d'Appolonios:

Athenagoras, chef de λογιστήριον: P. Corn. 1; cf *Prosop. Pt.*, n. 59.
Apollonios ἑρμηνεύς: PSI 409a; PCZ 59685; P. Ryl. 563.
Artemon: PCZ 59078, 59268, 59501, 59785; P. Col. Z. 58; PSI 373; sans doute un employé de bureau: PCZ 59268, 18, 59687, 59688; P. Col. Z. 4; il possède 100 aroures: PCZ 59725.
Attalos: PCZ 59332, 59460, peut-être 59782a, 47 (cf. PMZ 71).
Bannaios: PCZ 59087, 20,25; 59674, 59676; P. Corn. 1.
Chabrias ἀρχυπηρέτης: PCZ 59006 (259).
Demetrios, chef de λογιστήριον: PCZ 59687,78; 59688; P. Col. Z. 4; P. Corn. 1. (Cf. *Prosop. Pt.*, n. 68).
Diognetos: PCZ 59059, peut-être PSI 375, 600; PCZ 59569,140,169.
Dionysodoros, chef de λογιστήριον: P. Corn. 1; PMZ 22.
Dioscourides: P. Corn. 1.
Discos: PCZ 59326, 89; P. Col. Z. 4; P. Corn. 1.
Gibalos, employé dans ἐπιστολογραφεῖον: P. Corn. 1; PSI 503; PCZ 59411.
Helenos Αἰθιοψ: PCZ 59009 b, 59057, 59322,175; 59353, 59539, 59782 a, 69; P. Corn. 1; PSI 503.
Hermon: PCZ 59053, 59214, 59054, 59244, 59292, 59333,25; 59430, 59431, 59469, 59607, 59569,150, 59710,42; PSI 430, 533; PZM 17, 86; P. Col. Z. 5,36; 63; P. Hamb. 116.
Hegemon: PCZ 59063, 59064, 59436, 59681, 59682; PSI 340, 548, peut-être aussi PCZ 59583, 59361; P. Col. Z. 73; SB 7222 (?).
Herophantos: PCZ 59548; P. Col. Z. 6, 62; P. Corn. 1.
Iatrocles, chef de γραμματεῖον: P. Corn. 1; PCZ 59548, 59671; PMZ 11; PSI 333, 362, 429, 35; 495; peut-être PCZ 59012, 59023, 59058.
Menippos: PCZ 59146, 59679,8, 59698,17; peut-être P. Col. Z. 70; PCZ 59699, 59700.
Menodoros: P. Corn. 1; PCZ 59326, 124, 182; 59469; PSI 571 (le frère de Pyron); P. Col. Z. 81 (agent de Zénon?).
Olympichos: PCZ 59676; P. Col. Z. 5, 6; P. Corn. 1.
Patron, κυβερνήτης d'Apollonios: PCZ 59012, 59014, 59019, 59087, 59110 (PMZ 22); PSI 867.
Philocrates: PCZ 59006 (l'an 259? sa femme), 59082, 59083, 59090; P. Col. Z. 43; PSI 357, 601; SB 68001 (?).
Ptolemaios, instituteur ou entraîneur dans la palestre: PCZ 59060; PSI 340.
Timarchos: PCZ 59176, 334, 59518; cf. PSI 607.

DE AELII ARISTIDIS CLAUSULIS RHYTHMICIS IN ORATIONIBUS QUAE ΜΕΛΕΤΑΙ ATQUE ΜΑΝΤΕΥΤΟΙ INSCRIBUNTUR OBVIIS

Scripsit

HANNA SZELEST

Cum perpauci inveniantur viri docti, qui Aelii Aristidis rhythmo oratorio indagando operam navaverint, quaestio ea nondum satis explicata est[1]. Accuratius pervestigatae sunt duae orationes: *Monodiam in Smyrnam* et orationem XIX D dico. Quibus in orationibus auctorem nostrum clausulis metricis, quas hellenisticae aetatis scriptores usurpant, usum esse atque creticum trochaeo auctum ei cordi fuisse iam E. Norden et S. Heibges ostenderunt[2]. Ab omnibus tamen viris doctis, qui adhuc Aristidis rhythmum oratorium tetigerant, duae quaestiones praecipue pertractatae et plane ad finem perductae sunt: a) utrum Aristides hiatum effugeret an admitteret, b) breviumne syllabarum concursum evitaret necne. Quod ad primam quaestionem attinet, iam G. Schmid[3] luculenter demonstravit hiatum ab auctore nostro diligentissime evitatum esse. Aristidem, ut hoc assequeretur, non solum elisione atque crasi semper usum esse, sed etiam in verborum apta collocatione desudasse idem vir doctus illustravit. Nulli quoque dubitationi obnoxium est, quin orator noster diligentissime laboret, ne tres aut plures syllabae breves concurrant. Qua de causa adverbium ἀρτίως pro ἄρτι etiam ante consonantes saepe usurpat, post praepositiones μετά, κατά atque coniunctionem τε particulam δή ponit[4]. Eo enim modo brevium syllabarum concursus facillime tolli potest. Qui secundum Fridericum Vogel[5] in tredecim orationibus 1,3—1,5%, in sedecim 5,1—10% obtinet, in reliquis autem 30% non superat. Itaque ex eis quae supra diximus quaestionem, utrum Aristides hiatum atque brevium syllabarum concursum admitteret an evitaret, viros doctos iam luculenter illustravisse satis apparet; neminem tamen in scriptoris nostri rhythmum oratorium diligentius inquisivisse in propatulo iacet. Quae cum ita sint, perutile esse mihi videtur rem hanc accuratius perlustrari. In dissertatione mea orationes quae μαντευτοί

---

[1] S. Skimina, *État actuel des études sur le rhythme de la prose grecque*, Cracovie 1937, p. 180—183.

[2] E. Norden, *Die antike Kunstprosa*, Leipzig 1909, p. 420—421; S. Heibges, *De clausulis Charitoneis*, Halis Saxonum 1911.

[3] W. Schmid, *Der Atticismus*, II, Stuttgart 1889, p. 305.

[4] Schmid, *l. c.*

[5] F. Vogel, *Die Kürzenmeidung in der gr. Prosa des IV. Jahrhunderts*, Hermes LVIII 1923, p. 87—108; A. W. de Groot, *La prose metrique des anciens*, Paris 1926.

inscribuntur (or. I—VIII, XVII, XVIII D) et declamationes historicas, μελέται (or. XXIX—XXXIX D, LII D), in considerationem vocavi. Quod investigatione effectum erat, in duobus tabulis allatis collocatum est (tab. I et II).

Atque ad declamationes quidem indagandas accedenti notandum est non ita facile esse definire, quo tempore orationes illae ab auctore nostro scriptae sint. Cum tamen or. XXIX—XXXIX et LII D declamationibus, quae in scholis componebantur, adnumerandae sint, eas ab Aristide iuvene conscriptas esse conici potest[6]. Si sententiarum exitus in his orationibus occurrentes cum sermone naturali comparamus, clausulas quae sequuntur inveniri facile animadvertimus:

Ditrochaeus (— ∪ — ⏑ / εἶπε ταῦτα) in oratione arhythmica 14,2% obtinet; in quattuor tantum declamationibus Aristides ditrochaeo creberrime utitur: or. XXXI (18,4%), or. XXXVII (18,4%), or. XXXVI (16,8%), or. XXXIV (16,6%), in ceteris orationibus clausula haec evitatur, praecipue autem in or. XXIX, XXX, XXXII, XXXVIII et XXXIX. Quibus in declamationibus creticus trochaeo auctus saepissime cernitur.

Dispondeus (— — — ⏑ ποιήσασθαι) in oratione arhythmica 18,2% assequitur; in Aristidis declamationibus tribus exceptis (or. XXX, XXXII, XXXIII) aut paulo minorem centesimarum numerum atque in oratione arhythmica obtinet: or. LII (16%), or. XXXVI (14,9%), or. XXXV (14,9%), or. XXXIV (14,4%), or. XXXVIII (14,3%), aut evitatur: or. XXXVII (13,6%), or. XXXI (12,6%), XXXIX (10,4%), or. XXIX (8,1%).

Creticus trochaeo auctus (— ∪ — — ⏑ ἐμποδὼν θέσθαι) cum in oratione arhythmica 9,4% assequitur, in declamationibus ab 10,8% (or. XXXVI) ad 25,4% (or. XXXII) accrescit. Creticus trochaeo auctus saepissime in or. XXXII, perraro autem in or. XXXVI (10,8%) atque in orationibus XXXVII (12%), XXXIV (12,7%) occurrit.

Dicreticus (— ∪ — — ∪ ⏑ εἰ|πὼν ἀπαλλάξομαι) in oratione arhythmica vix 2,6% explet; maximam autem centesimarum partem in declamationibus LII (7,4%), XXXII (7,3%), XXXVI (5,8%), XXXVII (5,6%), XXXI (5,7%), XXX (5,1%), XXIX (4,8%) obtinet; in ceteris orationibus dicreticus eundem fere centesimarum numerum atque in oratione arhythmica assequitur: or. XXX (2,2%), or. XXXVIII (2,2%), or. XXXIX (2,9%), or. XXXV (2,1%), or. XXXIV (3%).

Molossus cretico auctus (— — — — ∪ ⏑ εἶ|ναι τοῖς ἡγουμένοις) in oratione arhythmica 3,4% assequitur, in declamationibus XXXI, LII, XXXIX, XXXV, XXXII, XXX persaepe deprehendi potest (9,2%;

---

[6] W. Schmid—O. Stählin, *Geschichte der gr. Literatur*, II 2, München 1924, p. 538—548; T. Sinko, *Historia literatury greckiej*, III 1, Kraków 1951, p. 318—327.

8,6%; 8,2%; 7,5%; 7,3%), in ceteris rarius quidem occurrit, sed maiorem centesimarum numerum atque in oratione arhythmica obtinet; in or. XXXVII vix deprehenditur (4,8%).

Clausula logaoedica (−⏑⏑−⏑⏓ αὐ|τῶν ποτε συμμάχους) in oratione arhythmica 2,1% explet; in declamationibus XXIX (13%), XXXVIII (11,4%), LII (9,1%), XXXIX (8,9%), XXXI (8%), XXXIII (7,2%) maxime auctori nostro cordi est; in or. XXXVI et XXXVII Aristides neque eam appetit neque evitat (2,9%; 1,6%); in ceteris orationibus forma haec 4,2—5,8% obtinet.

Clausula heroica (−⏑⏑−⏓ δεῖν ἀνέχεσθαι). Quod ad clausulam attinet eam, quae in oratione arhythmica 7,9% explet, in Aristidis declamationibus historicis res ita se habet: a) tribus in orationibus clausula heroica ab Aristide maxima cum cura evitata est; huc pertinent or. XXXII (1,8%), or. XXX (4,5%) et or. XXXVIII (4,5%). b) In orationibus XXXVI, XXXVII et XXXIII autem eadem maxime auctori nostro cordi est (14,9%; 12,8%; 11,3%). c) In reliquis declamationibus orator neque eam adamat neque in odio habet: or. XXIX (6,5%), or. XXXI (6,9%), or. XXXIV (8,9%), or. XXXV (8,5%), or. XXXIX (8,2%), or. LII (9,1%).

Operae pretium est commemorare in singulis declamationibus historicis clausulas etiam inveniri posse has:

Choriambus trochaeo auctus (−⏑⏑−−⏓ αὐ|τῶν ἀποφήνασθαι) cum in oratione arhythmica 3,2% expleat, in orationibus XXXVII et XXXV duplicem centesimarum numerum obtinet (6,4%; 6,2%); quod ad choriambum cretico auctum (−⏑⏑−−⏑⏓) attinet, res simili modo se habet; dum enim in oratione arhythmica clausula haec vix 2,1% assequitur, in declamatione XXIX ad 15,6% atque in declamatione XXXII ad 7,3%, in declamationibus XXXI et XXXIX ad 4,5% accrescit; spondeus cretico auctus (−−−⏑⏓) in oratione arhythmica 2,7% explet, in declamationibus autem XXXII, XXXVIII, XXXVII et XXX saepe deprehenditur (9%; 6,1%; 5,6%; 5,1%). Ceteri sententiarum exitus in Aelii Aristidis declamationibus cum eis fere consonant, qui in oratione arhythmica inveniuntur. Facillime quoque animadvertere possumus clausulas −⏑⏑⏑−⏑⏓, ⏑⏑⏑−−⏑⏓, ⏑⏑⏑−−⏓, −⏑⏑⏑−⏓ praecipue ab auctore nostro evitari; quam ob rem maxima ex parte omnino non deprehenduntur (or. XXIX, XXXIX, LII) aut minimum tantum centesimarum numerum assequuntur oratione XXXV praetermissa; qua in declamatione clausula −⏑⏑⏑−⏓ ad 5,3% accrescit, quamquam in oratione arhythmica 3,5% obtinet.

Cum quaestio de rhythmo oratorio in Aristidis declamationibus historicis obvio iam satis enucleata sit, nunc ad orationes quae μαντευτοί inscribuntur adgrediamur necesse est (or. I—VIII, XVII et XVIII D).

Tabula I

Clausula	or. arh. %	or. XXIX	or. XXX	or. XXXI	or. XXXII	or. XXXIII	or. XXXIV	or. XXXV	or. XXXVI	or. XXXVII	or. XXXVIII	or. XXXIX	or. LII
– ⏑ – ⏓	14,2	8,1	9,7	18,4	10,9	10,8	16,6	11,7	16,8	18,4	10,6	11,9	10,4
– – – ⏓	18,2	8,1	16,9	12,6	18,2	17,5	14,4	14,9	14,9	13,6	14,3	10,4	16
– ⏑ – – ⏓	9,4	24,4	20,1	17,2	25,4	14	12,7	14,9	10,8	12	23,5	20,1	13,6
– ⏑ – – ⏑ –	2,6	4,8	5,1	5,7	7,3	2,2	3	2,1	5,8	5,6	2,2	2,9	7,4
– – – – ⏑ ⏓	3,4	6,5	7,1	9,2	7,3	6,7	5,9	7,5	5,8	4,8	6,1	8,2	8,6
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓	2,1	13	5,8	8	5,4	7,2	5,1	4,2	2,9	1,6	11,4	8,9	9,1
– ⏑ ⏑ – ⏓	7,9	6,5	4,5	6,9	1,8	11,3	8,9	8,5	14,9	12,8	4,5	8,2	9,1
– ⏑ ⏑ – – ⏓	3,2	4,1	1,3	2,2	—	4,9	4,6	6,2	3,9	6,4	1,5	4,5	2,5
– ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓	2,1	5,6	3,8	4,5	7,3	2,7	2,1	3,1	—	0,8	3,8	4,5	3,7
– – – ⏑ –	2,7	3,2	5,1	4,5	9	3,6	3,8	1,1	2	5,6	6,1	4,5	3,7

Tabula II

Clausula	or. arh.	or. I	or. II	or. III	or. IV	or. V	or. VI	or. VII	or. VIII	or. XVII	or. XVIII
– ⏑ – ⏓	14,2	8,6	12,5	18,5	3	5,3	10,4	10	17,6	23,3	23,5
– – – ⏓	18,2	4,2	8,7	11,1	15,1	8,7	6,2	12	10,8	13,3	8,8
– ⏑ – – ⏓	9,4	12	18,8	4,9	15,1	22,8	14,6	18	10,8	20	14,7
⏑ ⏑ ⏑ – – ⏓	3,1	5,1	–	2,4	–	–	–	–	–	–	–
– ⏑ ⏑ ⏑ – ⏓	3,5	–	–	3,7	6,1	3,5	4,1	2	4,1	–	3
– ⏑ – – ⏑ ⏓	2,6	10,3	5	2,4	–	3,5	–	8	6,7	–	–
⏑ ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓	0,5	–	4,9	–	–	–	–	–	–	–	–
– ⏑ ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓	1	5,1	6,1	–	–	–	–	–	–	–	–
– – – – ⏑ ⏓	3,4	5,1	7,5	6,1	15,1	7	12,5	6	13,5	6,4	5,8
– – – ⏑ ⏑ ⏑ ⏓	1,4	6,8	–	2,4	–	–	–	–	4,1	–	3
– ⏑ ⏑ – ⏑ ⏓	2,1	4,2	6,3	2,4	6,1	10,3	8,3	6	4,1	6,4	17,6
– ⏑ ⏑ – ⏓	7,9	–	6,3	1,2	9,1	3,5	2	–	5,4	3,3	3
– ⏑ ⏑ – – ⏓	3,2	4,2	–	4,9	–	–	–	4	2,7	6,4	8,8
– ⏑ ⏑ – – ⏑ ⏓	2,1	–	10	6,1	3	1,7	6,2	–	1,3	6,4	–
– – – ⏑ ⏓	2,7	–	6,3	2,4	3	5,3	12,5	6	2,7	6,4	5,8
– ⏑ – ⏑ ⏓	5,1	–	3,7	6,1	6,1	1,7	–	–	2,7	3,3	3

Orationes hae ad illud laudationum genus pertinent. Non solum difficillimum est diiudicatu, quo tempore μαντευτοί conscripti sint, sed etiam quo ordine sibi successerint; nescimus enim accuratius, quando Aristides natus sit. Sunt qui eius diem natalem ad annum 129, non desunt etiam, qui ad annum 117 p. Chr. n. referant[7]. In universum igitur haec tantum statui possunt: in Serapim oratio (or. VIII D) recentissima esse nobis videtur[8], cum ante gravem auctoris morbum scripta sit, quo Aristides multos annos affectus erat[9]. Quod ad ceteras orationes quae μαντευτοί vocantur attinet, dubitari non potest, quin orationes II, IV, V, VII D Aristide aegrotante compositae sint; tempora autem orationum I et II D propius definiri non possunt[10]; orationem VI post omnes has orationes quae supra enumeravimus scriptam esse pro certo accipi potest.

Nunc ad clausulas, quae in orationibus I—VIII, XVII, XVIII occurrunt, transeamus:

Ditrochaeus (— ∪ — ⏑ τῷ παρόντι): oratio arhythmica 14,2%; quattuor in orationibus Aristides ditrochaeum appetit: or. XVII (23,3%), or. XVIII (23,5%), or. III (18,5%), or. VIII (17,6%), cum in ceteris eum effugiat, praecipue in orationibus IV (3%) et V (5,3%).

Dispondeus (— — — ⏑ ἄρξε|σθαι μέλλουσαν): oratio arhythmica 18,2%; in orationibus I, VIII, XVII, XVIII dispondeus semper ab auctore nostro evitatur, maxime in or. I (4,2%) et VI (6%).

Creticus trochaeo auctus (— ∪ — — ⏑ ἡλικί|αν φυλάττουσι): oratio arhythmica 9,4%; dum Aristides clausulam hanc in orationibus V (22,8%), XVII (20%), II (18,8%), VII (18%), IV (15,1%) et VI (14,6%) praecipue adamat, in oratione III diligentissime eam evitat (4,9%), in orationibus autem VIII et I D creticus trochaeo auctus neque appetitus neque evitatus est: or. VIII (10,8%), or. I (12%).

Dicreticus (— ∪ — — ∪ ⏑ ἐπίστανται εἰκότως): oratio dissoluta 2,6%; apud Aristidem res simili modo se habet atque cum cretico trochaeo aucto. In nonnullis enim orationibus clausula haec persaepe occurrit; his adnumerandae sunt: or. I (10,3%), VII (8%), II (5%); si autem numerum centesimarum, quem dicreticus in orationibus III et V D assequitur, cum eodem in oratione arhythmica comparamus, manifestum fit his in orationibus dicreticum ab auctore neque adamari neque in odio

---

[7] Schmid—Stählin, *l. c.*

[8] Schmid—Stählin, *l. c.*

[9] Si cum virorum doctorum opinione congruimus, qui Aristidem anno 129 natum esse contendunt, morbus eius annis 156—173 intercedat necesse est; si autem scriptoris nostri diem natalem anno 117 attribuimus, res in propatulo iacet eum annos 144—161 aegrotavisse.

[10] Schmid—Stählin, *l. c.*

haberi: or. III (2,4%), or. V (3,5%). Sunt praeterea quattuor orationes in quibus Aristides dicreticum ita effugiat, ut forma haec omnino non inveniatur (or. IV, VI, XVII et XVIII D).

⏑⏑⏑– – ⏑ –: oratio arhythmica 0,5%; formam hanc Aristides in odio sic habet, ut oratione II excepta nusquam inveniatur.

– ⏑⏑⏑ – ⏑ –: oratio arhythmica 1%; dum in orationibus I et II clausula haec satis magnum centesimarum numerum assequitur: or. I (5,1%), or. II (6,1%), in ceteris non occurrit.

Molossus cretico auctus (– – – – ⏑ ⏓ παῖς ὢν ἠνέσχετο): oratio arhythmica 3,4%; in orationibus IV, VIII et VI D molossus cretico auctus tam auctori nostro cordi est, ut 15,1% (or. IV), 13,5% (or. VIII) et 12,5% (or. VI) expleat; in ceteris duplicem centesimarum numerum atque in sermone naturali obtinet.

– – – ⏑⏑⏑ –: oratio arhythmica 1,4% (Georgius Pachymeres[11]); tribus in orationibus maiorem centesimarum numerum obtinet: or. I (6,8%), or. VIII (4,1%), or. III (2,4%); in reliquis non occurrit.

Clausula logaoedica (– ⏑⏑ – ⏑ ⏓ Ἡρακλέους ὀνομάζομεν): oratio arhythmica 2,1%; omnibus in orationibus, quae μαντευτοί inscribuntur, clausula haec saepe occurrit oratione III praetermissa (or. III — 2,4%). Formam hanc Aristides praecipue in or. XVIII (17,6%), or. V (10,3%) et or. VI (8,3%) appetit.

Clausula heroica (– ⏑⏑ – ⏓ φύ|σει φίλον αὐτῷ) in oratione arhythmica 7,9% assequitur; in orationibus II et IV D scriptor noster neque eam adamat neque in odio habet, in reliquis adeo diligenter evitare studet, ut aut omnino non occurrat (or. I, VII D), aut minimas tantum centesimas expleat: or. III (1,2%), or. VI (2%), or. XVII (3,3%), or. XVIII (3%).

– ⏑⏑ – – ⏓: oratio arhythmica 3,2%; in orationibus II, IV, V et VI forma haec non invenitur; in or. I, III, VII et VIII paulo saepius atque in oratione arhythmica cerni potest; in or. XVII et XVIII D autem maiorem centesimarum numerum explet: or. XVII (6,4%), or. XVIII (8,8%).

– ⏑⏑ – – ⏑ ⏓: oratio arhythmica 2,1%; quam formam Aristides in orationibus II (10%), VI (6,2%), XVII (6,4%) et III (6,1%) libenter usurpat; in orationibus IV, V, VIII neque eam appetit neque effugit (3%; 1,7%; 1,3%); in or. XVII et or. XVIII tamen clausula haec non occurrit.

– – – ⏑ ⏓: oratio arhythmica 2,7%; in or. VI Aristides spondeum cretico auctum ita adamat, ut clausula haec 12,5% assequatur; in orationibus XVII (6,4%), II (6,3%), VII (6%), XVIII (5,8%), V (5,3%)

---

[11] H. Szelest, *De Pausaniae clausulis*, Varsaviae 1953, tabl. I.

clausula – – – ∪ ⏑ auctori nostro quoque cordi est, dum in ceteris neque evitatur neque appetitur (or. VIII, IV, I).

– ∪ – ∪ ⏑: oratio arhythmica 5,1%; in omnibus fere orationibus formam hanc Aristides in odio habet; in or. III et or. IV tantum trochaeus cretico auctus eundem centesimarum numerum atque in oratione arhythmica obtinet; or. XVII — 3,3%; or. XVIII — 3%; centesimae autem, quas in Aristidis orationibus I—VIII, XVII et XVIII D omnia alia sententiarum confinia explent, ab eisdem in sermone naturali haud absonae sunt. Quam ob rem a nobis non sunt enumerata.

Nunc cum de variis clausularum typis, qui apud Aelium Aristidem in declamationibus historicis nec non in orationibus quae μαντευτοί vocantur occurrunt plane exposuimus, restat ut ad finem observationum harum properemus et paucis complectamur verbis, quid certi de auctoris nostri rhythmo oratorio in utroque orationum genere adhibito in universum statuere possimus:

1. In orationibus XXIX—XXXIX, LII et I—VIII, XVII, XVIII D in sententiarum confiniis clausulae inveniuntur, quas hellenistici scriptores usurpant; huc pertinent: – ∪ – – ⏑, – ∪ – – ∪ ⏑, – – – – ∪ ⏑, – ∪ ∪ – ∪ –, – ∪ – ⏑, eis nonnumquam – – – ∪ – accedit. In paucis praeterea orationibus maiorem quoque centesimarum numerum obtinent typi: – ∪ ∪ ∪ – ∪ – (or. I, II); ∪ ∪ ∪ – – ∪ ⏑ (or. II); – – – ∪ ∪ ∪ – (or. I, VIII); – ∪ – ∪ – (or. III, IV).

2. Clausularum varietatem in singulis orationibus auctori nostro maximae curae esse facile animadvertere possumus; quam ob rem Aristides eandem formam in aliis orationibus adamat, in aliis autem in odio habet. Ut res manifestius demonstretur, exempla perlustremus haec:

– ∪ – – ⏑	or. arh. 9,4%	or. V — 22,8%	or. III — 4,9%
– ∪ – – ∪ ⏑	or. arh. 2,6%	or. I — 10,3%	or. IV et VI non invenitur
– ∪ ∪ – ∪ –	or. arh. 2,1%	or. V — 10,3%	or. III — 2,4%
– – – ∪ –	or. arh. 2,7%	or. VI — 12,5%	or. III — 2,4%
⏑ ∪ – ⏑	or. arh. 14,2%	or. III — 18,5%	or. IV — 3%
– ∪ ∪ – – ∪ ⏑	or. arh. 2,1%	or. XXXII — 7,3%	or. XXXVII — 0,8%
– – – ∪ ⏑	or. arh. 2,7%	or. XXXII — 9%	or. XXXV — 1,1%
– ∪ ∪ – ∪ ⏑	or. arh. 2,1%	or. XXIX — 13%	or. XXXVII — 1,6%

3. Etsi Aristides in utroque orationum genere maximam partem clausulam heroicam in odio habet, tres tamen orationes exstant (or. XXXVI, XXXVII; XXXIII D), in quibus forma – ∪ ∪ – ⏑ libentissime utitur.

Varsaviae

EIN BEITRAG ZUR PLAUTINISCHEN ARBEITSWEISE

Von

BARBARA JÓZEFOWICZ

Aus der Überlieferung wissen wir, dass unter Plautus' Namen noch zu Varro's Zeit gegen 130 Komödien im Umlaufe waren. Der gelehrte Philologe unterzog sie der Überprüfung und machte aus ihnen unter gewissen Gesichtspunkten, die ihm die wichtigsten schienen, eine Auswahl. Wir müssen uns das Bild über die plautinische Arbeitsweise hauptsächlich auf Grund der dank dem Varro überlieferten Komödien schaffen. Es bedarf nicht viel Scharfsinn, um zu vermuten, dass Varro bei der Auswahl auch echte Komödien aus verschiedenen Gründen beiseite schieben konnte. Sicher war es der Fall mit den Komödien, die sich ähnlich waren. Es war doch unvermeidlich, dass sich ein so ausgiebiger Schriftsteller wie Plautus nicht selten, bewusst oder unbewusst, wiederholte. Das lag in der Natur der Sache.

Einige besonders anziehende Themen und Motive konnte der römische Dichter mehrmals in verschiedenen Varianten in seinen Komödien gebrauchen. Da er aber im engen Anschluss an die griechische Komödie schafft, ist die Untersuchung der von ihm behandelten und gebrauchten Motive nicht von der Frage nach ihrer Herkunft zu trennen.

Die vollständig erhaltenen Komödien *Curculio* und *Pseudolus* ziehen, soweit es sich um die Ähnlichkeit der Motive handelt, vor allem unsere Aufmerksamkeit an. Sie behandeln dieselben Motive. Es handelt sich in beiden Stücken um die Entführung eines Mädchens, die mit Hilfe des entwendeten Ringes durchgeführt wird. Die Gelehrten sind darüber einig, dass *Curculio* dem griechischen Vorbilde ziemlich treu folgt. Diese Tatsache wird sowohl durch den Inhalt der plautinischen Komödie wie auch durch den Verlauf ihrer Handlung und deren Endresultate bestätigt.

Ein gewisser Schmarotzer mit dem Namen *Curculio* wird durch seinen jungen Herrn nach Karien geschickt, um von dort das Geld zu holen, das er zum Kaufen des Mädchens benötigt. Es war um so dringender, da das Mädchen schon einem Soldaten halbverkauft war. Es bestand die Gefahr, dass der Käufer nach dem Abliefern der übrigen Summe es bald abholen werde. Glücklicherweise kam Curculio in Karien mit dem Soldaten zusammen und bei entsprechender Gelegenheit entwendete ihm den Ring, mit dessen Hilfe es seinem Herrn das geliebte Mädchen zu verschaffen ihm gelang.

Als sich der Soldat beim Kuppler meldete, war das Mädchen schon bei ihrem Geliebten. Aber als das Mädchen in den Händen des Curculio

den Ring ihres Vaters erblickte, veränderte sich ihre Lage sofort. Dank dem Ring kommt ein Anagnorismos zwischen dem Soldaten und dem Mädchen zustande. Der Soldat gibt das als seine Schwester erkannte Mädchen dem Jüngling zur Frau.

So finden wir in dieser Komödie alle Elemente, die vortrefflich zu irgendwelcher griechischen Komödie passen würden. Hier folgte Plautus dem Vorbilde ohne viele Seitensprünge zu machen. Aber die Sache mit *Pseudolus* verhält sich etwas anders.

Dass in dieser Komödie Plautus dem Originale gegenüber einen nicht nur freien Standpunkt einnahm, sondern Absicht hatte, es zu übertreffen, liegt klar zutage. Wir sollen nur seinen eigenen Worten gehörigen Glauben schenken. In *Pseudolus* lesen wir V. 567 ff.:

Quo id sim facturus pacto nil etiam scio,
nisi quia futurumst, nam qui in scaenam provenit,
novo modo novom aliquid inventum adferre addecet:
si id facere nequeat, det locum illi qui queat.

Von diesen Versen und ihrer Bedeutung in der Gesamtheit des Stückes habe ich bei anderer Gelegenheit gesprochen[1]. Plautus beabsichtigt etwas zu geben, was dem Originale gegenüber neu sein wird. Um dieses Neue aufzuspüren, ziehen wir *Curculio* zu Hilfe. *Pseudolus* ist im Vergleich mit dieser Komödie um einige Szenen erweitert, in denen aber wir dieselben Motive erkennen, die auch in der Handlung des *Curculio* mitwirkten. Es handelt sich nämlich um Entwendung des Ringes dem Soldaten. In *Curculio* erzählt der Parasit, wie er zu dem Ringe gekommen ist (V. 335 ff.). Durch den glücklichen Zufall kam er mit dem Soldaten zusammen und dieser erzählte ihm, wie sich die Sache mit dem Ankauf des Mädchens verhielt. Nach einer Mahlzeit mit dem Soldaten entwendet ihm der Parasit, wie wir hörten, den Ring und läuft davon.

Was in *Curculio* in einem Dialog erzählt wird, das spielt sich in *Pseudolus* auf der Bühne ab. Es erscheint hier der Diener des Soldaten und gibt den Brief zugleich mit dem Ringe des Soldaten dem Sklaven des Jünglings, der sich als Diener des Kupplers vorgab. Auf diese Weise wird die Intrige angezettelt, die weiter denselben Verlauf wie in *Curculio* annimmt. Es kommt hier ein gewisser Sykophant als angeblicher Sklave des Sol-

---

[1] B. Józefowicz, *De quibusdam Plauti exemplaribus Graecis*, Toruń 1949, S. 68. Der letztens mir bekannte Artikel von G. Williams, *Some Problems in the Construction of Plautus' Pseudolus*, Hermes LXXXIV 1956, S. 424—455, gibt einen neuen Versuch der Interpretation des *Pseudolus*. Ich bedauere, dass dem Verfasser meine oben angeführten Studien unbekannt blieben. Bei dem Autor finde ich vieles, was auch mir wahrscheinlich schien. Diese Einstimmigkeit ist ein erfreuliches Zeichen, dass unsere Forschung richtige Wege eingeschlagen hat.

daten und holt nach dem Einhändigen der verlangten Ausweise das Mädchen ab.

In *Curculio* spielte diese Rolle der Parasit, indem er sich selbst als angeblicher Sklave des Soldaten verkleidete. Der hier besprochene Fall hat an und für sich nichts Besonderes an sich: dasselbe Motiv kann auf verschiedene Weise dramatisch dargestellt werden. Aber dieser Umstand kann uns vielleicht bei der Rekonstruktion der in Frage stehenden Komödien behilflich sein.

Erinnern wir uns nur an die Worte des Terenz im Prolog zur *Andria* V. 9 ff.:

> *Menander fecit Andriam et Perinthiam.*
> *qui utramvis recte norit, ambas noverit:*
> *ita non dissimili sunt argumento, et tamen*
> *dissimili oratione sunt factae ac stilo.*

Lässt sich dasselbe nicht von den Vorbildern des *Curculio* und *Pseudolus* sagen? Behandelten sie ein ähnliches Thema auf ähnliche Weise?

Jedenfalls muss hier als ganz natürlicher Schluss gezogen werden, dass diese Originale unter denjenigen griechischen Komödien zu suchen sind, die den Titel Δακτύλιος oder Σάρδιος tragen[2]. Niemand wird doch leugnen, dass das Ringmotiv in *Curculio* die Hauptrolle in der Handlung spielt. In *Pseudolus* dagegen wurde dieses Motiv seiner ursprünglichen Bedeutung teilweise beraubt. Während der Ring in *Curculio* nicht nur zur Durchführung der Intrige notwendig ist, sondern auch Erkennung zustande zu bringen hilft, dient er in *Pseudolus* lediglich zur Durchführung der Intrige. Es scheint, dass Plautus die Familienumstände aus seiner Handlung ganz strich. Dafür gab er Cantica, erweiterte einige ursprüngliche Motive, wie z. B. Stipulationsmotiv, zum Überdruss[3].

Plautus verdrängte hier griechische Elemente, um eigenen Einfällen Raum zu machen. Im Vergleich mit *Curculio* bedeutet *Pseudolus* diese Stufe der Entwicklung seiner Kunst, in der er viel Selbständigkeit aufweist. Er wird hier viel freier im Verhältnis zu seinem Original als in *Curculio*, wo auch in metrischer Hinsicht grössere Gebundenheit herrscht. Es kann mit vollem Recht angenommen werden, dass *Curculio* früher als *Pseudolus* verfasst wurde[4].

Wie uns bisherige Erörterungen zeigten, äussert sich plautinische Selbständigkeit im freien Ausnutzen der in den Vorbildern vorhandenen Motive. Dabei beobachteten wir, dass die übernommenen aus Originalen

---

[2] Als Vorbild des *Pseudolus* scheint mir Σάρδιος des Philemo zu sein. Darüber näher in *De quibusdam Plauti exemplaribus Graecis*, S. 66 ff.

[3] Siehe Williams, *o. c.*, dort auch Literaturnachweise.

[4] Siehe A. de Lorenzi, *Cronologia ed evoluzione Plautina*, Napoli 1952, S. 142 ff.

durch ihn Motive keinesfalls ihr ursprüngliches Verhältnis untereinander behalten. Oftmals werden sie von den Hauptmotiven zu Nebenmotiven zurückgedrängt und umgekehrt. Was im Originale eine Nebensache bedeutete, wird bei Plautus zum Hauptthema des Stückes erhoben.

Dafür gibt uns ein anderes Paar der plautinischen Komödien ein interessantes Beispiel. In *Bacchides* wurde der Sklave Chrysalus von seinem alten Herrn Nicobulus nach Ephesus geschickt, um von dort das bei einem Bekannten deponierte Gold zu holen. Zwar hat Chrysalus das Gold abgeholt, aber er will es für seinen jungen Herrn behalten, der viel Geld für sein Liebestreiben braucht. So erzählt Chrysalus in einem Zusammentreffen mit Nicobulus eine fingierte Geschichte von angeblichen Schwierigkeiten, die er beim Abholen des Goldes hatte, so dass er fast das ganze Gold unter dem Schutz eines Mannes im Tempel der Diana zurückzulassen gezwungen war. Als er nämlich mit dem Golde schon vom Lande abfuhr, bemerkte er im Meer ein Boot mit Räubern, die offenbar dem Golde nachstellten (V. 277 ff.). Der alte Nicobulus fasst die Sachlage kurz im V. 297 zusammen:

Aurum hercle auferre voluere: ei rei operam dabant.

Dass das Vorbild der *Bacchides*, welches Menanders Δὶς ἐξαπατῶν war, starker Umarbeitung unterzogen wurde, lässt sich nicht leugnen. Plautus selbst gibt es auf seine Weise in den Versen 649 ff. offen zu:

non mihi isti placent Parmenones, Syri,
qui duas aut tris minas auferunt eris.

Diese Worte findet man in der Chrysalus' Monodie, die schon längst als plautinisches Gut erkannt wurde[5]. Plautus hat die Rolle des Sklaven auf Kosten anderer ursprünglichen Motive stark erweitert und bereichert. Aber es fragt sich, woher er die Einzelheiten dazu nimmt? Sind diese Nebenmotive seine eigene Erfindung oder stecken ihre Wurzeln auch im Original des fraglichen Stückes oder überhaupt in irgendwelcher griechischen Komödie?

Darauf zu antworten, hilft uns wieder ein sonderbarer Zufall, der einer näheren Besprechung wert ist. In der durch Chrysalus erzählten Geschichte von Gold und Räubern in den Versen 277 ff. finden wir gewisse Reminiszenzen, die an die Reste der nicht erhaltenen plautinischen Komödie unter dem Titel *Caecus vel Praedones* erinnern. Dort ist auch von Gold und von Räubern die Rede. Jedoch scheint es, dass in jener Komödie das Rauben des Goldes eins der Hauptmotive der Handlung

---

[5] E. Fraenkel, *Plautinisches im Plautus*, Berlin 1922, S. 61 ff.

war. Darauf weisen wenigstens ganz unzweideutig die Fragmente V und VIII hin:

ita sunt praedones : prorsum parcunt nemini (Fr. V).
si non strenue fatetur, ubi sit aurum,
membra exsecemus serra (Fr. VIII).

Zu der in den Versen 277 ff. der *Bacchides* erzählten Geschichte kehrt Chrysalus noch einmal in seiner Monodie mit den Versen 957 ff. wieder:

nam dudum primum ut dixeram nostro seni mendacium
et de hospite et de auro et de lembo, ibi signum ex arce
iam abstuli.

Diese Lüge war gar nicht so unbedeutend für die Gesamtheit der Handlung. Der Alte war bereit selbst nach Ephesus zu fahren, um das durch den Sohn zurückgelassene Gold zu holen. Kein Wunder also, dass Chrysalus dieses „mendacium“ mit dem Entführen des Palladions aus der trojanischen Burg vergleicht. Damit gehen wir zur griechischen Mythologie über. Dass die Chrysalusmonodie in ihrer Form einzigartig ist, entging dem deutschen Gelehrten nicht[6]. Chrysalus meint, dass er dem Odysseus gleich ist und führt eine Analogie zwischen seinen Taten und den Heldentaten aus dem trojanischen Mythenkreise durch.

Nun stehen wir vor einem Rätsel, das uns die Verwandschaft zwischen den Fragmenten der Komödie *Caecus vel Praedones* und dem besprochenen Motiv der *Bacchides* bereitete. Wie ist sie enstanden?

Die angeführten Stellen der *Bacchides* machen den Eindruck einer Zusammenfassung der Handlung, die sich in *Caecus vel Praedones* auf der Bühne abspielte. Das bezeugen noch übrige Fragmente dieser Komödie, wie Fragment IV, VII und IX. Besondere Aufmerksamkeit verdient Fragment VII, das als Überbleibsel einer wahrhaftig interessanten Szene zu sein scheint:

Velim te arbitrari factum. :: sedulum est,
summoventur hostes, removentur lapides.

Sind hier nicht die Spuren eines Überfalles auf den Mann, der das Gold unter seiner Obhut hat, zu suchen? Eng damit scheint das schon obenangeführte Fragment VIII verbunden zu sein. Dem Hüter des Goldes droht eine merkwürdige Gefahr, die uns lebhaft an die grausame durch Odysseus dem Zyklop Polyphem auferlegte Strafe erinnert. Denken wir nur an den Titel der Komödie. Er lautet *Caecus vel Praedones*. Es war nicht der Brauch der Komödie, körperliche Schwächen ohne irgendwelchen bestimmten Grund zu verhöhnen. Falls das verlorene Stück

---

[6] Siehe Fraenkel, *o. c.*, Kapitel: „Mythologisches“.

den Namen „Caecus“ trug, bedeutete das, dass in der Handlung ein Blinder oder als blind geltender Mann eine Rolle spielte. Mit dieser Rolle vielleicht hängt auch das Fragment X zusammen:

A. *Quis tu es qui ducis me?* B. *Mu.* A. *Perii hercle, Afer est.*

Wenn wir noch die übrigen Fragmente in Betracht ziehen, ergibt sich, dass auch eine Frau im Spiel war. Darauf weist das Fragment II hin:

neque eam invito a me umquam abduces.

Schliesslich kann auch nicht verschwiegen werden, dass die Handlung solche Motive enthielt, die auf eine Komödie in der Komödie hinweisen. Im Fragment III lesen wir:

spectavi ludos magnifice ⟨*confectos* suppl. Leo⟩ *atque opulenter.*

Plautus pflegt gewöhnlich derartige Situationen mit Verkleidungsmotiven zu verbinden. Jedenfalls, wenn alle zusammengebrachten Fragmente unter dem Titel *Caecus vel Praedones* tatsächlich zu einer und derselben Komödie gehören, so zeugen sie von grosser Mannigfaltigkeit der in ihr verwendeten Motive.

Dass sie alle der griechischen Komödie entstammen, wollen wir glauben. Es bleibt als verlockender Gedanke zu vermuten, dass sie von einer mythologischen Parodie stammen. Wir wissen, dass mehrere griechische Komödien unter dem Titel *Odysseus* vorhanden waren. Es ist auch bekannt, dass Antiphanes ein Stück unter dem Titel *Kyklops*, Alexis unter dem Titel *Galateia* schrieben. Es scheint nicht unwahrscheinlich zu sein, dass eine von dieser Art Komödien den Stoff zum plautinischen *Caecus* lieferte.

Es muss zugestanden werden, dass die mythologische Parodie allmählich aus der griechischen Komödie verschwand, aber die aus ihr übernommenen Motive, vom mythologischen Anstrich gereinigt, werden weiter gepflegt und entwickelt. Die Chrysalusmonodie zeigt eben, wie Plautus das mythologische Element der Handlung unterordnet. Der Sklave übertraf mit seinen Taten selbst den berühmten Odysseus. Wie der griechische Held das Palladion aus Troja raubte, entzog Chrysalus das Gold dem alten Herrn.

So kommen wir zum Goldraubmotiv zurück. In *Bacchides* gewann Chrysalus mühelos Macht über das Gold, indem er vor dem alten Herrn den wahren Sachverhalt verheimlichte und anstatt dessen eine Lüge erzählte. Anders verhielt sich die Sache in *Caecus*, wo sich ein richtiger Kampf um das Gold abspielte. Was hier in der Handlung wesentliche Elemente bildete, das wurde in *Bacchides* zu einem der Motive der Handlung.

Diese plautinische Arbeitsweise wird auch durch andere Komödien bestätigt. Im Prologe zu *Adelphoe* des Terenz V. 6 ff. lesen wir folgendes:

Synapothnescontes Diphili comoediast:
eam Commorientes Plautus fecit fabulam.
in Graeca adulescens est, qui lenoni eripit
meretricem in prima fabula: eum Plautus locum
reliquit integrum, eum nunc hic sumpsit sibi
in Adelphos, verbum de verbo expressum extulit.
eam nos acturi sumus novam: pernoscite
furtumne factum existumetis an locum
reprehensum, qui praeteritus neglegentiast.

Diese Stelle gibt uns über mehrere Fragen Auskunft, die uns hier beschäftigen. Vor allem erfahren wir, dass Plautus eine Komödie unter dem Titel *Commorientes* geschrieben hat und dass ihm dazu des Diphilos *Synapothnescontes* als Vorbild dienten. Er behandelte offensichtlich ziemlich frei dieses Vorbild, wenn er einige Szenen daraus überhaupt wegliess. Schliesslich ist Terenz' Meinung über dieses Verfahren gar nicht zustimmend. Er nennt es „neglegentia".

Dies Zeugnis des Terenz gab den Gelehrten besonderen Anstoss zu genauer Untersuchung des Anfangs seiner Komödie *Adelphoe*[7]. Nach dem Monolog des alten Micio und seinem Zusammentreffen mit dem Bruder folgt in II 1 eine lebhafte Szene, wo auf der Bühne zugleich einige Personen erscheinen. Der Jüngling bringt zusammen mit dem Sklaven das eben dem Kuppler entführte Mädchen. Ihnen läuft der stark erregte Kuppler Sannio nach. Nach einigem Zank und Verprügeln des Kupplers durch den Sklaven wird vereinbart, dass der Jüngling dem Kuppler das für das Mädchen verlangte Geld entrichtet.

Im weiteren Verlauf der Handlung bekommen wir über die Person des Kupplers nähere Mitteilungen, die gewisse mit ihm verbundene Umstände aufklären. In V. 224 ff. lesen wir:

praeterea autem te aiunt proficisci Cyprum. Sa. *Hem.*
Sy. *Coemisse hinc quae illuc veheres multa, navem conductam: hoc scio,*
animus tibi pendet. ubi illim ut spero redieris, tum tu hoc ages.
Sa. *Nusquam pedem, perii hercle: hac illi spe inceperunt.* Sy. *timet:*
inieci scrupulum homini. Sa. *O scelera; illud vide,*
ut in ipso articulo oppressit: emptae mulieres
complures et item hinc alia quae porto Cyprum.
Nisi eo ad mercatum venio, damnum maxumumst.

Zweifellos sind diese Worte von dem Kuppler der diphileischen *Synapothnescontes* nicht zu trennen. Sie weisen darauf hin, dass dort ein

[7] Ich verweise auf das gründliche Studium von H. Drexler, *Die Komposition von Terenz' Adelphen und Plautus' Rudens,* Philologus, Supplbd. XXVI 1934, Heft 2, S. 114.

Kuppler eine Handelsreise beabsichtigte; er hat dazu sogar einige Vorkehrungen getroffen, indem er mehrere Waren und Mädchen angekauft und das Schiff gemietet hat. Soviel von seiner Lage. Da Terenz diesen Kuppler in der weiteren Handlung nicht mehr braucht, lässt er seine Rolle hier aus.

Neben diesem Motiv tritt in der terenzischen Komödie noch ein anderes Motiv auf, das auch seine zweifellose Abstammung von *Synapothnescontes* offenbart. Während der Zänkerei mit dem Kuppler in derselben Szene II 1 sagt der Jüngling zu ihm V. 194 ff.:

neque vendundam censeo,
quae liberast: nam ego liberali illam adsero causa manu.

So wird ein wichtiger Umstand wiedergewonnen, der die Verhältnisse zwischen den handelnden Personen in *Synapothnescontes* beleuchtet. Beim Kuppler Sannio, der eine Reise vor sich hat, befindet sich ein freies Mädchen, um welches der Kampf zwischen dem Jüngling und dem Kuppler entbrennt. Ein Sklave ist auch dabei. Schon diese Umstände genügen, um zu vermuten, dass in der Handlung *Synapothnescontes* eine Person unentbehrlich war, die zum Anagnorismos verhalf.

Die Szene II 1 in Terenz' *Adelphoe* ist in Rücksicht darauf, dass sie uns, wie Terenz sagt, *locum verbum de verbo expressum extulit*, von besonderer Bedeutung. Sie gibt wenngleich in der Übersetzung eine Probe der diphileischen Kunst. Ausserdem enthält sie wichtige Hinweise, die uns über die Handlung der Komödie *Synapothnescontes* belehren. Aber glücklicherweise ist es noch nicht alles, was wir von Diphilos in dieser Hinsicht besitzen. Abgesehen von den Fragmenten und mehreren Titeln seiner Komödien, begegnen wir noch demselben Dichter bei Plautus.

Im Prologe zu plautinischem *Rudens* V. 32 ff. lesen wir diese Worte:

primumdum huic esse nomen urbi Diphilus
Cyrenas voluit.

Die Handlung des Stückes wird sich in Cyrene abgespielt haben, weil es sich Diphilos so wünschte. Diese Mitteilung klärt uns darüber auf, welchem griechischen Dichter Plautus in *Rudens* folgen wird. Aber wir fragen: wird er treu und gehorsam dem Vorbilde folgen? Selbst die Form der angeführten Äusserung erlaubt davon Bedenken zu hegen. Diphilos wollte die Handlung in der Stadt Cyrene haben. Es mag so sein. Plautus hat nichts dagegen. Aber...

Nun kommen wir an das Problem, das nicht einem Gelehrten schon nächtliche Ruhe störte. Es wurde viel über das Verhältnis des *Rudens*

zum Original geschrieben[8]. Es scheint heutzutage durch Jachmanns bahnbrechende Analyse erwiesen zu sein, dass *Rudens* eine kühne, viel Selbständigkeit aufweisende Umarbeitung des Originals ist. Aber bei der Umgestaltung der griechischen Komödie stützte sich Plautus auf Elementen und Motiven, die er im Vorbilde vorfand. Diese Tatsache ist besonders bei der Figur des Kupplers und bei den mit ihm verbundenen Vorkommnissen auffallend.

Im *Rudens* spielt sich eine Reihe von Szenen ab, in denen ein Kampf um das Mädchen (die Rolle des zweiten Mädchens ist des szenischen Effekts halber zugegeben) das Hauptmotiv der Handlung ist. Alle Umstände, die sich im Verlaufe der Handlung entwickeln, führen zielsicher zu dem Resultat, das wir für die Handlung der *Synapothnescontes* als unvermeidlich erkannten. Zu der Befreiung des Mädchens aus den Händen des Kupplers kam mit Hilfe und Rettung ein alter Athener, der sich schliesslich als ihr Vater entpuppte.

Die Ähnlichkeit oder die Verwandtschaft der besprochenen Motive aus *Rudens* und *Synapothnescontes* wird noch durch die mit dem Kuppler verbundenen Angelegenheiten gesteigert: dem Kuppler stand am Anfang des Stückes *Synapothnescontes* eine Handelsreise bevor, zu der er schon einige Vorbereitungen getroffen hatte. Im *Rudens* treffen wir wieder den Kuppler, aber nach einer gescheiterten Reise. Darin erkennen wir die Methode des Plautus, der ursprüngliche Motive nach seinem Belieben umgestaltet. Sobald der Kuppler mit seinem Vermögen das Land verliess, entstand ein Seesturm und warf die Reisenden ans Land zurück. Kaum retteten sich die Schiffbrüchigen, wobei ihr Hab und Gut verloren ging. Wirkt denn dieser Kuppler nicht als ein Doppelgänger des Kupplers aus *Synapothnescontes*?

Der einzige Unterschied zwischen den beiden Kupplern liegt nur darin, dass der eine vor einer Reise steht, der andere sie schon auf eine peinliche Weise durchgemacht hat. Wir wissen nicht, inwiefern in *Synapothnescontes* das Vorhaben der Reise des Kupplers zur Wirklichkeit wird. Dass dieses Motiv gemeinsam für diese Komödie und den plautinischen *Rudens* ist, liegt an der Hand. Es scheint, dass Plautus unter dem Eindruck des ursprünglichen Motivs in seiner Komödie ihm eigene Form gibt.

Beachtenswert ist noch eine Einzelheit, die sich aus der Zusammenstellung der Handlung des *Rudens* mit dem Titel der diphileischen Komödie ergibt. In *Rudens* nehmen an der Handlung Personen teil, die

---

[8] Ich führe von den wichtigsten Arbeiten einige an: G. Jachmann, *Plautinisches und Attisches*, Berlin 1931; Drexler, *o. c.*; W. H. Friedrich, *Euripides und Diphilos*, München 1953.

Schiffbruch erlitten haben. Sie werden eine nach der anderen in der Folge, in der sie sich retteten, auf die Bühne gebracht. Nun lautet der Titel der diphileischen Komödie *Synapothnescontes*. Die Benennung passt grade gut zu den Leuten, die vor kurzem einem wirklichen Tode ausgesetzt wurden.

Plautus schrieb aber eine Komödie unter dem Titel *Commorientes*. Der Grammatiker Priscianus überliefert uns aus ihr ein paar Worte, die, soweit es sich um unser Problem handelt, beinahe Gewicht eines Beweises haben. Es sind:

Saliam in puteum praecipes.

Es ist hier von einem Brunnen die Rede. Sonderbarerweise gibt der Brunnen im *Rudens* zu einigen Szenen Anlass, die als die anmutigsten in der ganzen Komödie bei den Gelehrten gelten. Die Gemeinsamkeit dieses Motives aus *Commorientes* mit dem *Rudens* steht ausser Zweifel. Somit gewinnen wir ein Glied, das den Zusammenhang der besprochenen Komödien noch einmal bestätigt. In welchem Verhältnis stehen sie zueinander?

Die aufgeklärte, gegenseitige Abhängigkeit der in Frage stehenden Komödien lässt Folgendes schliessen: diphileische Komödie *Synapothnescontes* diente dem Plautus als Vorbild der Komödie *Commorientes*. Das angeführte aus *Commorientes* Fragment enthält nun das Motiv, welches auch in der Handlung des *Rudens* vorhanden ist. So kommen wir zu der Vermutung, dass *Rudens* eine Umarbeitung der Komödie *Commorientes* ist. Der weitere Schluss, falls das oben Gesagte richtig ist, wird, dass *Synapothnescontes* als Vorbild des *Rudens* anzusehen sind.

Toruń

DE *VITA TERENTII* SUETONIANA

Scripsit

MIECISLAUS BROŻEK

I. PROOEMIUM

De Terentio poeta quae antiqui tradiderant, Suetonius collegit eamque poetae vitam operis *De viris illustribus* libro, qui fuit de poetis, inseruit. Quam vitam Donatus commentariis, in Terentii comoedias saeculo IV conscriptis, praemisit neque a Suetonio Tranquillo esse depromptam dissimulavit. Nam quae ipse vel alius quidam adiecit, sane pauca sunt neque quidquam fere novi aut quod maioris sit momenti afferunt. Quod auctarium Donati vocare consuevimus.

Sed Suetonius, quae e variis fontibus hausta collegit, ita disposuit, ut res non solum certo quodam ordine enarraret[1], sed temporum quoque rationem singulis in capitibus observaret. Nam primo quidem capite, quo de Terentii patria disputat, poetam captum esse quosdam existimare scripsit, quos auctores, qui ante Fenestellam fuissent, intellegebat; deinde quid Fenestella de hac re sensisset, adiecit. Secundo capite, quod est de Scipione Laelioque poetae amicis, ordine converso primam Fenestellae sententiam attulit, deinde Nepotis, tertiam Porcii Licini. Sed tertio, quo de Terentii scriptis disserit, rursus primum Volcacium Sedigitum, deinde Varronem laudavit. Quarto de Scipione Laelioque Terentii in comoediis scribendis adiutoribus narrat et primam ipsius Terentii affert sententiam, deinde Memmii et Nepotis, postremo loco Santrae. Quinto capite de Terentii itinere in Graeciam et Asiam ac de morte dum quaerit, primum Volcacium, quem aetate priorem aestimavisse videtur, deinde Q. Cosconium nominavit; quibus ceteros quosdam adiunxit, quos utroque posteriores, ut videtur, invenit. Sexto, quod est de poetae habitu et re familiari, Porcium Licinum solum nominavit. Sed septimo, quo exponit, quid antiqui de Terentii fabulis iudicaverint, primum Afranium, secundum Volcacium, tertium Ciceronem, Caesarem quartum nominavit. Ex quo apparet biographum in testimoniis afferendis vere temporum ordinem asservasse[2].

Quorum testimoniorum pleraque sine dubio e Varrone desumpta sunt. Sed et Santrae quaedam et Nepoti Suetonius debuit et Fenestellae. Si quae inter se similia tamen vel eadem pluribus in fontibus invenit, satis habuit libro suo non tradere nisi quae testimonia antiquissima duceret. Nam cum Terentium referret in fabulis componendis Scipionis

---

[1] Cf. F. Leo, *Gr.-röm. Biogr.*, Leipzig 1901, p. 11 sq.

[2] Cf. I. N. Madvig, *Opusc. acad.*, Hauniae 1887, p. 86, annot. 2.

et Laelii opera usum esse, Memmium et Nepotem testes nominavit, Ciceronis et Quintiliani, sed et Vallegii cuiusdam[3] testimonia afferre neglexit, quos item de ea re commemoravisse certe non ignoravit. Similiter ceteris de rebus cum narraret, antiquissima selegit testimonia, de posterioribus nulla rettulit nisi quae nova essent aut prioribus repugnarent, velut illud, quo Fenestellam animadvertit negare Terentium ad ducem Romanum pervenire, ut codices exhibent, vel adduci Romam atque venire potuisse (*V.* 1), ut nobis legendum esse videtur[4], aut quo Santrae parum simile veri visum esse commemoravit poetam, si modo in scribendo adiutoribus indigeret, Scipione et Laelio uti potuisse (*V.* 5).

Nihilo minus scriptores, quos biographus in *Vita Terentii* nominavit, sane multi sunt. Quorum testimonia cum diligentius deliberamus, facile cognoscimus, quomodo poetae vita tempore procedente novis novisque aucta coniecturis tamquam amplior facta sit et uberior.

Quos inter auctores Accii nomen desiderari merito quis sibi mirum videri iudicaverit. Quem et ipsum plura quaedam de rebus scaenicis in *Didascalicis* et *Pragmaticis* scripsisse constat. Sed fieri potuit, ut iam Varro eum contemneret, quem malum rerum scaenicarum investigatorem Cicero testis est[5] vehementer erravisse, cum Livium Andronicum primam existimaret anno 547 (207) docuisse fabulam.

Sed et Valerium Probum in Terentii vitam illustrandam inquisivisse veri simillimum est. Quem Suetonius tamen haud scio an propterea silentio praeterierit, quod grammaticus ea, quae alii de poetae vita tradidissent, referre potius quam quae ipse de iis sentiret annotare satis habuisset. Quamquam ex eo potissimum biographus desumpsisse videtur quae post Varronem scripta commemoravit testimonia.

II. DE TERENTII PRAENOMINE

Poeta Publius Terentius Afer appellatus est in *V.* 1. Sed quod hoc loco legitur praenomen, nusquam praeterea occurrere videtur. Nam qui in *V.* 2 Porcii Licini contracti exhibentur versus:

...nihil P.
Scipio profuit etc.

---

[3] Cf. Cic. *ad Att.* VII 3,10: *Terentium, cuius fabellae propter elegantiam sermonis putabantur a C. Laelio scribi;* Quintil. *Inst. orat.* X 1, 99: *licet Terentii scripta ad Scipionem Africanum referantur*; de Vallegio cf. *V.* 9 et quae quinto huius dissertatiunculae capite de ea re scripsimus.

[4] Cf. quae tertio huius dissertatiunculae capite de hoc loco emendando exposuimus.

[5] Cic. *Brut.* 18,72.

lectionem offerunt incertam atque ancipitem, siquidem illud P. tam in P⟨ublio⟩ suppleri potest, ut Ritschelio videbatur[6], quam in P⟨ublius⟩, ut sermonis sensu integro Publius Scipio legatur. Sed faciamus Publio esse legendum atque ita iam Suetonium legisse concedamus. Sequetur, ut eundem biographum primum putemus inde potissimum poetae praenomen desumpsisse et in *V.* 1 posuisse, quandoquidem poetam non invenimus antea nisi Terentium, nullo praenomine praemisso, appellatum. Sed et qui post Suetonium poetam commemoraverunt, nullo praenomine allato Terentium vel Terentium comicum eum vocavisse deprehenduntur. Quo fit, ut iam illud quoque divinemus, quod non minus veri simile videtur, Suetonium in Porcii versibus Publius, non Publio legisse neque in *V.* 1 nisi Terentius Afer scripsisse, Donatum autem primum non Publius, sed Publio legisse et comici praenomen ita inventum etiam in *V.* 1 nomini gentili praefixisse. Hunc Hieronymus praeceptorem suum secutus, quem Terentii fabulas exponentem audiverat (cf. *Comm. in Eccl.* 1), et ipse poetam Publium Terentium Carthaginiensem appellavit (*Chron.* 1859 = 158).

Sed poetam legimus servivisse Romae Terentio Lucano senatori; a quo ob ingenium et formam non institutum modo liberaliter, sed et mature manu missum esse (*V.* 1). Et haec fere fuisse videntur, quae antiqui de poetae domino et patrono dicere possent. Cuius domini nomen quis primus aut unde eruerit, parum liquet. Sed aut Accium suspicamur eruisse — quem de Terentio similia quaedam atque de Livio Andronico Livioque Salinatore, domino eius et patrono, scripsisse veri est simillimum — aut Varronem. Nostris vero temporibus Terentii Lucani nomen Muenzerus[7] tribus in fontibus invenit, quos iam ad tres, iam ad duas personas, iam ad unam referri posse animadvertit.

Primo igitur Terentii Lucani nomen in nostra *Vita Terentii* invenitur. Secundo — in nummis quibusdam, ubi C. TER⟨ENTIUS⟩ LUC⟨ANUS⟩ legitur. Quos nummos annis 600 (154) — 640 (114) excusos esse Mommsenus[8] coniecit, annis 582 (172) — 603 (151) Grueberus[9]; nam Bahrfeldtius[10] iam anno 560 (194) et prius. Sed tertio nomen illud in Plinii *N. h.* XXXV 52

---

[6] Cf. *C. Suet. reliquiae*, ed. A. Reifferscheid. Inest *Vita Ter.* a F. Ritschelio emend. atque enarr., Lipsiae 1860 (de loco cf. p. 495 sq.). Lectionem Publio uno cod. Urbinati (s. XV) exhiberi Ritschelius se comperisse scripsit. Ceteris codd. P. vel p. vel Publius (cod. Reginensi 1496, s. XV) vel ei p. (cod. Neapolitano) exhiberi idem annotavit vir doctissimus.

[7] Cf. F. Muenzer, RE V A 1 (1934) col. 664 sq.

[8] Th. Mommsen, *Das röm. Münzw.*, Leipzig 1850, p. 554, nr 164; cf. E. Babelon, *Descr. hist. et chronol. d. monnaies de la rép. rom.*, vol. II, Paris 1886, p. 483 sq.

[9] H. A. Grueber, *Coins of the Rom. Rep. in the Brit. Mus.*, London 1910, vol. I, p. 103 sq.

[10] CIL I², p. 750, numm. 125.

occurrit, ubi pingi legimus gladiatoria munera atque in publico exponi coepta a C. Terentio Lucano; ipsum avo suo, a quo adoptatus esset, triginta paria in foro per triduum dedisse tabulamque pictam in nemore Dianae posuisse. Quem avum Muenzerus aut C. Terentium Varronem fuisse coniecit — qui consul anno 538 (216) ex pugna Cannensi cladem tulit, sed etiam anno 554 (200) inter legatos fuit, qui in Africam missi sunt[11], aut C. Terentium Istram, qui anno 572 (182) praetor fuit, et hunc quidem potius quam illum.

Quae cum ita sint cumque omnia testimonia in priorem saeculi ante Chr. n. II partem cadere videamus, iam et omnia ad unum pertinere C. Terentium Lucanum colligimus, praesertim cum Terentiorum plerosque idem Muenzerus recte animadverterit suo proprio uti solitos esse cognomine, ita ut Lucani quoque cognomen non ad plures quosdam, sed ad unum C. Terentium referendum esse videatur, et ad nostrum quidem C. Terentium Lucanum senatorem, poetae dominum et patronum.

Quod ne cui mirum videretur propter diversa patroni et liberti praenomina vir ille doctus, Mommseni sententiam secutus[12], non ea fuisse admonuit aetate illa, i. e. saeculo ante Chr. n. II, libertorum praenomina, ex quibus dominorum praenomina coniectura restituere certo liceret. Nos vero, qui incertae esse originis P. Terentii poetae praenomen admonuerimus, etiam illud admonendum esse putamus fieri potuisse, ut quod in oblivionem cecidisset poetae praenomen idem esset quod patroni, C. Terentii Lucani.

Nam simile quoddam Livio Andronico accidisse existimamus. Cuius dominum et patronum Hieronymus, *Chron.* 1830 = 187 (!), Livium Salinatorem, praenomine omisso, appellavit. Sed dubitari non potest, quin idem ei Salinator ante oculos obversatus sit, qui et Accio, de Andronici rebus scaenicis disputanti[13]: M. Livius Salinator, qui cum consul iterum anno 547 (207) — nam primum consul anno 535 (219) fuit — Hasdrubalem ad Metaurum flumen clade ac morte affecisset, Salinatorum solus fere meruit, cuius res gestae a scriptoribus laudarentur, nomen memoriae traderetur. Itaque neque Accius alium invenit Salinatorem — nam Livium Andronicum Q. Maxumo quintum consule, i. e. anno 545 (209), captum esse censuit Tarenti, primam autem fabulam ludis Iuventatis docuisse, quos Salinator, Hasdrubalis victor, Senensi proelio vovisset Cn. Cornelio Q. Minucio consulibus, i. e. anno 561 (193)[14] — neque ullum ceteri novisse videntur Salinatorem, quem aetate maiorem Andronici dominum nominarent. Etenim Cicero ipse — Pomponium Atticum, sed

---

[11] Liv. XXXI 11,4 sq.
[12] Mommsen, *l. c.*
[13] Cf. Cic. *Brut.* 18,72.
[14] Cic. *Brut.* 18,72; sed cf. Liv. XXXIV 55,1; XXXVI 1,1; 36,5 sq.

et Varronem secutus[15] — ita de Accii errore scripsit, tamquam ipse quoque nullum praeter hunc Hasdrubalis victorem nosset Livium Salinatorem. Quem quominus sive litterarum sive rerum scaenicarum quaererent investigatores, haud scio an fama illa impediti sint eum M. Livium, qui annis 535 (219) et 547 (207) consul fuisset, Liviorum primum Salinatoris cognomen accepisse, quod censor anno 550 (204) vectigal quoddam novum ex salaria annona statuisset, quod ipse commentus esset[16].

Sed antiquis ut dominum Andronici ita praenomen poetae ignotum fuisse existimamus. Quod praenomen primum apud Festum grammaticum saeculo post Chr. n. II occurrit, qui poetam L. Livium appellavit, tum apud Gellium[17], deinde longo temporis intervallo interposito apud Cassiodorum legitur[18]. Quamquam fieri potuit, ut iam apud Verrium Flaccum inveniretur, qui Augusti temporibus opus illud conscripsit, quod Festus in brevius contraxit[19]. Sed sive a Flacco sive est a Festo inventum, ita inventum esse videtur, non ut dominum grammatici quaererent, cuius praenomen poetae praefigerent, sed ut primam nominis litteram bis esse scribendam conicerent atque e Livio L. Livium efficerent.

Nunc in *Fastis Capitolinis* sub annis 547 (207) et 550 (204) Livii, qui Hasdrubalem vicit, nomen exstat plenissime scriptum: M. Livius Salinator M. f. M. n.[20] Ex quo cognoscimus et patri Salinatoris et avo Marci praenomen fuisse, ut iam Andronicum quoque Marci praenomen accepisse veri sit simillimum[21]. Patrem vero Salinatoris, qui Hasdrubalem profligavit, fuisse existimamus eum, quem magistrum decemvirum ludis saecularibus anno 505 (249) praefuisse scimus, M. Livium M. f. M. n. Salinatorem[22].

Utriusque igitur poetae quae circumferuntur praenomina, cum incertae, ne dicamus falsae sint originis, posse concludimus cum dominorum praenominibus comparari, quin etiam exaequari, ut et M. Livius Andronicus, et C. Terentius Afer sit.

---

[15] *Brut.* 18,72 sq.: *et Atticus scribit et nos in antiquis commentariis invenimus* (quibus sub commentariis sunt qui Varronis scripta latere putent).

[16] Liv. XXIX 37,2 sq.

[17] Gellius, *N. A.* VI 7,11; XVII 21,42.

[18] Cassiodorus, *Chron.* a. a. Chr. n. 239 (MGH, auct. antiq. 11, Berlin 1894).

[19] Sex. Pompei Festi *De verb. signif.*, ed. W. M. Lindsay, Lipsiae 1913 (p. 380, 35).

[20] Cf. RE XIII 1 (1926) col. 891 sq.

[21] Ut iam Scaligerus, sed M. Salinatorem, cons. 535 (219) et 547 (207), poetae dominum et patronum ratus; cf. *Suet. rel.* ed. Reifferscheid, p. 22, app. cr.

[22] Cf. CIL I², p. 29; RE XIII 1 ut supra.

III. DE TERENTII COGNOMINE ET PATRIA

Terentium iam Volcacius Sedigitus Afrum cognominavit, in versibus illis, quos biographus in *V.* 5 laudavit:

Sed ut Afer populo sex dedit comoedias,
Iter hinc in Asiam fecit etc.

Unde desumptum etiam in *V.* 1 positum videtur esse cognomen. Quo monitus Maecius quidam[23] duos Terentios poetas fuisse scripsit, quorum alterum Fregellanum Terentium Libonem — qui quinam fuerit, quid scripserit, quo tempore vixerit, frustra quaeritur[23a] — alterum libertinum Terentium, Afrum patria, ut in auctario Donati legimus (*V.* 8).

Sed biographus etiam Carthagine natum adiecit poetam (*V.* 1). Quod ita intellegendum esse plerique contendunt: Carthagine natum, sed Afrorum, non Carthaginiensium vel Poenorum gente natum esse poetam. Qui an verum sentiant, nescimus. Hoc tantum admonemus: nullam vim habere, quae huc afferantur exempla, quibus Afrum, non Poenum demonstretur fuisse poetam: Liv. XXX 33,5: *in secunda acie Carthaginienses Afrosque et Macedonum legionem* (instruxit Hannibal); XXVIII 14,4: *mediam aciem hinc Romani, illinc Carthaginienses mixti Afris, cornua socii tenebant*; XXVIII 14,19: *iam conflixerant cornua, cum ... Poeni veterani Afrique nondum ad teli coniectum venissent*; alia. Nam et haec et quae his similia laudantur exempla ex pugnarum descriptionibus desumpta sunt. In quibus minime mirum est, quod Poeni seu Carthaginienses et Afri tamquam separatim nominantur, quandoquidem in proeliis Afri non idem atque Carthaginienses valuerunt neque quidquam plus aut Romanorum aut Carthaginiensium interfuit, quam quo quique loco in acie constituti, qui capti, qui caesi essent. Inde Fronto quoque de Carthagine capta: *In ea pugna Scipio quantum hominum Poenorum Afrorumque cepit aut occidit* etc.[24]

Nec desunt exempla, in quibus Afrorum nomine Carthaginienses simul cum Afris, quin etiam soli significantur atque Romanis opponuntur, velut Frontin. *Strateg.* I 8,11: *Dionysius, Syracusanorum tyrannus, cum Afri... traiecturi essent in Siciliam, ... Afris necesse fuit capta castella* etc. Afris — i. e. Carthaginiensibus; nam Carthaginienses, non Afri cum Dionysio bellum gesserunt. Similiter *ibid.* II 2,11: *Xanthippus cum a desperantibus iam Carthaginiensibus mercede sollicitatus animadvertisset*

---

[23] Quem nihil obstat, quominus Tarpam illum Maecium litterarum peritissimum fuisse credamus; cf. Horat., *Ars poet.* 387, et Porphyr. ad locum: *ii fere, qui scaenae scribebant, ad Tarpam hunc velut emendatorem ea afferebant.*

[23a] Sed cf. L. Strzelecki, *De Terentio Libone eiusque fragmentis*, Giornale Italiano di Filologia XII 1959, p. 193 sq.

[24] Frontonis *Epist.*, rec. S. A. Naber, Lipsiae 1867, p. 221.

Afros (i. e. Carthaginiensium exercitus) *quidem ... colles sectari, a Romanis autem ... campestria teneri, Poenos* (i. e. Carthaginiensium exercitus) *in plana deduxit.* Quo loco Frontinum videmus eosdem homines iam Poenos iam Afros appellare. Sed et Horatius Carthaginienses Afros vocavit, velut *Carm.* II 1,25 sq.: *Iuno et deorum quisquis amicior Afris* (i. e. Carthaginiensibus); *Carm.* IV 4,42: *dirus per urbes Afer* (i. e. Hannibal) ... *ceu Eurus* etc. Huc accedit, quod J. Marouzeau admonuit[25]: Carthaginiensium victoribus Africani cognomen inditum; Africam Carthaginiensium potissimum terram appellatam; a Plauto (*Poen.* 1304) mulierem Carthaginiensem amatricem Africam dictam, virum quendam, qui Carthaginiensis esse videatur, Afrum vocatum (*Caecus*, fr. 10); a Cicerone Carthaginienses iam foedifragos Afros (*De rep.* fr. inc. 7), iam foedifragos Poenos (*De off.* I 38) dictos.

Quae cum ita sint, iam et Carthaginienses videmus et Poenos a Romanis Afros dictos esse. Terentius vero Afri nomen servus accepit similiter atque ille Thrax, Phryx, Syrus, Cappadox, Aethiops, alii. Ergo et Afer, non Carthaginiensis, non Poenus, quamvis Carthagine natus.

Quisnam fuerit, qui primus Carthagine natum adderet aut cur et quo fonte usus adderet, ignoramus. Sed non a re esse censemus hoc loco admonere simile quoddam de Statio Caecilio apud Hieronymum legi: *Statius Caecilius ... natione Insuber Gallus, ... quidam Mediolanensem ferunt*[26], ubi Mediolanensem (i. e. Mediolani natum) qui addidit, ita videtur Insubrem descripsisse ut qui Afrum Carhagine natum.

Qua via Terentius Romam pervenerit, quaeritur.

Quosdam captum esse existimasse biographus apud Fenestellam invenit (*V.* 1). Sed quinam fuerint illi quidam, vix coniectura assequi possimus. Fenestella autem, qui Terentium anno 595 (159) mortuum esse crederet, et quidem iuvenem mortuum, ita ratus est: fieri non potuisse, ut Afer et Carthagine natus in bello caperetur, qui quidem et natus esset et decessisset inter finem secundi Punici belli et initium tertii. At cum Carthaginiensibus non solum Romani, verum alii quoque bella gesserunt, velut Numidae et Gaetuli. Itaque Fenestella Terentium addidit, etiamsi a Numidis captus esset aut a Gaetulis, ad ducem Romanum pervenire — nam ita codicibus exhibetur scriptum — non potuisse, nullo commercio inter Italicos et Afros nisi post deletam Carthaginem coepto.

Hoc loco quae in codicibus exstent verba, multi fuerunt, qui emendanda esse putarent et pro illo ad ducem Romanum pervenire potuisse (adducere romanum potuisse pervenire, cod. F) iam ad dominum Ro-

---

[25] *Térence*, texte établi et trad., vol. I, Paris 1947, p. 8 sq.

[26] *Chron.* 1838 = 179.

manum pervenire potuisse legerent, iam adduci Romam ibique venire potuisse, iam denique adductum Romam venire potuisse[27]. Quorum qui pro illo pervenire illud venire (i. e. venum ire) legendum putaverunt, rem acu tetigisse videntur. Nam si codicum lectionem sequeremur, necesse esset ita interpretaremur: Fenestellam ratum esse neque a Romanis Terentium capi potuisse nec, si ab aliis captus esset, ad ducem Romanum pervenire, i. e. in bello captum ad manus ducis Romani tradi potuisse, nullo commercio, i. e. nullis pactionibus aut conventis inter Italicos, veluti Romanos aut Romanorum exercitus, et Afros, veluti Numidas aut Gaetulos, nisi post deletam Carthaginem coeptis. Quae interpretatio quam difficilis sit, nemo non intellegit. Itaque multo similius veri videtur Fenestellam ita scripsisse: Terentium nec si ab aliis, Numidis vel Gaetulis, captus esset, adduci Romam atque venire potuisse, nullo commercio, i. e. nulla mercatura sive nulla mercium commutatione inter Italicos (qui emerent) et Afros (qui captos venderent) nisi post deletam Carthaginem coepta. Nam facile fieri potuit, ut scriba quidam vel qui dictaret, cum de bellis deque capto legeret, poetam nec ad ducem Romanum pervenire potuisse ipso rerum contextu deceptus intellegeret, praesertim cum etiam veniendi notio ut saepius usitata notionem veneundi in illo venire praeverteret. Quam ob rem quae codicibus exhibetur lectio: nec ad ducem Romanum pervenire potuisse poetam, utique corrupta esse videtur. Sed et Fenestellam putamus rem parum circumspexisse, cum Terentium captum adduci Romam atque venire non potuisse arbitraretur nisi iusto quodam aut legitimo commercio inter Italicos et Afros.

Romae poetam servivisse legimus Terentio Lucano senatori (*V.* 1), de quo supra disseruimus. Quem poetae dominum cum biographus — sive ille Varro fuit sive alius quidam, qui in poetae vitam illustrandam incubuit — non Terentium quendam, sed Lucanum ac senatorem nominaverit, nihil est quod de nominis et hominis veritate dubitemus. Sed quae deinde legimus: poetam ab ipso ob ingenium et formam non institutum modo liberaliter, sed et mature manu missum esse — non re cognita, sed coniectura videntur esse inventa. Nam cum poetae non defuisse ingenium et formam vel ex ipsius fabulis aut e Porcii Licini verbis[28] concludi posset, ingenium et formam causam fuisse quidam commentus est, cur poeta a domino et liberaliter institutus esset — nam liberaliter institutum fuisse fabulae testes erant — et mature manu missus. Similiter Livium, tragoediarum scriptorem, ob ingenii meritum a Livio Salinatore libertate donatum esse apud Hieronymum legimus[29]. Sed et mature

---

[27] Cf. Wessner I, p. 3.

[28] Cf. *V.* 2: *in Albanum crebro rapitur ob florem aetatis suae.*

[29] *Chron.* 1830=187.

manu missum Terentium biographus ex eo coniecit, quod omnino iuvenem decessisse scivit[30], sive illud mature ad poetae aetatem referri voluit, quem perquam iuvenem manu missum putaret, sive ad temporis spatium, quo domino servivisset, sane breve. Manu missum vero utique ante annum 588 (166) esse existimamus.

Sed nec de habitu et corpore poetae biographus scripsit nisi quae coniectura invenit. Nam quem ob florem aetatis nobilibus gratum fuisse apud Porcium Licinum invenit, eum sibi corpore gracilem animo informavit[31]; cuius de statura nihil cognovit, eum mediocri fuisse statura scripsit (*V.* 6); quem Afrum fuisse accepit, eum et colore fusco addidit (*V.* 6), haud aliter atque is, qui in *Moreto*, v. 32, ancillam Afram genus et fusco colore scripsit, et Silius Italicus (XII 617), apud quem *fuscis Africus alis* legitur[32].

IV. QUO ANNO TERENTIUS NATUS, QUO MORTUUS SIT, QUAERITUR

Terentium post editas ⟨sex⟩ comoedias egressum ⟨urbe⟩ esse neque amplius rediisse biographus scripsit Volcacio Sedigito teste usus, quem de morte poetae sic tradidisse invenit (*V.* 5):

Sed ut Afer populo sex dedit comoedias,
Iter hinc in Asiam fecit ⟨et⟩ navem ut semel
Conscendit, visus numquam est: sic vita vacat.

Et haec fere fuisse videntur, quae Volcacius de poetae morte referre sciret. Quae ab aliis tamquam accuratius ac plenius relata sunt, coniectura inventa esse vel ex ipsa coniecturarum varietate cognoscimus.

Nam dum quaerimus, cur poeta Roma discesserit, Porcium Licinum comperimus eam discedendi causam odoratum esse, quod Terentius nobiles adulatus ad summam inopiam redactus esset atque e conspectu omnium Graeciam in ultimam abisset (*V.* 2). In quo quam dubia tamen Porcius ac levi sit fide, mox demonstrabimus, cum de ipso Scipioni inimico disseremus. Nam et biographus Porcii testimonium hominis malevoli sensisse videtur, cum alia causa poetam Roma profectum esse autumaret, et quidem animi causa, sed et vitandae opinionis causa, qua videretur aliena pro suis edere.

Quae coniectura unde fluxerit, videmus: e prologis illis, ubi Terentius Luscium dictitasse prolocutus est amicorum ingenio fretum se et

---

[30] Cf. *V.* 5 et cap. IV huius dissertatiunculae.

[31] *V.* 6: *nam iuvenis, ergo gracilis, non deformis, nec macie nimia nec crassitudine corporis* (cf. etiam ThLL s. v.). Quod Varro ipse conicere potuit, cum poetae imaginem adumbrandam et *Hebdomadibus* inserendam curaret.

[32] Cf. Propert. II 33,15: *fuscis Aegyptus alumnis;* IV 6, 78: *fusca regna* (Aethiopum); Ovid. *Sappho* 35: *Andromede patriae fusca colore suae* (i. e. Aethiopiae).

nobilium opera usum fabulas scripsisse[33]. Sed Luscii maledicta cum biographus poetam sane leviter refutasse intellegeret, alia adeo causa ipsum Roma egressum esse suspicatus est: Graecorum mores et instituta percipiendi causa, quae non perinde exprimeret in scriptis (*V.* 5). Suspicionibus igitur haec et coniecturis, non rebus niti satis patet.

Similiter de loco, ubi poeta mortuus esset, alii alia tradidere. Nam Volcacius nihil de mortis loco videtur vel scripsisse vel compertum habuisse. Sed qui aetate paulo posterior fuit, Q. Cosconius, id sibi iam scire videbatur Terentium redeuntem e Graecia periisse in mari cum fabulis conversis a Menandro (*V.* 5). Alii autem poetam Stymphali, Arcadiae in oppido, mortuum esse tradiderunt — quorum in numero Porcius Licinus fuit (*V.* 2) — sive Leucadiae (?). Hic locus codicibus corruptus exhibetur, neque tamen dubium est, quin aliud quoddam oppidum, alium mortis locum suggerat. Qua rerum varietate biographi admoniti — sive Varronem sive Fenestellam sive Suetonium putaveris — nihil melius censuerunt, nisi ut quae priores de mortis loco tradidissent referrent, nec quid ipsi de iis sentirent pluribus aperirent.

Sed id quoque quaesitum est: quam ob rem poeta mortuus esset. Alii igitur morbo implicitum, alii ex dolore ac taedio amissarum sarcinarum, quas in nave praemisisset, mortem obiisse coniectaverunt (*V.* 5). Sed Q. Cosconius e Graecia cum novis fabulis redeuntem periisse scripsit: itaque biographus adicere non omisit poetam simul dolore ac taedio amissarum fabularum, quas novas fecisset, mortuum esse (*V.* 5), ut iam per singula fere persequi ac perquirere possimus, quomodo Terentii vita coniecturis aucta tamquam rerum plenior atque locupletior facta sit.

Denique quaeritur, quando Terentius mortuus sit. Nam fuerunt, qui poetam Cn. Cornelio Dolabella M. Fulvio Nobiliore consulibus, i. e. anno 595 (159), decessisse traderent (*V.* 5). Qui cum mortis annum consulum nominibus accuratissime definitum tradiderint, iam cui persuadere possint certum ac ratum tradidisse. Quamquam nihil comperimus nec qui fuerint, nec quibus testimoniis usi sint, qui illis consulibus poetam mortuum primi referrent. Quo fit, ut etiam hunc mortis annum coniectura esse inventum credamus. Nam qui apud Volcacium legit poetam, postquam sex populo dedisset comoedias — quarum postremas, *Hecyram* et *Adelphus*, ludis funebribus Aemilii Pauli datas esse, i. e. anno 594 (160), ex annalibus vel e didascaliis cognoscere potuit — Roma egressum esse neque amplius rediisse, facile coniecit proximo mortuum esse anno, quem annum adeo consulum nominibus descripsit.

Sed Cosconius poetam scripsit e Graecia cum novis fabulis conversis a Menandro redeuntem in mari periisse. Quae fabulae quot fuerint, igno-

---

[33] Cf. *Ht.* prol. v. 22 sq., *Ad.* prol. v. 15 sq.

ratur. Sed quamquam qui codicibus exhibetur numerus CVIII falsus deprehenditur[34], Cosconius tamen, quotcumque illas novas Terentium in Graecia composuisse fabulas putaret, ita putavisse videtur: poetam longius quoddam tempus in Graecia commoratum esse, dum fabulas conficeret. Quod idem illum quoque putavisse conicimus, qui poetam dolore ac taedio amissarum fabularum, quas in Graecia fecisset, mortuum esse censeret.

Quae cum ita sint, iam videmus nihil ex iis, quae de Terentii morte tradita sint, certum aut ratum haberi posse nisi hoc unum: poetam Roma in Graeciam profectum esse neque amplius in urbem revertisse. Sed quam diu extra Romam vixerit, quo loco, quove modo et quo mortuus sit anno, nequaquam certo statuere possumus.

Sed biographus credidisse videtur poetam mortuum esse anno 595 (159), Roma autem profectum nondum quintum atque vicesimum egressum annum (*V.* 5). Nam etsi codices iam incesimum (cod. A) exhibent, iam vigesimum (cod. T), iam trigesimus (cod. F) aut XXX (cod. V), vix dubium esse arbitramur, quin vicesimum vel vigesimum legendum sit. Nam biographus, quamvis Fenestellam vidisset ita iudicavisse: non potuisse Terentium Scipioni Laelioque corporis gratia conciliatum esse, qui utroque maior esset natu, tamen iudicio eius diffidens statim et Nepotem admonuit tradidisse omnes aequales fuisse, et Porcium Licinum pluribus verbis de mutua eorum consuetudine suspicionem fecisse (*V.* 2). Ex quo apparet biographum ad Nepotis Porciique sententiam inclinasse et Terentium Scipionis Laeliique aequalem duxisse. Scipionem igitur scimus natum esse anno 569 (185) exeunte vel 570 (184) ineunte, eodemque tempore etiam Terentium natum esse biographus putavisse videtur atque illud nondum quintum et vicesimum egressum annum ita scripsisse, ut viginti quinque annis ad 570 additis numerum efficeret anni, quo Terentium mortuum crederet; qui fuit annus 595 (159). Legendum igitur putamus hoc loco vicesimum, non tricesimum. Nam id demum biographo insolitum quoddam ac dignum visum est, quod commemoraret: Terentium sane iuvenem nequedum quintum et vicesimum egressum annum iam et fabulas sex dedisse et brevi tempore post mortuum esse.

Quibus testimoniis aut argumentis Fenestella usus Terentium Scipione et Laelio natu maiorem fuisse, contenderet Suetonius referre omisit aut nulla, quae referret, argumenta apud eum invenit. Nam si quae graviora invenisset, fortasse considerasset, nec Porcii malevoli, quamvis aetate prioris, et Nepotis respiceret sententiam, praesertim cum quod Nepos scripsisset aequales omnes fuisse, non stricto, ut dicitur, sed latiore quodam intellegere posset sensu, quo quidem Cicero in *Bruto*

---

[34] Cf. F. Ritschelii In *Vitam Ter.* comment., ut supra, p. 519.

(74,258) — ut hoc utamur exemplo — Pacuvium et Caecilium Scipionis Laeliique aequales appellavit, quamvis aetate multum inter se differrent. Sed Fenestella aut Terentium cum aliis illius temporis poetis contulit et quoniam triginta fere annos natos aut hoc plus primas dedisse eos fabulas invenisset, simili censuit aetate Terentium fuisse, cum primas daret fabulas, aut — quod veri est similius — Santrae verbis monitus, qui Scipionem et Laelium adulescentulos fuisse scripsisset, cum Terentius comoedias componeret, poetam existimavit et Scipione et Laelio natu fuisse maiorem.

V. DE SCIPIONE ET LAELIO TERENTII AMICIS

Vitae capite quarto biographus non obscuram esse famam annotavit adiutum Terentium in scriptis a Laelio et Scipione eamque ipsum auxisse numquam nisi leviter refutare conatum.

Quae fama unde exstiterit, ex ipsius discimus poetae prologis. Nam malevolus vetus poeta — quem Luscium Lanuvinum fuisse Donatus est testis[35] — cum Terentium aemulum a fabulis componendis deterrere vellet, repente ipsum ad studium se adplicasse musicum dictitavit amicorum ingenio fretum, haud natura sua[36]. Quam suspicionem poeta vere leviter refutavit, cum populi arbitrio atque existimatione contentus nihil ipse de se diceret, id tantum oraret, ne plus apud populum iniquorum quam aequorum posset oratio. Ex his apparet Terentium satis persuasum habuisse populum sibi benevolum esse neque ignorare Luscium, quae sibi obiecisset, iniquum atque invidum obiecisse.

Quibus de amicis Luscius cogitaverit aut quos suspicati sint, qui prologi verba in theatro audirent, quosque in privatis et secretis sermonibus nominaverint, parum liquet. Sed minime dubium videtur, quin iidem fuerint, de quibus poeta plura in *Ad.* prol. 15 sq. commemoravit:

Nam quod isti dicunt malevoli: homines nobiles
Hunc adiutare assidueque una scribere,
Quod illi maledictum vehemens esse existumant,
Eam laudem hic ducit maximam, quod illis placet,
Qui vobis univorsis et populo placent,
Quorum opera in bello, in otio, in negotio,
Suo quisque tempore usust sine superbia.

Quae cum legimus, poetam videmus minime ignorasse, quosnam Luscius sub nomine amicorum, quos vocaret, intellegi vellet homines. Sed ne hoc quidem loco Terentius Luscii suspiciones vehementius refu-

---

[35] Cf. Wessner I, p. 41, 43, 270; II 350 sq.

[36] *Ht.* prol. 22 sq.

tare conatus est, immo quod Luscius maledictum esse existimaret, id sibi laudi esse maximae palam iactavit atque gloriatus est, quod nobilibus placeret, qui omnibus placerent, quorum opera sua quisque in necessitate usus esset neque id sibi pudori aut dedecori duceret.

Terentium igitur videmus hoc Luscii maledicto minime esse perturbatum, immo commodum habuisse rem in theatro iterum attingere, non ut obiecta refelleret, sed ut homines illos nobiles apud populum laudaret et se illis gratum ac familiarem ostentaret. Quodsi biographus suspicatus est Terentium Roma discessisse vitandae opinionis causa, qua videretur aliena pro suis edidisse (*V.* 5), consilia eius vere non intellexisse se ipsum coarguit.

Quos Terentius non nominaverat amicos, homines nobiles, eorum nomina posteri, cum coniectura assequi conarentur, inter viros quaerebant, quos in studiis ac litteris versatos novissent (*V.* 4). Sed primus ille, quem scimus poetae amicos nobiles nominavisse, Porcius Licinus, fabulis ac maledictis nisus, quae nobilibus infesta et inimica in hominum ore fuisse videntur, Terentio exprobrabat, non quod nobilium opera in fabulis componendis usus esset, sed quod eos esset adulatus. Quod ex ipsius versibus discimus, quos biographus perscripsit (*V.* 2):

Dum lasciviam nobilium et laudes fucosas petit,
Dum Africani vocem divinam inhiat avidis auribus,
Dum ad Philum se cenitare et Laelium pulchrum putat,
Dum se amari ab his credit...
... in Albanum crebro rapitur ob florem aetatis suae,
Suis postlatis rebus ad summam inopiam redactus est.
Itaque ex conspectu omnium abiit Graeciae in terram ultimam,
Mortuust Stymphali, Arcadiae ⟨in⟩ oppido. Nil P⟨ublius⟩
Scipio profuit, nil illi Laelius, nil Furius,
Tres per id tempus qui agitabant nobiles facillime.
Eorum ille opera ne domum quidem habuit conducticiam,
Saltem ut esset, quo referret obitum domini servolus.

Quos versus Porcius sine dubio Terentii verba irridens composuit. Nam quos Terentius, *Ad.* prol. 15 sq., nobiles laudaverat, de iis adulandis Porcius Terentium castigavit; quam sibi laudem Terentius dixerat maximam ducere, ei Porcius alludens fucosas scripsit petisse Terentium laudes; quorum opera Terentius declamaverat quemque usum esse, eorum opera Porcius animadvertit Terentium ne domum quidem habuisse etc.

Sed Porcium videmus non tam Terentium de amicitia nobilium accusavisse quam ipsos nobiles odisse, ipsis lasciviam crimini dedisse. Qui nobilium insectator cum saeculo ante Chr. n. II exeunte vixisset, haud inepte quidam iudicaverunt ipsum Marii asseclam, Marianarum partium

fuisse socium[37]. Quamquam Porcius non solum nobilibus infestus fuisse videtur, sed Scipioni imprimis eiusque familiaribus nobilibus infestus. Nam Scipionis gratiam quod Terentius appetivisset, aegre tulit; Scipioni eiusque amicis crimini dedit, quod poeta ad summam inopiam redactus esset; in eosdem quominus inveheret, nihil sibi obstare sensit, quod Scipio tum, cum Terentius fabulas scripsit, nondum Africani cognomine ornatus erat; quod nemo eorum, quos nominavit, neque Scipio, neque Laelius aut Furius, eo tempore in re publica multum poterant, nedum tantum, ut nobiles facillime agitarent; quod denique Terentius non inopia coactus Roma egressus est. Nam alios tradidisse legimus poetam et filiam reliquisse, quae postea equiti Romano nupsisset, et hortulos XX iugerum. Quam ob rem ipse biographus eo magis mirari se addidit, quid sibi Porcius vellet, cum nihil poetae Scipionem, nihil Laelium profuisse, nihil Furium scriberet (*V.* 6).

Porcius igitur tamquam prae odio atque inimicitia mentis suae parum compos vera cum fictis ita permiscuit, ut in iis, quae scriberet, occasione in Scipionem et nobiles invehendi usus esse potius quam fidem ac veritatem quaesivisse videatur.

Quae cum ita sint, Porcium existimamus non Marianum modo, sed Gracchanum Scipionis eiusque amicorum adversarium fuisse acerrimum. Gracchis enim constat et Scipionem infestum fuisse et Laelium. Nam Scipionem scimus non solum Tiberium iure caesum dixisse[38], sed etiam cum Carbo, tribunus plebis, rogationem tulisset, ut eundem tribunum plebi, quoties vellet, creare liceret, rogationem gravissima oratione dissuasisse[39]. Laelius autem in eorum fuit numero, qui de Tiberii Gracchi interfecti sociis persequendis consulerent. Deinde una cum Scipione Papirii Carbonis legem illam de tribunis reficiendis dissuasit[40]. Unde etiam C. Graccho offensus est. De Gracchorum legibus quid Furius senserit, qui anno 618 (136) consul fuit, nescimus. Sed minime est dubium, quin una cum utroque amico ab optimatium partibus steterit.

Fuisse igitur Porcium Licinum Scipioni eiusque amicis, fuisse nobilibus inimicum neque sine ira aut odio de iis scripsisse satis patet. Quod eo magis manifestum fit, cum quae Polybius de Scipionis moribus optimis tradidit, legimus: „alios moribus corruptis in meretrices effusos, alios in pueros delicatos, quos talento emerent, vitam egisse inhonestam, Scipionem continentiae sibi laudem quam maxime comparavisse, maiorum mores et virtutes coluisse"[41].

---

[37] Cf. M. Schanz—C. Hosius, *Gesch. d. röm. Lit.*, Bd. I[4], München 1927, p. 165.
[38] Liv. *perioch.* LIX.
[39] Ibid.
[40] Cic. *Lael.* 25, 96.
[41] *Hist.* XXXII 9 sq.

Polybium constat ipsum Scipioni tamquam praeceptorem fuisse, scriptorem autem multa ita enarravisse, ut posteros non solum doceret, sed etiam educaret. Nihil tamen esse putamus, cur iis scriptoris verbis fidem abrogemus aut imminuamus laudique potius ac moribus informandis ea quam veritati inservire suspicemur. Nam Romanorum mores bello Macedonico confecto corruptos esse concedimus, neque Porcium existimamus iniuria nobiles ob lasciviam carpsisse, Scipionem tamen et Laelium et Furium praeterquam apud Porcium nusquam vitae aut morum ignominia notatos invenimus.

Haec igitur videtur Porcius habuisse, quae de nobilibus Terentii amicis scriberet. Quos quamquam recte Scipionem et Laelium fuisse coniecit, nihil tamen suis versibus de iisdem poetae in fabulis componendis adiutoribus annotavit. Neque quidquam in reliquo carmine de ipsis tamquam fabularum Terentianarum auctoribus annotavisse eum ex eo colligimus, quod biographus, ut famam fuisse ostenderet adiutum Terentium in scriptis a Laelio et Scipione, scriptorum posteriorum, Memmii et Nepotis, non Volcacii Sedigiti aut Porcii Licini aut Cosconii, qui Terentii temporibus propiores fuerunt, usus est testimoniis.

Sed C. Memmium scripsit in oratione pro se ita dixisse: P. Africanum a Terentio personam mutuatum, quae domi lusisset ipse, nomine illius in scaenam detulisse. Quam orationem Memmium scimus anno 700 (54) habuisse, cum de ambitu postulatus esset[42]. Unde igitur illud: Scipionem, quae domi lusisset ipse, Terentii nomine in scaenam protulisse Memmius deprompsit? Sine dubio e fama illa, cuius Luscius auctor fuit, Terentium amicorum ingenio fretum comoedias scripsisse, nobilium opera usum esse. Nobiles autem illos, Terentii amicos, Porcius nominavit morum causa insectatus. Sed et Scipionem et Laelium litteris studuisse satis constabat. Ergo Scipionem et Laelium Terentii in scribendo adiutores, quin etiam comoediarum eius auctores fuisse perquam facile est coniectura inventum.

Memmius Scipionem, Nepos Laelium nominavit. Nam Nepotem scripsit biographus dixisse: auctore certo se comperisse C. Laelium quondam in Puteolano Kalendis Martiis admonitum ab uxore, temperius ut discumberet, petisse ab illa, ne interpellaretur, seroque tandem ingressum triclinium dixisse non saepe in scribendo magis sibi successisse, deinde rogatum, ut scripta illa proferret, pronuntiasse versus, qui essent in *Heautontimorumeno* (723):

Satis pol proterve me Syri promissa huc induxerunt.

---

[42] Cf. *Orat. Rom. fragm.*, coll. H. Malcovati, vol. III, Aug. Taurinorum 1930, p. 29 et 124.

Quae quamvis per singula enarrata fide digna videantur, curiosius tamen composita esse deprehenduntur quam ut nullam moveant suspicionem ficta esse atque inventa. Nam id quidem nemo non animadvertit versus, quos Nepos Laelium pronuntiasse fecerit — quorum biographus primum attulit — ex *Heautontimorumeno* atque ex ea potissimum fabula desumptos esse, cuius in prologo Terentius primum commemoraverit Luscium dictitasse se amicorum ingenio fretum repente ad studium accessisse musicum. Praeterea, cum ea fabula anno 591 (163) scaenae data sit, quisnam fuerit, quaerimus, certus ille auctor, ex quo Nepos, qui centum fere annis post Terentium vixit, omnia illa comperta habere posset atque accuratissime enarrare. Qui fidem sibi conciliandam sentit auctoris certi testimonio ac praesidio, ipse rei suae incertum se esse ostendit. Nec mirum, quod et Santra dubitavit, an vera essent, quae Nepos Memmiusve rettulissent (*V.* 4), et Cicero in epistula anno 704 (50) ad Atticum data (VII 3,10) non sine dubitatione scripsit fuisse quosdam, qui putarent propter elegantiam sermonis Terentii fabulas a C. Laelio scribi. Nec minus cautus Quintilianus Terentii scripta animadvertit, licet ad Scipionem Africanum referrentur, esse tamen in suo genere elegantissima[43].

Sed et illud Nepotis verbis fidem adimere videtur, quod Laelium finxit in Puteolano quodam *Heautontimorumeni* versus scripsisse, quem fundum Laelii fuisse nullo praeterea testimonio confirmatur, immo prope Formias ei villam fuisse satis constat[44].

Nam id quidem et Memmius neglexisse videtur neque Nepos respexisse Terentium in *Ad.* prologo de nobilibus locutum esse, quorum opera in bello, in otio, in negotio suo quisque tempore usus esset. Quod Santra praecipue animadvertit et Terentium existimavit aut nullius opera in scribendo usum esse aut si quibus adiutoribus indiguisset, non tam Scipione et Laelio uti potuisse, qui tunc adulescentuli fuissent, quam C. Sulpicio Gallo, homine docto et quo consule initium fabularum dandarum fecisset, vel Q. Fabio Labeone et M. Popillio, consulari utroque ac poeta; ideo prologum non iuvenes designare, qui poetam adiutare dicerentur, sed viros, quorum operam et in bello et in otio et in negotio populus esset expertus (*V.* 4).

Adulescentulos igitur Santra Scipionem et Laelium tum fuisse animadvertit, cum Terentius fabulas scriberet, sed non tam adulescentulos, qui poetam in scribendo adiutare non possent, quam quorum opera populus in bello, in otio, in negotio, nondum usus esse posset. Itaque alios quaerendos censuit nobiles, qui utrumque possent: et poetae adiutores

---

[43] *Inst. orat.* X 1,99.

[44] Cf. RE XII 1 (1924) col. 404.

fuisse, et civium gratiam beneficiis meruisse. Sed ut Scipionem et Laelium parum felici coniectura esse inventos arbitratus est, ita quos ipse invenit — C. Sulpicium, qui anno 588 (166) consul fuit, Fabium Labeonem, qui consul anno 571 (183) fuit, M. Popillium, qui consul anno 581 (173) fuit — non satis posterioribus commendavit. Nam et Quintilianus, qui post Santram fuit, ad Scipionem — ut supra commemoravimus — referri Terentii scripta animadvertit, et grammaticus ille idem censuit, qui in auctario Donati Vallegium quendam annotavit in actione dixisse Scipionis fabulas edidisse Terentium:

Hae, quae vocantur fabulae Terentii,
Cuiae sunt? Non has, iura qui populis dabat
Summo ⟨...⟩ honore affectus fecit fabulas?

Quae verba quonam sint vero ac genuino collocanda ordine, quamvis parum liqueat[45], sententiam tamen minime depravatam aut obscuram videntur exhibere.

Sed Vallegii nomen obscurum. Quod ut illustrarent, alii alia proponebant[46]. Nec defuerunt, qui Volcacium legendum putarent[47] et versus illos ex eodem existimarent esse depromptos poemate, ex quo etiam Suetonius in *Vita Terentii* (3; 5) quaedam laudasset. Sed apud Suetonium Volcacii nomen minime corruptum codicibus exhibetur[48], nec facile intellegi potest, cur hoc denique et quidem tertio loco obscurum cui fuerit. Ceterum si iam Volcacius de Scipione Terentii in scribendo adiutore mentionem fecisset, Suetonius hunc potissimum, aetate longe priorem, non Memmium testem in eam rem citasset. Quod cum non fecerit, auctorem illum, sive poetam sive grammaticum, qui sub Vallegii nomine latuerit, necesse est existimemus post Memmium vixisse. Cuius testimonium Suetonius, quia Memmii testimonio posterius habuit, afferre omisit.

---

[45] Quae ut versibus restituerent, quos senarios iambicos esse nemo non sentit, multi magnoque studio elaboraverunt; cf. F. Ritschelii In *Vitam Ter.* comment. p. 531 sq. Nos ita fere legenda esse suspicamur, ut supra proposuimus. Neque enim dubium esse videmus, quin in illo retentibus, quod codicibus exhibetur, Terentii nomen depravatum lateat; cf. Wessner I, p. 10.

[46] Manus recentior cod. A delevit „le“, ut Valgius esset; nam C. Valgium Rufum poetam constat Augusti temporibus plura conscripsisse opera. Similiter A. G. Amatucci, Rivista di Filologia e d'Istruzione Classica XLI 1913, p. 223 (Valgius in cantione). Cf. etiam M. Schanz—C. Hosius, *Gesch. d. röm. Lit.*, Bd. II⁴, München 1935, p. 173 sq. et 546 (7. Vagellius).

[47] F. Buecheler, quem secutus est F. Leo, Rhein. Mus. XXXVIII 1883, p. 321; H. Funaioli, *Gramm. Rom. fragm.*, vol. I, p. 84; H. Bardon, *Litt. lat. inconnue*, Paris 1952, p. 130.

[48] *V.* 3: volcatius cod. V, vulcatius A, T, F; *V.* 5: vulcatius A, T, F.

Santram vero Terentii verba putamus diligentius interpretatum esse ac religiosius quam aut tempus aut locus postularet. Nam cum *Adelphoe* fabula ludis funebribus Aemilii Pauli scaenae data sit, Terentium videmus consulto ac meditatum ea potissimum occasione malevoli poetae maledicta refutasse ac de nobilibus, qui se in scribendo adiutarent, mentionem fecisse, ut et nobilium laudes prologo insereret et se ipsis gratum non ineleganter ostentaret.

Quos igitur nobiles populo placere tum maxime praedicasset aut quorum opera suo quemque tempore in bello, in otio, in negotio usum esse commemorasset, quos denique laudibus extulisset nisi eos, quos ludis funebribus Aemilii Pauli laudari deceret?

Itaque populum existimamus prologi verba de nobilibus sic accepisse, ut praesentibus in theatro Scipione Fabioque Aemilianis, qui ludorum auctores fuerunt, sed et Laelio Furioque eorum amicis, maximis plausibus cum Aemilio Paulo, qui naturalis Scipionis Fabiique fuisset pater, summam gratulationem significaret, tum Scipioni Africano maiori, cuius Scipio Aemilianus nepos per adoptionem factus esset, et Fabio illi Cunctatori, cuius Fabius Aemilianus pronepos videtur factus esse, summas beneficiorum memoria gratias ageret. Scipionis autem Africani maioris amicissimum fuisse constat C. Laelium maiorem, Laelii nostri patrem, multis in bello rebus gestis et victoriis insignem.

Quae cum ita sint, minime dubium esse apparet, quin quos Luscius Lanuvinus poetae in scribendo adiutores esse suspicaretur iidem fuerint, quos et Porcius Licinus de poetae amore infestus ac malevolus accusaret, et posteri tamquam fabularum Terentii auctores iam rerum incerti ac dubitantes commemorarent, iam creduli curiosius diffamarent, Scipionem Aemilianum imprimis et Laelium, nobiles.

Cracoviae

CORNELIUS GALLUS
POET AND STATESMAN

By

LIDIA WINNICZUK

Gaius Cornelius Gallus holds a distinguished position in the Roman letters, and he owes it to Virgil and Ovid that his name has not fallen into oblivion. In Ovid's poetry several references to Gallus and his work are made. Ovid, too, made a list of elegiac poets, placing in it Gallus as the precursor of them. His name is followed by those of Tibullus, Propertius and Ovid himself. The latter, too, writes appreciatively of Gallus' poetry[1].

Ovid, who was much younger than Gallus and who liked to think a world about his own poetry, valued highly that of his fellow poet. This fact alone may indicate that, what he wrote, was by no means any second-rate stuff. Ovid did not hesitate to attribute equal worth and distinction to the poetry of his predecessor, classifying Gallus as first rank elegist. This, too, is the best indication that his elegies had enjoyed an extraordinary popularity in Rome long after the poet's death.

It is, however, an astonishing fact, which can hardly ever be fully explained, that in spite of this obvious superior qualities and values Gallus' poetry has not been preserved, unlike the works of his followers. Not a wholly adequate answer to this puzzling question must be sought in the life of the poet, and partly too, in the conditions of his times.

Yet, it seems necessary to have a closer look at Gallus and his circle. For, it is by no means enough to say, that „as a friend of Octavian he succeeded in making a rapid career".

C. Cornelius Gallus, Cn. filius, was born at Forum Iulii (probably Narbonense[2]) about 69—68 B.C. He was senior to Horace and Octavian, and junior to Virgil. He came of a poor family *infima fortuna* (Suet. *Aug.* 66), though this remark had better be taken with a grain of salt, if we think of Horace's „small fortune" and of Tibullus speaking about his *egestas*[3].

---

[1] Ovid. *Amor.* I 15, 29—30; III 9, 64; *Ars am.* III 334, 537; *Rem. am.* 765; *Trist.* II 445; IV 10, 53; V 1, 17.

[2] R. Syme, *The Origin of Cornelius Gallus*, Classical Quarterly 1938, p. 39—40; cf. H. Bardon, *La littérature latine inconnue*, II, Paris 1956, p. 34, note 2.

[3] V. d'Agostino, *Sul concetto di povertà e di ricchezza negli scrittori antichi*, Rivista di Studi Classici V 1957, p. 236—247.

Gallus went to school, as it is known, in Rome and found among his schoolfellows his future friends and patrons. It is quite probable that he had attended the lectures of Epidius, the famous rhetorician who taught the most illustrious Romans, Mark Antony and Octavian himself[4]. In the *Vergilii Vita Bernensis* we read that Virgil, too, was the disciple of Epidius[5], and according to Probus Cornelius Gallus was Virgil's schoolfellow[6]. In the early 50, still in their schooldays all three: Gallus, Virgil and Octavian were probably friends; Gallus and Virgil attracted to each other through their common literary interests.

This is all we know about Gallus' young years. He made his first appearance in political life after the death of Cicero. His name was tied with that of Asinius Pollio. After the battle of Philippi the farms in the districts of Cremona and Mantua were to be allotted to the soldiers of the triumvirs. This decree, as it were, also concerned Virgil[7]. Owing to the good services of his powerful friends, Gallus being one of them, Virgil recovered his estate about 42[8]. The poet expressed his gratitude to his protectors in his *Bucolics*. Gallus was a friend of Asinius Pollio, too, and occasionally, though he was quite a young boy, would mix up with Cicero and his set; this is, at least what we learn from Asinius Pollio himself[9]. Asinius Pollio and Gallus helped Virgil to recover his estate. Another interesting point will be to consider the manner in which Virgil was helped by Gallus in recovering his property, as the sources are at variance on this subject. Two suggestions may be considered here. Either Gallus interfered on behalf of Virgil directly, or he was a member of the „Land Distributing Commission"; the latter hypothesis seems to be more correct. Gallus was on the Commission but he probably officiated outside

---

[4] Suet. *de rhet.* 4: *M. Epidius... ludum dicendi aperuit docuitque inter ceteros M. Antonium et Augustum.*

[5] *Vergilius studuit apud Epidium oratorem cum Caesare Augusto.*

[6] Probus, in Verg. *Buc.*, p. 328,2 (Hagen): *Vergilius insinuatus Augusto per Cornelium Gallum, condiscipulum suum.* Cf. Donat. Auct. 38: *Gallum oratorem clarum et poetam non mediocrem miro amore dilexit Vergilius.*

[7] Verg. *Ecl.* IX 28: *Mantua, quae miserae nimium vicina Cremonae...* we read Servius' comments upon these words: *non propter civium culpam, sed propter vicinitatem.*

[8] *Vita Verg.* Donat. (Suet. *Rel.* 19[30]): *ad Bucolica* (scil. Vergilius) *transiit, maxime ut Asinium Pollionem, Alfenum Varum et Cornelium Gallum celebraret, quia in distributione agrorum, qui post Philippensem victoriam veteranis triumvirorum iussu trans Padum dividebantur, indemnem se praestitissent.* The author of the *Vita Monacensis* (10) asserts that these events had occurred at a latter date. He places them in the period successive to the battle of Actium. This date however cannot be correct, especially when we bear in mind the date of writing the *Bucolics*.

[9] Cicero, *ad fam.* X 31,6; cf. *ib.* X 32,5 extr. dated 8 of June 43: *praetextam, si voles legere, Gallum Cornelium, familiarem meum poscito.*

the districts of Cremona and Mantua; he allotted farms in other *municipia*, where the estates were not subject to confiscation and their owners were required only to pay an extra land-tax[10]. If this was true, Gallus must have known the officials from other districts and was probably able to obtain Octavian's permission for returning the landed property to Virgil.

It seems that this assumption cannot be entirely groundless. Since his early years the poet had shown that he had the makings of a politician and diplomat. In the course of time these talents had developped. In later political events we see him among the emperor's nearest friends. We know, too, that he had long remained in the service of Octavian. We may safely assume that the above mentioned administrative duties marked the beginnings of his political career. During the years 42—31 we see him in the camp of the *princeps*' followers. In this connection it is worth mentioning in passing that Virgil could have written the tenth eclogue before a certain military action in which Gallus was to participate. During the Egyptian War and in the final stage of the feud between Octavian and Mark Antony the poet was appointed general of Octavian's troops. During the Egyptian War the part he had played in it was rather considerable.

When Antony halted on the Egyptian western frontier at Paraitonion he sent order that four legions garrisoning at Kyrene be led by Pinarius Skarpos. The latter, who till then had been the follower of Mark Antony, came into contact with Gallus. He entrusted him with his legions, and murdered the envoys sent to him by Antony. With his enlarged army Gallus was able to capture and sack Paraitonion. In the next year Mark Antony attempted the recovery of the city. To achieve this aim he resorted to cunning. He tried to win Octavian's soldiers over to his own camp by means of bribes and gifts. On observing these moves Gallus ordered to keep the gates of the city locked in order to frustrate any such contacts with the messangers of Antony. When the latter came up to the walls of the city and was still intent on continuing his campaign for winning more and more supporters, Gallus ordered his trumpeters to blow their trumpets with all their might; the aim of these loud blasts was to deafen Antony's voice and spoil the effect of his message. He had succeeded in his design. Not a single word had reached the ears of

---

[10] Schol. Donat. Verg. *Ecl.* V 64: *qui* (scil. Gallus) *a triumviris praepositus fuit ad exigendas pecunias ab his municipiis, quorum agri in transpadana regione non dividebantur.* cf. Donat. Auct. 63(96): *sed postea et per Maecenatem et per triumviros agris dividendis Varum, Pollionem et Cornelium Gallum fama carminum commendatus Augusto* (scil. Vergilius); cf. *Vita Probi*, p. 323: *restitutus* (Vergilius) *beneficio Alfeni Vari, Asinii Pollionis et Cornelii Galli, quibus in Bucolicis adulatur.*

the soldiers, and Antony did not succeed in the recovery of the city. His fleet, too, was partly destroyed, the ships in the port being burnt and sunk[11].

It was Gallus again who negotiated on behalf of Octavian with Cleopatra after her final defeat[12]. All his evidence indicates that Octavian confided in the poet's diplomatic talents.

For the services that he had rendered to the princeps and for his talents distinguishing him as politician, diplomat and general, Octavian appointed Gallus governor of the new Egyptian province (*praefectus Aegypti*)[13]. This honour crowning his former successes led to his final disaster. As *praefectus Aegypti* Gallus had assumed serious responsibilities upon himself. Besides, the peaceful activities of administrative character tending to establish order in the newly annexed province the poet supervised the regular levying and collecting taxes for the Roman *fiscus*, and the performances of duties by Roman officials. Besides all these tasks Gallus was called upon to handle various conflicts. Once or twice he was expected to make a stand against revolts of Egyptian people who took arms and led war against the conquerors, resisting in several

---

[11] Cassius Dio LI 9: ...μαθὼν ὁ Ἀντώνιος ὅτι Κορνήλιος Γάλλος τό τε τοῦ Σκάρπου στράτευμα παρείληφε καὶ μετ' αὐτῶν τὸ Παραιτόνιον ἐξαίφνης παρελθὼν κατέσχηκεν ... ἐπὶ ἐκεῖνον ἐχώρησεν ὡς μάλιστα μὴν ἀκονιτὶ τοὺς στρατιώτας προσθησόμενός, ...εἰ δὲ μή, βίᾳ γε χειρωσόμενος ἅτε καὶ δύναμιν πολλὴν καὶ ναυτικὴν καὶ πεζὴν ἐπαγόμενος. οὐ μέντοι οὐδὲ διαλεχθῆναι τι αὐτοῖς ἠδυνήθη, καίπερ πρός τε τὸ τεῖχος προσελθὼν καὶ γεγωνὸν βοήσας. ὁ γὰρ Γάλλος τοὺς σαλπικτὰς συνηχεῖν κελεύσας οὐδὲν οὐδενὶ ἐσακοῦσαι ἐπέτρεψε, καὶ προσέτι καὶ ἐπεκδρομῇ αἰφνιδίῳ ἔπταισε καὶ μετὰ τοῦτο καὶ ταῖς ναυσὶν ἐσφάλη κτλ. Cf. Orosius VI 19,15: *Interea Cornelius Gallus praemissus a Caesare quattuor legiones, quas Antonius apud Cyrenas praesidii loco constituerat, suscepit in fidem atque inde Parethonium, primam Aegypti a Libyae parte civitatem, victo cepit Antonio ipsumque continuo apud Pharum vicit.*

[12] Plutarch, *Antonius* 79,1: Ὡς δὲ κατιδὼν τὸν τόπον ἀπήγγειλε Καίσαρι, Γάλλος μὲν ἐπέμφθη πάλιν ἐντευξόμενος αὐτῇ καὶ πρὸς τὰς θύρας ἐλθὼν ἐπίτηδες ἐμήκυνε τὸν λόγον. Ἐν τούτῳ δὲ Προκλήιος κλίμακος προστεθείσης διὰ τῆς θυρίδος εἰσῆλθεν, ἣ τὸν Ἀντώνιον αἱ γυναῖκες ἐδέξαντο. Καὶ πρὸς τὰς θύρας αὐτὰς εὐθὺς, αἷς ἡ Κλεοπάτρα παρειστήκει προσέχουσα τῷ Γάλλῳ, κατέβαινεν ὑπηρέτας ἔχων δύο μεθ' αὐτοῦ.

[13] Strabo XVII 819,53: Γάλλος μὲν γε Κορνήλιος, ὁ πρῶτος κατασταθεὶς ἔπαρχος τῆς χώρας ὑπὸ Καίσαρος. Cf. Cassius Dio LI 17,1: ἐκ δὲ τούτου τήν τε Αἴγυπτον ὑποτελῆ ἐποίησε καὶ τῷ Γάλλῳ τῷ Κορνηλίῳ ἐπέτρεψε· [πρός τε γὰρ τὸ πολύανδρον καὶ τῶν πόλεων καὶ τῆς χώρας καὶ πρὸς τὸ ῥᾴδιον τό τε κοῦφον τῶν τρόπων αὐτῶν, τήν τε σιτοπομπίαν καὶ τὰ χρήματα, οὐδενὶ βουλευτῇ οὐχ ὅπως ἐγχειρίσαι αὐτὴν ἐτόλμησεν, ἀλλ' οὐδὲ ἐνεπιδημεῖν αὐτῇ ἐξουσίαν ἔδωκεν, ἄν μή τινι αὐτὸς ὀνομαστὶ συγχωρήσῃ. Suet. *Aug.* 66: *Cornelium Gallum... ad praefecturam Aegypti provexerat.* Cf. Ammian. Marc. XVII 4, 5; Servius, *ad Ecl.* X 1; Ruf. Fest. 13; Eutr. VII 7 = Hier. 1985, 1990; Isid. *Etymol.* VI 10, 5. A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten in der römischen Kaiserzeit,* (Dissertationes Bernenses), Bernae 1950, p. 14—16; O. W. Reinmuth, *The Prefect of Egypt from Augustus to Diocletian,* Leipzig 1935.

risings the Roman yoke. Strabo describes the rising of Thebes[14]; his record is confirmed by a trilingual inscription which has been found at Philae; it is written in hieroglyphs, Greek and Latin. In the first year of Gallus' office a revolt broke out (cf. Eus. Hieron. 1990), which he suppressed in fifteen days. According to Ammianus Marcellinus and Jerome the heavy taxation drove the population to rise against the Roman rule. Gallus captured five towns: Thebes, Boresis, Keramike, Diospolis Megale (= Thebes) and Phieon. The leaders of the rebellion were sentenced to death.

Next Gallus with his army advanced beyond the first cataract moving southward beyond the Egyptian frontier. He received in audience the envoys of the king of Ethiopia and appointed viceroy in the neighbourly state Triakonteschoinos. From Strabo we learn that in a very short time he captured Heroonpolis till then remaining in the hands of the rebels. Whether this victory took place at an earlier or later date than the revolt of Thebes, is not known. These particulars, as Strabo records them, find reflection in the eulogistic inscription from Philae, commemorating Gallus' military exploits[15].

It has been said that the poet did not long enjoy his triumph. Either successes went to his head, or he went „native", that is he began to rule in dictatorial manner, resorting to all means that might strengthen his power. It is probable that by exerting stricter and more authoritorian rule he followed by these measures the principles of Rome's aggressive policy; or, it may be true that the propensity for self-idolatry had grown on him; statues in his honour were erected; his services and merits were inscribed on the Pyramids. Cassius Dio and the tablet from Philae enumerate his gallant actions during the war. Moreover, on the tablet of Philae the figure of a rider is carved, which according to Wilcken's opinion represents not the princeps but Gallus himself[16]. To honour his admini-

---

[14] Strabo XVII 819, 53: [Γάλλος Κορνήλιος] τήν τε Ἡρώων πόλιν ἀποστᾶσαν ἐπελθὼν δι' ὀλίγων εἷλε, στάσιν γε γενηθεῖσαν ἐν τῇ Θηβαΐδι διὰ τοὺς φόρους ἐν βραχεῖ κατέλυσε.

[15] The emended Latin text reads as follows: *C. Cornelius Cn. f. Gallus, eques Romanus, post reges a Caesare Deivi f. devictos praefectus Alexandreae et Aegypti primus, defectionis Thebaidis intra dies XV, quibus hostem vicit bis acie, victor, V urbium expugnator: Boreseos, Copti, Ceramices, Diospoleos Megales, Ophieu, ducibus earum defectionum interfectis, exercitu ultra Nili catarhactam transducto, in quem locum neque populo Romano neque regibus Aegypti arma ante sunt prolata, Thebaide communi omnium regum formidine subacta, legatis regis Aethiopum ad Philas auditis eoque rege in tutelam recepto, tyranno Triakontaschoeni... Aethiopiae constituto, Dieis patrieis et Nilo adiutori donum dat.* The inscription is dated 15th April 29 (CIL III 14147,5).

[16] A. Stein, *C. Cornelius*, RE IV 1, col. 1344.

strative activities, probably, a certain kind of papyrus is called after him, the Papyrus Corneliana[17]. All this seems to indicate that Gallus attempted at spreading and increasing his popularity among the natives. Mieczysław Popławski follows Octavian's opinion in his estimate of Gallus' doings and calls the poet „vainglorious and proud"[18]. But, why not look at Gallus' activities from another angle? May be, Gallus had exerted a despotic rule in Egypt mainly because he followed the local idea of monarchy. Egyptian people had long been accustomed to royal power and respected its prerogatives tending to make of them submissive and obedient servants of the king. In this light Gallus' conduct and policy meant to be an act of wisdom and diplomacy. He knew the needs of the population and was fully aware that to keep the country in order and submission it would be necessary to deify the person of the *praefectus* rather than the name of Octavian who had ruled in the distant Rome.

There is no doubt that the policy of Rome towards her provinces was shortsighted, to say the least, for no regard did she pay to the needs, customs and traditions cultivated by the inhabitants of the colonies. The general line of the policy was primarily of administrative character and conducted according to the best interests and traditions of Rome and her central government. Local needs and affairs were considered from this point of view, thus bringing about the forcible application of Roman usage which finally asserted itself in every part of the Roman Empire. Naturally, life and practice had everywhere proved more influential than laws and decrees. Local customs and national traditions would never fail to gain the upper hand in the contest with the political and cultural importations from Rome brought by her civil servants.

Egypt in particular was subject to the strictest political measures of the Roman administration. In his capacity of *praefectus provinciae* Gallus was supposed to represent the *princeps*. Yet when the administration of Egypt came to be directed and controlled solely by Octavian with the exclusion of the senate, the senators were allowed to enter Egypt under a special permission granted by the *princeps*[19]. It is evident, therefore, that the Emperor must have trusted Gallus if he had conferred the office of prefect upon him. In later times this post could be held by any high official who had formerly been appointed to the office of *praefectura annonae* or *praefectura vigilum*. When Octavian had annexed

---

[17] Suet. *Rel.* 132: *Corneliana a Cornelio Gallo praefecto Aegypti primum confecta.*

[18] M. Popławski, *Polityczna publicystyka w dobie Cezara i Augusta*, Lublin 1935, p. 232.

[19] O. W. Reinmuth, *l. c.*

Egypt he was free to nominate a governor as there was no previous usage to the contrary which might have held in check the policy he had adopted toward this province[20].

It seems quite probable that Gallus was careful not to abuse Octavian's trust in him. To show his loyalty he had tried by all possible ways and means to hold in submission the whole Egyptian population and avoid any risks of local mutinies and revolts. But Gallus' policy, no matter what were its true causes, could not, of course, please the „aristocracy" in Rome neither could it please his enemies at the court of the *princeps*[21]. They began to spy on him and watched closely his moves. It happened one time, that Gallus being not quite sober made some rash remarks, probably about the person of the *princeps*. His enemies were not long in informing Rome about that as well as about his other acts of boldness. The fate of the poet and politician was determined.

Popławski finds it surprising that the *princeps* objected to the inscriptions in honour of Gallus, though he ordered eulogies to be inscribed in honour of celebrated Roman personages including their *res gestae*[22]. This scholar seems to have overlooked the fact, that the inscriptions ordered by Octavian were *laudationes* commemorating the dead distinguished Romans, who could in no way undermine his power and authority. Gardthausen writes correctly: „Gegen Feinde, die er (Augustus) nicht für Nebenbuhler halten musste, war der Kaiser milde, ohne jedes rasch gesprochene Wort auf die Goldwage zu legen"[23], when he refers to Augustus' advice to Tiberius (Suet. *Aug.* 51). Gallus was too independent in performing his responsibilities of the *praefectus* of Egypt, and for these reasons he fell into disfavour. To this chief crime minor and former offences were added. Augustus was told that Gallus had spoken disrespectfully of him. One is almost tempted to think that the poet commented with levity on the title „Augustus", assumed by Octavian in January 27 B. C. The careless remarks of the poet circulated, of course, in Rome. It is Ovid who writes about Gallus from exile: *sed linguam nimio non tenuisse mero* (*Trist.* II 46).

The charge against Gallus was first made by Valerius Largus, his friend, who once served with him in the army. The poet was accused also of maintaining friendly relations with persons who had incurred

---

[20] From the inscription at Philae we learn that Gallus' official position was that of *praefectus Alexandreae et Aegypti primus*; cf. Ammian. Marc. XVII 4, 5, where the title of procurator is used.

[21] Н. А. Машкин, *Принципат Августа*, Москва—Ленинград 1949, p. 491.

[22] *Vita Alex. Severi* 28, 6: *exemplo Augusti, qui summorum virorum statuas foro suo collocavit additis gestis*; Popławski, *l. c.*

[23] V. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, Leipzig 1891, p. 1235—1236.

the disfavour of the *princeps* and had practically been banished from the court. The grammarian Caecilius Epirota was among them. We read in Suetonius that Epirota, who was a freed slave, taught Caecilia, the daughter of Atticus and wife of Agrippa. Epirota's behaviour towards his pupil aroused suspicions followed by his dismissal. He then sought help of Gallus, who had shown friendly interest in his affairs and let him stay in his house (about 36—32 B. C.). Years latter, when charges connected with Gallus' office of *praefectus* were brought against him, to them was added by the *princeps* this serious accusation of being on friendly terms with Epirota[24]. The kindness shown to the ex-teacher of Caecilia was treated as an act of contempt of the *princeps*' decrees.

Upon these charges Octavian denied Gallus the right to stay „at his home", it means he was forbidden to reside in the provinces and was refused permission to return to Rome. This decision was synonymous with the decree of exile. Gallus was sued twice (the particulars are not known), both cases ending with the sentence of exile and the confiscation of his property[25].

These calamities brought about their sad effects. In a fit of depression Gallus committed suicide. He stabbed himself with a sword. According to Cassius Dio his death occurred in 26 B. C. (in the eighth year of the consulate of Augustus and the consulate of T. Statilius Taurus). It does not seem correct to assume, as Jerome does, the year 27 as the date of his death; probably Jerome assumes that Gallus' dismissal from the office of *praefectus* and his death occured in the same year. The details of the poet's death are confirmed by all sources[26]. Octavian, who was

---

[24] Suet. *de gramm.* 16: *Q. Caecilius Epirota, Tusculi natus, libertus Attici... cum filiam patroni nuptam M. Agrippae doceret, suspectus in ea et ob hoc remotus ad Cornelium Gallum se contulit vixitque una familiarissime, quod ipsi Gallo inter gravissima crimina ab Augusto obicitur.*

[25] Cassius Dio LIII 23, 5 sqq.: ὁ δὲ δὴ Γάλλος Κορνήλιος καὶ ἐξύβρισεν ὑπὸ τῆς τιμῆς. πολλὰ μὲν γὰρ καὶ μάταια ἐς τὸν Αὔγουστον ἀπελήρει, πολλὰ δὲ καὶ ἐπαίτια παρέπραττε καὶ γὰρ καὶ εἰκόνας ἑαυτοῦ ἐν ὅλῃ ὡς εἰπεῖν τῇ Αἰγύπτῳ ἔστησε καὶ τὰ ἔργα ὅσα ἐποποιήκει ἐς τὰς πυραμίδας ἐσέγραψε. κατηγορήθη τε οὖν ἐπ' αὐτοῖς ὑπὸ Οὐαλερίου Λάργου, ἑταίρου τέ οἱ καὶ συμβιωτοῦ ὄντος, καὶ ἠτιμώθη ὑπὸ τοῦ Αὐγούστου, ὥστε καὶ ἐν τοῖς ἔθνεσιν αὐτοῦ κωλυθῆναι διαιτάσθαι. γενομένου δὲ τούτου καὶ ἄλλοι αὐτῷ συχνοὶ ἐπέθεντο καὶ γραφὰς κατ' αὐτοῦ πολλὰς ἀπήνεγκαν, καὶ ἡ γερουσία ἅπασα ἁλῶναι τε αὐτὸν ἐν τοῖς δικαστηρίοις καὶ φυγεῖν τῆς οὐσίας στερηθέντα, καὶ ταύτην τε τῷ Αὐγούστῳ δοθῆναι καὶ ἑαυτοὺς βουθυτῆσαι ἐψηφίσατο καὶ ὁ μὲν περιαλγήσας ἐπὶ τούτοις ἑαυτὸν προκατεχρήσατο.

[26] Cassius Dio LIII 23; Hier. 1990; Suet. *Rel.*, p. 296,25 sqq. (Roth): *poeta a quo primum Aegyptum rectam supra diximus XLIII aetatis suae anno propria se manu interfecit;* Ammian. Marc. XVII 4,5: *Cornelius Gallus Octaviano res tenente Romanas Aegypti procurator exhausit civitatem plurimis interceptis reversusque cum furtorum arcesseretur et populatae provinciae, metu nobilitatis acriter indignatae, cui*

responsible for many a life, in Gallus' case expressed his gratitude to his informers and accusers and extolled their *pietas* to his person. On hearing of Gallus' death he staged a scene of grief and complained that he himself of all other Romans would never speak of his disapproval, whenever he thought it right, in front of his friends: *Sed Gallo quoque et accusatorum denuntiationibus et senatus consulto ad necem compulso laudavit pietatem tantopere pro se indignantium, ceterum et inlacrimavit et vicem suam conquestus est, quod sibi soli non liceret amicis quatenus vellet irasci* (Suet. *Aug.* 66).

Gallus was rightly disappointed in the conduct of his former friends towards himself. They had been his friends since his young days, when he came to Rome. The most powerful of them and thus most dangerous was Octavian who had been the poet's intimate friend; he held Gallus' opinion in high esteem; moreover, Suetonius stresses the significance of Gallus' friendship with Octavian, who as a rule kept aloof and showed no zeal to fraternize with anyone: *amicitias neque facile admisit et constantissime retinuit, non tantum virtutes ac merita cuiusque digne prosecutus, sed vitia quoque et delicta, dumtaxat modica, perpessus. Neque enim temere ex omni numero in amicitia eius afflicti reperientur praeter Salvidienum Rufum, quem ad consulatum usque, et Cornelium Gallum, quem ad praefecturam Aegypti, ex infima utrumque fortuna, provexerat* (*Aug.* 66).

Gallus, too, was a very good friend of Virgil, their more intimate relation dating back to 42 or 41 B. C. Their friendship is not only recorded by Virgil's biographers but its reminiscences are found in the poet's work (*Buc.* VI and X). Also to Gallus' circle belonged Asinius Pollio, who cooperated with him in saving Virgil's farm (v. p. 128 f.). It may be that through his contact with Asinius Pollio who associated with the school of young poets, the *neoterici*, Gallus could have met Parthenios, who as a captive was brought to Rome in 73 B. C. (He was Gallus' senior in years and taught Virgil Greek). In a preface to his collected poems: *Erotica pathemata*, dedicated to Gallus, Parthenios writes: αὐτῷ σοὶ παρέσται εἰς ἔπη καὶ ἐλεγείας ἀνάγειν τὰ μάλιστα ἐξ αὐτῶν ἁρμόδια[27]. We may safely assume that all three: Virgil, Gallus and Parthenios, were members of the same group of poets; it is easy to account for the reticence of Horace and the lack of his comments on Gallus, for he was a great enemy of the *neoterici*.

---

negotium spectandum dederat imperator, stricto incubuit ferro. Vita Verg. Donat. Auct. 39: *hic* (Gallus) *primo in amicitia Augusti Caesaris fuit. Postea in suspicionem coniurationis contra illum ductus occisus est.* Cf. Prop. II 34,91; Ovid. *Amor.* III 9,63—64.

[27] R. Hercher, *Erotici script. Graeci,* I, Leipzig 1858, p. 3.

Gallus was acquainted with the poet Furius Bibaculus, who referring to Valerius Cato, the grammarian, whose house was put up to auction by his creditors, writes to Gallus:

Catonis modo, Galle, Tusculanum
Tota creditor urbe venditabat.
(Suet. *de gram.* 11)

Most frequent references to Gallus are recorded, as we have seen, in 43—39 BC. This information may be supplemented by the allusions to the poet, which are found in Virgil's poetry. It is during that period that Gallus had been universally acclaimed to be *poeta non mediocris*. Virgil and Ovid believed that his elegiac poetry won for him fame that extended outside Rome:

Gallus et Hesperiis et Gallus notus Eois,
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit.
(Ovid. *Trist.* I, 15,29—30)

And when in *Ars am.* III 537 the poet writes: *Vesper et Eoae novere Lycorida terrae*, he implies that not only Cytheris—Lycoris[28], but Gallus' name was well known in the Roman provinces. It has already been said that Ovid never omits to mention the name of Gallus whenever he writes of Roman elegiac poetry. This fact implies that he ranked the poet among the greatest elegists.

When speaking about Gallus' friends a few words ought to be said about Lycoris. It is a well known fact that the heroines of the elegies written by Tibullus, Propertius and Ovid had not been identified, although the names of the women praised by Propertius and Tibullus are testified by ancient sources. It is interesting to note that Gallus' poetry has not been preserved, and yet we know a great deal about its heroine, Lycoris. Martial (VIII 73,6) tells us that she was the good genius of Gallus:

Ingenium Galli — pulchra Lycoris erat.

She must have been a beautiful woman for it was not Gallus alone who found her charms seductive.

Lycoris was a mime-actress; her stage-name was Cytheris. She was freed by the senator Volumnius Eutrapelus. As a freed woman she has got the name of Volumnia after her patron's family. The latter was a good friend of Mark Antony and Atticus. Cicero, too, belonged to the same

---

[28] Porphyrio, *ad Hor. Ep.* 3,7: *Vergilius in Bucolicis pro Cytheride Lycoridem appellat.*

set. We read in his letter to Paetus (*ad famil.* IX 26, November 46 B. C.): *Accubueram hora nona ... apud Volumnium Eutrapelum, et quidem supra me Atticus, infra Verius, familiares tui... Infra Eutrapelum Cytheris accubuit.* Cicero tries to justify his presence at this party: *In eo, inquies, convivio Cicero ille? quem aspectabant, cuius ob os Grai ora obvertebant sua? Non, me hercule, suspicatus sum illam affore.* He hastens to assure his correspondent that he was immune to the charms of his neighbour at the feast and further writes playfully: *sed tamen ne Aristippus quidem ille erubuit, cum esset obiectum habere eum Laida. Habeo, inquit, non habeor a Laide.* This took place in 46 B. C. We read about her in Cicero's *Philippics* and in his letters to Atticus. In the letter X 16,5 Cicero writes of the actress and Antony not mentioning her name: *hoc quidem melius, quam collega noster, Antonius, cuius inter lectores mima portatur.* In another letter (X 10,6) Cicero speaks disparagingly about Antony's way of life: *Hic tamen Cytheridem secum lectica aperta portat, altera uxorem*; And in the *Philippics* he deals again with the same subject: *Vehebatur in essedo tribunus plebis, lictores laureati antecedebant; inter quos aperta lectica mima portabatur, quam ex oppidis municipales, homine honorati, obviam necessario prodeuntes, non noto illo et mimico nomine, sed Volumniam consalutabant* (*Phil.* II 24,58[29]).

It cannot be denied that Cytheris-Volumnia played an important part in the life of Mark Antony, who for her had divorced his wife. Yet, when he was planning his marriage with Fulvia, he was to act a romantic lover, for he veiled his face to conceal his identity and carried his own letter to Fulvia. It contained the vows of his love for her and assurances that he had separated from the actress for ever. This romantic affair took place in 46 B. C.[30]

Antony was not the first and the only victim of Cytheris' beauty and charms. Much earlier, popular fame linked her name with that of Brutus: *Brutus Cytheridem mimam cum Antonio et Gallo poeta amavit* (Aur. Victor., *de vir. ill.* 82). Probably this affair took place in the 51 B. C., before Brutus married the daughter of Appius Claudius, and Cytheris

---

[29] Cf. *Phil.* II 24,62: *Italiae rursus percursatio eadem comite mima; Phil.* II 28,69: *mimam illam suam suas res sibi habere iussit ex duodecim tabulis...*; cf. *ad Att.* XV 22; Cassius Dio XLV 28,2: ... (A)...τί δ' ὅτι καὶ πόρνους καὶ πόρνας, καὶ γελωτοποιοὺς οὐχ ὅτι ἄνδρας ἀλλὰ καὶ γυναῖκας, μετὰ τῶν ῥαβδούχων δαφνηορούντων ἐπαγόμενος τὴν Ἰταλίαν περιήει; (a. 43 B. C.).

[30] *Phil.* II 31, 77: ... *domum venit capite involuto. Ianitor — „Quis tu?" — „A Marco tabullarius". Confestim ad eam, cuius causa venerat, deducitur; eique epistolam tradit. Quam cum illa legeret flens (erat enim amatorie scripta: caput autem litterarum sibi cum illa mima posthac nihil futurum; omnem se amorem abiecisse illinc, atque in hanc transfudisse); cum mulier fleret uberius, homo misericors ferre non potuit: caput aperuit, in collum invasit.*

was then a very young girl[31]. Thus the life has connected the names of the three distinguished Romans with that of the actress Cytheris-Volumnia. Thanks to the poet she got an immortal name, although she sought more substantial gains than poetry, when deserting the poet for a rich officer.

It is Volumnia-Lycoris whose person links up all that we may gather about Gallus' life and poetry.

The ancient writers and critics praised Gallus as a good poet whose elegies had won considerable fame and popularity. Ovid attests this fact, Virgil held Gallus in good esteem, devoting to him the lines in the sixth and tenth eclogues, and inserting his appreciation of Gallus in the closing part of book IV of the *Georgics*. On the other hand no mention of the poet can be found in the works of Horace and Tibullus. Their surprising reticence may result from personal grudges or lack of sympathy. Gallus belonged to the group of *neoterici* and Horace was their bitter enemy. Nevertheless, in his satires he does not admit openly his dislike of Gallus because the poet belonged to the circle of Octavian's intimate friends. It is obvious that the relations between the two poets were never close. It seems that Virgil was the only poet who took no part in personal and literary rivalries[32]. In Propertius' elegies is found the sole mention of the death of Gallus, in the 26 B. C.[33]

Just about the time of the *princeps*' wrath and the poet's downfall (the years 27—26) Ovid, then a young boy of 16 or 17, began writing poetry. In later years he would frequently and boldly write of Gallus, speaking always of him with sincere sympathy. In an elegy commemorating the death of Tibullus (seven years after the death of Gallus) Ovid carelessly exposed himself to the wrath of the *princeps*. Never would he miss occasion to mention the poet. In the elegy *Trist.* II 45 he compares his lot with that of Gallus and says that his own misfortunes were brought

---

[31] Serv. ad Verg. *Ecl.* X 1: *hic Gallus amavit Cytheridem meretricem, libertam Volumnii, quae eo spreto Antonium euntem ad Gallias est secuta.* Servius' information does not seem to be correct. This assumption may be true, if we take that the reference is here made not to Mark Antony but to another officer for whom she had deserted the poet. Cf. M. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, II 2, München 1911, p. 208.

[32] Vita Verg. Donat. Auct. 67: (Vergilius) *omnes poetas ita adiunctos habuit, ut cum inter plurimum invidia adderent, illum omnes una colerent: Varus, Tucca, Horatius, Gallus, Propertius.*

[33] Prop. II 34,91:

et modo formosa quam multa Lycoride Gallus
mortuus inferna vulnera lavit aqua.

about by his amatory poetry while Gallus went unpunished for writing love lyrics about Lycoris, but had to bear consequences of what he had said under the influence of wine.

It is quite probable that Octavian was then no longer afraid of such reminiscences of the poet and considered that the removal of the scrolls with Gallus' works from the libraries would doom his poetry to oblivion and utter destruction. And he was right.

We may wish to know why Octavian made Virgil obliterate in the *Georgics* the lines devoted to Gallus, and why the passages concerning him in the sixth and tenth eclogues have been preserved. The quite extensive literature on the subject fails to give a satisfactory solution of the problem. The following may be a fitting clue to explain it. The *Georgics* were published three years after Gallus' death, while the *Eclogues* appeared ten years earlier. At the time of the *Georgics* the *Bucolics* ceased to be an interesting novelty. More important is the fact, that the praises of Gallus in the *Bucolics* concern his poetic works, while the laudatory lines in the fourth book of the *Georgics* undoubtedly refer to his political and military activities in Egypt. They also refer to his attitude towards Augustus and Rome. These eulogies then ought not to be known to the public. In spite of all precaution to ward off the poet's influence and obliterate his services we may say that nowadays we know a great many facts about Gallus' statesmanship and military exploits; on the other hand we must admit our scanty knowledge of his poetry: one line of his elegies is all that we know[34]. In the latter case we must have recourse to the records and opinion of the Roman poets and critics. Upon this information we may infer what were the qualities and values of his poetry, and indirectly supplement our conclusions by examining the poems of the successive elegists who were his followers.

To Virgil and his commentators and biographers we owe the dates of Gallus' creative period[35]. In Augustan Age Gallus belonged to the older generation of the poets. He looked upon writing as a pastime to be enjoyed in the moments of *otia*. Gallus' outlook bore a closer resemblance to the views universally held in the times of the Republic rather than to the ideas prevailing in his own days. He never eluded public duties nor declined taking part in political life unlike his successors, the poets-elegists whom we may properly regard to be the true exponents of the Augustan epoch. The ever higher posts and increasing responsi-

---

[34] *uno tellures dividit amne duas* (*Fragm. poet. Rom.*, W. Morel, Lipsiae 1927, p. 99).

[35] The *Bucolics* refers to the time when Gallus enjoyed Octavian's favours since the sources affirm that during the years 41—39 most of his poetry had been written.

bilities put an end to his pursuits of poetic profession. The poet's metamorphosis into military commander and statesman seems to prove that he held in higher esteem the successes and trophies of his political career than the bays of poetic fame.

Both, the construction of the eclogues and the references to the poet as well as the themes connected with him have led the scholars to surmise that besides writing elegies Gallus wrote also bucolics and *epyllia*. Their themes have been traced by some scholars in the Song of Silenus from the sixth eclogue. The elaborately constructed hypothesis of Skutsch, who ascribed to the poet the authorship of *Ciris*, too, has been definitely refuted by other scholars. The discussion is well known and need not be reviewed here.

The present author wishes to stress the fact that although the scholars have held numerous hypotheses as regards Gallus' epic or bucolic poetry, none so far has paid attention to the relations between the elegiac poets and Gallus, their predecessor. He is primarily an elegist, and this significant fact deserves our particular interest. He was the creator of the erotic elegy, the kind of elegiac poetry inspired by love, and later cultivated by Tibullus, Propertius and Ovid. The Roman love elegies by various poets have many features in common. Their *loci communes* have been listed up and analysed[36], yet with the exception of Gallus' poetry which has been considered to a very small extent only. And as he was the precursor he must have set the patterns of elegiac conventions later to be followed by others. For instance, we may assume that his own experience: the girl who succumbs to the rich soldier and casts off the poet, because he is poor, became an elegiac convention frequently employed by his successors. It is difficult to compare the lines, which according to Servius Virgil quoted from Gallus' elegy or elegies. I agree with Professor Seweryn Hammer who rejects the hypothesis of Skutsch and is of the opinion that Virgil in his tenth eclogue used themes and motifs from several elegies of Gallus. S. Hammer assumes correctly that one of the elegies was probably written after Volumnia had left the poet; its main subject was consolation, *medicina furoris* (*insani amoris*).

There were to be found such conventions as specification of cures against love, pursuit of solitude, cutting the name of the beloved on the bark of a tree, hunting scenes, travels, resignation. The examination of several lines from the tenth eclogue will lead to the discovery of numerous analogues to the elegies of Gallus' successors.

---

[36] J. Krókowski, *Elegia magistra amoris. Dydaktyka miłości w subiektywnej elegii rzymskiej*, Wrocław 1949. A. Spies, *Militat omnis amans. Ein Beitrag zur Bildersprache der antiken Erotik*, Tübingen 1930. A. Zingerle, *Ovid und sein Verhältnis zu den Vorgängern und gleichzeitigen römischen Dichtern*, Innsbruck 1869.

As far as the present writer knows the following similarities have been discussed: *Ecl.* X 48—49 and Prop. I 8, 7—8; *Ecl.* VI 64 and Prop. II 10, 26[37].

If we carefully examine the tenth eclogue, line 46 sqq., we shall find even more *similia* in other elegists and known as the „traditional erotic *topoi*". The above specified themes and patterns occur in love elegies of Gallus' successors as well as in the „love handbook" of Ovid.

Let us now compare:

Verg. *Ecl.* X 52 sqq. we read how the discarded poet has carved the name of his sweetheart on the bark of a tree:

certum est in silvis inter spelaea ferarum
malle pati tenerisque meos incidere amores
arboribus: crescent illae, crescetis amores.

And the elegists (Prop. I 18, 19):

vos eritis testes, si quos habet arbor amores

Ovid. (*Her.* V 21):

Incisae servant a te mea nomina fagi,
Et legor Oenone falce notata tua.

Ovid, playful as usual, pokes fun at the cures one seeks in solitude (*Rem. am.* 579 sqq.):

Quisquis amas, loca sola nocent: loca sola caveto!
Quo fugis? in populo tutior esse potes.
Tristis eris, si solus eris, dominaeque relictae
Ante oculos facies stabit, ut ipsa, tuos.

and adds (ib. 725):

Et loca muta nocent: fugito loca conscia vestri
Concubitus: causas illa doloris habent,

although he lets Sappho write to Phaon (*Her.* XV 137):

Antra nemusque peto, tamquam nemus antraque prosint:
Conscia deliciis illa fuere meis.

Gallus, disconsolate and unable to find peace in solitude decides to go hunting (*Ecl.* X 55):

interea mixtis lustrabo Maenala nymphis,
aut acris venabor apros. Non me ulla vetabunt
frigora Parthenios canibus circumdare saltus.

---

[37] *Ecl.* X 48—49: *... a! te ne frigora laedant! a tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!* — Prop. I 8,7—8: *tu pedibus teneris positas fulcire pruinas, tu potes insolitas, Cynthia ferre nives?; Ecl.* VI 64: *Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum* — Prop. II 26: *Sed modo Permessi flumine lavit Amor.*

Iam mihi per rupes videor lucosque sonantis
ire, liber Partho torquere Cydonia cornu
spicula. Tamquam haec sit nostri medicina furoris.

This pattern is imitated by the elegiac poets (Prop. II 19, 17 sqq.):

Ipse ego venabor. Iam nunc me sacra Dianae
Suscipere et Veneri ponere vota iuvat.
Incipiam captare feras et reddere pinu
cornua et audaces ipse monere canes.

Ovid. (*Her.* XVIII 9):

Vos modo venando, modo rus geniale colendo
Ponitis in varia tempora longa mora;

cf. Tibul. IV 3, 7 sqq.
Ovid recommends hunting to an enamoured youth, too (*Rem. am.* 199 sqq.):

Vel tu venandi studium cole: saepe recessit
Turpiter a Phoebi victa sorore Venus;
Nunc leporem pronum catulo sectare sagaci,
Nunc tua frondosis retia tende iugis;
Aut pavidos terre varia formidine cervos,
Aut cadat adversa cuspide fossus aper.

It is the theme of travel or separation, that follows. Gallus doubts whether a journey will cure him of love. This motif again is found in the poetry of the later elegists. Tibullus makes Macer go to war: *Castra Macer sequitur? Tenero quid fiet Amori*[38], the more scholarly Propertius sets himself on an exploration trip (III 21), and finally Ovid gives this advice to lovers (*Rem. am.* 214)

i procul et longas carpere perge vias

also (ib. 241 sq.):

Cum semel exieris, centum solacia curae
Et rus et comites et via longa dabunt.

At last, the theme of resignation. Gallus gives in, unable to resist the god of love.

Ecl. X 69: *omnia vincit Amor: et nos cedamus Amori.*

Likewise Ovid. (*Amor.* I 2, 9—10):

Cedimus an subitum luctando accendimus ignem?
Cedamus, leve fit, quod bene fertur onus[39].

---

[38] *Ecl.* X 22—23: *Lycoris perque nives alium perque horrida castra secuta est.*
[39] Cf. Ovid. *Her.* IX 26: *Non potuit Iuno vincere, vincit Amor;* cf. Ovid. *Amor.* III 11, 34.

Ovid, as usual, cannot help making jokes, and writes in *Ars am.* I 21:
Et mihi cedet Amor!

Let us now compare also some similar expressions:
Ecl. X 44: *insanus amor*
Ovid. *Ars am.* I 372: *et insano iuret amore mori*
Ovid. *Her.* XV 176: *sit procul insano victus amore timor*
Ecl. X 46: *tu procul a patria*
Ovid. *Trist.* V 3 (4), 11: *nunc procul a patria*
Ovid. *ex Ponto* I 3, 84: *tam procul a patria est*
Ecl. X 47—49: *Alpinas a! dura nives et frigora Rheni*
me sine sola vides: a, te ne frigora laedant!
a, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Prop. I 8, 3 sqq.:

at tibi iam tanti, quicumque est, iste videtur
ut sine me vento quolibet ire velis?
tu pedibus teneris positas fulcire pruinas,
tu potes insolitas Cynthia ferre nives?

Ovid. *Ars am.* II 698: *et laedunt nudos prata novella pedes.*
Ecl. X 51: *carmina pastoris Siculi modulabor avena:*
Ovid. *Rem. am.* 181: *pastor inaequali modulatur harundine carmen.*
Ovid. *Met.* XI 154: *et leve cerata modulatur harundine carmen.*
Ecl. X 53: *malle pati:*
Ovid. *Met.* X 25.: *posse pati volui*
Ecl. X 66: *Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosae*
Ovid. *Amor.* III 7, 88: *bracchia Sithonia candidiora nive;* cf. Hor. *C.* III 26,10.

Let us note also these outbursts of sentimentality (a!):
Ecl. X 47 sqq.: *Alpinas a! dura nives et frigora Rheni*
me sine sola vides: a, te ne frigora laedant!
a, tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ovid. *Amor.* II 19,11 sqq.:

a, quotiens sani capitis mentita dolores
cunctantem tardo iussit abire pedem,
a, quotiens finxit culpam ...

Ovid. *Met.* II 489 sqq.:

A! quotiens sola non ausa quiescere silva
Ante domum quondamque suis erravit in agris!
A, quotiens per saxa canum latratibus acta est.

It is also worth noticing that the only preserved line of Gallus:

uno tellures dividit amne duas

has its equivalent in Ovid's poetry. The frontier between Asia and Europe is defined in the similar manner (*ex Ponto* IV 10,55 sq.):

quique duas terras, Asiam Cadmique sororem,
separat et cursus inter utramque facit.

The above examples indicate that the influence of Gallus' poetry cannot be restricted to Propertius exclusively. It is Rothstein, who considers the latter poet to be the only follower or imitator of Gallus[40]. But Ovid more than Propertius deserves this name for he very frequently speaks of Gallus. He ventures to write about his poetry when others fear to mention him because he is then under a cloud. Ovid's praises justify the wide recognition the poet had achieved. His contemporaries acclaimed him *poeta non mediocris*, and Bardon is right to conclude: „Ainsi, Gallus fut le premier en date des élégiaques latins — un des plus grands, n'en doutons pas. (...). Gallus allait vers l'élégie, vers cette forme subjective d'élégie, à laquelle les Grecs n'ont pas fourni de précédent; et il y allait, parce que les épreuves de la vie forment quelquefois l'écrivain mieux que ne sauraient le faire les plus séduisants modèles littéraires[41].

There remains one more question to answer. Namely, why Gallus' poetry has not been preserved while that of other contemporary poets (Ovid's including) has come down to us almost complete. The tentative answer would be that in view of Octavian's wrath the poet was deserted by his friends. The same was the case with Ovid when he was sent into exile. Everybody had to acclaim the *princeps*' justice and acquiesce in his sentence. Let us quote the words of Pollio: *temporibus triumviralibus Pollio cum fescenninos in eum Augustus scripsisset, ait: at ego taceo; non est enim facile in eum scribere, qui potest rescribere* (Sat. II 4,21). That August had never forgiven Gallus is best evidenced by Virgil who was ordered to omit the lines in the fourth book of *Georgics*, devoted to Gallus and replace them by passages treating about another theme. This is why nobody dared to revert to the case of the poet, most certainly no rhetorician would even dare to assign to his pupils for practice a theme: „Gallus defends his case in the senate".

SELECTED BIBLIOGRAPHY

1. d'Agostino V.: Sul concetto di povertà e di ricchezza negli scrittori antichi. Rivista di Studi Classici V 1957 p. 236—247.
2. Bardon H.: La littérature latine inconnue. II: L'époque impériale. Paris 1956.

[40] *Die Elegien des Sextus Propertius* erklärt von M. Rothstein, Berlin 1920, I. *Einleitung*, p. 24.

[41] Bardon, *o. c.* p. 43—44.

3. Bürger R.: Eine Elegie des Gallus. Hermes XXXVIII 1903 p. 25 sqq.
4. Flach H.: Über die Abfassungszeit der zehnten Ekloge des Vergilius. Jahrb. f. class. Philologie CXIX (23 Jahrg.) 1879 p. 791 sqq.
5. Gardthausen V.: Augustus und seine Zeit. Leipzig 1891.
6. Hammer S.: Vergiliana. Eos XXIV 1919—1920 p. 1 sqq.
7. Helm R.: Ein Epilog zur Cirisfrage. Hermes LXX 1937 p. 78 sqq.
8. Krókowski J.: Elegia magistra amoris. Dydaktyka miłości w subiektywnej elegii rzymskiej. Wrocław 1949.
9. Машкин Н. А.: Принципат Августа, Москва—Ленинград 1949.
10. Popławski M.: Polityczna publicystyka w dobie Cezara i Augusta. Lublin 1935.
11. Przychocki G. — Strzelecki W.: Rzymska elegia miłosna. Przełożyła Anna Świderkówna, opracowali... Wrocław 1955. B. N. II 90.
12. Reinmuth O. W.: The Prefect of Egypt from Augustus to Diocletian. Leipzig 1935.
13. Rothstein M.: Die Elegien des Sextus Propertius erklärt von ... I. Berlin 1920.
14. Schanz M.: Geschichte der römischen Litteratur. II Teil 1 Hälfte. München 1911.
15. Skutsch F.: Aus Vergils Frühzeit. Leipzig 1901 (Vergil und Gallus).
16. Skutsch F.: Gallus und Vergil. Aus Vergils Frühzeit II. Leipzig—Berlin 1901.
17. Spies A.: Militat omnis amans. Ein Beitrag zur Bildersprache der antiken Erotik. Tübingen 1930.
18. Stein A.: C. Cornelius Cn. f. Gallus. RE IV 1 col. 1342—1346.
19. Stein A.: Die Präfekten von Ägypten in der römischen Kaiserzeit. Dissertationes Bernenses. Bernae 1950.
20. Syme R.: The Origin of Cornelius Gallus. Classical Quarterly 1938 p. 39—44.
21. Wilkinson L. P.: Ovid Recalled. Cambridge 1955.
22. Winniczuk L.: Elegia rzymska. Meander X 1955 p. 345 sqq.
23. Zingerle A.: Ovid und sein Verhältnis zu den Vorgängern und gleichzeitigen römischen Dichtern. Innsbruck 1869.

Warszawa

MARTIIS CAELEBS QUID AGAM KALENDIS

(ZU HORAZ *OD.* III 8)

Von

KAZIMIERZ KUMANIECKI

Es ist eine allgemein bekannte Tatsache, dass die genaue Datierung der Entstehung der einzelnen Oden des Horaz eine schwierige Aufgabe darstellt[1], und manchmal, in Ermangelung irgendwelcher Anhaltspunkte gar unmöglich ist. In dieser Hinsicht bildet die Ode III 8 insofern eine Ausnahme, als wir wissen, dass sie am 1. März, am Tage des Matronalienfestes, dem Jahrestage der Errettung des Dichters vom Tode, mit dem ihn ein niederfallender Baum bedrohte, entstanden ist (vgl. *Od.* II 13; II 17,28; III 4,27). Wir kennen also den Entstehungstag des Gedichtes, doch fehlt uns das Jahr und die Lösung dieser Frage soll eben das Ziel der vorliegenden Überlegungen sein.

Die Dichtung, die in einer genau geschilderten Situation niedergeschrieben wurde, zerfällt deutlich in zwei Teile, von denen der erste Teil drei (V. 1—12) und der zweite — vier Strophen (V. 13—28) umfasst. Der erste Teil soll den Leser in die allgemeine Atmosphäre einführen und ihm die Situation schildern, in der diese Ode niedergeschrieben wurde, in dem zweiten Teil wendet sich der Dichter an seinen Gast Maecenas, damit dieser alle Unruhe und Traurigkeit von sich weisen und sich mit seinen Freunden an dem sorglosen Gastmahl beteiligen möge. Den zu diesem Gastmahl kommenden Maecenas versetzten die Blumen und das gefüllte Weihrauchkästchen, welches auf ein Opfer deutete, sowie der auf frischgrünendem Rasen errichtete Altar in Erstaunen. Dieses Erstaunen war wohl begründet, denn die Veranstaltung des Gastmahls fiel auf den Tag, an dem das Fest der römischen Matronen begangen wurde, Horaz war dagegen Junggeselle. Angesichts des erstaunten Blickes seines Gastes sieht sich Horaz veranlasst, den Grund für die Abhaltung des Gastmahls näher zu erläutern. Zum Dank für seine Errettung hatte er nämlich dem Liber ein alljährlich wiederkehrendes Opfer

---

[1] Man kann beispielsweise die Diskussion über die Entstehung der Römeroden anführen. R. Heinze war für ihre sukzessive Entstehung (NJB V 1929 — *Vom Geist des Römertums*, Leipzig 1938, S. 213 ff.). Für eine einheitliche Konzeption des ganzen Zyklus vor allem W. Theiler (Schriften d. Königsberg. Gel. Ges. 12,4 1935) und C. Koch (NJB für Antike und deutsche Bildung IV 1941, S. 62—83), H. Silomon (Phil. XCII 1938, S. 444—454), F. Dornseiff (*Verschmähtes zu Vergil, Horaz und Properz*, SB Leipzig 1951, Phil.-hist. Kl. 97, Heft 6, S. 82 ff.). Genaue Literaturhinweise bei E. Burck, Nachwort und bibliographische Nachträge in der VIII Auflage der Kiessling-Heinzeschen Ausgabe, Berlin 1955, I, S. 613 ff., Weidmann.

durch Schlachtung eines Bockes sowie sie Abhaltung eines Opferschmauses zu Ehren dieses Gottes gelobt (V. 6—8). Nach diesem Gelöbnis werde er also diesen Jahrestag ständig begehen und gemeinsam mit seinen Freunden Schalen alten Weines aus des Konsuls Tullus Zeiten leeren (V. 9—12).

Der zweite Teil der Ode knüpft unmittelbar an den ersten an: „Trink Maecenas auf das Wohl des erretteten Freundes, trink bis zum Morgen; mögen Zorn und Geschrei fern von uns sein“ (V. 13—16). In den nächsten zwei Strophen versichert er Maecenas, dass die staatlichen Angelegenheiten ihn nicht beunruhigen dürften, denn die Lage des römischen Imperiums sei günstig (V. 17 *mitte civilis super urbe curas*). In vier asyndetisch geformten Kola[2] führt Horaz vier für Rom ungewöhnlich günstige Tatsachen an: Die Niederlage des Dakerkönigs Kotison (V. 18), die Innenkämpfe im Partherreiche (V. 19—20), die Unterjochung der Kantabrer (V. 21—22) und das Verhalten der Skythen, die — wie er sagt — sich von den Feldern (*meditantur cedere campis*) zurückzuziehen beabsichtigen. Sowohl im Osten (Daker, Parther, Skythen) wie auch im Westen (Kantabrer) gestalten sich also die Verhältnisse des Imperiums nach aussen hin günstig und geben keinen Anlass zu Befürchtungen, was dagegen die im Innern herrschenden Verhältnisse anbetrifft, so möge Maecenas sie sich nicht zu sehr zu Herzen nehmen, denn er sei ja kein Beamter sondern Privatmann[3]; während Maecenas die Gedanken über die ernsten Dinge von sich fern halte (V. 28 — *linque severa*), sollte er

---

[2] E. Fraenkel bemerkte mit Recht (*Horace*, Oxford 1957, S. 223, Anm. 1), dass die asyndetische Zusammenstellung der vier Kola den Eindruck einer langen Kette römischer Erfolge erwecken soll („of a long chain of successus“). Ebenda eine Zusammenstellung der analogen Verwendung von Asyndeta in den Horazischen Oden.

[3] Der Ausdruck *nimium* ist hier sehr wichtig; es handelt sich nicht darum, dass Maecenas sich die öffentlichen Angelegenheiten überhaupt nicht zu Herzen nehmen solle, sondern dass er als Privatmann sich um diese Angelegenheiten nicht zu sehr zu kümmern brauche, denn dazu seien ja die Beamten bestimmt. Nach Ansicht der zeitgenössischen Römer ist der Privatmann nur ausnahmsweise verpflichtet, in die Politik einzugreifen. Vgl. Cic. *de rep.* II 46 (über L. Brutus): *qui cum privatus esset totam rempublicam sustinuit primumque in hac civitate docuit in conservanda civium libertate esse privatum neminem. Brut.* 212 (über Scipio Nasica): *qui ex dominatu T. Gracchi privatus in libertatem rem publicam vindicavit. Cat.* 1,2 (über Scipio): *P. Scipio, pontifex maximus, Tiberium Gracchum mediocriter labefactantem statum rei publicae privatus interfecit.* Liv. *per.* 118 (über Augustus): *qui privatus rei publicae arma sumpserat. Mon. Anc.* 1,1: *exercitum privato consilio et privata impensa comparavi. Bell. Afr.* 22,2 (über Pompeius): *privatus atque adulescentulus paterni exercitus reliquiis collectis paene oppressam Italiam urbemque Romanam in libertatem vindicavit.* Auf den intimen und etwas scherzhaften Ton, wie es aus der letzten Strophe der besprochenen Ode klingt, hat E. Fraenkel, *Horace*, S. 223, Anm. 2, mit Recht aufmerksam gemacht.

freudig den gegebenen Augenblick nutzen (V. 27 — *dona praesentis cape laetus horae*).

Es ist selbstverständlich, dass die obenangeführten, in der Ode des Horaz erwähnten geschichtlichen Ereignisse einen Ausgangspunkt für die Datierung seiner Dichtung bilden können, wenn es gelingt, wenigstens eine von diesen geschichtlichen Tatsachen zeitlich genau zu bestimmen. Das ist aber keineswegs so einfach. R. Heinze schenkt in seiner Einleitung zum Gedicht zweien von den bereits angeführten Tatsachen seine Aufmerksamkeit und auf sie gestützt, äussert er die Ansicht, dass die Ode am ersten März des Jahres 28 entstanden sei. Die erste dieser Tatsachen ist die Niederlage des Dakerkönigs Kotison. Kotisons Niederlage wird neben Horaz nur von Florus II 28 erwähnt, aber ohne Angabe des Datums[4]; als den König der Geten (nicht der Daker) erwähnt ihn noch Suetonius (*Aug.* 23). Sonst schweigen die antiken Quellen über Kotison und seine Niederlage. Heinze ist sich offenbar über unsere Unkenntnis in diesem Punkte bewusst; da jedoch die einzigen Erfolge römischer Waffen an der unteren Donau, von denen uns aus dieser Zeit Berichte vorliegen, die des Krassus sind, der in den Jahren 29,28 τοῖς τε Δακοῖς καὶ τοῖς Βαστάρναις ἐπολέμησεν (Cassius Dio LI 23) und am 4. Juli *ex Thraecia et Getis* (CIL I, p. 50) triumphierte, so ist Heinze geneigt anzunehmen, dass Kotison in jenen Jahren eine Niederlage erlitt. Selbst, wenn wir Heinzes Hypothese annehmen, dass Kotison der König der Daker — bzw. der Geten — war, den Krassus geschlagen hat, wissen wir dennoch nicht, ob er die Niederlage im Jahre 29 oder 28 erlitten habe und in welchem Monat. Da der Triumph des Krassus am 4. Juli des Jahres 27 stattfand, wäre die Niederlage in Rom noch im Jahre 27 oder 26 aktuell gewesen und ihre Erwähnung in der Horazischen Ode hätte am ersten März des Jahres 28 und 27 oder sogar 26 noch an der Zeit sein können.

Das zweite Argument, auf das Heinze seine Hypothese stützt, ist die Erwähnung der Kantabrerunterjochung. Sie wurden in der Tat — wenn auch nicht vollkommen und nicht für immer — gemeinsam mit den Asturern und Vaccäern im Jahre 29 von Taurus Statilius geschlagen (Cassius Dio LI 20,5)[5]. Infolgedessen ist Heinze zur Annahme geneigt,

---

[4] Es handelt sich hier wahrscheinlich um die Vorfälle aus dem Jahre 10, die auch von Cassius Dio (LIV 36,2) erwähnt werden. Vgl. F. Miltner, Klio XXX 1937, S. 212 ff.

[5] Cassius Dio LI 20,5: ἦσαν μὲν γὰρ ἐν ὅπλοις ἔτι καὶ Τρήουηροι Κελτοὺς ἐπαγαγόμενοι καὶ Κάνταβροι καὶ Οὐακκαῖοι καὶ Ἄστυρες· καὶ οὗτοι μὲν ὑπὸ τοῦ Ταύρου τοῦ Στατιλίου, ἐκεῖνοι δὲ ὑπὸ Νωνίου Γάλλου κατεστράφησαν· ἄλλα τε ὡς καθ' ἑκάστους ταραχώδη συχνὰ ἐγίγνετο· ἀλλ' ἐπειδὴ μηδὲν μέγα ἀπ' αὐτῶν συνηνέχθη, οὔτε ἐκεῖνοι τότε πολεμεῖσθαι ἐνόμιζον οὔτε ἐγὼ ἐπιφανές τι περὶ αὐτῶν γράψαι ἔχω.

dass die Horazische Ode, in der die Unterjochung erwähnt wird, nicht lange nach der Niederlage, also am 1. März des Jahres 28, entstanden sei.

Im Gegensatz zu Heinze bin ich der Auffassung, dass der einzige sichere Anhaltspunkt zur Datierung des Gedichtes die Innenkämpfe im Partherreich bilden, die in V. 19/20 der Ode in den Worten *Medus infestus sibi luctuosis dissidet armis* ihren Ausdruck finden. Wir erfahren von den Innenkämpfen zwischen dem Partherkönige Phraates IV. und dem Gegenkönig Tiridates II. zuerst in den Jahren 31/30 und alsdann in den Jahren 26/25. Soweit es sich um den ersten Krieg handelt, so begann dieser im Frühjahr des Jahres 31 als Arsakides Tiridates, an der Spitze der Opposition stehend, zum Gegenkönig erhoben wurde[6]. Aus Dios Erzählung (LI 18) wissen wir, dass beide Thronanwärter sich dazumal an Oktavian wandten, von dem sie Unterstützung zu erhalten begehrten. Oktavian jedoch, zufrieden aus den inneren Unruhen bei den Parthern, während er selbst den Krieg gegen Antonius führte, wollte keiner der kriegführenden Seiten Unterstützung gewähren. Im Spätherbst des Jahres 30 gewann endlich Phraates die Oberhand. Tiridates war gezwungen nach der römischen Provinz Syrien zu fliehen. Im Winter des Jahres 30/29, während Oktavian in Syrien weilte, empfing er eine Gesandtschaft des Phraates, wie Dio berichtet (LI 18), freundlich, φιλικῶς, indem er sich verpflichtete, Tiridates nicht zu unterstützen; gleichzeitig gestattete er jedoch Tiridates den weiteren Verbleib in der Provinz Syrien, während er den Sohn des Phraates mit sich nach Rom nahm. Diese Lösung der Partherfrage wurde in Rom allgemein als grosser Erfolg Oktavians angesehen. Cassius (Dio LI 20)[7] zählt eine Reihe von Senatsbeschlüssen auf, die im Jahre 29 aus diesem Anlasse zu Ehren Oktavians gefasst wurden, während Vergil dazumal (*Georg.* III 30 f.) schreiben konnte: *addam urbes Asiae domitas pulsumque Niphaten fidentemque fuga Parthum versisque sagittis.*

So also erlangte Phraates im Jahre 30 den parthischen Thron wieder und sein Gegner Tiridates verblieb in der Provinz Syrien. Dieser Stand der Dinge dauerte bis zum Jahre 26 an. Im Frühjahr des Jahres 26[8] trat Tiridates wiederum zu Angriffshandlungen gegen Phraates an — es ist möglich, dass es mit freundlicher Unterstützung Roms geschah —

---

[6] Vgl. W. Schur, RE XVIII 4 (1949), col. 1997, s. v. *Parthia.*

[7] Cassius Dio LI 20,1: καὶ ἐπειδὴ καὶ τὰ περὶ τῶν Πάρθων γράμματα ἦλθεν, ἔς τε τοὺς ὕμνους αὐτὸν ἐξ ἴσου τοῖς θεοῖς ἐσγράφεσθαι, καὶ φυλὴν Ἰουλίαν ἐπ' αὐτοῦ ἐπονομάζεσθαι, τῷ τε στεφάνῳ αὐτὸν τῷ ἐπινικίῳ διὰ πασῶν τῶν πανηγύρεων χρῆσθαι eqs.

[8] Ein solches Datum, gestützt auf die Münzen von Seleukia, nehmen sowohl Nelson C. Debevoise, *A Political History of Parthia*, Chicago (Illinois) 1938, als auch W. Schur, RE XVIII 4 (1949), col. 1998, s. v. *Parthia* an.

und überschritt den Euphrat. Die dramatischen und wechselnden Schicksale des nahezu zwei Jahre lang geführten Krieges werden uns durch die Inschriften der Tetradrachmen überliefert, die aus dem Gebiet von Mesopotamien stammen. So prägte man beispielsweise noch im April des Jahres 26 in diesem Gebiet Münzen von Phraates, doch im Mai desselben Jahres schon solche von Tiridates. Die Münzen aus den Monaten August, September und November des Jahres 26 tragen wiederum die Inschrift mit dem Namen des Phraates, während im März des Jahres 25 zum letzten Mal eine von Tiridates geprägte Münze erscheint. Im Mai haben wir wieder Münzen mit dem Namen Phraates[9]. Daraus kann man schliessen, dass Tiridates im April des Jahres 25 endgültig besiegt und aus dem Partherreich verdrängt wurde. Justinus (XLII 5,6) gibt an, dass Tiridates dazumal nach Spanien flüchtete und sich unter Augustus Schutz begab. Die weiteren Schicksale des Tiridates sind für unsere Überlegungen ohne Bedeutung[10].

Aus dem, was wir gesagt haben, geht hervor, dass der innere Krieg im Partherreich in den Jahren 31/30 und 26/25 geführt wurde. Phraates herrschte in den Jahren 29—27 unteilbar in dem Gebiet seines Reiches. Das Horazische Gedicht konnte also entweder in den Jahren 31/30 oder in den Jahren 26/25 enstanden sein. Die Datierung des Gedichtes in die Jahre 31/30 ist jedoch vollkommen abwegig, und zwar im Hinblick auf die Erwähnung der Unterjochung der Kantabrer, wo die erste nicht lang dauernde Unterjochung durch Taurus Statilius erst im Jahre 29 stattfand. Auch die Erwähnung der Skythen, „die sich von den Feldern zurückzuziehen beabsichtigten", konnte nicht in den Jahren 31/30 geschrieben worden sein. Es verbleiben also zwei für die Annahme zulässige Daten: der 1. März des Jahres 26 oder der 1. März des Jahres 25. Wenn wir eine Wahl zwischen diesen Daten treffen wollen, so gebietet uns die Analyse der numismatischen Funde, dass wir uns für das Jahr 25 entscheiden, und zwar aus folgenden Erwägungen: Die Tatsache, dass im April des Jahres 26 Phraates in dem Gebiet von Mesopotamien Münzen prägt, Tiridates dagegen im Mai, lässt darauf schliessen, dass das unerwartet[11] schnelle Zuschlagen des Tiridates im April des Jahres 26

[9] Vgl. Zusammenstellung bei Debevoise, *o. c.* S. 137, gestützt auf Mc Dovell, *Coins from Seleucia on the Tigris*, Ann Arbor 1935, S. 185.

[10] Der Epilog der Angelegenheit des Tiridates spielte sich im Jahre 23 in Rom ab, wo die Abgesandten des Phraates eintrafen mit der Forderung der Auslieferung des Tiridates (Cassius Dio LIII 33). Die Verhandlungen führten jedoch nicht zu der Auslieferung des Tiridates; Phraates erreichte nur die Freilassung seines Sohnes unter der Bedingung der Rückgabe der römischen Gefangenen und Standarten.

[11] Der Angriff erfolgte so schnell und unerwartet, dass Phraates sich gezwungen sah, seinen Harem auf der kleinen Insel unweit von Belesi Biblida zu töten; cf. Isid. Char. *Mans. Parth.* zitiert bei Debevoise, *o. c.* S. 137.

stattgefunden hat, während dagegen die Horazische Ode am 1. März entstanden ist; wenn man ferner bedenkt, dass man bis zu dem Eintreffen der Nachrichten in Rom über diese Ereignisse ungefähr mit einer Zeit von 6 Wochen rechnen musste, so scheint eine Datierung des Gedichtes auf den 1. März 26 wenig wahrscheinlich. Viel wahrscheinlicher ist dagegen die Datierung auf den 1. März 25, als nämlich Tiridates und nicht Phraates Mesopotamien in seinem Besitz hatte, was Horaz mit Optimismus erfüllte.

Für die Annahme, dass die Ode am 1. März des Jahres 25 geschaffen wurde und nicht am 1. März des Jahres 26, spricht auch die Erwähnung der „Unterjochung Kantabriens durch die späte Kette". Wie ich schon angedeutet habe, bezog R. Heinze diese Erwähnung auf die Besiegung der Kantabrer durch Statilius Taurus im Jahre 29. Jedoch angesichts des Umstandes, dass den einzig sicheren Anhaltspunkt für die Datierung der Ode die Kämpfe innerhalb des Partherreiches bilden und ihre Erwähnung uns in die Zeit der Jahre 26/25 führt, ist es für mich klar, dass die Erwähnung der Kantabrerunterjochung sich auf die von Augustus mit diesem Gebirgsstamm in den Jahren 26—25 geführten Kämpfe bezieht und nicht auf den Taurussieg vom Jahre 29. Dank dem Bericht Dios wissen wir, dass nach dem Sieg des Taurus die Kämpfe mit den Kantabrern im Jahre 29 fortdauerten (Cassius Dio LI 20,5). Es kann sein, dass sie noch im Jahre 28 währten; jedenfalls fand am 1. Juni des Jahres 28 der Triumph *ex Hispania* des C. Calvisius Sabinus statt[12]. Im Jahre 27 weilt Augustus in Spanien[13], um die dortigen Angelegenheiten zu ordnen. Im Jahre 26 bricht ein gefährlicher Aufstand der Kantabrer und Asturer aus, der Augustus von dem geplanten Feldzug gegen Britannien abhält[14]. Dieser Aufstand wurde erst im Jahre 25 niedergeschlagen[15]. Zum Zeichen des endgültigen Sieges über die Kantabrer und dass der Frieden gesichert sei, beschloss damals der Senat die Schliessung des Janustempels[16]. Aus den angeführten Tatsachen geht also hervor, dass die Worte über die späte Unterjochung nicht im März 26, dem Zeitpunkt des Ausbruchs des grossen kantabrischen Aufstandes, geschrieben sein konnten, sondern am 1. März 25, als der Aufstand erlosch oder gänzlich niedergeschlagen wurde. Es ist klar, dass der Ausdruck über die den Kantabrern „spät" angelegte Kette eher auf das Jahr 25 bezogen werden kann als auf das Jahr 29, wie es Heinze tun wollte. Es verbleibt uns noch die Erwähnung zu klären, die sich auf die Skythen bezieht, welche,

---

12 Cf. CIL², s. 77.
13 Cf. Cassius Dio LIII 22,5.
14 Cassius Dio LIII 25,2.
15 Cassius Dio LIII 25,2—8.
16 Cassius Dio LIII 27,1.

wie es heisst, „sich von den Feldern zurückzuziehen beabsichtigten". Heinze, der das Gedicht auf das Jahr 28 datierte, hatte offensichtlich mit der Auslegung dieser Erwähnung viele Schwierigkeiten. Er gab zu, dass von den Siegen gegen die Skythen aus diesem Jahr nichts bekannt sei, und er stellte folgende vorsichtige, aber nicht überzeugende Hypothese auf: „es mögen an den Kämpfen der Daker gegen die Römer auch die skythischen Scharen beteiligt gewesen sein, oder Horaz erwartet von den Siegen des Crassus eine Wirkung auch auf die Nachbarstämme". Im Gegensatz zu diesen nichtüberzeugenden Hypothesen lässt sich die Zitierung der Skythen, die sich von den Feldern zurückzuziehen beabsichtigten, verhältnismässig leicht erklären, wenn wir das Gedicht auf das Jahr 25 datieren. Schon allein die vorsichtige Formulierung über „die Skythen, die sich von den Feldern zurückzuziehen beabsichtigen", weist darauf hin, dass es sich nicht um das Ergebnis eines römischen Sieges über die Skythen handelt. Ich bin überzeugt, dass das eine Anspielung auf die skythische Gesandtschaft ist, die eben im Jahre 25 zu Augustus kam, der damals in Tarraco weilte, und ihm ihre Freundschaft anbot[17].

So also passen die Erwähnungen der Kämpfe innerhalb des Partherreichs sowie die der Unterjochung der Kantabrer, als auch endlich die über die mit friedlichen Absichten umgehenden Skythen auf den 1. März des Jahres 25. Aus der Erwähnung des Kotison lassen sich keinerlei Schlüsse für unsere Betrachtungen ziehen.

Bemerkenswert ist auch die Stimmung der analysierten Ode, welche von ähnlichem Optimismus durchdrungen ist, wie der Senatsbeschluss über die Schliessung des Janustempels zum Zeichen des angebrochenen allgemeinen Friedens.

Warszawa

---

[17] Cf. Orosius, VI 21,19 und *Mon. Anc.* 5,51: *nostram amicitiam petierunt per legatos Bastarnae Scythaeque et Sarmatarum qui sunt citra flumen Tanaim et ultra reges.*

OVIDIO IN POLONIA

NELLA LEGGENDA E NEI FATTI

Scrisse

JERZY KRÓKOWSKI

Il poeta del mondo mediterraneo che nei suoi versi chiuse tutta la ricchezza e tutto il pittoresco dei miti greci nati sotto l'ardente cielo meridionale, e la bellezza del Mare Egeo e delle isole bagnanti i suoi marmi bianchi nel fulgido sole, che dipinse le leggende e le feste degli abitanti di Campagna Romana, e l'incanto della primavera italiana, la magnificenza ed il lusso dell'*aurea Roma* — lo stesso Ovidio, in grazia delle vicende inaspettate diventò anche cantore dei freddi paesi del Nord. Trovatosi in esilio all'estremità dell'impero nel lontano Tomi alla riva dell'inospitale Ponto Eusino, ai confini della barbarie, oppresso dal destino avverso e divorato dalla nostalgia di sua Città, quell'allievo di scuola retorica il quale non aveva saputo raffrenare il suo temperamento poetico — *nimius amator ingenii sui* — ci lasciò esagerate descrizioni della grezza natura e della vita severa di gente nordica nate dall'inestinguibile sete del caldo meriggio. Così egli ha provvisto la posterità di colori per descrivere i paesi davvero situati *sub axe boreo*, e agli uomini transalpini egli ha fornito i suoni del perenne desiderio dell'uomo di Nord della mite natura e dei monumenti d'arte dell'aprica Italia.

L'esilio, la grande sventura che si abbattè su quel favorito della sorte, accarezzato finora dal successo, affievolì — secondo la confessione del poeta stesso — la sua vena creatrice, perchè, strappandolo dalla terra nativa, allontanandolo dai lettori intelligenti e colti conoscitori della retorica, lo immerse in una tristezza e malinconia sconfinate. D'altra parte, il frutto di questo triste periodo ha arricchito la letteratura romana di poesia d'esilio: nei versi dell'esule si sente, dietro alla monotonia formale, il sentimento vero e profondo, ed essi sono — come dice il letterato francese — „quello che di più penetrante e di più umano ci ha lasciato la letteratura romana“ [1].

Ma di più: l'esilio a Tomi, privando il poeta di patria terrestre, allargò i termini della sua patria postuma. Orazio si prediceva che dopo la sua morte visiterà — da uccello canoro — le rive del Bosforo strepitoso, le Sirti Getule e i campi iperborei, che i suoi carmi saranno letti dai Daci, dagli abitanti di Colchide, dalla gente di sull'Ebro e Rodano. Ovi-

---

Conferenza fu destinata al Convegno Internazionale di Studi Ovidiani a Sulmona nel maggio 1958.

[1] É. Ripert, *Ovide, poète de l'amour, des dieux et de l'exil*, Paris 1921, p. 208.

dio mercé soggiorno a Tomi divenne davvero poeta di tre anzi quattro nazioni. Non solo di Romani e degli eredi loro diretti Italiani, ma anche dei Romeni, successori degli antichi Daci e Geti, che appartenendo alla coltura latina non senza ragione consideranno il vate sulmonese come loro primo poeta cui non solo a Sulmona ma anche a Costanza fu eretto un monumento — ma ancora anche, grazie ad una strana coincidenza o ad un strano fraintendimento piuttosto, dei Polacchi, gente veramente nordica, la quale, sebbene i suoi territori nazionali non fossero mai parte dell'impero, sempre, dal momento di essere divenuta cristiana, gravitava verso il mondo latino e vivendo da quel tempo nell'orbita di coltura latina ne fu la propagatrice presso i suoi vicini orientali[2].

Il collegare d'Ovidio con Polonia che ha fatto creare la leggenda di Ovidio-Polacco, leggenda divulgata in Polonia nei secoli XVI e XVII, è dovuto a due premesse. Prima di esse è la confessione del poeta stesso quando dice che all'esilio ha imparato la lingua dei Geti e Sarmati — *nam didici Getice Sarmaticeque loqui* (*Trist.* V 12, 58; *ex Ponto* III 2, 40) — che in questa lingua ha scritto l'elogio di Augusto e di famiglia imperiale (*ex Ponto* IV 13, 19), che le parole „pontiche" gli si confondevano con quelle latine (*Trist.* III 14, 49) — a questa confessione aggiungevasi l'identificazione quasi universale fra gli umanisti polacchi e stranieri del Quattrocento e Cinquecento, nella terminologia almeno, degli antichi Sarmati cogli Slavi in generale e particolarmente coi Polacchi. La seconda premessa si appoggia sulle ricerche della tomba del poeta sulle terre che nel Cinquecento e ai primi del Seicento appartenevano ai vasti territori del polacco-lituano-ruteno stato dei Iagelloni; quindi nacque l'opinione che Ovidio morì in Polonia e poi, già veramente leggendaria, di Ovidio-Polacco.

Al problema d'usare il termine Sarmazia e Sarmati relativamente ai Polacchi e alle loro terre ha dedicato poco fa un'approfondito e riccamente documentato lavoro Taddeo Ulewicz, dove chiaramente e meglio di chiunque finora ha dimostrato quali trasformazioni ha subito quel termino ed il senso attribuitogli[3].

La definizione: Sarmati riguardo agli Slavi, Cechi o Polacchi (accanto agli „Slavi", „Slavoni", „Poloni"), che incontriamo già nel Medioevo presso i cronisti tedeschi e francesi dei secoli X—XII — contrariamente al nostro Gallo-Anonimo (secolo XII), il quale distingue gli Slavi dai *Sarmatae, qui et Getae vocantur* — aveva ripreso dei colori nei primi dell' Umanesimo, colla rinascita di Tolomeo, e fu popolarizzata o quasi scien-

---

[2] Cfr. M. B. Begey, *Storia della letteratura polacca*, p. 11.

[3] T. Ulewicz, *Sarmacja, studium z problematyki słowiańskiej XV i XVI w.*, Kraków 1950, Biblioteka Studium Słowiańskiego Uniw. Jagiell., Seria A, nr 7.

tificamente dimostrata dagli umanisti. In Polonia, il più autorevole scrittore che accettò quella terminologia e le diede diritti di cittadinanza nelle nostre lettere, fu Giovanni Długosz (Longinus) nella sua grande opera *Annales regni Poloniae*, scritta fra 1455 e 1480. Alla fine del secolo XV e ai primi del XVI gli umanisti tedeschi e polacchi si servono di questo termine nel classico senso geografico, come definizione di Polonia e dei Polacchi, e nel senso più vasto dello stato Iagellonico.

Nel suo *Tractatus de duabus Sarmatiis et de contentis in eis* (Cracovia 1517, Augusta 1518, Cracovia 1521), nell'opera che fu vera rivelazione per la scienza europea ed ebbe gran fama nell'Europa di quel tempo (molte edizioni, traduzioni: in tedesco, polacco e italiano), Mattia de Miechów coordinò e rese più verosimili tutte le vaghe e non sufficientemente precisate opinioni sulla Sarmatia, alla dimostrazione di Tolomeo aggiungendo una suggestiva descrizione dei paesi che fanno parte di tolomeana Sarmazia europea ed asiatica, e precisò, descrivendolo esattamente, il concetto geografico di Sarmazia e dei popoli che l'abitavano. Egli ci diede però l'interpretazione classica e tradizionale del termine nel senso geografico. I posteriori storici polacchi del Cinquecento, nell'epoca cioè in quale sotto l'influenza d'Umanesimo si svegliò il senso storico e nello stesso tempo crebbe la coscienza della grandezza ed importanza dello stato Iagellonico, recarono invece a luce „scientifica" e storica derivazione degli Slavi e Polacchi dagli antichi Sarmati, creando in tal modo la base storica al tradizionale termine e concetto che fino alla metà del Cinquecento si appoggiavano conscientemente — presso gli umanisti, o inconscientemente — nel Medioevo, sulla tradizione rinforzata dall' autorità del mondo antico.

La più nota forma di quella concezione fu data da Martino Kromer, che la fece conoscere anche all'Occidente, nell'opera *De origine et rebus gestis Polonorum* (edizione terza uscì a Basilea presso l'Oporino, 1568). Il concetto del termine Sarmazia è un concetto composto. Ne entrano: 1. l'antico senso geografico, 2. il senso politico — la monarchia dei Iagelloni e le nazioni abitantila, particolarmente i Polacchi, 3. il senso gentilizio — i Slavi e Polacchi derivanti dagli antichi Sarmati. Quel concetto si precisò specialmente nei tempi delle prime libere elezioni: bisogna eleggere un Sarmate, un Piast, non un principe straniero; poi, nel Settecento, l'idea di un Sarmate è diventata quasi simbolo di nostralità in opposizione agli stranieri influssi culturali, specialmente quelli francesi.

Il collegare di Ovidio con la Polonia apparisce per la prima volta presso l'umanista italiano Cristoforo Columnius di Napoli[4]. Dimorando

---

[4] Cfr. B. Nadolski, *Z teki humanistycznej*, Pamiętnik Literacki XXXI 1934, p. 394.

a Polonia a proposito dello sposalizio di principessa Bona Sforza ed il re Sigismondo I, nel 1517, nell'epigramma indirizzato ad Andrea Krzycki, egli si stupisce di come le Muse si trovino a Vilna, in Lituania, ma subito si spiega quel fatto strabiliante: esse accompagnavano Ovidio nell'esilio e dopo la sua morte rimasero su quei territori; ora accompagnano il Krzycki in cui risuscitarono l'anima i ritmi del Nasone.

Le parole di sopra non sono che un fine complimento di un' umanista per un' altro, ma col tempo il loro senso si è fatto più reale, val a dire quando cominciarono le ricerche della tomba di Ovidio sulle terre di Polonia.

Appoggiandosi sull'antica tradizione, conservata presso San Gerolamo, ma proveniente probabilmente da Svetonio, che Ovidio *in exilio diem obiit et iuxta oppidum Tomos sepelitur*, tanto il Medioevo quanto l'Umanesimo s'interessava della sua tomba e la cercava nei dintorni di Costanza, ma qualche volta anche più lontano. Per esempio nell'opera dello storico e medico viennese Wolfgang Lazius, stampata a Basilea nel 1551, troviamo la notizia che ai tempi dell'imperatore Federico III (morto nel 1493) si è trovata la tomba di Ovidio con le sue ossa (non cenotafio dunque) nella località nel nord-ovest di Ungheria, Szombathely (antica Sabaria), dove sia rifuggito, appena gli fu permesso di lasciare il Ponto. Lo storico Gasparo Bruschius (*De Laureaco veteri*, Basilea 1553, p. 31) ci reca la stessa notizia rimettendola al 1508, ed il geografo Abramo Ortelius (*Thesaurus geographicus*, Anversa 1598) ne aggiunge arbitrariamente il testo dell'epitafio verseggiato (in realtà egli ha preso quest' epitafio dall'opuscolo di un breslaviano Tobia Fendt, 1574, e lo ha collegato con la tomba di Ovidio a Szombathely). Come ha dimostrato il Przychocki, quell'epitafio è d'origine polacca. Poichè anche i Polacchi presero parte alle ricerche della tomba di Ovidio.

Ecco che nella seconda metà del Cinquecento un Geremia Wojnowski, dotto umanista, divulgava la notizia che trovò la „vera" tomba di Ovidio col suddetto epitafio appunto. Il Tedesco Lorenzo Mueller che soggiornava alla corte del re Stefano Batory come l'ambasciatore, nelle sue memorie edite nel 1585 racconta, come quattro anni fa il Wojnowski ha condotto gli stranieri arrivati da lui a Trembowla in Volinia all'escursione equestre in fondo alle steppe e dopo alcuni giorni di viaggio già nei pressi di Mare Nero (non si sa se vicino a Costanza o no) mostrava loro il „vero" sepolcro del poeta col sopraddetto epitafio. A quell' escursione di Wojnowski accenna anche il celebre Possevino[5], annotando che la pietra sepolcrale è stata trasferita a Gniezno, dove lui stesso la visitava.

---

[5] Secondo il libro di S. Schoenvisser, *Antiquitatum et historiae Sabariensis libri IX*, Pestini 1791, p. 86—89: „in historia Gonzagarum".

Il collocare della tomba di Ovidio sulle terre sud-orientali dell'antica Polonia è stato facilitato dal fatto d'esistervi dei nomi geografici che l'etimologia volgare poteva congiungere col nome di poeta: non solo „Palus Ovidiana" allo sboccamento di Dniestr dirimpetto all'Akkerman, ma anche negli altri luoghi, per es. „Góra Owidowa" — Monte Ovidiano a Kuty presso Kosów o in Polesia nei dintorni di Pińsk. Come eco di queste fantastiche invenzioni c'è rimasto un verso scherzoso di Ladislao Syrokomla, poeta del Ottocento, dove narra come Ovidio bandito, a causa degli amori con principessa Giulia, sul Mare Nero e poi più lontano in Polesia, cogliesse dei funghi nelle foreste di Pińsk; infine „il poeta-esule è morto dalla fame e dalla tristezza a Dawidgródek nelle tenute dei principi Radziwiłł; e il monte porta finora il suo nome".

Ecco il clima onde nacque l'idea di Ovidio-Polacco, Ovidio poeta dei Polacchi, tanto popolare in Polonia dei secoli XVI e XVII. Queste idee, queste credenze si riflettono nel verso di Pietro Wężyk Widawski aggiunto alla sua *Filomela* (1586 o 1590), non mai scherzoso, che dice: „Quando Ovidio entrò in nostro paese, subito imparò la lingua polacca ..., diventò vero polacco, e benchè da gran tempo fosse morto, dappertutto è da noi famoso, come si nascesse oggi".

L'epitafio di Wojnowski, frutto di mistificazione o credulità d'umanista, giunse a molti collezioni straniere e fu popolarizzato da noi nel Seicento dal Simone Starowolski (*Monumenta Sarmatarum*, Cracovia 1655) che lo colloca fra i lapidi „dei nostri Sarmati". Quest' opinione vive presso gli storici del Cinquecento (Sarnicki, *Annales*, 1587), ed anzi nel Ottocento lo storico Augusto Bielowski ha enunciato un concetto stravagante che nell'elegia *ex Ponto* II 9 (a Cotys, re dei Traci) Ovidio si rivolga davvero al leggendario principe polacco Popiel I Kotyska, alla cui corte poeta esiliato avesse vissuto i suoi ultimi anni.

Queste opinioni sono pervenute anche alla scuola. Nel 1756 in Collegio dei Gesuiti a Posnania svolgevasi una disputa al tema: *Ovidius quinam sit vates, Polonus an Romanus*; la questione venne risolta in modo decisivo dall'Apolline:

Se Lechum scripta testatur voce: proinde
Lechiadum numero Nasonem adiudico vatem.

Ma lasciamo ora la leggenda ed entrando in realtà vediamo quale era la fortuna e l'influsso di poesia ovidiana in Polonia. La storia di essa non è stata scritta ancora, ne abbiamo per lo più i studi frammentari, cosicchè questa rassegna dovrà anch'essa avere il carattere frammentario.

Alla trionfale marcia di poesia ovidiana per i secoli partecipa anche la Polonia, sebbene, com'è naturale, ne fosse entrata più tardi.

Nel catalogo di Biblioteca Capitolare Cracoviese dall'anno 1110 incontriamo già un manoscritto: *Ovidii Epistolae ex Ponto*, ora non esistente. Ne risulta che già in quei tempi leggevasi Ovidio nella Scuola Cattedrale di Cracovia. Data l'analogia di scuole occidentali ammettiamo che alla fine del Medioevo nelle scuole polacche triviali e quadriviali si leggevano non solo le opere erotiche di Ovidio, ma anche quei medioevali, lascivi *Pseudo-Ovidiana*. Questa ipotesi s'appoggia sul fatto che nell' elenco delle lezioni e degli esercizi alla Facoltà degli Artisti in Cracovia dall' anno 1487 non compariscono le opere erotiche di Ovidio, probabilmente conosciute già dalla scuola media, e che nei manoscritti polacchi del Quattrocento si trovano anche i *Pseudo-Ovidiana*. La citazione dunque di *Remedia amoris* nell' ancora interamente medioevale *Liber formularum Georgii castri Cracoviensis notarii* (*1399—1415*), edito poco fa da Carlo Górski[6] era comprensibile a tutti.

Ovidio è noto già al Maestro Vincenzo detto Kadłubek, l'autore della *Cronaca* (ai primi del Duecento), a un autore di *Carmen Mauri*, poema scomparso che l'ultimo editore attribuisce alla seconda metà del secolo dodicesimo[7], gli altri alla metà del Trecento, anche al poeta di prima metà del Quattrocento, Adamo Świnka (Porcarius)[8].

Nelle biblioteche polacche ci rimangono quattordici manoscritti di Ovidio (altrettanto di 14 di Virgilio) dal Quattrocento e Cinquecento, dei quali nove si trovano nella Biblioteca Iagellonica e sono per lo più doni degli scolari e maestri Cracoviesi. Oltre le poesie di Ovidio ci si trovano anche i Pseudo-Ovidiana medioevali, come *De pulice, De lupo, Sine titulo de arte amandi* nei tre libri (che nelle scuole polacche sostituivano talvolta l'*Ars amatoria* e per un po' gli *Amores*), le commedie elegiache *Pamphilus* ed *Ovidius puellarum*, e sopratutto *De vetula*. Ci sono anche dei medioevali commentari moralizzanti: *Tabulae mithologicae explicatae ex Ovidio* nel manoscritto di Biblioteca Iagell. del 1491, e il *Liber Ovidii moralisatus Metamorphoseos per sanctum Thomam Anglicum ordinis praedicatorum* di Pietro Berchorio, scritto „anno D. 1451", nel codice del monastero dei benedettini a Łysa Góra, oggi in Biblioteca dei principi Czartoryski a Cracovia. Nel 1536 ancora, nell' epoca dunque del trionfo di Rinascimento, apparve a Cracovia *Sylva sententiarum ex Ovidio non librorum, sed rerum ac titulorum ordine servato delecta*, di cui

---

[6] *Formularz Jerzego pisarza grodzkiego krakowskiego*, ed. K. Górski, Toruń 1950; cfr. W. Kurek, *Na marginesie Liber formularum Georgii*, Eos XLVI 1952/1953, fasc. 2, p. 181.

[7] *Cronica Petri comitis Poloniae, accedunt Carminis Mauri fragmenta*, ed. M. Plezia, Cracoviae 1951 (MPH, nova series, tomus III).

[8] Cfr. Th. Sinko, *De duobus Adami Porcarii carminibus*, Eos VIII 1902, p. 138 sgg.

un autore anonimo coi frammenti delle opere di Ovidio argutamente scelti cerca di dimostrare l'ideologia cristiana del poeta romano[9].

Esiste una tradizione che dice che già nel 1433 Gregorio da Sanok, il futuro arcivescovo di Leopoli, che alla sua corte a Dunajów ha dato rifugio a Filippo Buonaccorsi Callimaco, da giovane maestro interpretava all'Academia Cracoviese le Bucoliche di Virgilio nel modo umanistico. Sarebbe il primo annunzio del precoce umanesimo nell' Università Iagellonica, fondata nel 1364 da Casimiro Grande come una delle prime università nell Europa centrale, rinnovata e dotata di nuove facoltà nel 1400 da Ladislao ed Edvige Iagelloni. Ed infatti i primi annunzi dell' Umanesimo penetrante a poco a Polonia furono la cattedra di eloquenza fondata da canonico cracoviese Nowko e quella di poesia, fondata da voievodessa Mężyk, analoghe alle cattedre le quali compariscono nella seconda metà del Quattrocento e nei primi del Cinquecento alle università svizzere, tedesche ed austriache. Secondo il programmo che ci è rimasto dall'anno 1449 e più tardi dal 1475 la cattedra di poesia (che però esisteva già da un pezzo) era impegnata d'interpretare anche i poeti classici, fra gli altri Virgilio ed Ovidio.

Però davvero nonchè nell'ultimo quarto del secolo XV l'Umanesimo ha mantenuto il suo posto a Cracovia e tra le mura di Università, grazie ai due umanisti stranieri: Tedesco Corrado Celtis (1489—1491) ed Italiano Filippo Callimaco Buonaccorsi (1470—1472 a Dunajów presso Leopoli e poi alla corte reale sino alla morte, nel 1496). Perciò, alla fine del Quattrocento e all'inizio del Cinquecento l'Università Cracoviese respirava già l'aria umanistica, lottando col successo contro lo scolasticismo; in quell'atmosfera appunto fu educato Niccolò Copernico ed essa fu la forza attraente all'Accademia di Cracovia sino al 1520 circa gli scolari e gli umanisti stranieri.

Nell'elenco di lezioni universitarie degli anni 1487—1563, nel così detto *Liber diligentiarum facultatis artisticae* il primo luogo fra i poeti latini appartiene, accanto a Virgilio ed Orazio — ad Ovidio, anche nella celebre Accademia di Lubrański a Posnania, dove insegnava Cristoforo Hegendorfer, il grande ammiratore d'Ovidio, e nelle scuole secondarie.

Qual posto nell' insegnamento universitario a Cracovia sulla fine del Quattrocento occupava Ovidio si vede per esempio nei versi d'un Silesiano Laurentius Corvinus (Rabe), il quale la scienza acquistata a Cracovia negli anni 1489—1493 ha portato poi alla Silesia ed a Breslavia e vi è diventato propagatore dell' Umanesimo nella scuola e nella letteratura. L'imitazione ovidiana è una nota caratteristica di suoi giovanili esemplari di poesia scolastica, scritti a Cracovia ed editi dal manoscritto bresla-

[9] Cfr. R. Skulski, **Przegląd humanistyczny II 1923, p. 243.**

viese poco tempo fa[10]. Nell'elegia *De novem Musis* un breve verso che gli servì di modello[11], il poeta lo ha arricchito dai colori presi dai *Fasti*: racconta come nel sogno gli apparve Minerva accompagnata dalle Muse (cfr. p. es. l'epifania del Giano nel I libro dei *Fasti*) e queste lo fanno conoscere ciascuna la propria specialità. Nell' altro componimento *De nympharum conquestione* il racconto è adornato dai motivi del Faetone, prima di tutto geografici (il Corvinus aveva studiato a Cracovia anche l'astronomia e la geografia, e pubblicò nel 1496 il manuale di *Cosmografia*).

Non è del tutto chiaro, qual influenza avesse in Polonia la poesia umanistica di Filippo Callimaco Buonaccorsi e di Corrado Celtis, ovidianista anche lui nei suoi *Amores*. La schiera di poeti neolatini di Cracovia comincia quasi da nuovo con Paolo di Krosno, maestro dal 1506, morto circa 1517, precettore dei poeti, le cui poesie hanno ancora un carattere un po' medioevale. Le edizioni complete di quei poeti in *Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae Latinorum* e le monografie polacche su di loro ci forniscono i materiali da studiare come essi imitassero Ovidio, ma poichè questo è una cosa molto naturale, non lo discuterò. Solo già che siamo in argomento bisogna dire che Giovanni Dantyszek (Dantiscus, 1485—1548), diplomatico e vescovo di Warmia, nel 1517 circa scrisse un' elegia erotica modellata sugli *Amores* e i *Tristia* I 3 (il congedo colla donna); più tardi però, alla fine dei suoi giorni, ritirandosi dalle sue posizioni d'umanista egli creò sull'esempio degli inni di Breviario gli *Hymni aliquot ecclesiastici*. Un'altro principe di Chiesa, Andrea Krzycki (Cricius, 1481—1537), allievo di Codro Urceo a Bologna, l'autore — fra gli altri — dei frivoli epigrammi erotici, stimato da Erasmo di Rotterdam e menzionato da Giglio Gregorio Giraldi, *De poetis nostrorum temporum*, fu lodato come ovidianista da un'umanista italiano Cristoforo Columnius. Ma più d'ogni altro ovidianista, benchè nel campo abbastanza limitato, era Clemente Janicki (Ianicius, 1516—1543) figlio d'un contadino, alunno del Collegio di Lubrański ed anche dell' Università padovana, il vero sebbene non grande talento poetico, cui a buona ragione Simone Starowolski concede il nome: Ovidius Polonorum. Del resto quel titolo — Ovidius Sarmaticus — fu da noi elargito all'eccesso. Alla tenera e sentimentale indole di Ianicius rispondeva a meraviglia per lo più la poesia dell'esule e i suoi *Tristium liber* e *Variarum elegiarum liber* sono l'imitazione di *Tristia* ed *ex Ponto*, ma anche di *Eroidi*. Così per esempio l'elegia dedicatoria del *Tristium liber* è una trasformazione dell'idea

---

[10] *Laurentii Corvini poetae Silesii carmina duo*, ex codice Wratislaviensi ed. G. Krókowski, Charisteria Th. Sinko, Varsaviae—Wratislaviae 1951, p. 121—139.

[11] Ps.-Catonis Nomina Musarum (*Anthol. Lat.* ed. Riese, nr 664 = Ausonius, App. 4).

di Ovidio della personificazione di libro (*Trist.* I 1, *ex Ponto* IV 5,55 sgg.), e molti echi dell'apologia ovidiana (*Trist.* II) si ritrovano da Ianicius, nelle sue giustificazioni davanti ai protettori. Ma sopratutto all'influenza di Ovidio deve la letteratura nostra l'elegia autobiografica di Ianicius *De se ipso ad posteritatem* (*Trist.* VII). L'autocoscienza di quel figlio contadinesco che la poesia trasse fuori la sua umile condizione gli diede il diritto di tramandare la di lui biografia alla posterità. Ecco un caratteristico esempio di poesia rinascimentale in Polonia e di, pure rinascimentale, senso di propria personalità. Invece il più grande poeta del Rinascimento polacco, Giovanni Kochanowski (1530—1584), nelle sue elegie latine prendeva come modelli piuttosto Properzio e Tibullo coi quali aveva fatto stretta conoscenza durante i suoi studi a Padova, specialmente grazie alle lezioni di Francesco Robortello sull'elegia. Tuttavia, l'influenza di *Amores* ed *Ars amatoria* vi è evidente, prima di tutto nelle elegie erotiche scritte a Padova, specialmente nella fraseologia.

Il „padre" della letteratura nella lingua nazionale, Niccolò Rey (1505—1568) avvertiva il suo lettore, un gentiluomo-agricoltore, che non legesse Ovidio ed Orazio perchè troppo difficili[12], ed altrove condannava le „epistole delle cortigiane" (*Eroidi*) al pari delle „lascive favole" (*Metamorfosi*). Signor Kostka invece nel *Cortigiano Polacco* di Luca Górnicki, rifatto dal *Cortigiano* di Baldassare Castiglione ma adattato ai costumi polacchi, indirizza il partigiano dell'„amore segreto" all'*Ars amatoria*[13].

S'intende che Ovidio sia ben noto ai poeti polacchi scriventi all'epoca rinascimentale in lingua nazionale. Ecco alcuni esempi dovuti principalmente alle indagini del professore Taddeo Sinko.

L'attività di Giovanni Kochanowski non rivela grande influsso di Ovidio. Il principe dei poeti del Rinascimento polacco creò la lirica polacca rinascimentale nelle sue *Canzoni* sopratutto seguendo il modello di Orazio. Per altro, ellenista considerabile, conosceva bene la letteratura greca — Omero, Euripide, Arato (che traduceva in latino e polacco), *Antologia greca,* gli *Anacreontica* editi proprio allora da Stephanus (1554) — e se ne ispirava. Ciò nonostante nelle adattazioni e parafrasi dei frammenti di *Metamorfosi* ed *Eroidi* inserite nelle sue opere si può ritrovare l'incanto del racconto mitologico del poeta sulmonese. Così la *Memoria per Giovanni Tęczyński,* l'elegia funebre alla morte di quell'illustre giovane gentiluomo non solo è adornata dalla parafrasi del frammento di Catullo c. 64, 86—115 sull'Arianna abbandonata da Teseo, ma per la scena di separazione di Tęczyński dalla sua fidanzata il poeta ha adoperato

---

[12] M. Rey, *Żywot*..., ed. Turowski, p. 238.

[13] Ł. Górnicki, *Dworzanin polski*, opr. R. Pollak, ed. II, Wrocław 1954, p. 382.

i colori presi dalle *Metamorfosi* XI 411 sgg. (congedo di Ceice con Alcione). La figlia del re svedese, nell'opera sua, come Alcione nelle *Metamorfosi* (648 sgg.) e Laodamia nelle *Eroidi* (XI 15 sgg.) non può distogliere lo sguardo dalla nave allontanantesi dalla riva col voivoda, e per dipingere la tempestà marina nella quale perì l'infelice Tęczyński il poeta aveva prestato i colori dalle *Metamorfosi* XI 480 sgg. e dai *Tristia* I 2[14]. La canzone I 17 e fatta a guisa di *Eroide* I (lamenti di Penelope abbandonata), e addiamolo, l'elegia latina II 11 e una variazione del concetto dell' epistola di Saffo a Faone. — Delle anonime *Canzoni erotiche* trovantisi nel manoscritto di Biblioteca degli Zamoyski e attribuite a Niccolò Sęp-Szarzyński (1550—1581) molte sono rifacimenti di Ovidio, come il nro 67 nell'edizione dello Chrzanowski[15] (si può amare le due nello stesso tempo — *Amores* II 10), o nro 74 (*Amores* III 11 — *odi et amo*); nel nro 65 l'autore ha riprodotto nelle strofe saffiche la storia di Narciso dalle *Metamorfosi* III 487—510[16]. — Simone Szymonowic (Simonides, 1558—1629) conosciuto in Europa come Pindaro Polacco nell'idillio polacco X (*I salici*) racconta del bagno di Pallade secondo il quinto inno di Callimaco, ma anche secondo le *Metamorfosi* (II 447 sgg.) ed i *Fasti* (II 155 sgg.) — il bagno di Diana, ma in luogo di cambiamento di Callisto in orsa egli introduce la metamorfosi delle ancelle di dea in salici, che dipinge al modo di Ovidio, XI 76 sgg. (il cambiamento delle uccisore di Orfeo in querce)[17].

Per conoscere quale fosse la popolarità delle *Metamorfosi* in Polonia basta vedere[18] molte parafrasi-traduzioni delle singole scene di esse. Ed ecco che il castellano Andrea Jelita Dębowski, morto nel 1577, ci ha lasciato tre componimenti poetici „tessuti sull' Ovidio", editi dopo la sua morte nel 1600 circa: *Atalanta, Giudizio delle armi di Achille, Tisbe col Piramo*. Quest' ultimo è davvero la traduzione ed uno dei documenti di come quel tema fosse vivo nelle lettere polacche, come anche all'Occidente (p. es. nella letteratura inglese, italiana, croata), cominciando dal latino rifacimento del medioevale *Tiderici carmen de Piramo et Tisbe* (sec. XIII), conservato nei quattro manoscritti di Bibl. Iag. del sec. XV, fino al modellato già su Ovidio poemetto di Adriano Kitnowski (1644) ed edito nel 1929 dal manoscritto *Piramo e Tisbe* di Stanislao Gerolamo

---

[14] T. Sinko, *Echa klasyczne w literaturze polskiej*, Kraków 1923, p. 41 sgg.
[15] M. Sęp-Szarzyński, *Poezje*, wyd. I. Chrzanowski, Kraków 1913.
[16] T. Sinko, *o. c.* p. 57, 53 sgg.
[17] *ibid.*, p. 90 sgg.
[18] Oltre d'epillio latino *Metamorphoseos puellae et pueri liber unus* del Cristoforo Kobyliński (in *Variorum epigrammatum libellus*, Cracovia 1558); cfr. J. Krzyżanowski, *K. Kobylińskiego epylion o „Rybce"*, Pamiętnik Literacki XXXVII 1947, p. 181—192.

Lubomirski (1636—1702)[19] in 116 ottave. Altre scene delle *Metamorfosi*, rifatte in romanzi o novelle versificate sono *Atteone* di Andrea Zbylitowski (1588), *Filomela* di Pietro Wężyk-Widawski (1590 circa). Un'abbreviata parafrasi del IV libro d'*Eneide* e di *Eroide* VII e *Dido* di Melchiorre Pudłowski.

Grazie al teatro di opera italiano del re Ladislao IV giunsero anche in Polonia le opere italiane cosiddette favole in musica, tessute sulle *Metamorfosi*, e risvegliarono una notevole eco nella nostra letteratura. A Varsavia furono rappresentate alcune tali opere: *Galatea* 1628, *Dafne* 1635 e 1638, *Narciso trasformato* 1638, di cui musica e libretto furono composti dal Italiano Pulcitelli. Si è conservato un programma-riassunto stampato di *Narciso*, in polacco e italiano, di *Dafne* in polacco. Samuele Twardowski fece di quell'ultima opera un bel poema in ottave, intitolato: *Dafne in alloro si è trasformata* (1638, 1661, 1702)[20].

Un'Andrea Vincenzo Ustrzycki nel suo poema *Faetone* si è appoggiato sul dramma-opera francese dello stesso titolo (1689, 1700). Anche a Vilna fu rappresentato nel 1646 ed edito il dramma *Andromeda* di suddetto Pulcitelli. Un frammento di programma polacco probabilmente di quella rappresentazione ha ristampato dall'esemplare difettoso di Biblioteca Iagellonica Giulio Lewański[21], e dal manoscritto di Biblioteca degli Zamoyski a Varsavia, bruciata nel 1939, egli ha edito il testo di commedia polacca del Seicento sull' *Andromeda, regina negra*[22]: ella appartiene al teatro borghese, senonchè popolare; non si può affermare con certezza che Ovidio ne fosse modello diretto, ma in ogni caso i versi 328—338 corrispondono a *Met.* IV 678—683 (e i versi 488—497 a *Met.* 697—705). Una più certa prova dell'influsso diretto di Ovidio sulla letteratura borghese di Seicento ha scoperto Casimiro Kumaniecki: una delle „satire feminee" edite da Carolo Badecki, *Il belletto per adornare la faccia della donna* (1605) è nella sua parte principale una parafrasi di *De medicamine faciei femineae.*

Ma senza avvedercene siamo passati nell'epoca di controriforma e del barocco. L'attitudine riguardo ad Ovidio s'è cambiata, e il più caratteristico sintomo di quel cambiamento sono i giudizi pronunziati dal gesuita Mattia Casimiro Sarbiewski (1595—1640) che per la sua musa neolatina aveva ottenuto in Europa il soprannome „Horatius Christianus". Uno

---

[19] S. H. Lubomirski, *Poemat „Piram i Tyzbe"*, z rękopisu Bibl. Kórnickiej wydał R. Pollak, Poznań 1929.

[20] Sugli echi di Ovidio in *Nadobna Paskwalina* dello stesso Twardowski; cfr. T. Sinko, *o. c.* p. 94 sgg.

[21] J. Lewański, *Epopea pro Saturnalibus. Andromeda królewna murzyńska*, Pamiętnik Literacki XXXVII 1947, p. 234—258.

[22] *ibid.*, p. 240.

dei suoi trattati che formano la sua poetica e che lui servirono da basi per le sue lezioni a Roma e nelle scuole in Lituania — li conoscevamo finora soltanto dai lavori di Taddeo Sinko[23] e Sofia Szmydtowa[24], oggi li leggiamo nell'edizione di Stanislao Skimina[25] — è intitolato *De virtutibus et vitiis carminis elegiaci sive Ovidius*. Di elegia Sarbiewski s'interessa specialmente dalla parte degli elementi formali di composizione artistica e da Ovidio sopratutto trae esempi di struttura dei esametri e pentametri. Del resto critica severamente alcuni versi di lui dicendo che gli erano sfuggiti, perchè aveva l'insolita facilità di scrivere. Benchè lo chiamasse „il più grande elegiaco" e nel trattato *De perfecta poesi* difendeva l'elegia contro le obbiezioni, contrapponendosi ai taluni insegnanti gesuitici, tuttavia era d'opinione che per il suo contenuto l'elegia può essere demoralizzante. Nonpertanto raccomandava agli scolari la lettura di Ovidio, naturalmente in edizione *ad usum delphini*. Egli stesso stimava più Virgilio ed Orazio. L'epopea era per lui il più perfetto genere poetico, ma biasimava le *Metamorfosi*, come prive dell' unità d'azione. Considerava invece lo *Ibis* come *divinissimum eius operum*. Nei suoi versi latini non si serviva di Ovidio per temi e fraseologia, soltanto per tecnica di versificazione.

Tuttavia il Seicento ci reca traduzioni di intere opere di Ovidio. Nel 1584 ancora Melchiorre Kurzelowczyk tradusse i *Remedia amoris*: *Ovidius ovvero contro l'amore libri due*. Ed adesso giungono a un tempo due traduzioni complete delle *Metamorfosi*: di Giacomo Żebrowski (1636) e di Valeriano Otwinowski (1638). Inoltre Adalberto Chrościński traduce le *Eroidi* sotto il titolo *Colloqui epistolari ovvero corrispondenza reciproca delle eroine greche coi cavalieri* (1695); prima di lui Gerolamo Morsztyn (morto 1625 circa) ne traduceva i frammenti, maggiori della lettera di Cidippe ad Aconzio, intera di Canace a Macareo[26].

Il Settecento oltre ai traduzioni anteriori apporta — non parlando dei componimenti minori e frammenti stampati nella rivista *Giuochi piacevoli ed utili* — le meschine *Elegie erotiche* di Benedetto Hulewicz (1791) e non migliori *Versi all'esilio scritti, cioè cose tristi, Imprecazione contro l'Ibis, Lettere dal Ponto* di Jacek Przybylski (1802). Le pareti dell' Accademia Militare per i nobili, fondata a Varsavia dal re Stanislao Au-

---

[23] T. Sinko, *Poetyka Sarbiewskiego*, Kraków 1918.

[24] Z. Szmydtowa, *O księdze I „Poetyki" Sarbiewskiego*, Warszawa 1949 (Sprawozdania Wydz. I Tow. Nauk. Warsz. XLII).

[25] M. K. Sarbiewski, *O poezji doskonałej, czyli Wergiliusz i Homer* (*De perfecta poesi, sive Vergilius et Homerus*), przeł. M. Plezia, opr. S. Skimina; *Wykłady poetyki* (*Praecepta poetica*), przeł. i opr. S. Skimina, Wrocław 1954, Biblioteka pisarzów polskich S. B. nr 4—5.

[26] Cfr. Z. Dynowska, Pamiętnik Literacki X 1911, p. 7 sgg.

gusto, furono adornate dei quadri rappresentanti le più note scene delle *Metamorfosi*[27]. Celebre poeta di quei tempi, maestro della lingua polacca, tanto stimato dal Mickiewicz Stanislao Trembecki (morto nel 1812) nel suo poema descrittivo *Zofiówka*, vv. 183—234, racconta secondo *Met.* XI 228—264 come Peleo abbia conquistato l'amore di Teti e abbellisce la sua narrazione coi tradotti i parafrasati versi di „Nasone d'oltre Danubio".

L'Ottocento non tronca i vivi rapporti colla poesia di Ovidio. Dei tre grandi poeti del nostro romanticismo Giulio Słowacki, educato nel ambiente classicista in ginnasio di Volinia e in casa del suo padre Eusebio, professore dell'eloquenza nel suddetto ginnasio e più tardi all'Università di Vilna, prese conoscenza di Ovidio, e sebbene Ellade lo attirasse di più, nondimeno gli echi di lettura delle *Metamorfosi* sono evidenti non solo nel suo verso giovanile *Figlia di Cerere*, ma anche nelle opere posteriori, benchè l'influsso della narrazione ovidiana di Niobe sul poema *Padre degli appestati* sia fosse minore di quanto si poteva credere[28].

La conoscenza della letteratura latina e i nessi con essa furono più profondi nell'Adamo Mickiewicz, l'allievo del filologo Groddeck a Vilna, e poi lui stesso professore della letteratura latina a Losanna in Svizzera. Durante suo soggiorno a Kowno (Kaunas), come professore di ginnasio, intendeva già tradurre le *Metamorfosi*, e nel frattempo traduceva „i pezzi da Virgilio, Ovidio che io scartabello adesso *nocturna et diurna manu*" (ce n'è rimasto solo il frammento dell'elegia *Trist.* IV 1). Nei *Commenti di Zofiówka di Trembecki* annotava i passi e i quadri, specialmente delle *Metamorfosi*, imitati dal suo poeta favorito. Sulle pagine della sua epopea nazionale *Signor Taddeo* incontriamo echi di *Metamorfosi* quantunque più deboli che dell'*Eneide*, p. es. nella descrizione di caccia all'urso (cfr. quella al cinghiale di Calidone[29]) o nella comparazione *Signor Taddeo* I 132, cfr. *Met.* III 183 e VI 46 s.[30] Da Ovidio trae l'origine la frase „egli stesso per se timone, navigatore, nave" nell' *Ode alla gioventù* v. 21, cfr. *Eroide* XVII 148 ed *Ero e Leandro* di Museo, v. 255[31].

Intanto i classicisti di Varsavia e di Vilna si dedicavano a far delle piccole traduzioni di Ovidio. All'assemblea di Società degli Amici di Scienze e Lettere Ludovico Osiński aveva letto l'*Orazione d'Aiace e d'Ulisse sulle armi d'Achille*, Eusebio Słowacki ha pubblicato le traduzioni

---

[27] Cfr. Z. Batowski, *Owidiusz w Szkole Rycerskiej*, Przegląd Warszawski III 1923, t. 2, p. 170—175.

[28] Cfr. T. Sinko, *Hellenizm Słowackiego*, Warszawa 1925, p. 29, 103 sgg., 232, n. 2.

[29] Cfr. S. Skimina, *Echa klasyczne w „Panu Tadeuszu"*, Stromata in honorem Cas. Morawski, Kraków 1908, p. 149 sgg.

[30] T. Sinko, *Mickiewicz i antyk*, Wrocław—Kraków 1957, p. 450.

[31] *ibid.*, p. 224.

d'Ovidio nel quarto volume degli *Scritti*, Giovanni Kruszyński ha lasciato nel manoscritto le traduzioni per lo più delle *Eroidi*, Severino Tyszkiewicz pubblicò nel „Settimanale di Vilna" l'elegia *Amores* I 1 sotto il titolo: *Comparazione tra l'amore e la vita militare*. Leone Borowski ha ristampato a Vilna nel 1821 la traduzione delle *Metamorfosi* fatta dallo Żebrowski, e la nuova eccellente versione pubblicò nel 1825/26 Bruno Kiciński, col testo latino secondo l'edizione dello Heinsius[32].

Il Novecento in quanto alle traduzioni intere ci ha recato soltanto l'*Arte di amare* (1922, 1928, 1957) del poeta Giuliano Ejsmond, libera versione che esprime perfettamente lo spirito dell'originale, ma che non rende il suo contenuto testuale, l'*Arte amatoria* e i *Rimedi contro l'amore* (1922), in prosa, di Giorgio Rościszewski, e due traduzioni dei *Medicamina*[33]. Non siamo invece riusciti finora ad avere la nuova piena traduzione delle *Metamorfosi*, non abbiamo anche i *Fasti* in polacco.

Ed ora non ci rimane che passar in rassegna gli studi dotti dei Polacchi su Ovidio, benchè questo interessava gli scienziati polacchi molto meno che p. es. Cicerone, Orazio o Virgilio.

Cominciamo questa rassegna dal Casimiro Morawski (morto nel 1925), dal 1877 professore d'Università di Cracovia, il gran rinnovatore della filologia classica in Polonia. Buon conoscitore della retorica antica e lui stesso eccellente stilista latino, meritevole inoltre storico dell'Umanesimo polacco, ed autore della monumentale *Storia dell'Università Iagellonica*[34] scrisse la bella monografia *Ovidio e gli elegiaci nell'epoca d'Augusto*, che fa parte di sua *Storia di letteratura latina* (1917). Nelle dissertazioni *Ovidiana* (Cracovia 1903) e *De Propertii, Tibulli, Ovidii sermone observationes aliquot* (Eos XII 1906, p. 1—11) ha dato squisite osservazioni sugli influssi di retorica su Ovidio ed i legami di questo colla scuola retorica d'allora.

L'altro gran nome di filologia polacca, l'ellenista Taddeo Zieliński (1859—1944), di cui si conoscono i fondamentali lavori su Cicerone e il libro *Horace et la société romaine du temps d'Auguste*, Parigi 1938, ha dedicato ad Ovidio già nel 1905 tre minuscole ma importanti annotazioni nei suoi *Marginalien* (Philologus LXIV 1905, p. 16—19)[34a]. Nella prima di esse ha osservato che così il titolo *Ars amatoria* come la disposizione

---

[32] Edizione II nelle sue *Poezje*, Warszawa 1843, t. VII—IX (libri I—IX).

[33] Di Taddeo Myśliński (*O kosmetyce twarzy niewieściej*, Warszawa 1926) in genere di Ejsmond, e di T. F. Hahn (*Środki gwoli gładkości twarzy niewieściej*, Lublin 1933).

[34] Traduzione in francese di P. Rongier: *Histoire de l' Université de Cracovie, Moyen âge et Renaissance*, Paris—Cracovie 1900—1905, in tre volumi.

[34a] Cfr. anche Philologus LX 1901, 1 sgg.

del opuscolo, ponente al primo luogo la „inventio“, contiene una leggera parodia dei manuali dell' „ars oratoria“. Nella seconda mette in risalto la rassomiglianza della scena di commiato nell'*Antonio e Cleopatra* di Shakespeare (I 2) alla lettera di Didone delle *Eroidi*. Nella terza amplificata più tardi nel discorso *Virgilio e la tragedia della maternità* (Conferenze Virgiliane, Milano 1931, p. 39—54) nella fine analisi ha paragonato la Didone di Virgilio a quella di Ovidio (*Eroide* VII): „Virgilio aveva rappresentato Didone eroina, Ovidio sotto la forza anche lui del suo ambiente, le contrappone la donna, una di quelle Corinne che avevano fecondato il suo genio“ (p. 51); ne trae conclusione che la creazione di Ovidio e del tutto originale e non si deve parlare di sua servile dipendenza da Virgilio.

Di tutte le opere ovidiane *Eroidi* erano queste che interessano il più lo Zieliński. Abbiamo qui, oltre alla traduzione russa e all'edizione col commento in istessa lingua (Mosca 1913), la polacca dissertazione *Topika i typika Heroid Owidiusza* (*De topis et typis in Ovidii Heroidibus adhibitis*, Acta II Congressus Philologorum Classicorum Slavorum, Pragae 1931, p. 31—42 e 447). Per via dell' argomentazione sottile ci dimostra la maestria, con la quale il poeta svolge il tema di donna abbandonata dall' amante non servendosi che di pochi motivi principali e secondari che egli ogni momento modifica e rinnova al modo di variazioni musicali; in quest'arte sottile ci è qualcosa molto più grande che l'abilità retorica. Notiamo qui anche l'articolo dello Zieliński, *Les derniers jours d'Ovide en Dobroudja; réalité et légende*, Revista Clasica, Bucuresti, XI—XII 1939—40, p. 16—28.

Non uno degli allievi del Morawski e dello Zieliński s'occupava di elegia romana. E così Gustavo Przychocki (1884—1947) ha cominciato la sua attività scientifica dalla dissertazione *Observationes Ovidianae* (Stromata in honorem Cas. Morawski, Cracoviae 1908, p. 13—23), in cui sull'esempio di *Amores* I 8; III 8; III 11 accennava alla dipendenza di Ovidio dalla „commedia nuova“; quei studi hanno condotto il Przychocki al Plauto. In dissertazione *De Ovidii Caesarea puella* (Wiener Studien XXXVI 1914, p. 340—342) egli ha messo in risalto che la notizia recataci da Sidonio Apollinare e ridetta spesse volte nel Medioevo come Corinna fosse certa „puella Caesarea“, forse la stessa Giulia non è fondata sulla tradizione sicura. (Ci annotiamo anchè i lavori polacchi di Miecislao Popławski sul *Cesare Augusto e la principessa Giulia,* nella rivista Droga 1931, nro 1, p. 71—82 e nro 2, p. 143—160, e di Paolina Klarfeld su *Cesare e poeta*, Przegląd Klasyczny III 1937, p. 595—635). Severino Hammer (1883—1955) nella dissertazione *De Ovidii memoria in Claudiani carmine De raptu Proserpinae* (Charisteria Th. Sinko, 1951, p. 91—105) mette in risalto come Claudiano adatti le *Metamorfosi* e i *Fasti*

al suo scopo. Giorgio Manteuffel infine (1900—1954), papirologo e conoscitore di Callimaco, l'allievo dello Zieliński e del Przychocki, alla fine di sua vita si occupò anche di Ovidio nel lavoro non mai esistente che nel breve rendiconto (Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejętności XLVI 1946, p. 128—130) sull'*Ero e Leandro*, dove si contrappone all' ipotesi del Knaack che la commune fonte del Museo e delle ovidiane epistole fossero gli *Aitia* di Callimaco, e nel articolo polacco su *Callimaco e poesia romana* (Eos XLI 1940/46, fasc. 2, p. 73—108).

Ne aggiungerò due posizioni eminenti dei confini di studi ovidiani. Leone Sternbach (1864—1940), collega del Morawski dall'Università di Cracovia, negli *Analecta philologica* (Charisteria Morawski, 1922, p. 58—76), ha interpretato coi ricchi materiali paremiografici di tutta la letteratura greco-latina e bizantina, un capitolo dell'*Ars amatoria* I 471—478 e specialmente la sentenza *dura tamen molli saxa cavantur aqua*. Giorgio Kowalski (1893—1948), nel suo libro non così conosciuto come lo meriterebbe, *Quaestiones hydrographicae* (Cracovia 1935), nel quale allude o risolve l'infinità dei problemi di antica geografia, periegesi, idrografia, meteorologia ecc., nell'erudito capitolo fa provenire il pitagorico episodio delle *Metamorfosi* dalla pitagorica „isagoge", e particolarmente dai libri pitagorici d'Alessandro Poliistore e dalla di lui collezione delle *miranda naturae*, completata dai materiali del Posidonio. Anche il catalogo dei fiumi innamorati (*Amores* III 6,25—48) proviene — egli lo mostra mediante una erudita argomentazione — dallo scritto περὶ Ῥώμης dello stesso Alessandro, dove dimostrava l'origine troiana dei Romani.

In un altro gruppo raccolgo i lavori che si riferiscono alla medioevale tradizione ovidiana ed alle vicende postume del poeta sulmonese in Polonia.

Qui, il posto d'onore spetta al compianto Gustavo Przychocki. Nella sua opera essenziale, appartenente alla collezione d'ogni ovidianista, e chi è di più uno studio prezioso sulla filologia medioevale, *Accessus Ovidiani* (Cracovia 1911), l'autore dà un breve delineamento di fortuna d'Ovidio nel Medioevo e l'edizione dei commentari medioevali, cosiddetti „accessus", principalmente quei conservati nei manoscritti Monac. lat. 19474 e 19475, Palat.-Vatic. 241. Negli Epilegomena il Przychocki definisce lo schema di quelli accessus, che provenga dal Commento serviano di Virgilio, d'altra parte dalla fonte commune, cioè dalla dottrina di στάσεις — *circumstantiae*; egli è dunque continuazione della tradizione scolastica antica che nel Medioevo fu sempre viva. (Consimili *accessus* siano davvero le cosiddette medioevali *Vitae Vergilianae*, cfr. Przychocki, *De vitis vel accessibus Vergilianis*, Eos XXX 1927, p. 27—32). — Nel lavoro *Ovidius Graecus. Paridis epistula a Thoma Trivisano in Grae-*

cum conversa (Cracovia 1921) il Przychocki ha edito la traduzione greca della lettera di Paride, fatta nel 1550 dall'umanista Toma Trivisano da Creta e rimasta in autografo in un codice Vaticano, ed anche l'aggiuntone testo latino, che egli ha definito come molto vicino alla famiglia G e come l'unica fonte manoscritta delle migliori lezioni di vv. 39—144. — Nella dissertazione polacca infine espone la storia delle ricerche e dello „scoprire" della tomba di Ovidio in Polonia[35], e nell' articolo *La letteratura dell' età augustea negli studi polacchi* (Roma 1939, Quaderni augustei, studi stranieri XVII) mostra la recezione di quella in Polonia[36].

Dei manoscritti ovidiani trovantisi in Polonia un solo riuscì ad essere esaminato esattamente (sebbene non intero), cioè quello di Vilna, da Giovanni Oko (1875—1946) nei lavori: *De Ovidii Sapphus epistulae ad Phaonem fragmento Vilnensi* (Eos XXXII 1929, p. 509—534; anche negli Acta Congressus Philologorum terrarum Slavicarum Posnaniae habiti, „Eus Supplementa" XVI, p. 361—386), e *De Ibidis Ovidianae codice Vilnensi* (Munera philologica L. Ćwikliński oblata, Posnaniae 1936, p. 215—224). Il codice è scritto negli anni 1486—1488 dall'umanista Paolo Deusterwald, segretario del vescovo di Warmia, Luca Waczenrode. I 175 versi della lettera di Saffo (manca un folio) provvisti d'un comentario scolaresco sono copiati da un qualunque buon codice, avvicinato al codex Francofortanus. Il testo dello *Ibis* s'appoggia su qualsiasi buone fonti; migliore degli altri codici del Quattrocento non è privo di valore per la costituzione del testo di quest'opera che è cosi male tradito; la biografia e l'argomento sono copiati dal manoscritto di Domizio Calderini (codex Ottobonianus 1131) divergente in alcuni detagli dal testo dell'edizione da lui fatta.

Della fortuna di poesia ovidiana in Polonia trattasi nei contributi dei polonisti Ricardo Skulski (sull' Ovidio-Polacco[37], sui Pseudo-Ovidiana nei manoscritti polacchi[38], sulla *Metamorfosis Moralisata* di Petrus Berchorius in Polonia[39], sul mito di Pirame e Tisbe in letteratura polacca[40], sulla

---

[35] G. Przychocki, *Grób Owidiusza w Polsce*, Warszawa 1920.

[36] Anche in polacco con piena documentazione e bibliografia: *Literatura augustowska w Polsce*, Przegląd Współczesny XVII 1939, nro 10 p. 24—39; nro 12, p. 51—65.

[37] R. Skulski, *Owidiusz Polakiem*, Eos XIX 1913, p. 74—81.

[38] Id., *Pseudo-Ovidiana polskie*, Eos XXV 1921/22, p. 122—132.

[39] Id., *Metamorphosis Moralisata ks. Piotra Berchoriusa, ustęp z życia pośmiertnego Owidiusza na gruncie polskim*, Przegląd Humanistyczny II 1923, p. 224—243.

[40] Id., *Mit o Piramie i Tysbie w literaturze polskiej*, Pamiętnik Literacki XXI 1924/25, p. 20—41; cfr. F. Ilesić, *Mit o Piramie i Tysbie* (nella letteratura croata), ibid. XXII—XXIII 1925/26, p. 369 sg.; Z. Ciechanowska, *Na marginesie wydania „Pirama i Tysbe"*, ibid. XXVII 1930, p. 100—103.

secentesca versione dei *Remedia amoris*[41], e di Taddeo Mikulski (sulla leggenda di Ovidio-Polacco[42].).

Nella rassegna precedente si discorreva sui lavori del periodo prima di seconda guerra mondiale ovvero su quelli stampati dopo la guerra ma dagli scienziati già morti. Giungiamo adesso al periodo del dopoguerra, nel quale la scienza nostra, indebolita in seguito alla morte di tanti dotti durante o poco dopo la guerra, lottando contro le difficoltà prodotte della destruzione del paese e, come ne risulta, delle biblioteche, non avendo che più mediocri possibilità di procurarsi la nuova letteratura scientifica, nondimeno lavora e svolge un'attività viva. I risultati, s'intende, sono ancora più modesti.

Giorgio Krókowski, continuando i suoi studi sull'elegia romana incominciati molti anni fa dalla dissertazione *De Propertio ludibundo* (Charisteria Morawski, 1922; Eos XXIX 1926), nel libro polacco *Elegia magistra amoris*[43], seguendo il Leo e il Wheeler fa l'analisi degli elementi della didattica d'amore, compresi nell'elegia „subbiettiva", paragonandoli coll'*Ars amatoria*. Quel caratteristico anzi costruttivo elemento d'elegia romana ci viene trattato del modo tutto personale, in forma dei quadretti della propria vita erotica (quasi „novelle"). Il trasferirlo in poema didattico e perciò il farlo „obiettivo" ha tagliato una delle principali radici d'elegia subbiettiva ed è stato una delle cause che hanno ridotto l'elegia al silenzio. — Nell'articolo *De poeta elegiaco urbis amatore* (Eos XLII 1948/49, p. 167—185) l'autore accenna allo sviluppo d'elegia romana „dalla bucolica all'elegia", alla progressiva diminuzione in essa dell'elemento idillico; in tal modo lo sviluppo d'elegia è un dei sintomi dell'urbanizzazione di vita romana, come in Grecia ellenistica.

Casimiro Kumaniecki nell' articolo polacco *Gli echi di Ovidio nella letteratura borghese polacca*[44] ha dimostrato la popolarità del poeta anche in quel secondario ramo di nostre lettere.

Per i più ampi cerchi degli amatori di letteratura sono destinati i volumi di „Biblioteca Nazionale" recante nella sua seconda serie le opere

---

[41] Id., *Ovidius albo przeciwko płomienistej miłości ksiąg dwoje przez Malchera Kurzelowczyka w polski język przełożone z łacińskiego*, ibid. XXII—XXIII 1925/26, p. 515—523; cfr. anche R. Kotula, *Z dziejów tłumaczeń Owidiusza w Polsce*, ibid. XXIV 1927, p. 136—145.

[42] T. Mikulski, *U grobu polskiego Owidiusza*, Prace hist.-lit. ku czci I. Chrzanowskiego, Kraków 1936, p. 181—206.

[43] J. Krókowski, *Elegia magistra amoris. Dydaktyka miłości w subiektywnej elegii rzymskiej*, Wrocław 1949, pp. 123; cfr. Comptes-rendus de la Societè des Sciences et des Lettres, 1948, p. 25 sg.

[44] K. Kumaniecki, *Echa Owidiusza w polskiej literaturze mieszczańskiej*, Meander IV 1950, p. 563—573.

della letteratura mondiale in traduzioni polacche coi commenti e prefazioni che costituiscono piccole monografie. Nel dopoguerra il numero dei volumi antichi va crescendo continuamente. Fra gli altri, due sono dediti ad Ovidio: uno, le *Metamorfosi* in traduzione ottocentesca di Kiciński un po' modernizzata, edite dal Krókowski (1953), l'altro, *Elegia romana erotica*, nella buona nuova versione di Anna Świderkówna, edita dallo Strzelecki (1955) con prefazione del fu Przychocki. I due volumi mettono in risalto anche la vita postuma degli autori in Polonia ed in altri paesi[45].

All'assemblea convocata dalla Società Filologica Polacca nel 1955 e consacrata alla letteratura augustea, sono state fatte tre conferenze riguardanti l'Ovidio e stampate nella rivista „Meander". Lidia Winniczuk si oppone al ristringere il concetto d'elegia romana all'elegia erotica subbiettiva, mentre in realtà gli elegiaci romani abbiano arricchito i temi d'elegia a confronto coll'elegia greca del periodo classico[46]. Hanna Szelest dà una generale caratteristica della poesia d'Ovidio[47]. Maria Cytowska infine raccoglie nuovi materiali sulla letteratura augustea nell'insegnamento e nel movimento editorio del Rinascimento[48].

Alla celebrazione del bimillenario ovidiano a Bucarest ha partecipato L. Winniczuk colla conferenza *Ovids Elegie und die epistolographische Theorie* (nel libro: *P. Ovidius Naso*, 1957, Accademia Romena, p. 39—70). L'allieva del Przychocki, meritevole studioso dell'antica epistolografia, va esaminando i vincoli tra l'elegia e l'antica teoria epistolografica. Contro l'opinione del Sykutris e del Gansiniec che affirmavano che l'epistola erotica sia soltanto „ein Literaturgebilde", l'autrice vede nelle epistole erotiche d'Ovidio il riflesso di una pratica reale, ripresa poi e sviluppata dalla retorica. Combattendo contro l'opinione del Gansiniec che le *Eroidi* non siano in verità lettere ma „monologhi delle donne abbandonate" e seguendo il suo maestro, accenna ai legami colla teoria epistolografica evidenti anche nelle *Eroidi*; non siano esse del resto unicamente lettere erotiche, poichè rappresentino anche altri tipi epistolografici.

Nei giorni 18—19 XI 1957 la Società Filologica Polacca, per celebrare il bimillenario d'Ovidio, ha organizzato la Riunione Scientifica a Varsavia. Ci sono stati pronunziati cinque discorsi, stampati nel „Meander".

---

[45] Owidiusz, *Przemiany*, przekład w wyborze według B. Kicińskiego, opr. J. Krókowski, Wrocław 1953, pp. XCII+310; *Rzymska elegia miłosna* (wybór), przeł. A. Świderkówna, opr. G. Przychocki, W. Strzelecki, Wrocław 1955, pp. XCV+208.

[46] L. Winniczuk, *Elegia rzymska*, Meander X 1955, p. 345—363.

[47] H. Szelest, *Twórczość Owidiusza*, ibid. p. 393—412.

[48] M. Cytowska, *Recepcja poezji augustowskiej w Polsce w okresie Odrodzenia*, Meander XI 1956, p. 68—82.

L. Winniczuk spiega i rapporti d'Ovidio colla poesia, con Augusto, con Roma, colla patria per dimostrare che le mutazioni le quali aveva subite il poeta all'esilio non siano così grandi com' è uso di credere[49]. Hanna Szelest ci dà rassegna dei fatti storici a cui accenna Ovidio nelle sue opere[50]. Rosa Jabłkowska traccia la fortuna del poeta in Inghilterra del Medioevo e del Rinascimento[51]. La fortuna d'Ovidio in Polonia è oggetto di due conferenze, dove vengono adoperati i materiali quasi non utilizzati finora. Stanislao Skimina va esaminando le opinioni del Sarbiewski sulla poesia di Ovidio e sull'applicazione di lui nelle scuole gesuitiche[52], Edvige Mosdorf invece arricchisce i materiali sull'imitazione ovidiana del poeta Clemente Janicki, raccolti tempo fa dal monografista di lui, Ludovico Ćwikliński, aggiungendo i contributi all'interpretazione dell'opera d'„Ovidio polacco"[53].

Chiudendo la Riunione, il presidente di Società, Casimiro Kumaniecki, ha espresso l'augurio, che la Riunione divenga uno stimolo ad intraprendere più estesi studi sulla fortuna postuma di Ovidio in Polonia. Lo auguriamo tutti, perchè ciò è un'urgente postulato della scienza in generale e non solo in nostro paese.

La leggenda di Ovidio-Polacco, di cui ho parlato all'inizio, non risulta soltanto dall'equivoco, dalla semplicità nè dalla megalomania nazionale. Essa dice al contrario del sentimento affettuoso dei vecchi Polacchi rispetto al vate sulmonese ch'è una caratteristica individuale della sua recezione in Polonia. Essa è un modesto mazzetto dei fiori campestri posto dai Polacchi sulla tomba del poeta-esule, offrendogli l'ultimo rifugio nel suo suolo, adottandolo come suo figlio, come non una volta già concedeva l'asilo agli esiliati, p. es. nel sec. XV a Callimaco Buonaccorsi che sfuggeva lo sdegno del Papa, nel sec. XVI agli eretici italiani.

I fiori appassirono da gran tempo — tal è il destino dei fiori. Ma ogni tanto essi rifioriscono. Il nostro gran poeta, Adamo Mickiewicz, nella lettera scritta da Roma all'amico, il 2 febbraio 1830, quando „più spesso che davanti lo assale la nostalgia", si ricorda „le parole di codesto Romano, il quale, invecchiando, haveva sentito che cosa sia l'esilio"[54]. Ma

[49] L. Winniczuk, *Owidiusz w Rzymie i na wygnaniu w świetle własnej twórczości*, Meander XII 1957, p. 319—336.

[50] H. Szelest, *Historia Rzymu w utworach Owidiusza*, ibid. p. 337—352.

[51] R. Jabłkowska, *Owidiusz w Anglii średniowiecznej i renesansowej*, ibid. p. 399—427.

[52] S. Skimina, *Owidiusz w wykładach i poezjach Macieja Kazimierza Sarbiewskiego*, ibid. p. 353—376.

[53] J. Mosdorf, *O wpływie Owidiusza na twórczość Klemensa Janickiego*, ibid. p. 377—398.

[54] A. Mickiewicz, *Dzieła*, Edizione nazionale, vol. XIV, p. 465.

perchè ritirarsi nei tempi passati? Quest'anno, anno Domini 1958, mi si ha raccontato di uno scienziato polacco, vivente da gran tempo all' estero, che avendo ricevuto dall'amico una manciata di terra natale, pianse a cald'occhi e poi espresse i suoi sentimenti col verso del poeta:

nescio qua natale solum dulcedine cunctos
ducit
(*ex Ponto* I 3,35).

Signore e signori! Il poeta che oggidì ancora trova un tal risonanza, i cui versi esprimono il più sublime, il più nobile sentimento, l'amore di patria, tale poeta — mi pare — non è certo un maestro virtuoso di forma soltanto e a buon ragione lo manifestano in quest'anno di giubileo i filologhi italiani, rivendicando i valori più profondi della sua poesia, come per es. l'organizzatore del nostro Convegno, prof. Paratore, nel discorso sui *Motivi umani nella poesia di Ovidio*, con cui nel 1956 egli ha inaugurato le celebrazioni del Bimillenario a Sulmona.

Wrocław

DE POEMATIS OVIDIO FALSO ADSCRIPTIS

Scripsit

IOANNES KOŁTOWSKI

I. DE ARGUMENTORUM FIDE IN *HEROIDIBUS* AB OVIDIO AUCTORE ABIUDICANDIS

Inde ex temporibus Caroli Lachmanni, qui post alios primus philologorum sana eaque partim nova artis criticae fundamenta posuit, philologi sedulo inter contextus criticen, quae recensionem emendationemque comprehendit, et quaestiones ad genuinitatem operis eiusque compositionem distinguunt. At quamquam utrumque officium philologi, inque primis Germani, ad summam perfectionem excoluisse sibi visi sunt, recentioribus demum temporibus perspeximus conclamatis illorum emendationibus atque condemnationibus nequaquam fidem esse adhibendam, sed denuo impigro labore eadem ab initio aenigmata et problemata, quae expedisse sibi visi sint, meditanda ac solvenda nobis esse.

Quod ut facilius intellegamus, praemittenda sunt aliqua, quae quamquam non sapiunt philologiam, minime tamen neglegenda sunt a philologis. Non enim solis historicis, sed et philologis Thucydidea illa doctrina de προφάσει et *αἰτίᾳ* diligenter est ruminanda. Summo v. gr. plausu donarunt docti saeculi XVIII regulam Bentleianam, qua vir ille eximius rationem et intellectum solum quaestionum criticarum arbitrum declaravit. Inter omnes vero constat nec Bentleium id ausum esse nec ceteros ei applausisse, nisi omnes eius aetatis homines stupendum illum erga Rationem cultum mysteriosum professi essent et nisi toto pectore intimisque visceribus fidem hanc humanisticam, qua omnem auctoritatem ex Ratione pendere affirmarent, ore et opere proclamassent. Scimus Francogallos in hoc Rationis cultu tum excelluisse adeo, ut Rationem pro dea in altari ponere cultuque publico prosequi non dubitarint.

Quae si mente revolverimus, Bentlei ceterorumque eius aetatis philologiam ac criteria cum animis ei saeculo characteristicis quam maxime concordasse asseremus. Immo parum videtur probabile eos aliter ac concives suos sentire potuisse, si rebelles nollent ac tumultuarii haberi. Ergo — ut ad nostrum propositum revertamur — quaecumque Bentleius aliique eius aetatis docti praestiterunt in campo philologo, ea non simpliciter sunt accipienda ut solida scientiae augmenta nec prorsus reicienda ut praepostera, sed utraque sedulo ad trutinam revocanda eorumque argumenta serio ponderanda. Persaepe enim offendemus puras putas affirmationes haec illave ad Rationis normam reformanda reprobandave esse: quae quamquam omnibus tunc doctis accepta ac probata

erant, nobis tamen nunc minime persuadebunt, utpote qui Rationem non unicam universi normam habeamus, praesertim cum dynamica illa fidei ac persuasionis vis, quae argumentorum defectum supplevit, iam dudum evanuerit aliorumque, ut ita dicam, idolorum cultui cesserit.

Tales enim persuasiones tyrannicae continua serie alteri alia succedunt hominumque animis insedentes dominantur ac proprie cuiusvis argumenti sucum ac medullam constituunt. Sociologi phaenomeno huic proprium indiderunt nomen: Francogalli dicunt id *idée collective*, Germani *Zwangsidee*, aliis placuit simplex *psychoseos* vox. Ipsum vocabulum rem exprimit i. e. intimam persuasionem actus opinionesque hominis sua sponte ipsoque inscio determinare, dictisque eius et scriptis suggestivam tribuere vim persuasivam, qua sublata saepe mireris, quam futtiles olim placuerint affirmationes, quam levia persuaserint argumenta: splendorem et gravitatem evanida defluxisse dicas.

Nec nos a psychosi vacui ac liberi, sed aliam eius formam sospitam patimur. At cum procul dubio hac aetate nostra novus rerum ordo oriatur novaque nascatur progenies, operae videtur esse pretium accuratiori subicere examini iudicia a philologis lata de antiquorum scriptis, imprimis de operibus condemnatis aut adscriptis. Magna ex auctorum serie selegi P. Ovidium Nasonem denuoque post alios opuscula addubitata et pseudepigraphia retractare mihi proposui: qua in expositione saepius quam hucusque factum est praeter argumenta speciosa enormem irrationalis persuasionis vim demonstrabo.

Omnesne *Heroidum epistulae*, auctoritate librorum manuscriptorum Ovidio adscriptae, a poeta re vera conscriptae essent, iam diu a doctis serio tractata est quaestio. Primae suspiciones de harum epistularum fide atque genuina origine Ovidiana ipso saeculo XV ortae sunt; principium ac fons, ex quo illae virorum doctorum dubitationes profluxerunt, ipsius poetae erant verba, quibus de suis scriptis loquitur, praecipue *Amor*. II 18, 21 sqq.:

Aut quod Penelopes verbis reddatur Ulixi,
Scribimus et lacrimas, Phylli relicta, tuas;
Quod Paris et Macareus et quod male gratus Iaso
Hippolytique parens Hippolytusque legant,
Quodque tenens strictum Dido miserabilis ensem
Dicat, et Aeoliae Lesbis amica lyrae.
Quam cito de toto rediit meus orbe Sabinus,
Scriptaque diversis rettulit ille locis!
Candida Penelope signum cognovit Ulixis:
Legit ab Hippolyto scripta noverca suo:
Iam pius Aeneas miserae rescripsit Elissae:
Quodque legat Phyllis, si modo vivit, adest:
Tristis ad Hypsipylen ab Iasone littera venit.
Det votam Phoebo Lesbis amata lyram.

Propterea quod poeta in hoc loco priorum tantum quindecim epistularum nonnullas (9), in quibus puellae viris scribunt, commemorat iisque virorum nomine respondisse Sabinum tradit, nullam vero posteriorum, quibus heroes scribunt et puellae respondeant, mentionem facit Domitius Calderinus[1], I. Scaliger[2], G. I. Vossius[3] postremas sex epistulas spurias et suppositicias iudicarunt. Quos secuti sunt Gofredus Ephraim Muller[4], Georgius Alexander Ruperti[5], Fridericus Liebegott Becher[6], Carolus Augustus Thieme[7]. Uno hoc argumento ex silentio petito innitentes satis arbitrariam eos sententiam tulisse manifeste patet, praesertim cum nec illae quindecim priores omnes ab Ovidio proferantur, sed novem tantum. Quid enim impedit, quominus postremas sex epistulas hanc ob causam ab Ovidio non commemoratas putemus, quod illo temporis momento, cum poeta hanc ad Macrum elegiam scriberet, nondum conscriptae essent?

Alii vero docti etiam inter has sex epistulas discrimen ac delectum fecerunt et nonnullas tantum ab Ovidio scriptas, ceteras subditas esse affirmaverunt. Primum Antonius Volscus[8], deinde Aldus Manutius[9] et G. H. Moser[10] epistulas XVI, XVIII, XX Ovidio, at XVII, XIX, XXI Sabino adscripserunt. Argumentum quidem, quo innixi sunt, perquam futtile erat: eadem enim ratione qua Sabinum epistularum I—XV responsa scripsisse scimus, affirmarunt ceterarum quoque epistularum (scil. XVI, XVIII, XX) responsa Sabino deberi. Cuius facticum ne umbram quidem argumenti attulerint, non est, cur gratuitam eorum assertionem pluribus refutemus.

H. Stephanus[11], P. Burmannus[12] et F. G. Hand[13] duas tantum postremas epistulas ab Ovidio abiudicarunt. Alii denique omnes epistulas excepta una, Sapphus ad Phaonem data, Ovidio adscripserunt.

---

[1] Domitius Calderinus (1447—1478), *Commentarius in Sylvas Statii, in Ovidii Sappho, in Propertii loca*, Brixiae 1476; ad *Heroid.* XV 126.

[2] In codice suo apud Danielem Heisium ad *Heroid.* in nota „Quae epistolae non sunt Ovidii".

[3] G. I. Vossius, *De veterum poetarum temporibus libri II*, Amstelodamiae 1654, I, cap. 2.

[4] G. E. Muller, *Historisch-critische Einleitung zur nötiger Kenntnis u. Geschichte der alten lat. Schriftsteller,* Dresden 1747—1751, vol. IV, p. 55 sqq.

[5] G. A. Ruperti, *Grundriss der Geschichte, Erd- und Altertumskunde der Römer,* Göttingen 1794, p. 805.

[6] F. L. Becher, *Ovids zehnte Heroide,* Görlitz 1796, p. 16.

[7] C. A. Thieme in praefat. ad Germanicam horum carminum interpretationem, Sorau 1757, p. 15.

[8] A. Volscus in edit. Veneta a. 1484 ad *Heroid.* XVII 1.

[9] A. Manutius in calce t. I editionis suae (t. IV, p. 129, Opp. Ovid. Burm.).

[10] G. H. Moser, Heidelberger Jahrbücher II, fasc. 2.

[11] H. Stephanus, *Diatriba ad Horat.*, Paris 1547, p. 4.

[12] P. Burmannus, *Dictata ad Heroides*, ed. Friedmann, Lipsiae 1831, p. 1 et 110.

[13] F. G. Hand, Jenaer L. Z. 1815, nr 15.

Quae suspiciones ac dubitationes de *Heroidum* fide Ovidiana a doctis adhuc proferebantur, nec satis solidis nec certis argumentis erant firmatae. Novam rationem ac viam quaestionis de *Heroidibus* solvendae iniit Carolus Lachmannus, qui primus certissima argumenta quaerendo paulo accuratius eam materiam pervestigavit prooemio indicis lectionum aestivarum anno 1848 edito[14]. Is similiter ac qui prius eandem rem tetigerant profectus est a loco Ovidiano, *Amorum* libro II 18, modo supra allato, et constantior illis certas et procul dubio genuinas Ovidii eas tantum agnovit epistulas, quarum titulos illic attulit ipse poeta. Sunt autem hae libri nostri epistulae, si eum carminum respicimus ordinem, quo eas Ovidius enumeravit: prima, secunda, quinta, undecima, sexta, decima, quarta, septima; epistulam Sapphus, quamquam ab Ovidio commemoratam, Lachmannus brevibus condemnavit atque reiecit propter „furialem Erichtho“, quam ex Lucani *Pharsalia* VI 159 in illam epistulam irrepsisse contendit. Ceterae epistulae iam ea de causa, quod a poeta silentio praetermissae essent, suspicionem Lachmanni movebant. Attamen solo argumento ex silehtio petito rem diiudicari non posse Lachmanno persuasum erat. Similiter quoque Lachmanni sententia elegantiae ac normarum aestheticarum rationibus habitis „a suspicione ac dubitatione ad ipsam veri cognitionem vix procedere liceret, nisi certissima et omni exceptione maiora indicia praesto essent“; quam vim ac pondus utpote certissimorum argumentorum Lachmannus in indiciis ex arte metrica et prosodiaca petitis posita edixit.

Ex duodecim epistulis in dubium vocatis propterea, quod Ovidius nullam earum mentionem in *Amoribus* fecisset, Lachmannus plane reiecit ep. VIII, IX, XIV, XVI, XVII, XIX; in his enim observasse sibi visus est offensiunculas repugnantes legibus a se in Ovidii re metrica modo stabilitis et ad nonnullarum vocum quantitatem, ad brevium syllabarum productionem, ad elisionem, hiatum, pentametrorum clausulas spectantibus. En decretorum Lachmanniorum conspectum:

1. Nasonem nusquam finalem syllabam primae declinationis vocabulorum Graecorum corripuisse; at *Ledă* in epistula VIII 78 et XVII 55, item in eadem XVII 150 *Aethră* syllaba finali correpta legi.

2. Ovidium semper *potĭtur* media correpta posuisse; contra in ep. XIV 113 *solio sceptroque potītur* media producta dici, quod quamquam consentaneum sit sermoni Latino, ab Ovidii tamen abhorrere consuetudine.

3. *Nĭhĭl* pyrrhichice positum non esse consentaneum arti Nasonis, qui vocem hanc non adhibuerit nisi *nihīl* altera producta aut *nīl* monosyllabum (velut *Trist.* V 14, 41; *ex Ponto* III 1, 113; *Met.* VII 644).

---

[14] Hoc prooemium postea iterum impressum invenitur in libello a Vahleno publici iuris facto: „Kleinere Schriften zur classischen Philologie v. Carl Lachmann“, Berolini 1876, p. 56—61.

4. Abnormem esse syllabae brevis productionem in ep. IX 141: Semivir *occubuīt* in letifero Eueno; apud Ovidium enim Lachmanno iudice syllabae breves duabus certis condicionibus in tertio hexametri pede post caesuram producuntur; hoc est subsequente aut vocabulo Graeco (ut in *Met.* II 247: *et Taenariūs Eurotas*; *Met.* VI 658: *Prosiluīt Ityosque caput*), aut ex his coniunctionibus alterutra, quae sunt *et aut* (ut in *Met.* II 184: Nubibus esse *solēt* aut...; *Met.* VII 61 et alia loca cit., p. 59 sq.).

5. Nec minus offensum reddidit Lachmannum hiatus, qualis patet in eadem ep. IX 131 et 133[15]; de quo hiatu regulam fere eandem ac de syllabarum productione statuit.

6. Contra Ovidianas elisionis leges peccata gravia decrevit Lachmannus in ep. VIII et XVII, in quarum altera legitur *Castori Amyclaeo* VIII 71, in altera *Disce meo exemplo* XVII 97; quod enim alterum elisionis genus attinet, apud Lachmannum summa auctoritate valuit Mauritius Hauptius, qui in observationum criticarum libello p. 22 de Ovidio statuit eum longam vocalem in tertia dactyli syllaba nullam elisisse; alterius quoque elisionis exemplum, in quo vocabulum iambi pedis mensura comprehensum eliditur, in elegiacis Nasonis poematis exstat nullum Lachmanno affirmante.

7. Postremo denique loco commemoranda est Lachmanni gravissima observatio, quae ad pentametrorum clausulas spectat: Ovidium eo tempore, quo carmina amatoria scripserit, numquam versus pentametros aliis vocibus finisse nisi disyllabis. At in epistulis in dubium vocatis quattuor occurrunt pentametri in vocabula polysyllaba exeuntes XIV 62: *Quae tamen externis danda forent generis;* XVI 288: *Lis est cum forma magna pudicitiae;* XVII 16: *Nec sedeo duris torva superciliis;* XIX 202: *Unda simul miserum vitaque deseruit.* Non fugit quidem Lachmannum huius modi versus nonnullos in *Fastis*, plures etiam in poematis relegationis tempore scriptis exstare, attamen ille vir doctus censuit Nasonem totum *Heroidum* librum uno tractu brevissimoque tempore, quale fuerit inter alteram *Amorum* editionem et inter editos anno ab urbe condita Varroniano DCCLII *Artis amatoriae* libros, et composuisse et limasse, nec veri simile esse statuit poetam unquam ad hoc epistulae amatoriae poeseos genus redisse. Quam quaestionem de *Heroidum* tempore, quonam illae ab Ovidio essent conscriptae, Lachmannus solvere et probare studuit his argumentis tribus:

a) In *Arte amatoria* III 345[16] puella iubetur amatori *Heroidas* Ovidianas canere.

---

[15] *Her.* IX 131: „Forsitan et pulsa Aetolide Deianira“
133: „Eurytidos Ioles atque insani Alcidae“.

[16] *Art. am.* III 345: „Vel tibi composita cantetur Epistula voce:
Ignotum hoc aliis ille novavit opus“.

b) *Metamorphoseon* IX 529—569 Ovidius Byblidos epistulam iam versibus heroicis inseruit.

c) In carminibus *ex Ponto* scriptis nulla a poeta illorum poematum mentio iniecta est.

Quas discrepantias ad rem metricam pertinentes, quae Lachmanno offensioni erant, si congesserimus et per singula carmina in certum ordinem redegerimus, perspicuae apparebunt causae, quibus vir doctus adductus est, ut supra enumeratas epistulas Ovidio abiudicaret: ep. VIII propter finalis syllabae correptionem in *Ledă* et propter elisionem in *Castori Amyclaeo* reiecta est. Ep. IX propter ultimae syllabae productionem in *occubuīt* et propter hiatus, quales sunt in *pulsa Aetolide* et in *insani Alcidae* condemnata est. Ep. XIV propter mediae syllabae quantitatem in *potītur* et propter trisyllabum pentametri exitum *generis* aliena ab Ovidio iudicata. Ep. XVI propter finalis litterae correptionem in *Ledă* et in *Aethră* (ut in ep. VIII) et propter pentametrum in pentasyllabum *pudicitiae* exeuntem Ovidio abiudicata ita ut ep. XVIII (*superciliis*) et propter iambicae vocis elisionem (*Disce meo exemplo*). Ep. XIX denique item tetrasyllabarum *deseruit* in pentametri fine collocatum et propter *nĭhĭl* pyrrichice positum adulterina iudicata.

De reliquis *Epistulis*, quamquam orationis elegantiae ratione habita castigaverat Lachmannus quandam nimis tumidam et exuberantem illarum *Epistularum* sermonis abundantiam et praecipue in Briseidos epistula reprehenderat molestam iterationem, quae v. 3—10[17] legitur, hisce tamen verbis sententiam suam protulit (p. 59): „de ceteris, II, XII, XIII, XVIII, XX et duodecim versibus qui restant ex ultima quamvis maxima sit dubitandi causa, certiora tamen argumenta quaerenda sunt, si scire cupimus, non opinari“.

Hae Lachmanni argumentationes e re metrica petitae, quibus ille sententiam suam de *Heroidibus* stabilire voluit, neque a codicum consensu neque a ratiocinandi firmitate tam graves erant, ut certum inde et probatum esset reliquas epistulas praeter illas octo, a poeta in *Amoribus* commemoratas, nullo pacto ab ipso Ovidio scriptas esse posse. Lachmanniorum argumentorum plurima iam Merkelius in praefatione editionis Ovidianae p. X et XI et praecipue L. Müllerus (*De re metrica*,

---

[17] „Quascumque aspicies, *lacrimae* fecere lituras
Sed tamen et *lacrimae* pondera vocis habent.
Sit mihi pauca *queri* de te *dominoque viroque*:
Fas est de *domino* pauca *viroque queri*.
Non, ego poscenti quod sum cito tradita regi,
Culpa tua est. Quamvis haec quoque *culpa tua est*.
Nam simul *Eurybates* me *Talthybiusque* vocarunt,
Eurybati data sum *Talthybioque* comes“.

Lipsiae 1861, p. 46 sq., et in *Rhein. Mus.* XVIII 1863) refutaverunt. Optime mihi placent, quae L. Müllerus Lachmanni libellum academicum recensens admonuit: „Unum nunc tangam, quo sane monemur, ne nimis amplexemur minutias neve excidat animo poetas non criticorum in usum, sed ad oblectandos homines liberaliter eruditos componere carmina et plurimum horum artis non morositate legis, sed nativa elegantia oriri".

Quid autem viri docti de singulis legibus ac regulis a Lachmanno in Ovidii re metrica stabilitis censuerunt quantique eas minutias, in quibus ille offendebatur, fecerunt?

Si Lachmanno affirmante ultima syllaba Graecarum primae declinationis vocum apud Ovidium nondum correpta adhibetur, sed demum apud Statium, Silium, Senecam tragicum eiusmodi nomina promiscue ultima syllaba modo producta modo correpta usurpantur, iam merito ratio, qua usus est ille, a Merkelio et L. Müllero reprehensa est; Lachmannus enim, quia hanc sententiam suam duobus locis Ovidianis infringi sciebat, in indice lect. Ber. hib. 1847 sine ulla idonea causa ita eos emendare temptavit, ut in *Art. am.* I 744[18] et *Amor.* II 4,42[19] pro nominibus propriis vocabula *Cressa* et *Lyda* posuerit. Item cum Lachmannus in epistula Herus „nihil" pyrrhichice positum ut alienum ab Ovidii usu abhorrere dixisset, tria tantum sententiae suae firmandae exempla attulit; latuerunt autem eum duo ex *Tristium* libris versiculi (V 8, 2 et V 8, 38), in quibus „nihil" correpta finali conspexerunt Merkelius et L. Müllerus. Quod Ovidius in ep. XIV 113 *potītur* media producta semel dicere potuerit, L. Müllerus in forma *morīri* (*Met.* XIV 215[20]) indicium habuit. Etiam illas de hiatu (*Her.* IX 131) et de correptione brevium syllabarum (*Her.* IX 141) leges tanta exemplorum paucitate per se satis videri infirmas rectissime exposuit idem[21]. Ceterum nihil referre, utrum syllaba producta vel non elisa a vocabulo monosyllabo excipiatur necne; quin etiam non magno momento esse, utrum anapaestus an spondeus subsequatur; neque vero magis apparere, cur monosyllabis *aut et o* concessis praepositio *in* ne nominibus propriis quidem statim adiunctis admitti possit. Sanae huic ratiocinationi alii postea accesserunt aliarumque licentiarum, in quibus Lachmannus offendebatur, explanationem praebere

---

[18] „Quantum ad Pirithoum Phaedra pudica fuit".

[19] „Leda fuit nigra conspicienda coma".

[20] Optimus codex lectionem „morique" exhibet; totum distichon *Met.* XIV 215—217 in suspicionem vocavit Merkelius. Versum 113 *Her.* XIV in vetustissimis codicibus non inveniri temporibusque medii aevi lacunae explendae causa interpositum esse demonstravit Sedlmayer.

[21] Cf. Rhein. Mus. XVIII 1863, p. 88: „Es bedarf wohl kaum der Erwähnung, dass bei den so gar wenig zahlreichen Beispielen der in der Rede stehenden Licenzen die oben aufgezählten mühsam verklausulirten Gesetze schon an sich auf schwachen Füssen stehen".

studuerunt. Quod ad elisionem attinet, qualis in ep. VIII 71 *Castori Amyclaeo* et *Amyclaeo Polluci* legitur, rectissime iam Birtius[22] tales versus Graecis vocabulis refertos leges libenter frangere dixit. Ep. IX 133 *et insani Alcidae* corruptum aut spurium esse inter omnes viros doctos constat. Rectas ac iustas habuit L. Müllerus observationes Lachmanni ad pentametrorum tantum clausulas spectantes (XVI 288 *pudicitiae*, XVII 16 *superciliis*, XIX 202 *deseruit*) et elisionem in XVIII 97 *meo exemplo* ab Ovidii usu abhorrere consensit tresque has epistulas propterea ab Ovidio abiudicavit; epistulam quoque XIV nec Ovidio nec sano homine dignam censuit[23], quamquam castigationis suae nullas attulit causas. Itaque Lachmannum de *Heroidibus* acutius quam verius iudicasse docti demonstrarunt. Nihilominus vestigia pressit Lachmanni Eschenburgius, cultor ac discipulus eius, in programmate Lubekano 1874, q. i. *Metrische Untersuchungen über die Ächtheit der Heroiden des Ovid*, quo magistri sententiam confirmare studuit. Octo Heroidas, quas Lachmannus a. 1848 Ovidii genuinas ac certas esse censuit (I, II, IV—VII, X, XI), in metricis et prosodiacis cum versuum pangendorum ratione ab Ovidio in carminibus amatoriis observata per omnia optime concinere demonstravit; deinde comparatione suspectarum cum certissimis epistulis instituta nonnullas deprehendit discrepantias et licentias metricas a poeta alibi semper evitatas: quam ob rem has a Nasone profectas esse pernegavit.

Quae Lachmanni Eschenburgiique dubia iusta et rata Riese non consensit nisi condicione una: Nasonem omnes *Heroides* uno tempore composuisse; cuius rei cum nec Lachmannus nec Eschenburgius rationes iustas attulerint, non esse, cur ad eorum sententiam nos adplicemus. Atqui omnibus difficultatibus expediemur suspicionesque nostrae Riesei sententia evanescent, si nonnullas epistulas posteriore vitae tempore ab Ovidio conscriptas alteri *Heroidum* editioni adnexas esse concedemus atque dubias epistulas cum Nasonis posterioribus carminibus potissimum relegationis tempore compositis in comparationem vocaverimus; praeterea id unum animo nostro ne excideret, admonuit, Ovidium artem suam *Metamorphosibus* conscribendis et immutasse et ab illa severa et diligenti distichorum pangendorum lege sensim recessisse. Singulas illas metricas et prosodiacas discrepantias in dubiis *Heroidibus* occurrentes, quas Ovidius in carminibus amatoriis reapse evitabat, similibus exemplis ex posterioribus poetae operibus petitis comprobari posse ostendit Rieseus.

---

[22] Rhein. Mus. XXXII 1877, p. 392.

[23] L. Müller, *De re metrica*, p. 46: „nec Hercule quisquam libellum de Hypermestra Nasone ac sano homine putabit dignum“.

Quam Riesei opinionem Wolframus Zingerle eo conformare studuit, quod cum formulas quasdam Ovidianae dictionis proprias et sollemnia verba certis vitae fortunaeque condicionibus aptata, tum imagines rerum quarundam semper eodem modo animo informatas mirum quantum cum carminibus in exilio compositis congruere ostendit[24].

Postea Eschenburgius in altero programmate Lubekano 1886, q. i. *Wie hat Ovid einzelne Wörter und Wortklassen im Verse verwandt?* — Alexandri Riese hypothesi commotus — elocutionibus nonnullis singulisque vocibus, quae in *Heroidibus* suspectis occurrunt, cum loquendi ratione Ovidiana diligenter comparatis se a priore sententia descivisse declaravit et iam pro eorum partibus stare, qui omnes *Heroides* epistula Sapphus excepta ab Ovidio profectas esse putarent. Qui, ut summam eius commentationis proponam, primum haec vocabula versus initio ab Ovidio frequentissime posita etiam in iis *Heroidibus*, de quibus ambigitur, haud raro eadem versus sede inveniri ostendit exemplis his:

ei mihi III 14, IX 145, XII 7.
i nunc III 26, IX 105, XII 204.
di melius III 125.
crede mihi XIII 155.
di faciant XIII 96.
est aliquid III 131[25].

Deinde illud Eschenburgio gravissimum videbatur, quod adiectiva in *-bilis* et nominativa superlativa in *-issimus*, *-errimus*, *-illimus* desinentia, quibus Ovidius in quinto hexametri pede uti solet, etiam in *Heroidibus* eodem modo adhiberi demonstravit, cum Catullum, Tibullum, Lygdamum, Propertium hanc rationem minime videamus sequi[26].

Item satis raro apud Catullum, Tibullum, Propertium gerundii et gerundivi, quod vocant, formae in *-andus*, *-endus* exeuntes in sexto hexametri pede exstant, apud Ovidium multifariam, sicut etiam *Her.* XII 59, 123, 149; XIV 61[27].

Nec haec quidem argumenta a viris doctis adhuc allata tantum valuerunt, ut Ovidianam *Heroidum* fidem aut impugnarent aut defenderent. Si enim in *Heroidibus* reperiri quaedam metrica et prosodiaca, quae legibus ab Ovidio alicubi semper observatis repugnarent, Lachmannus eiusque asseclae affirmarunt, iam merito, unde has leges desumpserint, quaerendum est. Unumquemque quidem poetam cum constantem quan-

---

[24] W. Zingerle, *Untersuchungen zur Echtheitsfrage der Heroiden Ovids*, Innsbruck 1878.

[25] Cf. B. Eschenburg, *Wie hat Ovid einzelne Wörter und Wortklassen im Verse verwandt?*, Lübeck 1886, p. 3.

[26] Idem, *o. c.* p. 13—18.

[27] Idem, *o. c.* p. 18—20.

dam carminum componendorum rationem ac certum stilum habere iidem docti animo sibi effinxissent, observationibus institutis constantes atque immutabiles leges et regulas deducere et constituere studuerunt, quibus ipsos poetas adstrictos esse credebant; quamquam nonnumquam a poetis exceptiones admitti concesserunt non tamen nisi ita, ut in hac quoque re eos certis condicionibus obstrinxerint atque in ipsis licentiis metricis fines accuratissime terminatos circumscripserint. Talium legum in Ovidii re metrica, ut iam supra vidimus, Lachmannus auctor exstitit; et Lachmannus et Eschenburgius secundum has leges a se modo statutas Ovidii *Heroidas* in examen vocaverunt et, cum in epistulis addubitatis reperta sint quaedam, quae cum legibus eorum non consentire videbantur, non tantum singulos versus, sed etiam totas epistulas Ovidio abiudicarunt. Longum per tempus hae leges ac regulae Lachmannianae propter ipsius viri auctoritatem vitam degebant Lachmannique sententia praeconcepta, ut his verbis utar, quasi civitatem adepta est et longo tempore post in praefationibus *Heroidum* editionibus praefixis et in litterarum Romanarum commentariis aliorum virorum doctorum opinionibus diu praevaluit[28].

Th. Birtius quoque rem suam[29] de Ovidii *Heroidibus* in argumento metrico posuit proposuitque sibi frequentiae investigare rationem, quae inter quasdam hexametri formas[30] a se stabilitas intercederet. Exemplis autem computatis quasi arithmetica nisus ratione demonstrasse hoc sibi visus est variam varios poetas consuetudinem secutos esse propriaeque unumquemque formae quam maxime tenacem fuisse, numeris fere eandem semper portionem servantibus. Numerorum calculo posito comparationeque suspiciosarum cum certissimis Ovidii epistulis instituta conclusit quattuordecim priorum tantum *Heroidum* inconcussam fidem stare.

Iterum argumentum in numeris positum adhibuit Birtius, cum de Nasonis ipsius *Heroidum* in libros partitione tractaret[31]. Medius numerus a Birtio deductus unique libro Ovidiano tamquam sollemnis attributus 400 disticha continet. Quia Ovidium semper eundem librorum ambitum

---

[28] Cf. L. Müller, Rhein. Mus. XVIII 1863, p. 90: „Um so mehr aber schien es gerathen, denselben nicht zurückzuhalten, da in neueren Zeiten die Vergötterung Lachmanns wieder alles Mass zu überschreiten droht. (...) Wenn das so fortgeht, wird es noch dahin kommen, dass bei einem grossen Theile der römischen Litteratur jede freie und energische Untersuchung durch ein *autos efa* im Keime erstickt wird und endlich statt eines ziemenden »Wer da« ein brüskes »Zurück!« der einzige Zuruf ist, den die bestellten Hüter der Wissenschaft den auf eigene Gefahr dieselbe durchwandelnden Spaziergängern entgegen donnern".

[29] Th. Birtius, *Animadversiones ad Ovidii Heroidum epistulas*, Rhein. Mus. XXXII 1877, p. 386—432; cf. etiam eiusdem *Ad historiam hexametri Latini symbola*, Diss. Bonnae 1876.

[30] Rhein. Mus. XXXII 1877, p. 395.

[31] Rhein. Mus. XXXII 1877, p. 393.

observasse assumpsit Birtius, eandem rationem eum tueri debuisse etiam in *Heroidibus* conclusit; novem epistulae, quas ipse sibi vindicat Ovidius, continent 693 disticha; quae igitur plus quam unum minusque quam duos libros efficere possunt; optime igitur numeri convenerunt et ad Birtii sententiam quadraverunt, postquam sumpsit priscam ac genuinam ipsius Ovidii *Heroidum* collectionem tres comprehendisse libros et unum librum quemque heroidas quinas; et quidem primus liber (ep. I—V) 376 disticha amplecti debeat, secundus (VI—X) 399, tertius (XI—XIV et Sapphus ep.) 394. Sapphus epistulam similiter ac Lachmannus propter Erichthus[32] mentionem spuriam iudicavit temporibusque Lucani eiusdem elegidii auctorem postposuit; genuinam epistulam periisse putavit nostramque ab imitatore quodam suppletam esse. Ex poetae testimonio, quod in *Amoribus* legitur, Penelopen primo at Sappho ultimo loco Nasonis ipsius *Heroidum* editionis positam fuisse coniecit Birtius; Ovidium enim et in suis epistulis enumerandis et in iis, quas Sabinus rescripsisset, utrobique Penelopae primum et Sapphoni ultimum locum dedisse. Itaque facile Sapphus epistulam — ultimam ultimi libri elegiam — e volumine excidere potuisse vir ille doctus censuit.

Similiter sex posteriores epistulas spurias et dubitationi maxime obnoxias esse dixit; Birtii suspiciones iam exoriuntur ex eo, quod et harum epistularum uniuscuiusque versuum numerus aptum et solemnem epistulae Ovidianae ambitum superet et in his scribant viri, respondeant heroides, cum prorsus contrarium de se et Sabino profiteatur poeta in *Amorum* carmine laudato; res tamen ipsa diiudicari posse ratione ad numeros revocata Birtio visa est („scriptores plerique numeris inter se differunt“, *o. c.* p. 387[33]); de Ovidio harum epistularum auctore dissuasit ei varietas numerorum ab illis dissentientium, quos de versuum formis formationibusque suis apud verum Ovidium occurrentibus composuit. In posterioribus libris[34] suis in hac de *Heroidibus* sententia permansit Birtius novumque argumentum opinioni suae firmandae e titulo ipsorum carminum petitum adiunxit. Quoniam Priscianus[35], qui saeculo VI ineunte vixit, etiamtum titutulum *Heroides* novit, hanc inscriptionem

---

[32] De Sapphus epistulae auctoris sermone a loquendi usu Ovidiano abhorrente cf. *o. c.* p. 388, not. 2.

[33] Quantam vim ac pondus Birtius huic rationi, ut ita dicam, statisticae attribuerit, enuntiata eius in *o. c.* passim dispersa, ostendunt: „vix veri simile quoniam scriptores plerique numeris inter se differunt, furtum hac ratione non deprehendi“ vel „et... hac quoque in re ut varietatem inter varios, ita singulorum praeclaram constantiam deprehendimus“ (loquitur autem de hexametri formis ppd, pqd, pps, pqs) et alia.

[34] Cf. Th. Birt, *Das antike Buchwesen*, Berlin 1882, p. 379 sq.; *Kritik und Hermeneutik*, München 1913, p. 380.

[35] *Instit. gramm.* X 9, 54 in Hertzii editione apud Keilium: GL II, p. 544.

pristinum ac genuinum harum epistularum nomen fuisse dixit Birtius talesque epistulas, quales Paridis, Leandri, Aconti, quod essent ab heroibus, non ab heroidibus, conscriptae, Prisciani collectione contineri atque *Heroidum* titulo ornari posse negavit.

Cum propositum mihi fuerit enarrare atque perlustrare historiam ipsam de viis ac rationibus, quas philologi in rebus ad nonnullorum Ovidii operum genuinitatem pertinentibus usurparint, a re minime erit etiam mentionem facere, unde et Birtius rem de *Heroidibus* ad numeros revocans rationem hanc desumpserit quantique ea aestimanda sit. Quam nos 'statystyka', Germani 'Statistik' vocant, disciplinae prima fundamenta a Schlözero saeculo XVIII condita esse dicuntur; principia ac rationes huius disciplinae ad socialis et oeconomicae tantum vitae facta illustranda initio adhibitae postea ad alias disciplinas translatae erant. Primo saeculi XIX dimidio ad rem metricam apud Graecorum poetas eaedem rationes a Lachmanno accommodatae erant[36]. Poetarum opera numeris e re metrica petitis et comparatis deprehendere et describere voluit Drobisch, qui in Actis Societatis Regiae Saxonicae, XVIII 1866, p. 75—139: *Ein statistischer Versuch über die Formen des lateinischen Hexameters*, et XXIII 1871 nonnulla quoque Ovidii carmina in disquisitionem vocavit. In primis autem nominandus est Carolus Hultgren, qui *Observationes metricas in poetas elegiacos Graecos et Latinos*, Lipsiae 1871 et 1882 edidit et commentationem scripsit insertam Actis Societatis Regiae Saxonicae, XXIV 1873, p. 1—28[37].

Verissime hos criticos, qui omnem modum hac in re transierant, aestimavit Wilamowitzius, cum in perbono libro, cui inscribitur *Geschichte der Philologie*, p. 61, ita scriberet: „Die Auflösung der Schriftwerke, aber selten vom Inhalt her, und die Athetese ganzer Schriften werden ebenso radikal betrieben. Unbegrenzt ist der Glaube an die philologische Methode, die 'via ac ratio'. Sie erscheint vielen als eine Wünschelrute, die man nur verschaffen muss; weiter ist nicht nötig. Auf ihre Berührung springen die Pforten zu allen Schätzen auf; leider sind diese Schätze nur zu oft Katzengold gewesen, und das schlimmste ist, dass diese Irrtümer nicht von der Art sind, dass sie durch ihre Überwindung der Wis-

---

[36] K. Lachmann, *De choricis systematis trag. Gr.*, Berolini 1819, et *De mensura trag. certis numeris definienda*, Berolini 1822. Cf. U. Wilamowitz-Moellendorff, *Geschichte d. Philologie*, Lipsiae et Berolini 1921, p. 59: „Zwischen Properz und Catull liegen zwei Schriften zur griechischen Metrik mit ihrer Zahlenspielerei, von denen man gern schweigen würde, wenn Lachmann mit diesem Aberglauben nicht so viel Unheil gestiftet hätte".

[37] Is in *Observatt.*, I, p. 24: „Quo maior est", inquit, „versuum numerus, eo evidentius probari contendimus, quem usum auctor in pangendis carminibus sit secutus".

senschaft nützen. Es ist wirklich noch zu günstig gewesen, wenn man eine auf 1000 Konjekturen als gelungen ansetzt, die in den Zeitschriften und selbst in den Texten jener Zeit ans Licht traten. In den griechischen Tragikern wütet die Athetese, in Ciceros Prosa auch. Der Holländer Hofman-Peerlkamp hatte mit seiner Logik den Horaz zurechtgeschnitten und fand nun bereitwillige Nachfolge. Lachmanns Glaube an die verborgene Herrschaft der Zahl und Hermanns Übertreibung der strophischen Responsion wurden nun auch im Dialoge der Dramen, in Senecas Tragoedien angewandt, und wo nicht? Es schien fast so, als gälte es nur, den Divisor zu finden, dann war die Kritik im Hesiod, im Theokrit, ja selbst in den Elegien des Tyrtaios und Properz auf einen Schlag klar. Leider scheint der Aberglaube an die Zahl unausrottbar; er nimmt nur immer neue Formen an. So hart es klingt, dass dieser selbstgefälligen Methode der geschichtliche Sinn und der Sinn für das Mögliche durchaus fehlte; das Einleben in eine fremde Individualität lag ihr vollends fern. Die Sprache ernst zu lernen, ehe man sie meisterte, nahm man sich nicht die Zeit. Zur Entschuldigung mag man nur sagen, dass die absolute Vollkommenheit der alten Schriftwerke, an die man so lange geglaubt hatte, aufrecht erhalten blieb. Und wenn man nun vieles bemerkte, was man nicht mehr bewundern konnte, so war da etwas nicht in Ordnung, und da musste der kritische Arzt eingreifen, sei es mit Schneiden und Brennen. Am Horaz und Sophokles ist das am besten zu verfolgen".

Nec alia Birtii argumenta, quae ut *Heroidum* infirmaret fidem Ovidianam, protulit, maiorem veri speciem habere videntur. Et quidem argumento in harum epistularum inscriptione[38] ipsa posito, ut de hoc etiam indicio verba facerem, rem nostram minime diiudicari posse mihi persuasum est; de pristino enim et genuino horum carminum titulo ex unico ipsius poetae testimonio (*Art. am.* III 345: *Vel tibi composita cantetur epistula voce/ Ignotum hoc aliis ille novavit opus*) nihil certi erui posse iam satis dilucide ex eo apparet, quod Loersius in praefatione *Heroidum* editionis praemissa[39] locum citatum enarrans disputavit, p. LXXV sq.: „Cum poeta" — inquit — „ibi non tam id ageret, ut titulos scriptorum suorum accurate referret, quam ut satis perspicue ea significaret, cumque praeterea et versu et metrorum lege teneretur elegantiamque spectaret, facile fieri potuit, ut poetico poeta modo pro speciali ac proprio nomine generale »Epistola« usurparit; cum praesertim illius versus sententiam latius exponens adiungeret: »ignotum hoc aliis ille novavit opus«; nec omnino ulla, quae potissimum *Epistolae* significarentur, ob-

---

[38] Birt, *Das antike Buchwesen*, p. 379.

[39] Prodiit huius libri perbono commentario instructi pars prior Coloniae a. 1829, pars posterior 1830.

scuritas aut ambiguitas adesset, *Epistolis ex Ponto*, cum *Artem* componeret, nondum scribi coeptis. Mihi quidem ex illo loco Ovidii de titulo horum carminum non magis pro certo statui posse videtur, quam si quis ex aliis poetae locis, in quibus *Ars amatoria* aut simpliciter *Ars* aut *Ars amoris* appellatur, illos libros concludat aut *Artem* aut *Artem amoris* esse inscribendos". Omnes fere viri docti Ovidium illo simplici et non satis definito *Epistularum* titulo uti non potuisse concesserunt et, ut veram ipsius Ovidii huius libri inscriptionem constituerent, non parum se torserunt; procul dubio enim cum aliorum poetarum epistulae versibus conscriptae tum temporis, quo poeta haec carmina componebat, in publicum iam prodierint neque tam pridem Horatius suas ediderit, illum nudum *Epistulae* titulum ad ignotum hoc aliis atque ab Ovidio novatum carminum genus satis distinguendum non suffecisse credebant. L. Müllerus[40], qui unus e primis in eodem argumento versatus est, pristinam carminum inscriptionem „Epistulae amatoriae" fuisse coniecit, ut hoc modo et ipsius poetae carmina illa epistulas vocantis auctoritati satisfaceret et adiectivo „amatoriae" adiungendo illud novum carminum magis definiret ac distingueret; certe Ovidium „heroidum" nomine commemorato *Artis amatoriae* loco usurum fuisse, si id nomen novisset, contendit idem.

Non ita tamen multi critici hanc L. Mülleri sententiam sibi vindicarunt. Quorum plurimi[41] opinionem ab illo prorsus diversam amplexi sunt et genuinum carminum nomen „heroides" fuisse demonstrare studuerunt et, ut in hac re prae ipsius Ovidii auctoritate Prisciano litterato grammatico et auctori in eiusmodi rebus gravissimo maxima fides haberetur, suaserunt[42]. Cuius cum in *Institut. grammat.* (X 9, 54, in Hertzii editione apud Keilium: GL II, p. 544,4) „Ovidius in *Heroidibus*" dictum sit, testimonium hoc et propter ipsius grammatici auctoritatem et scriptoris antiquitatem, sexto enim saeculo post Christum natum illum floruisse constat, comprobandum esse putaverunt. Nec minoris momenti habuerunt iidem docti etiam id, quod poetarum Romanorum cum priscae tum Augusteae aetatis mos erat, ut opera sua graecanicis titulis ornarent; e quibus Vergilii *Bucolica, Georgica, Catalepton,* ipsiusque Ovidii *Metamorphoses, Ibin, Halieutica,* ut his exemplis sententia eorum corroboraretur, protulerunt[43].

---

[40] L. Müller, *Zur Kritik des Theils der ovidischen Dichtungen*, Rhein. Mus. XVIII 1863, p. 86 sq.

[41] Cf. *o. c.* p. 1—9.

[42] A. Riese in praefat. edit. tom. I (1874), p. IX; R. Ehwald in Bursiani Annalibus XXXI, p. 173.

[43] G. Peters, *Observationum ad P. Ovidii Nasonis heroidum epistolas*, Lipsiae 1882.

Alii denique carmina nostra „epistulae heroidum“ inscribere voluerunt, ut eo modo utriusque — et Ovidii et Prisciani — coniungeretur auctoritas et quo melius et forma et argumentum carminum designaretur.

Ex iis, quae de titulo nostrorum carminum viri docti disputarunt, hanc rem minime diiudicatam ac absolutam esse elucet et tamquam incertam pro argumento certo in quaestione de *Heroidum* fide probanda vel potius deneganda applicari non posse puto.

At minus gravia videntur esse ea, quae nonnulli docti de nimia sex posteriorum epistularum verborum copia atque luxuria earumque inde ampliore ambitu observarunt; primum enim vix credibile est Ovidium carminibus suis certum quendam versuum numerum, ultra quem non excederet, praefinire voluisse. Deinde iisdem epistulis in seriorem poetae aetatem differendis admodum probabilem explicationem Riese et Zingerle praebuerunt: Ovidium enim in *Metamorphosibus* componendis occupatum ab illo scholari loquendi usu, quem in prioribus *Heroidibus* conspicere liceat, haud parum recessisse stiloque epico, orationi copiosiori atque uberiori postea magis indulsisse putarunt[44].

Multo latius patet commentatio accurate perscripta, quam de XIV priorum *Heroidum* fide Ovidiana probanda instituit Tolkiehnus, et cui inscribitur *Quaestionum ad Heroides Ovidianas capita VII*[45]. De ratione ac via, qua rem solvere sibi proposuit, brevissime aliorum virorum doctorum in hac materie conaminibus enarratis, ita ipse loquitur (p. 18): „Iam planum esse puto iis modis, quibus adhuc viri docti usi sunt, quaestionem finiri non posse. Immo vero *rebus*, de quibus agitur a poeta, et *ratione*, qua agitur de iis, diligenter excussis, num ulla inveniri possit causa quaerendum est, propter quam una vel plures heroidum Ovidio abiudicentur necesse sit“. Epistula Sapphus et sex posterioribus epistulis omissis, nam carminum horum ipsam naturam respiciens rem ex oppositione tractavit, quae inter quattuordecim priores et sex posteriores intercedit, et qua ex oppositione alii etiam docti inde a Madvigio[46] de *Heroidum* origine tum vulgo disputarunt, inquisitioni diligentiori atque accuratiori XIV tantum priores *Heroides* subdidit percensuitque quidem epistularum tertiam, octavam, nonam, duodecimam, tertiam decimam, quartam decimam, de quibus tum ambigebatur. Certo deinde ordine singulis rebus, quae ad suspectarum epistularum argumenta et compositionem, elocutionem et artem metricam spectant, summa cum diligentia perquisitis atque excussis nullam idoneam atque aptam causam

---

[44] Cf. Zingerle, *o. c.* p. 5.

[45] I. Tolkiehn, *Quaestionum ad Heroides Ovidianas capita VII*, Lipsiae 1888.

[46] I. N. Madvig, *Adversaria critica*, 2, Kopenhagen 1873, p. 41, not. 2; cf. etiam Birt, Rhein. Mus. XXXII 1877.

inveniri conclusit, cur unam vel plures *Heroidum* Ovidio abiudicemus necesse sit. In quo consistit via ac ratio, qua usus est Tolkiehnus, et quid in ea novi continetur? Imprimis quidem argumentorum accumulationem ab illo congestam esse video[47]. Initium argumentationis, ut rem sibi propositam demonstraret, ab iis refutandis fecit, quae mirifica, inepta, absurda in *Heroidum* compositione statuere voluit Lehrsius[48]. Argumentis suspectarum epistularum enarratis (c. III, p. 19—38) in iis quidquam inesse negavit, quod ab Ovidii natura atque indole dissidere credamus necesse sit; at contra singulorum vocabulorum et sententiarum connexum optime congruere orationemque recte procedere agnovit. Huic e carminum compositione atque poetae ingenio petito argumento non supersedit alia adiungere. Capite deinde subsequenti (c. IV, p. 39—48) de eadem re tractat, in qua iam Wolframum Zingerleium praecursorem habuit[49], et concudit argumentum ex ea quidem proprietate Ovidiana, qua vates Sulmonensis crebrius quam alii Romanorum poetae easdem cogitationes eademque argumenta repeteret et iterum atque iterum in usum vocaret, et ut eandem cogitationum ac sententiarum similitudinem ostenderet, nonnullos eius rationis locos e certis et dubiis epistulis collegit et in comparationem vocavit. Tum capite quinto (p. 48—84) de rebus ad historiam fabularem *Heroidum* spectantibus exposuit ita, ut primum quibusnam ex fontibus illae manavissent, deinde quatenus Ovidius iisdem auctoribus usus esset, tum ubi eadem argumenta tractavisset et quomodo, patefacere conaretur. Et primum, ut singula a Tolkiehno in hac re disputata in brevem summam conferantur, ab Ovidio in *Heroidibus* componendis Graeca sedulo versata esse edocuit; deinde sex illas *Heroides*, a se in examen vocatas, non ex aliis fontibus esse derivatas quam quibus ipse Ovidius hortulos suos irrigare solitus sit, exemplis allatis probavit Tolkiehnus (p. 84): „neque vero in iis inesse res a Nasonis ingenio et moribus longissime disiunctas, sed fabulas maxime illi usitatas ac paene tritas“. At singularum quidem epistularum fontes persequens legentibus persuadere studuit v. gr. tertiae epistulae auctorem *Iliadem* tam studiose lectitasse, ut (p. 55): „in pusillis quoque rebus atque minutis plerumque Homeri fabellis nitatur, in primis autem nonum librum quantum quidem posset, imitatione expressisse“. Quamvis eiusdem epistulae auctor nonnusquam ab exemplari Graeco recederet quae-

---

[47] Ad hanc superioris critices methodum designandam, quae in variorum argumentorum collectione fulcitur, vocem *Akkumulationsbeweis* adhibuit Axelson, cf. *Eine ovidische Echtheitsfrage*, Eranos XLIII 1945, p. 33.

[48] In commentatione, qua continetur *Adversarien über die sogenannten ovidischen Episteln* e Fleckeiseni Annal. a. 1873 iterum expressa in editione Horatii, p. CCXXII—CCLIV.

[49] Cf. Zingerle, *o. c.* p. 18, 29, 30, 32.

damque amplificantis more immutaret, nusquam tamen protulisse res, quae ab Homero prorsus abhorrerent, ostendere tentavit Tolkiehnus. Similiter rem se habere in aliis quoque carminibus, quae omnium consensu Ovidio tribuuntur, similes nempe locos inveniri, quibus Nasonem eadem ratione sese ad Homeri carmina applicasse aut certum esset aut verisimile, indicavit idem. Et praesertim primam *Heroidem* in comparationem vocans demonstrare tentavit Ovidium huius epistulae argumentum ex uberrimo Homericarum penore deprompsisse ita, ut eius ratio ab illo, qui tertiam *Heroidem* composuit, nihil prorsus differat. Tertiae itaque epistulae ratione comparata cum prima conclusit Tolkiehnus Ovidium in Homeri carminibus tractandis eandem fere viam secutum esse atque tertiae epistulae auctorem, nisi quod hic rarius ab exemplari Graeco recedat quam ille; inde epistulam tertiam consummatiorem et Ovidio multo etiam digniorem quam primam agnovit Tolkiehnus.

Capite deinde sexto (p. 85—108) quaedam ad grammaticam spectantia tractanda suscepit Tolkiehnus; et primum de vocabulis ab Ovidio inventis verba faciens auctorem *Heroidum* III, VIII, IX, XII—XIV etiam in hac re ab ipso Nasone nil discrepare agnovit. Quamquam non desunt in illis sex epistulis v. gr. vocabulorum, quae latinitatis sunt ἅπαξ λεγόμενα, non abhorrent tamen ea Tolkiehni sententia a ratione verborum formandorum nostro poetae propria. Si in ep. XII 165 *medicatus* vel in ep. XIII 33 *bicorniger* leguntur, eiusmodi substantiva in *-tus* exeuntia et adiectiva in *-ger* desinentia non pauca ab Ovidio novata esse Tolkiehno persuaserunt, ut crederet, Scheibe et Favre[50]. Quin etiam, quod non minoris est ponderis, in aliis carminibus, quae omnium consensu sunt Ovidii, item ἅπαξ λεγόμενα occurrere ostendit: *electus Her.* II 144, *erratus Met.* XIV 567, *praemonitus Met.* XV 800, *suspiratus Met.* XIV 129, *penatiger Met.* XV 450[51]. Enumeravit deinde Tolkiehnus et alia vocabula, quae in sex illis *Heroidibus* primum, nec tamen alias apud Ovidium, sed apud posteriores demum reperiantur, nihilominus tamen ea omnia non dissentire a ratione, qua Ovidius haec vocabula formaverit, demonstravit Tolkiehnus.

Eis, quae de vocabulis ab Ovidio novatis tractavit, eadem adnexit Tolkiehnus argumenta, quae iam Zingerleio et Eschenburgio praesto erant[52], et scilicet illius indicium ex ea petitum Ovidii proprietate, qua Naso integros versus vel versuum particulas saepius quam alii Roma-

[50] L. Scheibe, *De sermonis Ovidiani proprietatibus, quales in Metamorphoseon libris perspiciuntur,* Halberstadt 1880; J. Favre, *De Ovidio novatore vocabulorum in Metamorphoseon libris,* Paris 1886; cf. A. G. Draeger, *Ovid als Sprachbildner,* Progr. Aurich. 1888.

[51] Tolkiehn, *o. c.* p. 86 sq.

[52] Cf. supra p. 184 sq.

norum poetae in carminibus suis repetiverit, et huius methodum in exquisitione quarundam elocutionum Ovidii propriarum, quas Ovidius certa versuum sede semper posuerit, adhibuit[53]. Cum eiusmodi singula vocabula singulasque phrases in certis quoque poematis plus minusve frequenter recurrere videret Tolkiehnus, haec haud parvo videbantur ei esse momento ad carmina illa Ovidio vindicanda.

Quod etiam ad syntaxis leges spectat, nullos soloecismos in illis sex *Heroidibus* inesse demonstrare sibi proposuit Tolkiehnus quaedamque huc pertinentia protulit. Et quidem de casuum usu Ovidiano cum iam Petrus Hau dissertatione Monasteri anno 1884 edita accurata tractaverat diligentia, in hac quoque re illarum epistularum auctorem ab ipso Ovidio non dissidere ei persuasum erat. Alia denique capita selecta syntaxis enarrans nullam idoneam causam invenit Tolkiehnus, propter quam carmina illa Ovidio abiudicaremus necesse esset. In constructione quoque generis, numeri, personae auctorem suspectarum *Heroidum* cum Ovidio optime concinere animadvertit[54] et quidem ut hic paucissima tantum et nonnulla proferre liceat, vocabula *uterque* et *quisque* — iam Iacobo observante — in *Epistulis ex Ponto* et *Tristibus* cum plurali numero non coniunguntur nisi ad primam vel secundam personam respiciunt: idem in *Heroidibus* fieri exemplis allatis ostendit Tolkiehnus. Quod ad temporum usum peculiarem attinet, duas res Tolkiehnus notatu dignas putavit: unam, quod apud Ovidium infinitivum perfecti pro infinitivo praesentis positum invenitur; eiusmodi usus exempla etiam ex *Heroidibus* exscripsit; altera vero singularitas Ovidiana in eo consistit, quod apud Nasonem plusquamperfectum, ubi ex communi usu temporum perfectum adhiberi solet, deprehenditur. Eius generis exempla etiam in *Heroidibus*, de quibus ambigitur, exstare ostendit.

Usus quoque coniunctionum v. gr. *quamvis* et *forsitan*, quae in ep. VIII 8[55] et in ep. IX 131[56] cum indicativo coniunctae leguntur, ad Ovidium illorum sex carminum auctorem Tolkiehni sententia bene quadrat; Ovidius enim utramque hanc coniunctionem persaepe cum indicativo coniungit, cum alios poetas — in altera imprimis coniunctione — hoc raro facere videamus.

Capite denique postremo (c. VII, p. 108—127) Tolkiehnus Eschenburgii aliorumque diligenti cura adiutus artem metricam *Heroidum* retractare sibi statuit, ut in illorum sex carminum metris quoque nihil reperiri, quapropter illa Ovidio abiudicanda essent, ostenderet.

---

[53] Tolkiehn, *o. c.* p. 95—103.
[54] Tolkiehn, *o. c.* p. 105.
[55] „Quamvis haec quoque culpa tua est".
[56] „Forsitan uxor erit".

Et quidem primum numeris versuum formarum[57] computatis tabellisque confectis statistica methodo certam quandam Ovidii consuetudinem in versibus componendis deprehendisse sibi visus est; amplexus est enim opinionem potissimum Hultgrenii, qui in *Observatt.* I, p. 24: „quo maior" — inquit — „versuum numerus, eo evidentius probari contendimus, quem usum auctor in pangendis carminibus sit secutus". Re ad numeros revocata et comparatione hac in re *Heroidum* suspectarum cum certissimis Ovidii epistulis instituta eandem rationem inter dactylos et spondeos in utraque carminum specie intercedere conclusit Tolkiehnus; quamvis formarum ordo non sit prorsus idem, nihilominus illorum sex carminum auctorem eadem se adstrinxisse cognovit Tolkiehnus lege, quam ab Ovidio strictissime semper servatam esse docuit Hultgrenius his verbis (p. 14): „Ovidius neglectis omnibus rebus, summo studio id agit, ut quam maxima sit vis principiorum dactylicorum, quam minima spondiacorum". At contra Hultgrenii opiniones hanc rationem a Tibullo et Propertio minime appeti animadvertit Tolkiehnus. Quin etiam non solum in hexametro elegiaco, sed verum in hexametro epico ab Ennio, Lucretio, Vergilio et aliis potioribus poetis Latinis, non aeque adamata fuisse principia hexametri dactylica Tolkiehnus lucido perspexit ex ea collatione, quam exhibuit Drobischius[58]. Cum igitur a solo Ovidio ex omnibus poetis Latinis illa lex de principiis hexametri dactylicis observata sit et cum vix verisimile sit credere imitatorem, ex quo illas sex *Heroidas* profectas esse perstant, hanc legem cognitam habuisse et ad eandem normam atque Ovidium strenue se direxisse, haec res alio modo explicari non posse collegit Tolkiehnus nisi Ovidium ipsum illas epistulas composuisse concedamus.

(*Res instituta porro tractabitur.*)

Cracoviae

---

[57] Tolkiehn in tabellis suis sedecim hexametri formas, quot numero in hoc versu omnino esse possunt, respexit; formae autem sunt hae: dssds, ddsdd, dsssd, dddsd, ddssd, ddddd etc...

[58] M. W. Drobisch, *Ein statistischer Versuch über die Formen des lateinischen Hexameters*, Acta Societatis Regiae Saxonicae, XVIII 1866, p. 79.

L'INSURRECTION DES GORDIENS ET L'AFRIQUE ROMAINE

Par

TADEUSZ KOTULA

L'insurrection qui, en 238, dans une petite ville africaine, avait élevé sur le trône les deux Gordiens, père et fils, — n'était qu'un menu fragment de l'orageuse année de six empereurs. Elle occupe cependant une place toute particulière dans l'histoire de l'Empire et dans celle de l'Afrique romaine. C'est elle qui donna le signal de soulèvement à Rome et à beaucoup de provinces. Dès qu'elles avaient appris la proclamation des Gordiens, elles se sont révoltées contre Maximin. Déjà Hérodien avait apprécié le rôle important joué par l'Afrique dans ce conflit, puisqu'il peignit un assez vaste tableau de l'insurrection qui ne durait pourtant que vingt jours[1]. Les auteurs modernes, par contre, ne prêtent pas grande attention à la révolte africaine. On en parle d'habitude brièvement, en marge de la grande lutte pour le pouvoir, lutte qui, du point de vue central, ressort au premier plan[2]. Récemment P. W. Townsend a reprit,

---

Liste des abréviations: AÉp. — *L'Année Épigraphique*, tirage à part de la „Revue Archéologique", Paris; CIL — *Corpus Inscriptionum Latinarum;* C. — CIL, T. VIII: *Inscriptiones Africae Latinae;* ILAl I — *Inscriptions latines de l'Algérie*, éd. St. Gsell, T. I: *Inscriptions de la Proconsulaire*, Paris 1922; ILS — *Inscriptiones Latinae selectae*, ed. H. Dessau, Berolini 1916; IRT — *Inscriptions of Roman Tripolitania*, edd. J. Reynolds, J. B. Ward-Perkins, Rome 1952; SHA — *Scriptores Historiae Augustae.*

[1] Hérod. VII 4—6 et 9.

[2] Parmi les auteurs plus anciens, voici ceux qui ont parlé de la révolte des Gordiens d'une façon plus détaillée: H. Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, I 2, Gotha 1883, p. 787 et suiv., 796 et suiv. et O. Seeck, *Der erste Barbar auf dem römischen Kaiserthrone*, Preussische Jahrbücher LVI 1885, p. 280—287. L'article de L. Homo, *La grande crise de l'an 238 ap. J.-C. et le problème de l'histoire Auguste*, Revue Historique 1919, T. 131, p. 209—264; T. 132, p. 1—38, c'est surtout de la critique des sources, aujourd'hui en partie surannée. L'article de Z. Michina, écrit avant la guerre: *Выступление Максимина и позиция сената* (Le rôle politique de Maximin et la position du sénat) Вестник Древней Истории (Revue de l'histoire ancienne) 1938, c. 3, p. 133—146, ne nous a pas été accessible au cours du travail et nous ne l'avons lu qu'au moment où le présent essai avait été mis sous presse. Cet article ne nous oblige pas à des retouches en choses essentielles. Nous sommes d'avis cependant que l'auteur exagère en parlant des tendances séparatistes, pendant l'insurrection des Gordiens, même dans les classes supérieures de la société africaine. Il y a aussi plusieurs pages, assez détaillées, sur l'insurrection elle-même, chez M. Rostovtzeff, *Gesellschaft und Wirtschaft im römischen Kaiserreich*, T. II, Leipzig s. d., p. 159 et suiv., 163 et suiv., 355 et suiv., et chez F. Altheim, *Die Krise der alten Welt*, T. III, Berlin 1943, p, 123 et suiv., et 222.

du même point de vue, l'histoire de l'année 238, en accentuant surtout l'action du sénat, un effort obstiné qu'il avait fait pour recouvrer la position perdue[3].

Comme sujet de cet essai nous nous proposons l'histoire du soulèvement dans l'Afrique Proconsulaire et précisément le problème des participants de la révolte des Gordiens et de son rôle historique dans l'aspect africain.

Il faut souligner le fait que toute l'Afrique du Nord avait depuis longtemps une position à part dans l'Empire. L'importance politique de ce territoire allait en augmentant et, déjà pendant le règne des Antonins, l'Afrique donna à l'Empire un pourcentage considérable de sénateurs. En outre, elle fournit, non seulement des légionnaires, mais encore une excellente cavalerie maure qui rendait de grands services pendant les guerres de conquête. Mais avant tout, les provinces africaines avaient tant d'importance parce qu'elles constituaient la base de l'annone romaine, en blé et en huile[4]. Protégé par le *limes*, agrandi et renforcé dans toute son étendue par Septime-Sévère et ses successeurs, ce pays fertile devait rester la base d'approvisionnement de Rome obstinément défendue jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident. La population africaine était consciente du caractère particulier et du rôle spécifique de sa terre[5]. Elle adorait l'Afrique comme une divinité particulière et personnifiait ses récoltes dans la déesse nourricière de Rome — Annone.

Toutefois les Romains, au détriment de leur domination, n'ont pas su mettre des limites raisonnables à l'exploitation des provinces. Les guerres du II^e^ siècle, tout en ruinant le fisc impérial, contraignaient les empereurs à augmenter de plus en plus les impôts. En Afrique, déjà au temps de Commode, les colons des *saltus* impériaux se plaignaient de l'accroissement injuste des redevances en nature et des corvées, ce qui

---

[3] P. W. Townsend, *The Revolution of A. D. 238: the Leaders and their Aims*, Yale Classical Studies XIV 1955, p. 49—105.

[4] A la fin du II^e^ siècle la culture des oliviers en Afrique romaine atteint son plus haut degré de développement. La flotte carthaginoise, créée par Commode, facilitait le transport. Cf. T. Kotula, *Studia nad problemem afrykańskiej annony* (Études sur le problème de l'annone d'Afrique), Przegląd Historyczny (Revue Historique), XLIX 1958, c. 1, p. 11 et suiv.

[5] Cf. p. ex. l'inscription de Timgad, en honneur de la Dea Patria. — sans aucun doute Afrique (H. Doisy, *Inscriptions latines de Timgad*, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, 1953, p. 104 et suiv.). Comme témoignage du culte de l'Annone africaine peut servir le monument avec inscription, dans un port numide Rusicade, C. 7960. Du côté romain, il y a une inscription attestant que l'on estimait la position à part de l'Afrique, comme si cette province était l'égale de l'Italie; c'est notamment un sarcophage avec deux sculptures et l'inscription: Africa — Portus, CIL VI 29809, provenant de Rome. Il s'agit probablement des ports italiens.

ne fut qu'une conséquence de l'augmentation des dépenses de l'État[6]. Il semble que, pendant le règne des Sévères — époque qui, sous plusieurs rapports, peut être considérée comme apogée du développement économique des provinces africaines — la pression fiscale s'était encore accrue. Les Africains se sentirent frappés, d'autant plus qu'on leur imposa en même temps le devoir de participer à la construction du *limes*. L'inflation qui s'accentuait depuis Commode par suite des guerres coûteuses, obligea Septime-Sévère à créer un nouvel impôt extraordinaire en nature, afin de pourvoir aux besoins de l'armée[7]. Cette annone militaire s'était étendue à tout l'Empire, mais elle accabla avant tout les provinces — en particulier l'Égypte et l'Afrique romaine — qui avaient fourni auparavant l'annone pour les besoins de la capitale. Le nouvel impôt avait le caractère de réquisitions très dures pour la population des provinces. Les inscriptions africaines du temps de Caracalla[8] et même de Sévère Alexandre — empereur plus humain que les autres pourtant[9] — dénotent la charge croissante des impôts.

Maximin le Thrace, qui avait commencé à gouverner en 235, après le meurtre du dernier des Sévères, poussa l'oppression jusqu'au plus haut degré. Ce n'était d'ailleurs qu'une conséquence inévitable d'une crise imminente de l'Empire. Les frontières du Nord et de l'Est sans cesse menacées et par suite, jusqu'à la fin du III[e] siècle, une longue série de guerres défensives et de luttes pour le trône, ont été néfastes pour le développement de toutes les provinces, même de celles qui étaient éloignées du front. C'est sur Maximin que retomba injustement toute la haine provoquée par les rapines des collecteurs de taxes et des soldats. Une tendancieuse tradition littéraire, à partir d'Hérodien, chargeait ce „mau-

---

[6] Cf. T. Kotula, *Stosunki społeczno-gospodarcze w afrykańskich saltus w okresie wczesnego cesarstwa* (Les relations sociales et économiques dans les saltus africains sous le Haut-Empire), Eos XLVII 1954/55, p. 166 et suiv. Là aussi il est question de précédents antérieurs à cet événement, depuis Trajan.

[7] Cette hypothèse de D. van Berchem est aujourd'hui admise presque par tous les historiens. D. van Berchem, *L'annone militaire dans l'Empire romain au III[e] siècle*, Mém. de la Soc. des Antiq. de France LXXX 1937, p. 117—202.

[8] C'est une inscription, trouvée il n'y a pas longtemps, provenant de la ville de Banasa en Maurétanie Tingitane, et qui mentionne des arriérés d'impôts chez des habitants. AÉp. 1948, 109; cf. Kotula, *Studia nad problemem annony*... (Étude sur le problème de l'annone...), p. 13 et suiv.

[9] C. 17639 inscription de Vazaivi en Numidie, où les habitants de cette ville protestent contre les méthodes arbitraires des fonctionnaires du fisc et des soldats, méthodes qui ne différaient point d'une rapine effrontée. Il est possible de dater cette inscription car elle nomme le gouverneur de Numidie des années 224—227 — L. Apronius Pius — voir E. Birley, *The Governors of Numidia A. D. 193—268*, Journal of Roman Studies XL 1950, p. 60—68. Jusqu'à présent on fixait à tort la date de cette inscription à l'époque de Maximin le Thrace et même postérieure.

vais“ empereur de toute la responsabilité pour cet état de choses, lui imputant une cupidité innée. Et pourtant, après la mort d'Alexandre il avait hérité la guerre du Nord — il devait la mener jusqu'à la victoire. Ce triomphe devant renforcer sa position aux yeux du sénat, il lui fallait, coûte que coûte, s'assurer la possibilité de couvrir les immenses frais de l'expédition contre les Germains[10]. Cependant, même abstraction faite, du ton d'accusation qui nous frappe dans les documents, il faut constater, s'appuyant sur des faits, une soudaine augmentation des abus fiscaux. Voilà l'observation qu'on peut faire, en étudiant l'ample tableau des événements africains, présenté par Hérodien.

Ce n'est pas par hasard que l'insurrection contre Maximin éclata justement en Afrique Proconsulaire. De nombreuses inscriptions, à côté des sources littéraires, expliquent les causes de cette révolte. On a souvent relevé le soin que portait Maximin à entretenir en bon état le réseau des routes dans les provinces. Il en existe de multiples exemples, surtout en Afrique Proconsulaire[11]. G. M. Bersanetti dressa une liste détaillée des milliaires portant le nom de Maximin mais il n'en tira pas les conséquences[12]. Et, cependant, à la lecture de sa liste, la conclusion s'impose que l'on réparait spécialement les routes qui menaient aux principaux ports, à savoir: Carthage, Hadrumetum et Leptis Magna d'où l'on exportait le blé et l'huile en guise d'impôts. La Proconsulaire, riche en denrées et relativement proche de l'Italie, pouvait fournir le plus vite

---

[10] Hérod. VII 4,2 ...φιλοχρηματία, et SHA, *Maxim.* 13,5; Epit. de Caes. 25,1—2; Zosim. I 13,3, χρημάτων ἐπιθυμία; Zonar. XII 16 χρηματιζόμενος πάντοθεν.. Hérodien mentionne que Maximin a doublé les σιτηρέσια aux soldats, VI 8,8; cf. P. A. Brunt, *Pay and Superannuation in the Roman Army*, Papers of the British School at Rome, VIII 1950, p. 69. Une pareille augmentation de solde avait été indispensable à cause de l'inflation, mais l'empereur promit à l'armée, en outre, de grandes dotations en argent. Cf. G. M. Bersanetti, *Studi sull'imperatore Massimino il Trace*, Roma 1940, p. 92 et suiv. et 19.

[11] P. Salama, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger 1951, p. 75; Bersanetti, *o. c.* p. 23, 27 et suiv.

[12] Bersanetti, *l. c.* On peut compléter cette liste aujourd'hui, p. ex. Africa Proconsularis, IRT 924, là Tripolitaine, la littoranea de Carthage jusqu'à Alexandrie. D'autres milliaires de Maximin en Tripolitaine: ibid. 933, 934, 936; Numidia, milliaire de Calceus Herculis, E. Albertini, Revue Africaine, 1934, p. 245; Mauretania Caesariensis, milliaire de la région de Pomaria, AÉp. 1957, 278 (P. Massiera). Salama a relevé le rapport du réseau de routes avec l'exportation de denrées africaines, *o. c.*, p. 43 et suiv. et 84. Cf. Kotula, *Studia nad problemem annony*... (Étude sur le problème de l'annone...), p. 2 et suiv. Au temps de Maximin, en Numidie on réparait surtout les routes qui liaient le centre du pays avec le *limes*, en Maurétanie dit *nova praetentura*. Les routes du *limes*, avec les *mansiones* parsemées, servaient, entre autre, comme nous le savons, au transport de l'annone militaire.

les quantités exigées d'annone, à l'aide de la *classis Commodiana Africana*. L'empereur, qui disposait librement de ces réserves, avait le droit de vendre le surplus et, probablement, à force de réquisitions superflues, il exploitait les pays annonaires, enrichissant ainsi indirectement le fisc. En même temps aussi en Bétique, qui exportait l'huile à Rome, justement sous le règne de Maximin on s'appliquait à réparer les routes[13]. Les écrivains anciens mentionnent, d'une façon générale, que l'empereur était avide d'argent, mais ils n'insistent pas, dans le contexte, sur le paiement des impôts en nature. Aujourd'hui, cependant, grâce aux recherches nouvelles, on peut relever cet aspect-là. G. Ch. Picard, qui cherche à expliquer pourquoi le soulèvement éclata justement à Thysdrus, au début du printemps 238[14], ne doute pas que dans l'antiquité, comme aujourd'hui, dans cette région de la Tunisie, on faisait toutes sortes de transactions à l'occasion de la récolte des olives. C'est ce qui, selon son avis, expliqua la présence à Thysdrus des agents du fisc, venus probablement pour recouvrer l'annone, et du proconsul, provoqué à venir par les plaintes des propriétaires. Le proconsul d'alors, M. Antonius Gordianus, était un des hommes les plus riches dans l'Empire. Il possédait probablement lui-même de grands domaines en Afrique. Thysdrus, pauvre petit bourg, encore au temps de César, grâce à sa situation favorable dans la Byzacène, renommée pour ses belles récoltes, devint un de plus grands centres, sorte de capitale de la production de l'huile, qu'on transportait d'ici aux ports d'Hadrumetum et de Thaenae[15]. Une mosaïque, découverte il y a quelques années, qui représente une scène piquante d'un banquet, témoigne de l'opulence des propriétaires à l'époque des empereurs[16]. Il est clair que les fonctionnaires impériaux extorquaient aussi de l'argent là, où ils le pouvaient, en imposant des contributions et en confisquant

---

[13] R. Thouvenot, *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris 1940, p. 497 et suiv.

[14] La chronologie de l'insurrection n'est pas encore fixée, à l'état actuel de la connaissance des sources. On peut trouver une bibliographie respective, avec l'exposé des points de vue contraires, chez Bersanetti, *o. c.* p. 71 et suiv. et chez P. W. Townsend, *A Yale Papyrus and a Reconsideration of the Chronology of the Year 238 A. D.*, American Journal of Philology XXXIV 1930, p. 62—66. Cf. le même, *Revolution...*, p. 50.

[15] G. Ch. Picard dans un compte rendu du livre de H. Camps Fabrer sur l'huile africaine, „Karthago", T. V 1954, p. 211 et suiv.; Thysdrus au temps de César, B. Afr. 97,2 Au III^e siècle cette ville comptait, d'après Picard, ca 15 milles habitants. Son immense amphithéâtre, de l'époque des Sévères, gardait la deuxième place, quant aux dimensions, parmi les amphithéâtres de provinces. A. Schulten, *Das römische Afrika*, Leipzig 1899, p. 35.

[16] La mosaïque de Thysdrus avec un commentaire, G. Ch. Picard, *Un banquet costumé sur une mosaïque d'El Djem*, Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1954, p. 419 et suiv.

des biens aux citoyens riches. C'étaient justement ces proscriptions-là qui furent cause immédiate des événements de Thysdrus[17]. Hérodien, dont l'histoire sert de source principale pour l'étude de cette époque — et avec lui d'autres écrivains, sont unanimes pour affirmer que les habitants de la Proconsulaire s'étaient révoltés les premiers contre l'empereur. Nous pouvons en conclure que sous le règne de Maximin c'était cette province qui souffrait le plus[18].

Le signal de la révolte du peuple africain, nommée par les écrivains modernes „insurrection des Gordiens", fut donné par l'assassinat d'un procurateur détesté. Jusqu'où s'était répandue la sédition contre Maximin, voilà une question qui n'est pas encore résolue. Dernièrement ce problème a été largement traité par G. M. Bersanetti, et aussi par P. W. Townsend. Ils essaient, tous les deux, de résoudre quelles parties de l'Empire s'étaient rangées du côté des Gordiens et du sénat, et lesquelles étaient restées fidèles à l'ancien empereur[19]. Il va de soi qu'en Afrique toute la province proconsulaire soutenait ceux, qu'elle avait choisis, et elle fut suivie probablement de la Maurétanie Césarienne[20]. Les habitants de la Numidie où stationnait la III^e^ légion fidèle à l'empereur, n'osaient pas accéder ouvertement à l'insurrection, mais il est possible, qu'ils sympatisaient avec elle[21]. L'oppression fiscale, les ré-

---

[17] Hérod. VII 4,2—3; SHA, *Gord.* 7.2; Cf. la note 10. Les biographies des empereurs chez les dits *Scriptores Historiae Augustae* doivent être considérées avec prudence, mais à propos de l'insurrection des Gordiens, elles s'accordent, en général, avec Hérodien.

[18] Hérod. VII 4,1 ...πρῶτοι ... ἐς ἀπόστασιν... ὥρμησαν Λίβυες...; SHA, *l. c.*; Zosim. I 14.

[19] Bersanetti, *o. c.* p. 55—70, dans les notes: liste des martelages du nom de l'empereur; Townsend, *Revolution*..., p. 66—82.

[20] C'est ce que pense Townsend, *o. c.* p. 80, contre Bersanetti, *o. c.* p. 66 et suiv. Le fait que le nom de Maximin n'avait pas été effacé des milliaires, sans d'autre preuves, n'est pas suffisant pour constater l'appui que la Maurétanie eût prêté à son ancien empereur. Bersanetti lui-même fait cette restriction que, malgré les actes de condamnation, on n'avait pas réussi à effacer partout les noms des empereurs, *o. c.* p. 63. C'était le hasard qui décidait souvent. D'ailleurs en C. 22569 la titulature de Maximin a été probablement martelée, quoique plutôt après sa mort. Par contre, le fait qu'en Maurétanie Césarienne, en réalité on ne trouve nulle part de martelages sur des pierres avec les noms de Pupien et Balbin (liste de Townsend, *l. c.*, note 85) peut contredire l'avis de Bersanetti, si l'on adopte sa méthode d'argumentation. A l'état actuel des sources on ne peut pas résoudre définitivement cette question fort discutée.

[21] Supposition de Townsend, *o. c.* p. 80 et suiv. Comme preuve de l'appui, que les habitants de Numidie prêtaient à l'insurrection, Townsend cite des inscriptions, dont trois, cependant, proviennent non pas de cette province, mais de la Proconsulaire C. 757, 10047, „Bulletin du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques", 1905, p. 222, No 4 — Thubursicum Numidarum. Townsend rejette

quisitions et les exécutions suscitèrent partout une résistance qui aboutit enfin à une révolte dans le point le plus enflammé.

Le problème des participants et des tendances de l'insurrection — voilà les questions les plus discutées. P. W. Townsend, comme nous venons de mentionner, s'occupe de l'aspect politique du point de vue central — celui du sénat romain. Il a énoncé l'hypothèse que le soulèvement des Gordiens avait été préparé par le sénat et inspiré par Rome[22]. Il cherche à prouver sa thèse contre les sources qui témoignent que le soulèvement surgit spontanément et se développa de même. Aussi bien Hérodien, que les autres écrivains influencés par lui, constatent que la lutte, commencée par les habitants de Thysdrus embrasa vite toute la province[23]. Ils soulignent que ce fut un mouvement de masses[24]. L'action passe de Thysdrus à Carthage montrant de différents groupes d'insurgés.

Selon l'avis des auteurs anciens les initiateurs de la révolte ne furent autres que de jeunes propriétaires νεανίσκοι — *iuvenes*, issus de familles éminentes et riches, probablement de Thysdrus[25]. Ce sont eux qui formèrent un complot sur le terrain de la ville et qui assassinèrent le procurateur avec l'aide des campagnards[26]. D'après G. Ch. Picard, dans les villes africaines, se développaient beaucoup les *iuventutes* — organisations de jeunes gens appartenant à la classe de décurions. Ils formaient une sorte de milice urbaine qui, outre ses exercices habituels, rendait de grands services à la ville et à l'État. Elle veillait, par exemple, au recouvrement de l'annone, ou bien, en cas d'échéance, défendait les *patriae* contre les attaques des tribus berbères. C'étaient ces jeunes gens qui

---

décidément la thèse, défendue par Bersanetti, que Capellien, gouverneur de Numidie, eût favorisé au début les Gordiens. L'effacement du nom de Maximin des inscriptions de ce pays eut lieu, probablement, après la mort de cet empereur. Comme nous venons de le dire, les martelages ne fournissent pas de preuves suffisantes. C'est justement Bersanetti qui insiste qu'en Afrique Proconsulaire on a recueilli plus d'inscriptions de Maximin sans martelages, qu'avec, *o. c.* p. 63 et liste dans la note 3. Les listes de Bersanetti et de Townsend peuvent être complétées. Les inscriptions avec martelages: Africa Proconsularis, IRT 452, 453, Leptis Magna (effacement très léger!); Numidia, Revue Africaine 1934, p. 245, Calceus Herculis (E. Albertini). Sans martelage: IRT 936, région de Gasr ed Daun, Tripolitaine.

[22] Townsend, *o. c.* p. 50 et passim.

[23] P. ex. Hérod. VII 5,8; SHA, *Gord.* 13,3, Zosim. *l. c.*

[24] Les mots: ὄχλος, πλῆθος *multitudo* etc., paraissent souvent à propos de l'action à Thysdrus et à Carthage. P. ex. Hérod. VII 4,1; 4,5; 5,1 πᾶν τὸ ἔθνος; 9,4 πανδημεὶ πάντες; SHA, *Gord.* 11,4, *magno Afrorum consilio*; 16,1.

[25] Hérod. VII 4,3 ...νεανίσκους τινὰς τῶν παρ' ἐκείνοις εὖ γεγονότων καὶ πλουσίων ...; cf. ibid. 5; 5,1; 6,2; cf. SHA, *Gord.* 11,5 (ed. E. Hohl), *Ty⟨s⟩dritana iuventus.*

[26] Description de l'assassinat du procurateur, Hérod. VII 4,5 et suiv.; SHA, *Maxim.* 14,1; *Gord.* 7,2.

constituaient la recrue en germe[27]. Or, rien d'étonnant, que la *Thysdritana iuventus* — organisation paramilitaire locale, se mit à la tête du mouvement pour lutter avec toute énergie contre l'injuste accroissement d'impôts en nature qui accablaient la ville et contre des confiscations illégales qui atteignaient ces jeunes gens personnellement[28]. Leur action jette quelque lumière sur la part des cités dans l'insurrection des Gordiens. Peuplées en majeure partie par de menus et de moyens propriétaires, elles formaient l'élément principal de l'organisation politique dans les provinces africaines, fort urbanisées. C'est sur les cités avant tout, que se fondait le pouvoir romain, l'administration du pays, le système fiscal, — c'est d'elles que rayonnait la culture romaine. La population urbaine, romanisée beaucoup plus que celle de la campagne, représentait une grande force, bien organisée, avec laquelle devaient compter les gouverneurs. Ces gouverneurs avaient été souvent accusés de concussions par les *concilia* des représentants de villes africaines. Au III^e^ siècle, ce fut non seulement l'armée, mais aussi les cités qui exerçaient une influence décisive sur les relations entre les provinces et Rome. C'étaient elles qui élevaient des usurpateurs et leur prêtaient appui, comme p. ex. dans l'Empire Gaulois, en menant ainsi une politique séparatiste. Elles auraient pu, donc, jouer un rôle analogue en Afrique. Le gouvernement des villes était justement entre les mains de l'*ordo decurionum*, aristocratie foncière dont se recrutaient les hauts fonctionnaires qui dirigeaient les affaires municipales. Son avant-garde, *iuventus Thysdritana*, commença l'insurrection pour sûr en collaboration étroite avec les décurions et, peut-être aussi, avec les sénateurs d'origine africaine, les plus proches du proconsul Gordien. Mauricius, *potens apud Afros decurio*, propriétaire de Thysdrus, est probablement un personnage inventé, mais sûrement très typique[29]. Des hommes de cette espèce-là — des décurions — devaient, comme lui, agiter dans les cités. C'étaient ces *principes civitatum* qu'exterminait ensuite Capellien[30]. Toutefois, l'histoire de l'insurrection nous montre, d'une façon claire, que, non seulement les classes supérieures y ont pris part, mais toute la population urbaine. La preuve c'est que les auteurs mentionnent, à plusieurs reprises, l'arrière-ban à Thysdrus et à Carthage

---

[27] C'est ce qui arriva p. ex. à Saldae, en Maurétanie Césarienne, AÉp. 1928, 38, III^e^ siècle.

[28] G. Ch. Picard, *Mactar des origines à son éréction en colonie*, Paris 1954, p. 113—135. Il a décrit les événements de Thysdrus en marge du développement des *iuventutes* en Afrique,

[29] SHA, *Gord.* 7,5 et 8,1—4.

[30] SHA, *Maxim.* 19,4.

et l'engagement dans l'action de la *plebs urbana*[31]. Certains endroits permettent de conclure que les autres cités suivirent la capitale: partout on détruisait les statues de Maximin et l'on martelait sa titulature dans les inscriptions en son honneur, ce qui attira la vengeance du victorieux Capellien[32].

Il faut cependant prêter une attention spéciale à la part que la population de campagne prit dans la révolte en question, part, que M. Rostovtzeff néglige à tort. On peut constater en tout cas, ce fait sur les territoires des villes, auxquels dans la Proconsulaire appartenaient pour sûr les πολλοὶ γεωργοῦντες des villages, dont parle Hérodien[33]. Mauricius aurait dû, soi-disant, prononcer un discours... *iuxta Thysdrum... apud plebem vel urbanam vel rusticanam in agro suo...*, ce qui paraît tout naturel dans les vastes terrains de la ville[34]. Aussi toute cette *plebs rusticana* avait dû prendre part au soulèvement. Dans les études modernes, le plus souvent on ne nomme que des esclaves, en première place, et des colons partiaires[35]. Οἱ ἐκ τῶν ἀγρῶν οἰκέται, qui se sont présentés à l'appel des jeunes propriétaires de Thysdrus, auraient pu être en partie des esclaves, obéissant à leur δεσπόται[36], mais plutôt cela aurait dû être des colons voisins, car ils devaient avoir plus de griefs contre le procurateur, que les esclaves domestiques. Il y avait une ancienne tradition de pareilles révoltes en Afrique Proconsulaire, à en croire les documents épigraphiques, inscriptions de Saltus Burunitanus, Henchir Mettich, Aïn-el-Djemala et Aïn Ouassel. Les troubles des petits fermiers au temps de Maximin n'étaient qu'un nouveau chapitre de la lutte. Selon l'avis d'Hérodien, ils avaient vaincu les soldats avec des armes en bois. On

---

[31] Hérod. VII 5,7 ...πάντων τῶν κατὰ τὴν πόλιν ... Thysdrus; 9,4 et suiv., ἐν πλήθει ὄχλου, πανδημεὶ πάντες, Carthage, etc. passim; SHA, *Gord.* 7,4; *Maxim.* 14,3, Thysdrus; *Gord.* 15,1, *omnis Carthaginiensium populus*, cf. 11,5. Cf. aussi la note 24.

[32] Hérod. VII 5,8; cf. 9,11... ἐπιών τε (Capellien) τὰς λοιπὰς πόλεις, ὅσαι τὰς Μαξιμίνου τιμὰς καθῃρήκεσαν ...punissait aussi bien les grands que le peuple; cf. SHA, *Maxim.* 19,4. Les inscriptions du territoire des villes, où l'on avait effacé *publicitus* le nom de Maximin (cf. SHA, *Gord.* 9,3), ont été recueillies par Bersanetti, *o. c.* p. 68 note 2. Au moins une partie de martelages provient de l'époque du soulèvement. Les plus intéressantes sont les inscriptions avec martelages, où ensuite on avait restitué le nom de l'empereur, probablement après la victoire de Capellien, C. 757, la ville de Gales et C. 10047, inscription d'une localité inconnue. Cf. Bersanetti, *o. c.* p. 58. Cf. aussi note 21, supplément aux listes de Townsend et Bersanetti.

[33] Le témoignage de Hérodien VII 4,4 se rapporte à l'action sur le territoire de la ville de Thysdrus.

[34] SHA, *Gord.* 7,5.

[35] Comme par ex. Rostovtzeff, *o. c.* p. 163.

[36] Hérod. VII 4,3 et suiv.

peut se douter que la victoire fut emportée grâce à leur nombre[37]. C'est plutôt aux colons qu'aux esclaves que l'on peut rapporter ces paroles: ... πολλοὶ ... γεωργοῦντες dans l'Afrique si peuplée qu'elle était. Il est possible, qu'à la foule de colons, venaient se mêler aussi de nombreux paysans libres du colonat, oppressés par les exacteurs[38]. *Rusticana plebs* dans la scène de l'assassinat du procurateur, c'est peut-être plus que les οἰκέται, colons, chez Hérodien, qui accompagnaient les jeunes gens[39]. Si on se rappelle l'agitation que Mauricius faisait parmi la *plebs vel urbana vel rusticana* à Thysdrus, foule qui s'était réunie pour écouter le discours du décurion, alors devient plus probable la conclusion que c'étaient aussi des paysans, des petits propriétaires de la ville et de la contrée, qui avaient pris part à l'insurrection. Aux colons les propriétaires pouvaient ordonner, — les sollicitations des agitateurs donc s'adressaient plutôt aux petits paysans. Capellien, dans son expédition pénitive pillait et brûlait, le long de sa route, non seulement de nombreuses villes mais aussi des ...ἀγρούς τε καὶ κώμας...[40] Parmi ces villages il devait y avoir des hameaux de petits propriétaires qui, d'accord avec les citadins, ont trahi Maximin. Justement l'endroit que nous venons de citer, semble précisément indiquer que les paysans se sont révoltés en masse et que ce remous a été général. Probablement dans plusieurs endroits de la province les paysans avec les colons appelés par leurs seigneurs détruisaient les statues de l'empereur. La juxtaposition des *rustici vel Afri* qui luttaient contre les *Maximiniani* nous permet de supposer, que ces menus propriétaires avec les petits fermiers, constituaient — dans un pays agricole par excellence — le gros des insurgés[41].

Toutes les sources littéraires sont unanimes pour témoigner que l'armée aussi s'était déclarée pour les Gordiens. Quelques-unes même attribuent à l'armée un rôle décisif[42]. Cette affirmation toutefois est exagérée et repose sur un malentendu, issu d'une certaine ignorance des auteurs postérieurs, qui confondaient probablement l'insurrection des Gordiens avec des usurpations militaires. Les historiens modernes, par contre, admettent en général, qu'en dehors de la *cohors urbana* cartha-

---

[37] Hérod. *l. c.*, μέγα ... πλῆθος et plus loin 4,6.

[38] Dans la suite de l'article, on opposera les petits propriétaires de villages, libres du colonat, aux colons partiaires.

[39] SHA, *Maxim.* 13,6; Hérod. VII 4,5 et suiv.

[40] Hérod. VII 9,11.

[41] SHA, *Gord.* 7,4.

[42] Hérodien parle uniquement de l'escorte militaire du proconsul Gordien à Thysdrus, VII 6,2. Les documents postérieurs exagèrent ce fait et confondent, probablement, les soldats avec les *iuvenes* armés. SHA, *Maxim.* 13,6 et 14,1; *Gord.* 7,2; Aur. Vict. *Caes.* 26,1; Eutr. IX 2; Zonar. XII 16.

ginoise et de la cohorte légionnaire qui formait la garde du proconsul — aucune autre unité militaire régulière n'avait pris part à l'insurrection[43]. C'est en tout cas l'impression qu'on a, en étudiant la description assez détaillée de la bataille de Carthage par Hérodien. Les forces des Gordiens ont, chez lui, l'aspect typique de l'arrière-ban[44]. Dans cette masse, en dehors d'un petit nombre de soldats, se trouvait tout au plus une poignée de vétérans qui, d'après P. W. Townsend, prêtèrent appui aux nouveaux empereurs[45].

Il résulte, de l'analyse ci-dessus des sources littéraires, que le soulèvement dit „insurrection des Gordiens", n'était ni un „Bauernaufstand" — comme l'appelle H. Schiller[46], ni un mouvement de gros propriétaires et de la haute bourgeoisie — comme le prétend M. Rostovtzeff[47], mais une entreprise générale à laquelle participèrent les représentants de toutes les classes sociales, avec prédominance des classes inférieures.

Il est évident que la participation des paysans dans le soulèvement met en doute la théorie de Rostovtzeff — rejetée d'ailleurs actuellement — théorie de la supposée révolution des classes inférieures, faisant leur service dans l'armée, et dévastant les villes sous le commandement des empereurs militaires. Le mouvement de toutes les classes de la société africaine exprimait une protestation commune contre l'oppression de Maximin. Cette oppression extrême se faisait sentir aussi à la classe des décurions, responsables de la rentrée des impôts, mais surtout aux masses de paysans et de colons[48].

Il nous reste à envisager le problème du caractère et des résultats du soulevement des Gordiens. On y peut distinguer deux courants: sénatorial et africain. Les sénateurs d'origine africaine ont certainement joué un rôle spécifique dans l'insurrection. Bien qu'ils possédaient en Afrique une partie de leurs terres, toutes les autres affaires les liaient à Rome. C'est à eux probablement que se rapporte la mention d'Hérodien sur les πρωτεύοντες carthaginois tués après la victoire de l'armée de

---

[43] R. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, Paris 1912, p. 57 et suiv. et 211 et suiv.; Townsend, *o. c.*, s. 61.

[44] Hérod. VII 9,4—8.

[45] Townsend, *l. c.*

[46] Schiller, *o. c.* p. 787.

[47] Rostovtzeff, *o. c.* p. 163 et suiv., cf. notes. C'est aussi E. M. Chtaérman qui voit dans l'insurrection des Gordiens surtout un mouvement de gros propriétaires, et de leurs esclaves; Е. М. Штаерман, *Кризис рабовладельческого строя в западных провинциях римской империи*, Москва 1957 (La crise du système esclavagiste dans les provinces occidentales de l'Empire Romain, Moscou 1957) p. 392 et suiv.

[48] Cf. W. Ensslin, *Cambridge Ancient History*, XII 1939, p. 76.

Numidie[49]. On peut admettre en partie le point de vue de P. W. Townsend concernant l'influence du sénat sur le déclenchement de l'insurrection. Un pourcentage considérable d'Africains au sénat, les lettres que Gordien I, l'ex-gouverneur de la province sénatoriale, adressait officiellement au sénat, et aux sénateurs, ses amis, non officiellement, la part des membres de la commission sénatoriale de XX *viri* dans le gouvernement de l'Afrique — tout cela semble prouver que, déjà, avant l'année 238, les émissaires du sénat agissaient en Afrique. Ce sont eux, sans aucun doute, qui, à côté des Gordiens, dirigeaient toute l'action pendant le règne de vingt jours des empereurs et faisaient la liaison avec Rome[50]. Ce camp formait, si l'on peut dire ainsi, le courant extérieur de l'insurrection. Il représentait en Afrique le parti strictement lié avec la politique centrale dans cette nouvelle lutte désespérée du sénat pour recouvrer son ancienne position. En somme cependant, les sénateurs et leurs partisans n'étaient qu'une poignée.

C'est le courant principal, c'est-à-dire le mouvement africain provincial, représenté, comme nous venons de dire, par toutes les classes de la population, qui donne l'aspect caractéristique à l'insurrection des Gordiens. C'est toute la population qui réclamait la défense de ses droits, un gouvernement équitable et des prestations modérées envers Rome. Toutefois le camp africain manquait d'unité. Les couches supérieures romanisées de la population urbaine étaient tout à fait conscientes du rôle éminent de leur pays dans le système de l'Empire auquel elles étaient unies par de nombreux liens. Elles désiraient la continuation de l'ancienne politique de l'urbanisation garantissant à l'Afrique la prospérité et le développement continu, tant économique que culturel. Quant aux paysans et aux colons berbères, ils ont trouvé dans les événements de l'an 238 l'occasion de manifester librement leur haine de toute exploitation, symbolisée alors par le règne de Maximin. Cette population rurale, traditionnellement étrangère à la culture romaine, poussée par l'instinct inné de résistance, s'allia à l'insurrection avec toute l'impétuosité spontanée de la révolte contre le mal qui, à leurs yeux, était inséparable du règne romain

---

[49] Hérod. VII 9,10. L'auteur mentionne aussi que plusieurs sont tombés dans la bataille. Les sénateurs pouvaient aussi se trouver parmi les ἐξέχοντες des autres villes. Hérod. *l. c.* 11.

[50] Lettres de Gordien au sénat et aux amis: Hérod. VII 6,3; SHA, *Maxim.* 14,4; *Gord.* 9,8. Les relations des membres de la commission des *XX viri* avec l'Afrique: cf. G. Barbieri, *L'albo senatorio da Settimio Severo a Carino* (*193—285*), Roma 1952, No 978, L. Caesonius Lucillius Macer Rufinianus, légat d'Afrique vers l'année 230, nommé ensuite proconsul par Gordien III. Ibid. 2140 (inscription africaine endommagée, ILS 8980) sénateur, probablement membre de la commission. Le sénateur Gallicanus était aussi d'origine carthaginoise, c'était lui, qui, en agitant pour Gordien III, embrasa à Rome une sédition. Hérod. VII 11,3, 5 et 6.

comme tel. C'est donc une situation exceptionnelle, créée de fait par l'insupportable oppression fiscale, durant trois ans, qui a pu mener à une alliance originale entre des classes diamétralement opposées, comme cela a eu lieu à Thysdrus et à Carthage. Cette situation exceptionnelle a suffisamment préparé le terrain pour le soulèvement. C'est pourquoi Hérodien et les autres écrivains soulignaient sa spontanéité. L'activité des agents du sénat, dont parle P. W. Townsend, ne fit que hâter le déclenchement de l'insurrection. Ils avaient profité habilement des circonstances favorables à leurs desseins, surtout en Afrique Proconsulaire, d'autant plus que le vieux gouverneur, futur empereur, jouissait d'une grande popularité auprès des habitants de cette province[51]. Il faut se douter qu'il avait fait beaucoup de promesses aux gens de villes et de campagnes, comme il le fera aux soldats, une fois monté sur le trône[52].

Toutefois, quoique les Gordiens, ainsi que leur entourage, servaient uniquement les intérêts du sénat, quoique d'autre part, à ce mouvement participaient des éléments tellement hétérogènes, — dans l'insurrection de 238 s'exprima avec toute l'impétuosité le particularisme africain. Ce fut pour la première fois dans son histoire que la population de l'Afrique romaine, décidant elle-même de son sort, proclama un empereur, suivant l'exemple des autres parties de l'Empire et, en plus, lui octroya le surnom *Africanus*, avant qu'il ne soit vainquéur[53]. Le vieillard craintif accepta cet honneur avec la lourde charge du pouvoir, malgré que pour le sénat cette démonstration des tendances particularistes pouvait constituer un danger au seuil de l'époque des particularismes locaux. Le surnom *Africanus* exprimait non pas encore des sentiments nationaux, étrangers à l'antiquité, mais la conscience de la particularité déjà mûre dans ce pays et manifestée par le courant africain de l'insurrection. Après Septime-

---

[51] SHA, *Gord.* 5,5. De récentes découvertes épigraphiques ont confirmé cette popularité des Gordiens, et, chose intéressante, entre autre à Thysdrus. On a trouvé dans cette ville une inscription en honneur de Gordien III et de ses divins grand-père et père. Gordien II y est nommé, pour la première fois, *iunior* „Bulletin du Comité"... 1941—1942, p. 299 et suiv. Un *eques* romain à Thysdrus Aemilius Crispus a dédié à Gordien III une inscription en Bretagne, ILS 502. Une autre inscription de Thubursicum, voir note 21, vénère la mémoire du divin Gordien I. Par contre, on ne trouve en Afrique aucune inscription du règne, très court d'ailleurs, des premiers Gordiens. A moins que l'on y compterait C. 10895 = 20140, Cuicul.

[52] Hérod. VII 6,4.

[53] Hérod. VII 5,8. Parmi les titres des Gordiens ce surnom suit un autre, pareillement exceptionnel: Romanus. Seeck, *Der erste Barbar...*, p. 283; il suppose même, que ce fut le sénat qui avait pris soin d'ajouter ce deuxième *cognomen* aux Gordiens, voulant de la sorte légaliser l'action africaine. On trouve la liste complète d'inscriptions des Gordiens, avec tous leurs titres dans *Prosopographia imperii Romani*, I² N^os 833—835.

Sévère et Macrin — leurs compatriotes — les habitants de l'Afrique donnèrent à Rome, et, pour ainsi dire, habilitèrent un nouvel empereur, espérant peut-être, en revanche, la réalisation de leurs postulats. Il ne faut pas, bien entendu, chercher du séparatisme politique dans le programme des classes supérieures romanisées de la société africaine, qui se sont mis aussi à la tête de ce mouvement. Tout au contraire: on soulignait le loyalisme envers Rome. L'inscription funéraire de la région de Tébessa, la seule notice précise dans les sources épigraphiques sur la lutte, qui se déroulait, exprime officiellement l'intention des dirigeants du mouvement dans l'assertion qu'un certain *L. Aemilius Severinus, qui et Phillyrio*, propriétaire foncier peut-être, *quievit ab hoc Capelliano captus — pro amore Romano*[54]. Telle devait être forcément l'idéologie officielle de l'insurrection des Gordiens. A mesure que grandissait en Afrique la haine de Maximin — personnification de la barbarie nordique — d'autant plus probablement croissait, dans la conscience des citoyens romains de ce pays, l'attachement à la culture romaine — leur propre culture — aussi fort que celui à leur villes natales. A n'en pas douter, ce moment aussi avait été mis à profit, comme il convient, dans la propagande du soulèvement africain. Les classes inférieures n'étaient pas aussi bien disposées envers Rome. Toutefois leurs sentiments ne pouvaient se traduire dans des inscriptions de caractère public. Il serait difficile de s'attendre à des déclarations du séparatisme, tant que le pays reconnaissait la suprématie de Rome. Et pourtant, le fait même de la lutte de l'Afrique avec l'empereur, qu'on reconnaissait encore dans une grande partie de l'Empire, la forme de cette manifestation et surtout la part active dans la révolte des paysans et des colons toujours opprimés, dont le nombre prédominant mettait en relief le caractère spécifiquement africain du mouvement, — tout cela permet de voir, au moins en germe, certaines tendances séparatistes menaçant Rome. Le soulèvement armé et le réveil de ces forces latentes créèrent un précédent dangereux pour le développement des événements futurs.

Cependant l'intervention du légat de la Numidie mit fin, après vingt jours, au règne des premiers Gordiens. On a essayé d'expliquer de différentes façons la marche de la III[e] légion contre la population d'Afrique, étant donné que parmi les légionnaires il y en avait beaucoup qui étaient originaires de cette province. C'était, peut-être, comme on suppose dernièrement, une réaction contre les faveurs, que les Sévères et les Gordiens prodiguaient aux détachements auxiliaires étrangers[55]. En tout cas,

---

[54] ILAL I 3598 = C. 2170.

[55] Hypothèse de G. Ch. Picard, *Castellum Dimmidi*, Alger 1947, p. 118 et suiv. Cf. H. G. Pflaum, compte rendu dans le Journal des Savants 1949, p. 55—62.

à cause de la supériorité militaire de l'armée régulière sur l'arrière-ban africain, l'insurrection n'avait aucune chance de succès.

Bien entendu, tout le programme politique des deux empereurs a dû subir aussi une défaite. La coopération du peuple africain avec le sénat se révéla aussi peu durable que le rêve du sénat de reconstruire un principat idéal. Le parti africain, lui-même fut dispersé sur le champ de bataille de Carthage. Les intérêts et les tendances des classes supérieures n'auraient pu, à la longue, être conciliés avec les intérêts des masses de paysans et de colons, qui étaient exploitées par les grands propriétaires, leurs alliés temporaires. Toutefois, malgré son caractère éphémère, l'insurrection des Gordiens mérite une attention spéciale, car c'était un phénomène de coalition sociale contre l'injustice commune, unique dans son genre et ne plus rencontré jamais dans l'Afrique romaine.

Toute l'histoire des provinces africaines témoignera, d'autre part, que l'insurrection de 238 constituait, comme nous l'avons dit, l'annonce des événements à venir. A Carthage, déjà au bout de deux ans, eut lieu la révolte de Sabinien. Malheureusement il n'est pas possible de découvrir les liens de ce mouvement avec les événements précédents, étant donné la forme succincte des sources historiques. Cette action était pourtant, sans aucun doute, typique pour le III^{e} siècle, action d'usurpateur, s'appuyant sur le parti mécontent du règne du dernier Gordien. C'était ce chemin que devait suivre plus tard, à Carthage, *Domitius Alexander*. Dans la seconde moitié du III^{e} siècle commença une longue série de soulèvements spontanés des Maures, domptés seulement pendant la tétrarchie. La protestation des classes inférieures contre l'oppression, nullement terminée avec la mort de Maximin le Thrace, trouva dans ces révoltes une expression bien plus forte qu'en 238. Elles révélèrent plus clairement le courant séparatiste qui puis se manifesta ouvertement dans le domaine religieux par l'église africaine: le donatisme — ainsi que dans de conscientes tentatives politiques pour détacher le pays de Rome.

Quoique depuis l'insurrection des Gordiens, pendant laquelle les classes supérieures avançaient le mot d'ordre *pro amore Romano*, le chemin était encore long jusqu'à Firmus et Gildon — pourtant déjà pendant ces vingt jours on y a fait, sans le vouloir, le premier pas.

Wrocław

CRITERIA OF LATIN PERIPHRASTIC FORMS

By

LEON ZAWADOWSKI

I. PREVIOUS RESULTS. ANALYSIS OF TEXT

Periphrastic forms occupy an important place in the Latin gram- 1 1
matical system; some of them are fully developed in the classical period, some others begin to develop in late Latin and so-called Vulgar Latin texts and have their continuation in the Romance languages. We are here mainly concerned with the latter; the study of these constructions presents many specific and well-known difficulties, occasioned chiefly by the transitional character of the texts in the diachronic sense, and by the absence of sharp synchronic limits between Literary Latin (= LL) and Popular Latin (= PL; the so-called Vulgar Latin).

The internal difficulties of the problem play therefore an all the more 1 2
important role. Traditional linguistics had not adequate tools to cope with semantic and syntactic problems, first of all because its method of research consisted not in an exact observation of texts, but in a vague and arbitrary introspection. Texts are sequences of products having the following properties: certain classes of elements of text (called classes of signs) correspond systematically and conventionally[1] to classes of elements of extratextual reality (called classes of referends). Each specimen of a class has a set of features characteristic of that class. A sign, e. g. *homo*, has a set of features characteristic of the classe of signs in question. Its referend, an individual human being, has a set of features characteristic of the class of human beings; this set is the meaning of the sign[2].

A text, being a sequence of signs, is a conventional transposition of a fragment of extratextual reality (= of a complex of objects and facts); it represents that fragment of reality. The representative function of the text is its principal and essential function. It is effected by the sets of characteristic features present in the signs, which are therefore called sets of functional features. Consequently, a person who knows classes of signs and classes of their referends, and hears a text, learns (= is put in a position to know) the fragment of reality represented by

---

[1] Saussure's "arbitraire". The term *conventional* means 'based on social usage' and does not imply any explicit agreement. See L. Zawadowski, *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XV 1956, p. 31 sq., p. 46.

[2] See L. Zawadowski, *La signification du morphème*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XVI 1957, p. 20.

the text. This communicative function is a necessary consequence of the representative function[3].

13 Traditional linguistics had no notion of the conventional relation between text and reality, so that it could not distinguish the functional features of text (= carriers of meaning) from the remaining, non-functional features, which are innumerable, or the meaning from the remaining features of a referend. As a result, traditional linguistics had no notion of the essential function of language, viz. the representative and communicative function. On the contrary, it was thought that the function of language consisted in expressing the contents of an individual mind, and evoking analogous contents in the listener's mind[4].

Thus the essential points of the traditional theory were: expressivism, psychologism and individualism. Accordingly, the meaning of a text element was often simply identified with the referend (e. g. an individual man, house etc.), or, to speak more exactly, with the supposed psychical image of the referend. Analogously the meaning of a construction was identified with the supposed image of the totality of the extratextual situation referred to by the text, no matter whether a given element was really communicated by the construction or, e. g. inferred from some circumstances[5]. There resulted a very high number of supposed meanings, an uncontrollable and parasitic polysemism[6].

14 An inventory of classes of signs is a semantic system. A semantic system used in a human community as a common constant means of communication (= of transmitting facts, i. e. of imparting knowledge of facts) is called language. This is a definition of language based on its external properties[7]. But language differs from other semantic systems also by some internal properties[8]: it is a grammatical and universal semantic system[9]. An entirely different opinion was prevalent in the traditional period: language was considered as an individual creation, individual phenomena found in texts were not distinguished from the language.

---

[3] See Zawadowski, *Fonctions du texte*, p. 39.

[4] Zawadowski, *Fonctions du texte*, p. 32 sqq., p. 40 sqq.

[5] L. Zawadowski, *La signification des morphèmes polysèmes*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XVII 1958, p. 89 sq.

[6] *O. c.* p. 90.

[7] I. e. properties observable with reference to other entities: speaking community or other languages.

[8] I. e. properties observable in the language itself.

[9] See Zawadowski: *Fonctions du texte*, p. 32. We are concerned here only with the grammatical character of language.

The matters were made worse by the circumstance that traditional linguistics was unable to grasp a synchronic state of things; diachronic relations only were recognized as object of science[10]. It was considered as unscientific to make precise synchronic classifications and statements[11]; practically there resulted a hopeless mixture of the synchronic and the diachronic point of view.

This is not to say that the results of traditional linguistics should be left without consideration: on the contrary, it is remarkable how much was achieved by dint of rigour in documentation and critical consideration of previous results. Nevertheless, no definition of periphrastic constructions was established, and all that is said of them is based on common sense and an extensive intuitive knowledge of texts. What is to be done is not only to discard false statements and replace them by correct ones but also to correct formulations and to supply adequate proofs and criteria. For this purpose we proceed to analyse grammatical constructions.

II. IRREGULAR GRAMMATICAL CONSTRUCTIONS

An observation of linguistic texts yields the following further result: 111
there exist regular or categorial relations between classes of text elements, i. e. relations proper to whole categories of elements. These relations may be of two kinds: such as may be defined without introducing the meaning: formal relations; and such as must be defined with reference to the meaning: semantic relations. An element of text composed of elements joined by a categorial relation (formal or semantic) is a grammatical construction[12], and the system of such relations constitutes the grammar of the language in question.

Thus *mar-is, homin-is, urb-is* etc. are grammatical constructions on 112
account of the categorial relations, which may be easily presented and verified in a morphological proportion: $\frac{maris}{maribus} = \frac{hominis}{hominibus} = \ldots$ These formal relations are sufficient for the collocations quoted to be constructions.

---

[10] It was said that only historical research was scientific, and the term *historical* was used in the sense 'diachronic'. See *La signification du morphème*, p. 7 sq.

[11] Cf.: „... hängt es oft von der subjektiven Empfindung des Betrachtenden ab, in welcher grammatischen Kategorie er das Wort unterbringen will. Die wirklich wissenschaftliche Grammatik hat wenig Interesse an den hieraus entstandenen Grenzstreitigkeiten" (Brugmann—Thumb, *Griechische Grammatik*[4], München 1913, p. 607). The term *descriptive* was (and is) often used in the sense 'synchronic and unscientific'.

[12] See L. Zawadowski, *The So-called Relative Motivation in Language*, Omagiu lui Iorgu Iordan (Mélanges Iordan, Bucarest 1958), p. 932. Cf. Proceedings of the VIIIth International Congr. of Linguists (Oslo 1957), Oslo 1958, p. 420.

But in this case the semantic relations follow the formal ones, they are regular: $\frac{\text{'maris'}}{\text{'maribus'}} = \frac{\text{'hominis'}}{\text{'hominibus'}} = \ldots$ Constructions which have regular semantic, as well as formal relations, are called regular constructions.

There are, however, constructions that do not possess regular semantic relations, e. g. $\frac{\text{'emolumentum'}}{\text{'molo (molui)'}} \neq \frac{\text{'documentum'}}{\text{'doceo (docui)'}} \neq \frac{\text{'monumentum'}}{\text{'moneo (monui)'}} \neq \frac{\text{'frumentum'}}{\text{'fruor'}} \neq \ldots$ Or.: $\frac{\text{'rivalis'}}{\text{'rivus'}} \neq \frac{\text{'aequalis'}}{\text{'aequus'}} \neq \ldots$ Such constructions are called irregular[13]. There are irregular as well as regular constructions not only in the domain of words but also in that of groups and sentences. The majority of nominal derivates and many verbal derivates are irregular constructions. In the domain of compound words the irregular constructions are less numerous. In groups and sentences the majority is regular, but there are also very important irregular constructions; periphrastic forms are of the number.

II 3 It may be useful to observe that not only the form, but also the meaning of regular constructions are predictable, whereas in the case of irregular constructions the form only is predictable. E. g. knowing the constituents and the grammatical rule of coniunctivus plusquamperf. act. we can predict the form and the meaning of 3rd pers. sing. con. plusquamperf. act. of *tannare*[14] without having ever heard that form in a text or even knowing that such a form is not recorded in the texts. On the contrary, we cannot know the meaning of *emolumentum* or *rivalis* without having observed (learnt) it: it is unpredictable.

II 4 A consequence of the irregularity of semantic relations in irregular constructions is a difference between the meaning of a construction and its categorial value. Categorial value is a value resulting from the meanings of the constituents of a construction and the (existing or non-existing) semantic grammatical rule proper to the whole category of constructions in question, i. e. corresponding to the existing formal grammatical rule[15].

In regular constructions, naturally, the meaning coincides with the categorial value, which therefore is generally not noticed. On the contrary, in irregular constructions, as there is no semantic grammatical rule proper to the category in question, the meaning differs from the categorial value, which is exactly that value which would be the meaning of the construction if there were a semantic rule proper to the category in question, i. e. if the construction in question were regular.

---

[13] *Ibid.*
[14] Gl. II 565,44.
[15] See *o. c.* above, note 12.

Thus 'emolumentum' is not 'what has been got by grinding corn in the mill', 'documentum' is not 'what may serve to teach (or notify)' etc. Nevertheless these are the categorial values of those words; these values are established according to the exact definition given above and should not be considered as results of vague feeling. Categorial value is often mistaken for the "etymological meaning" of the word; usually the contrary is true: e. g. 'what may serve to teach' has never been the meaning of 'documentum' etc.[16]

III. LATIN PERIPHRASTIC CONSTRUCTIONS

In late Latin texts we find constructions of the type LL *habeo scriptum librum* particularly often used. On the other hand it is known that a compound Perfect which seems to be a continuation of this Latin construction appears in the earliest texts of the Romance languages. It is correct to conclude that in Popular Latin (= PL; the so-called Vulgar Latin), which is the source of the Romance languages, there existed a periphrastic Perfect of the type PL *habeo scriptu(m) libru(m)*, developed from the non-periphrastic LL *habeo scriptum librum*. The periphrastic use of the analogous construction in Latin literary texts, if any, may be due to an influence of the already existing Popular Latin norm (cf. table, below, IV 4). We see that one construction was used in two very different senses: periphrastically and non-periphrastically. III 1

This state of things raises some crucial problems of Latin and Romance language history, first of all: in what Latin texts, of what author or authors, an occasional periphrastic use of the construction is found? is there any group of Latin texts which may be said to reflect constant periphrastic use of the construction or its use raised to the status of a norm? and in what period and region did that construction become, in Popular Latin, periphrastic as a norm? It is seen that in order to solve these and other problems it is necessary to distinguish and define well the two uses and meanings (functions) of the formally one construction. III 2

LL *habeo scriptum librum* is a regular construction: not only its formal relations but also its semantic relations are conformable to grammatical rules proper to the whole category. I. e. those rules are the same as in *habeo bonum librum* on one hand and in *video scriptum* (or: *bonum* etc.) *librum* on the other. The essential elements of the meaning which distinguish this construction from the periphrastic one are the following: 1° the relation of possession: LL *habeo scriptum librum* means 'I have III 3

---

[16] See L. Zawadowski, *Étymologie et valeur étymologique des mots*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XVI 1955, p. 177.

a book that is written (or: a written book)'. The Present of *habeo* cannot be used if the object (the book) is not in the speaker's possession. The same situation is found e. g. in the case of *habeo bonum librum*. 2° the property expressed by the Participle is not necessarily caused or effected by the subject of the verb: *habet scriptum librum* means 'he has a book that is written (or: a written book)'; it does not follow that it is the possessor that has written it. The same is the case with *habeo bonum librum*.

III 4 The case of the PL construction *habeo scriptu(m) libru(m)* is different. The category of constructions in question continues to exist without any change in its formal or semantic features, e. g. PL *habeo bonu(m) libru(m)* or *video scriptu(m) libru(m)* mean the same as the corresponding LL constructions. The PL construction *habeo scriptu(m) libru(m)* has the same formal features as the corresponding LL construction, but its semantic features are irregular; it means 'I have written a book': 1° in this meaning there is no relation of possession. The subject of the verb need not possess the book in question; nevertheless he "has" written it; 2° the property expressed by the participle is caused or effected by the subject of the verb: *habet scriptu(m) libru(m)* means 'he has written a book', so that the construction cannot be used if the subject is not the author of the book. The PL construction is irregular.

It is seen that an essential feature of the periphrastic constructions is their irregularity. A periphrastic construction need not be formally different from a non-periphrastic one; it is sufficient that the semantic relations are irregular. We have now exact and workable criteria which enable us to distinguish the two kinds of constructions; we can now state with certainty which constructions met with in the texts are periphrastic and which are not. This statement will be based not on a vague feeling (as semantic statements were in traditional linguistics) but on an exact observation of relations between the meanings of various constructions.

But to define the character of a construction met with in some texts is not identical with saying that the type of constructions in question is proper to the language in which the texts are composed. We proceed to the problems of relation to language of a construction found in texts.

IV. RELATION OF PERIPHRASTIC CONSTRUCTIONS TO LANGUAGE

IV 1 One of the most important distinctions of recent linguistics was de Saussure's distinction of "langue" and "parole". It was not adequately defined; especially "parole" was a rather vague entity. But the intuition

was fruitful, and in the of present state knowledge we are able to make the distinction exact: language is a system of classes of text elements and their relations, existing in a human community (cf. the definitions above, I 4). Texts, as we have seen above, are individual physical phonic phenomena, whose elements are specimens of the classes constituting the language. It is seen that not all that is found in the texts belongs to the language: only facts belonging to the social system (norm) of communication are facts of language. Individual facts may be occasional or constant, but as long as they are but individual they are confined to the domain of texts[17].

IV 2 In the course of time a new phenomenon may emerge in the texts, e. g. the periphrastic use of the construction PL *habeo scriptu(m) libru(m)*, defined above. Traditional linguistics was not only unable to distinguish the periphrastic use of the construction from the non-periphrastic one, but also it was unable to see the difference between a construction (or a particular use of it) appearing occasionally in the texts and its belonging to the language in question. What is true is that the first appearance of the periphrastic construction in Latin texts is not its appearance "in Latin", i. e. in the Latin language; in fact the periphrastic Perfect has never become part of Literary Latin. On the contrary, in Popular Latin it became a norm (came to belong to language), as is shown by its survival in the Romance languages.

IV 3 It is the principle applied above that determines the position of Popular Latin ("Vulgar Latin"). Various phenomena found in Latin texts, e. g. in Pompeii, and often considered as belonging to a sort of early "Vulgar Latin", are not texts of a language different from Standard Latin, as long as they are not realizations of a separate norm. Such texts may have some particularities, which is an ordinary thing with social dialects, i. e. varieties of language proper to different social strata of the respective community (as opposed to local dialects). Only when the particularities of a social dialect have become so extensive that a separate social norm is created, may we speak of Popular Latin as a separate language, different from Literary Latin. This language became, in fact, the ordinary (spoken) language of the Roman world and later gave rise to the Romance languages.

IV 4 The relation of the periphrastic construction to language in different periods may be tabulated thus (it should be remembered that Popular Latin proper is very little recorded):

---

[17] See L. Zawadowski, *Recent Synthesis of Language Contact*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XVII 1958, p. 178.

<table>
<tr><td colspan="2">STANDARD LATIN</td></tr>
<tr><td>literary usage</td><td>popular usage</td></tr>
<tr><td>non-periphrastic,
seldom used</td><td>non-periphrastic,
seldom used</td></tr>
<tr><td colspan="2">LITERARY LATIN</td><td rowspan="2">POPULAR LATIN
(a separate norm)</td></tr>
<tr><td>non-periphrastic,
seldom used;

infiltration
from Popular
Latin</td><td>non-periphrastic,
frequent use;
occasional individual periphrastic
use (textual fact);
constant individual periphrastic
use (textual fact);
periphrastic construction
as a norm;
periphrastic construction incorpo-
rated in the verbal system
(periphrastic Perfect)</td></tr>
<tr><td colspan="2">LATIN AS A SECONDARY
LANGUAGE
(and a “dead” language)</td><td rowspan="2">ROMANCE</td></tr>
<tr><td>non-periphrastic;
occasional infiltration
from Romance</td><td>periphrastic construction
in the verbal system
(compound Perfect)</td></tr>
</table>

We have attempted to contribute to a solution of the most urgent general problems of Latin periphrastic forms; it is evident, however, that a further analysis of texts cannot be dispensed with if we want to find answers to more special questions mentioned above (III 2). In fact, what we have established makes a new and different analysis of texts necessary; but it also enables us to make such an analysis.

Wrocław

AD OTTONIS BAMBERGENSIS EPISCOPI *VITAM PRIEFLINGENSEM* OBSERVATIONES CRITICAE

Scripsit

IOANNES WIKARJAK

Ottonis Bambergensis, Pomeranorum apostoli, *Vita*, quae post sancti episcopi mortem[1] nulla mora interposita a monacho quodam Prieflingensi[2] scripta erat, primum a Stephano Ladislao Endlicher ex Magni Legendarii Austriaci exemplari vetustissimo, quod in abbatia Sanctae Crucis[3] asservatur, in lucem prolata[4], tum tribus codicibus Sancrucensi, Vindobonensi[5], Zwettlensi[6], a Gulielmo Wattenbach accuratissime collatis a Rudolpho Köpke publici iuris facta[7], recentiore denique tempore Adolphi Hofmeister cura edita est[8]. Qui quidem quattuor codicibus manu scriptis, praeter alios etiam Mellicensi[9], innixus librum sagacissime edendum ac locupletissime explanandum curavit, nonnullos tamen locos, perpaucos sane, ita constituit, ut acquiescere nequeamus.

II 1: portantes facem

In ipso limine libri secundi *Vitae* legimus Ottonem, cum ad Pomeranorum paganorum partes proficisceretur, ut eos infidelitatis tenebris absolveret et ad viam veritatis perduceret, ab omnibus ingenti cum honore et exsultatione susceptum esse; in cunctis enim ecclesiis, quas intraret, usque ad Gnesnam civitatem responsorium de apostolis esse decantatum. Quod responsorium in omnibus libris, qui adhuc prelum typographicum subierunt, his verbis, nulla varia lectione subiuncta, proditum est: *Cives apostolorum et domestici Dei advenerunt hodie portantes*

---

[1] Obiit a. 1139.

[2] Priefling (Prüfening) in episcopatu Ratisbonensi.

[3] Heiligenkreuz prope Baden in inferiore Austria; cod. sign. 12, olim VII 8 A 1.

[4] *Vita Ottonis, Babenbergensis episcopi*, exscripta e passionali (sec. XIV) monasterii S. Crucis in Austria inferiori, Ord. S. Benedicti, opera et studio S. L. Endlicher Hungari Posoniensis, Neue Pommersche Provinzialblätter IV, p. 312—363, Stettin 1829.

[5] Cod. bibliothecae Palatinae Lat. 336, olim Hist. eccl. 5.

[6] Servatur in Claravalle, vulgo Zwettl, in Austria inferiore, sign. 24.

[7] MGH Script. XII, p. 883—903, Hannoverae 1856.

[8] *Die Prüfeninger Vita des Bischofs Otto von Bamberg* hrsg. von A. Hofmeister, Denkmäler der Pommerschen Geschichte, I, Greifswald 1924.

[9] Sign. M 5 alias 675 in bibliotheca Mellicensis abbatiae (Melk in Austria inferiore) servatur.

pacem et illuminantes patriam dare pacem gentibus et liberare populum Domini. Simili modo hoc ab A. Hofmeister in linguam Germanicam translatum videmus[10]: „Die Bürger der Apostel und die Hausgenossen Gottes sind heute gekommen, Frieden bringend und die Heimat erleuchtend, den Heiden Frieden zu geben und das Volk des Herrn zu befreien". Ad hunc locum A. Hofmeister adnotavit[11]: „Vgl. Eph. 2,19: Ergo iam non estis hospites et advenae; sed estis cives sanctorum et domestici Dei = Brev. Rom., Capitulum im Comm. apost. ad vesp., laudes und tert., aber weder hier noch im Brev. Bened. steht nach C. Weyman und O. Casel dieses Responsorium".

Sed iam Ernestus Schulz, cum de *Vita* ab Hofmeistero in sermonem Germanicum translata iudicium et censuram faceret[12], responsorium illud ex Receptione legatorum vel praelatorum sumptum esse atque in Processionario ord. fratr. Praed.[13] inveniri animadvertit et hoc loco „portantes facem" corrigendum putavit. Quae viri docti suspicio rectissima cernitur, hoc tamen loco coniecturam facere supervacuum est. Libros enim manu scriptos, qui nobis praesto sunt, si conferimus et perlustramus, in tribus quidem „pacem", in codice tamen Mellicensi, quem licet recentissimum multis et aliis in locis unicum ceteris discrepantibus lectionem genuinam servavisse facile oculis percipere possis, „facem" plane et perspicue scriptum invenimus. In ceteros libros qua ratione „portantes pacem" inductum sit, satis perspectum habebis, si codicibus retractatis acceperis in versiculo proximo (ita in Vindobonensi et Zwettlensi) vel etiam in eodem (ita in codice Sanctae Crucis) „pacem", quod est vocabulum usitatissimum, optimo iure a scriptore adhibitum esse. Lectionem „portantes facem" cum proximis verbis „illuminantes patriam" optime convenire et cohaerere ac propinquis *Vitae* locis (II 3: *ipsam nationem infidelitatis tenebris absolutam perducturus esset ad fidem*, necnon II 1: *eos ab errore suo revocaret et ad viam veritatis et agnitionem Christi filii Dei perduceret*) aptam esse si animadverteris, responsorium illud, cum in *Vitam* afferretur, consulto mutari atque alia ratione accommodari potuisse certe negabis. Quae cum ita sint, lectionem codicis Mellicensis „facem" sequamur necesse est.

---

[10] *Das Leben des Bischofs Otto von Bamberg von einem Prüfeninger Mönch* übersetzt und eingeleitet von A. Hofmeister, Leipzig 1928.

[11] In *Vita* Latine edita, p. 36. Simillimam adnotationem ad *Vitam* in sermonem Germanicum translatam invenimus, p. 29.

[12] Historische Vierteljahrschrift XXV 1931, p. 678 sq.

[13] Venetiis 1509, p. 59. Cf. Ehrensberger, *Libri liturg. Bibl. Apost. Vatic. mss.*, Frib. Br. 1807, p. 580.

II 7: se numquam in consiliis Chaminensibus crediturос

In ea *Vitae Prieflingensis* parte, quae Ottonem, ut Iulinensium animos ad fidem Christianam converteret, frustra laborem suscepisse narrat, legimus: *Videres barbaros magis ac magis accensis animis debachari, se numquam in consiliis Stetinensibus crediturос.* Haec verba, in omnibus licet codicibus scriptis ita tradita, proximis sententiis aperte obloqui patet, quae sunt: *iret pocius*[14] *egregius predicator et eos, qui totius gentis principes haberentur, converteret. Iam vero illis conversis nichil sibi fore residui, se quantocius in via veritatis, quam se episcopus eis ostensurum promiserat, secutoros.* Iulinenses, qui Ottonem, ut ad Stetinenses potius proficisceretur eosque converteret, hortabantur atque eorum vestigia se pressuros promittebant, eosdem se numquam Stetinensibus crediturос dicere non potuisse manifestum est. Quam ob rem viri docti corruptelam hic delitescere certum cum haberent, variis modis locum sanare conabantur. R. Köpke „nisi“ pro vocabulo „in“ legendum putavit: „se numquam nisi consiliis Stetinensibus crediturос“. S. Endlicher praepositione „in“ servata „nisi“ ante nomen „Stetinensibus“ addendum duxit: „se numquam in consiliis nisi Stetinensibus crediturос“. Cuius coniecturam A. Hofmeister probavit et in sermonem Germanicum sententiam ita transtulit: „sie würden auf keines Rat außer der Stettiner hören“. Si hac ratione locum emendari opus esset, unius litterae litura „umquam“ pro „numquam“ scribendo sententia corrigi posset, id quod mihimet ipsi paulisper arridebat; sed hisce capitulis accuratius perlectis persuasum mihi est eiusmodi experimentis ea, quae inter se vehementissime repugnant, amoveri, minime tamen omnes difficultates et dubitationes tolli posse. Nam si tota sententia de Stetinensibus loquitur, intellegere non possumus, cur vocabulum „potius“ hic adhibitum sit, ut omittamus mira atque insolita Köpkiana „consilia Stetinensia“.

Ut huic sententiae medeamur, alio enitendum mihi videtur capitulis quae antecedunt et subsequuntur collatis. In superioribus *Vita* refert Ottonem in Pomeranorum civitatibus, quae Petris et Chamin dicuntur, orationes sacras habuisse et homines ad fidem Christianam traduxisse; cuius operae fructum multiplicem fuisse. *Tantus* — ut *Vitae* verbis utar — *iusticię preco, quo pluribus predicavit, plures convertit*[15]. Deinde in civitatem Iulin profectum[16], sed longe aliter ab Iulinensibus receptum esse. *Quocienscumque enim in publicum predicandi gratia pro-*

---

[14] In locis ex *Vita Prieflingensi* allatis scripturam codicum, imprimis vetustissimi codicis S. Crucis servavi.

[15] II 4; cf. adn. 14.

[16] II 5 in.

cessisset, videres barbaros cum gladiis ac fustibus, veluti unumquemque casus armaverat, certatim erumpere, pulverem alios spargere, alios lapides crebro iactare, fremere dentibus, ut nullo nocendi genere pretermisso cuncti pariter in unius necem hominis conspirasse viderentur[17]. Et supra: *Audientes itaque Iulinenses multos Chaminensium fidei recepisse doctrinam et equo animo non ferentes supervenere confusi nec solum deridere conversos, sed et sancto pontifici eiusque comitibus derogare ceperunt. Episcoporum quidem magum et impostorem vocare, Chaminenses vero ineptos patrię delatores, qui patriis legibus abdicatis extraneę gentis sequi niterentur errorem*[18].

Cum hoc ipso capitulo illud, de quo sermo nunc est, aptissime cohaerere mihi videtur. Iulinenses iterum dicunt se numquam Chaminensium vestigia persecuturos, solo Stetinensium, qui totius gentis principes habeantur, exemplo trahi posse. De Stetinensibus, quorum mentio nulla adhuc est facta, in proximis *Vitae* capitibus diffuse narrabitur. Unde sequitur, ut hoc loco „Chaminensibus“ legendum credamus.

Hoc modo Chaminensibus, qui nullam admirationem sui Iulinensibus iniciebant, Stetinenses opponuntur, qui omnium Pomeranorum principes habebantur; ad eos potius egregius praedicator proficisceretur eosque converteret. Quo fit, ut tota sententia praeclare inter se cohaereat.

Unde in codicibus lectio „Stetinensibus“ orta sit, facillime explicabimus, si animadverterimus librarium, qui aliquid transscribit, proxima verba scribenda imprimis in animo habere, illo autem loco omnia, quae subsequantur, ad Stetinenses pertinere; quibus induci eum potuisse, ut consulto nomen corrigeret.

I 25: ipsumque monasterium cupreo tecto operuit

A. Hofmeister „coperuit“ scribendum censuit et adnotavit: „so H. Z. (scil. codices)“. Sed in exemplari Sancrucensi (H)[19], cuius auctoritate editor innixus esse videtur, reapse lectionem „operuit“, eandem atque in Vindobonensi et Mellicensi invenimus. Quem viri docti lapsum si cognoveris, lectionem hanc tribus libris probatam illa, quae in solo Zwettlensi est tradita, potiorem esse non negabis.

Haec sunt, quae breviter animadvertenda censui.

Posnaniae

---

[17] II 5 ex.
[18] II 5 in.
[19] Cf. adn. 3.

De quibusdam locis in Liddellii–Scottii Graeco–Anglico lexico emendandis. (Res porro tractatur)

ἀέρινος — 3. of the planet Iuppiter, ὁ λεγόμενος Ζεὺς ἀ. (Ps. Callisth. 1, 4). — L.-Sc. in excerpenda *Historia Alexandri Magni* editione C. Mülleri, *Scriptores rerum Alexandri M.*, Parisiis 1846, usi sunt; in indice „Authors and Works (Additional)“ reperitur quidem posterior editio G. Krollii, Berolini 1926, quae tamen in ipsa voce ἀέρινος tractanda non est adhibita. Nostro loco Ps. Callisthenes narrat de magico horoscopio oblato reginae Olympiadi a fraudulento mago Nectanebo, quod ipsum e candido marmore factum omnes planetas e lapidibus pretiosis figuratos habebat; eorum descriptio apud Müllerum talis est: ὁ μὲν ἥλιος κρυστάλλινος, ἡ δὲ σελήνη ἀδαμαντίνη, ὁ δὲ λεγόμενος Ζεὺς ἀέρινος, ὁ δὲ Κρόνος ὀφίτης, ἡ δὲ Ἀφροδίτη σαπφείρινος, ὁ δὲ Ἑρμῆς σμαράγδινος, ὁ δὲ ὡροσκόπος λύγδινος.

Iam primo obtutu patet Ps. Callisthenem loqui non de „Iove aërio“, sed de quodam lapide, qui planetae vicem praebet. Tamen si accuratius inspiciatur, ipsa lectio ἀέρινος minus certa apparebit, nam in codice A a Krollio edito hic locus a nostro textu plane abhorret: προθεὶς τὸν ἥλιον κρυστάλλου λίθου, τὴν σελήνην ἀδάμαντος λίθου, τὸν Ἄρεα αἱματίτου λίθου, τὸν Ἑρμῆν σμαράγδου λίθου, τὸν Δία αἰθερίτου λίθου, τὴν Ἀφροδίτην σαπφείρου λίθου, τὸν Κρόνον ὀφίτου λίθου, τὸν ὡροσκόπον λυγδίνου λίθου. In hac descriptione materia non adiectivis in syllabas -ινος exeuntibus, sed substantivis in -ίτης exprimitur. Idem invenimus in codice L edito a H. Meuselio, Jahrbb. f. Class. Phil., V Supplbd. 1864—72, p. 708 sqq.: καὶ τὸν ὡροσκόπον ἐξ ὀκτὼ λιθοτεχνῶν (sic) μετάλλων ... ἔθηκε ... προσθεὶς τὸν ἥλιον ⟨κρυστάλλινον⟩, τὴν δὲ σελήνην ἀδαμαντίνην, τὸν Ἄρεα αἱματίτου, τὸν Ἑρμέα (sic) σμαράγδου, τὸν Δία αἰθερίτου, τὴν Ἀφροδίτην σαπφείρου, τὸν Κρόνον ὀφίτου, τὸν ὡροσκόπον λυγδίτου. In codice B nec non in C ex eo descripto, quibus nititur in sua editione Müller, exstat lectio: ὁ δὲ λεγόμενος Ζεὺς ἀέριος, quae pretiosi lapidis appellatio nusquam alibi occurrit (apud Plinium *N. h.* XXVII 115 translucidum quoddam iaspidis genus „aërizusa“ appellatur). Quaeritur itaque, unde Müller lectionem ἀέρινος sumpserit, certe enim non ex versione Armeniaca, qua non est usus, ubi hanc lectionem exstare Krollius affirmat. Nimirum e Latina paraphrasi saec. III vel IV a Iulio Valerio confecta, quam una cum Ps. Callisthene edidit; saltem in codice siglo Reg. notato hunc textum dat: „Iovem quoque viseres aërino lapide nuncupatum“, in apparatu critico vero adicit in codice Ambrosiano lectionem „aëreos“ exhiberi, quod plane Graecam vocem ἀέριος reddit. Mirum quidem videtur B. Küblerum in posteriore Iulii Valerii editione, Lipsiae 1888, ubi ipse lectionem „aëreo lapide“ praebet, in apparatu critico non afferre nisi v. l. e codice Taurinensi „ereo“ omissa omni mentione de v. l. „aërino“; at Krollius in sua praefatione usuros Kübleriana Valerii editione praemonet: „cave verbis editis nimiam fidem habueris, cum codices neglegentius scripti et emendatio haud facilis sit“.

Utut res se habet, haud dubium videtur in aliquo e Ps. Callisthenis codicibus lectionem ἀέρινος exstitisse. Statim oritur quaestio: si id adiectivum materiae existimandum est simile κρυσταλλίνῳ vel σμαραγδίνῳ, oportet indagari substantivum a quo id adiectivum derivatum esse potuit; atqui fuisse lapidem nomine ἀήρ vix est credendum (quamvis tale pigmentum apud Heronem *Aut.* 28,3 exstet). Si vero ἀέρινον appellationem ipsius lapidis putemus esse adiectivi forma expressam, ut

illa Pliniana ἀερίζουσα, talis appellatio singularis in nostro textu sit, ubi sola inveniuntur adiectiva materiae et unum tantum substantivum ὀφίτης. Verumtamen apud ipsum Callisthenem 3,22 (= Krollius p. 120,18) legimus: κοιτῶνες διαυγεῖς ἐξ ἀερίτου λίθου (cum vv. lectt. B ἀργίτου et C ἀρρήτου, quarum haec sine dubio falsa est, illa vero non plane reicienda, sed multo minus probabilis[1]. Verisimillimum est igitur nostro quoque loco genuinam lectionem hanc fuisse: ὁ μὲν ἥλιος κρυστάλλινος, ἡ δὲ σελήνη ἀδαμαντίνη, ὁ δὲ λεγόμενος Ζεὺς ἀερίτης, ὁ δὲ Κρόνος ὀφίτης κτλ., quam alii codices vicinorum adiectivorum in -ινος desinentium vi inducti in ἀέρινος mutaverunt, nam tale adiectivum exstabat ad colorem caeruleum vel caesium significandum (Pollux 4,119; LXX *Es.* 8,15), sicut codex Leidensis in editione Krollii variam lectionem habet: ὁ δὲ ὡροσκόπος λυγδίτου λίθου pro λυγδίνου, sine dubio propter vicinitatem αἰθερίτου λίθου, ὀφίτου λίθου et sim. Alii autem codices eam in αἰθερίτης mutaverunt, quod facile fieri potuit propter vocabulorum ἀήρ et αἰθήρ vim satis propinquam. Varia vero lectio ἀέριος, ut pervulgatum quoque adiectivum, facile vocis ἀέρινος locum obtinere potuit.

Quae cum ita sint, primum s. v. ἀέρινος ... 3. delenda videntur verba „of the planet Iuppiter"; tum post allatum locum Ps. Callisthenis addendum: „probably f. l. for ἀερίτης"; deinde eadem repetenda s. v. αἰθερίτης.

ἄμπυξ — 2. horse's headband (Q. S. 4,511). — Sed ibi:

ἵπποι ... ἄμπυκας ἀφρῷ ἔδευσαν.

Procul dubio frenum est; quo enim modo equi frontalia spuma inficere potuerint? Sic Pape arbitratur: „apud Quintum Smyrnaeum sogar Zaum" et Bailly: „frein, bride".

ἀμυδρός ... 1. ... adv. ἀμυδρῶς ... ἀ. ἔχειν — to be ill-defined (Arist. *PA* 668 a 3). — Fefellit scribentem memoria, nam apud Aristotelem habemus: ἡ μεγάλη φλὲψ τῆς ἀορτῆς· ἡ μὲν γὰρ ἐν τοῖς ἔμπροσθεν, ἡ δ' ἐν τοῖς ὄπισθεν κεῖται, καὶ τὴν μὲν ἅπαντ' ἔχει τὰ ἔναιμα φανερῶς, τὴν δ' ἔνια μὲν ἀμυδρῶς, ἔνια δ' ἀφανῶς, ubi transitiva vis verbi ἔχειν [sc. τὴν φλέβα] plane patet. Itaque ἀ. ἔχειν cum explanatione delendum est.

ἀμφιπολεύω ... 2. abs. (τὰς κούρας) ἔδοσαν Ἐρινύσιν ἀμφιπολεύειν (*Od.* 20,78; cf. Hes. *Opp.* 803). — Quomodo ergo absolute, si cum acc. qui subauditur? Apud Hesiodum pari modo cum acc.:

ἐν πέμπτῃ γάρ φασιν Ἐρινύας ἀμφιπολεύειν
Ὅρκον γεινόμενον, τὸν Ἔρις τέκε πῆμμ' ἐπιόρκοις.

Ubi etiam scholiasta dicit: τὰς τιμωροὺς δαίμονας τὴν γένεσιν αὐτοῦ [sc. τοῦ ὁρκίου θεοῦ]... περιέπειν.

Ibid. sub 3. c. dat. — minister to, as priest (Q. S. 13,270). — Ubi tamen legimus:

...ἐπεὶ βασιλεῦσιν ἄμεινον
τεθνάμεν ἐν πολέμῳ ἢ χείροσιν ἀμφιπολεύειν.

Certe de captivis, qui servire se indignis dominis coguntur, non de sacerdotibus.

ἀναβάλλω — 7. pass. to be lifted up, in prayer, εὔχονται σπλάγχνοισι κακῶς ἀναβαλλομένοισι (Aristeas *Epic.* 1). — Fateor me nullo modo intelligere posse, quare tam parum verisimilis vis hic quaeratur, cum luce clarius sit aenigma de nautis, qui tempestate iactati nausea laborant:

---

[1] Apud L.-Sc. lemma ἀργίτης omnino deest.

Θαῦμ' ἡμῖν καὶ τοῦτο μέγα φρεσὶν ἡμετέρῃσιν
Ἄνδρες ὕδωρ ναίουσιν ἀπὸ χθονὸς ἐν πελάγεσσι·
Δύστηνοί τινές εἰσιν, ἔχουσι γὰρ ἔργα πονηρά,
Ὄμματ' ἐν ἄστροισι, ψυχὴν δ' ἐν πόντῳ ἔχουσιν,
Ἥ που πολλὰ θεοῖσι φίλας ἀνὰ χεῖρας ἔχοντες
Εὔχονται σπλάγχνοισι κακῶς ἀναβαλλομένοισι.

R. Scheliha in sua editione Longini 10,4, ubi id fragmentum Aristeae servatum est, vertit: „gar bös in Geweide geschüttelt".

ἀναιδής... 2. c. gen. Κυδοιμὸν ἀναιδέα δηϊοτῆτος — ruthless in havoc (*Il.* V 593). — In Ebelingii *Lexico Homerico* legimus: „gen. ad substantivum refertur, non ad adiectivum", quod recte dictum videtur, nam ἀναιδής cum gen. nusquam praeterea invenitur et δηϊοτῆτος ut gen. auctoris admodum bene cum κυδοιμόν quadrat (sicut exempli gratia *Il.* XX 245: ἑσταότ' ἐν μέσσῃ ὑσμίνῃ δηϊοτῆτος). Qualem gen. putent eum esse L.-Sc., non liquet. Eadem ratione et Mazon in sua *Iliadis* editione vertit: „Enyô porte avec elle le tumulte impudent du carnage". Quid sibi velit Bailly, qui dat „insatiable de butin", parum intelligo, cum δηϊοτῆς plane alia res sit atque spolia. Potius igitur „c. gen." delebimus.

ἀναερτάζω = s q. (Nonn. *D.* 9,55 al.). Sequitur vero vox ἀναερτάω — hang up, dedicate (*AP* 6,195 etc.). — At Nonnus dicit:

ἡ μὲν [sc. Ἰνώ] ἀνηέρταζεν ἑῆς προθορόντα λοχείης
νήπιον εἰσέτι κοῦρον ἐπωλένιον Μελικέρτην
παιδοκόμοις παλάμῃσιν...

Ergo „suscipere" infantem, nullo vero modo „dedicare", ut in *Anthologia Palatina* 6,195, vertendum et „=s q.", in „take up" mutandum videtur.

ἀνακυΐσκω — impregnate again (Arist. *HA* 573 b 17). — Sed videamus textum: τὰ δὲ πρόβατα κυΐσκεται μὲν ἐν τρισὶν ἢ τέτταρσιν ὀχείαις, ἂν δ' ὕδωρ ἐπιγένηται μετὰ τὴν ὀχείαν, ἀνακυΐσκει· ὁμοίως δὲ καὶ αἱ αἶγες. Lexicographus quoniam transitivam vim verbi sumit, subiectum videlicet ὕδωρ esse opinatur, quod tamen omni sensu carere vel unicuique patet, non enim aqua, sed mares oves fecundant[2], nec illud „iterum" satis intellegi potest. Atqui cum ἀνα- non solum „iterum" valeat, sed etiam „ab", potius respiciendum est ad aliorum lexicorum interpretationes, quorum Pape „die Schwangerschaft vereiteln" scribit, Bailly „faire avorter", Thesaurus „abortum inferre". Verumtamen in dubio remanere videtur, utrum transitiva vis verbi hic sit, an intransitiva, nam post transitivam exspectaremus: ὁμοίως δὲ καὶ τὰς αἶγας. Ergo quoniam κυΐσκω vel activo sensu de mare, vel passivo de femina adhibetur, licet opinari verbum ἀνακυΐσκω vel „abortum inferre" (cum subiecto ὕδωρ), vel „abortum pati" (cum subiecto πρόβατα) significare posse.

ἀνάστατος — 4. c. gen. driven from, deprived of a thing, Χαρίτων (Plut. 2,613 B). — H. Bolkesteinius in *Adversariis criticis et exegeticis ad Plutarchi Quaestionum convivalium* lib. I et II, Amstelodami 1946, p. 53 sqq., sufficienter demonstravit genetivum Χαρίτων gen. possessivum ad συμπόσιον esse, non gen. obiectivum ad ἀνάστατον.

ἀντιπελαργέω — cherish in turn (Iamb. VP 524; Zen. 1,94); cherish in place of another, of a sister acting as parent (Aristaenet. 1,25). — Mirus admodum est talis lexicographi error, cum palam nota sit apud antiquos fabella de

---

[2] Etsi nota sit fabula de vento equas implente.

ciconiis quae vetulos parentes fovere nutrireque soleant. Et apud Aristaenetum quoque soror de minore sorore aemula sua in amore, quam ipsa educavit, dicit: τούτοις οὖν ἐδακνόμην, τί δὲ οὐκ ἤμελλον, ζηλήμονα καθορῶσα τὴν ἐμὴν ἀδελφήν, ἣν ταῖς ἐμαῖς ἀνέτρεφον ἀγκάλαις· τοιαῦτά μοι παρ' αὐτῆς τὰ τροφεῖα· οὕτω με νῦν ἀντιπελαργοῦσα δικαίαν ἀποδίδωσι χάριν. Illa igitur minor soror erat, quae ἀντιπελαργεῖν debebat, id est ciconiarum more gratias sorori referre pro educatione. Similia apud Iamblichum et apud Zenonem invenimus. Tollendum itaque est „cherish in place of another etc." et ad „cherish in turn" fortasse addendum tantum „in a stork's way", sicut habet Pape et Bailly.

ἀντιφιλοφρονέομαι — also, rival (Plut. *Sert.* 20). — Pro „rival" scribendum est „caress in turn", nam Plutarchus ibi de Sertorii cerva narrat: ἡ δὲ ἔλαφος ... κατιδοῦσα τὸν Σερτώριον ἐχώρει δρόμῳ περιχαρὴς πρὸς τὸ βῆμα καὶ παραστᾶσα τὴν κεφαλὴν ἐπέθηκε τοῖς γόνασιν αὐτοῦ καὶ τῷ στόματι τῆς δεξιᾶς ἔψαυεν, εἰθισμένη καὶ πρότερον τοῦτο ποιεῖν. Ἀντιφιλοφρονουμένου δὲ τοῦ Σερτωρίου πιθανῶς καί τι καὶ δακρύσαντος κτλ. Bailly recte „témoigner de l'affection en retour".

ἀντροφυής, ές — born in caves, ἀνθίαι (Opp. *H.* 3,212). — Ita vertit Lehrsius in *Poetarum bucolicorum et didacticorum* editione, Parisiis 1862, qua usi sunt L.-Sc. „anthiae in cavernis natae" et Thesaurus „in antris natus". Sed quando versus Oppiani:

πέτρας μὲν κείνας τεκμαίρεται ἐγγύθι γαίης
ἴδρις ἀνήρ, οἵῃσιν ὑπ' ἀνθίαι αὐλίζονται
ἀντροφυεῖς, κευθμῶσι διαρρῶγας θαμέεσσι

inspiciemus, dubia videbitur vocabuli vis, quod non solum in nominativo ad pisces, verum etiam in accusativo ad saxa quoque pertinere potest, ut putant Pape et Bailly: „qui offre des cavernes naturelles". Adiectiva in -φυής desinentia utramque vim habent, ut δόναξ λιμνοφυής *AP* 6,23 „arundo in paludibus crescens", sed apud eundem Oppianum *H.* 4,650 sqq.:

οἳ δ'.....
εἰλεῦσι νεπόδων δειλὰς στίχας εἰς ἕνα χῶρον
κοιλοφυῆ, κευθμῶσιν· ὑπαγνύμενον θαμέεσσιν

„locum cava praebentem" invenimus. Cum de anthiis, ubinam nasci soleant, praeterea nihil noverimus, et verborum ordo, et ipsius versus similitudo epitheton ante κευθμῶσι potius ad saxa referre iubent.

ἀνυπεξαιρέτως — adv. without exception (M. Ant. 8,41). — Noster lexicographus post Thesaurum, Pape et Bailly eandem repetit interpretationem, quae vix recta est, si locum perlegamus, ubi hoc ἅπαξ εἰρημένον adverbium exstat: ὁρμήσαντι ἔνστημα ἐγένετο· εἰ μὲν ἀ. ὁρμᾷς, ἤδη ὡς λογικοῦ κακόν. Εἰ δὲ τὸ κοινὸν λαμβάνεις, οὔπω βέβλαψαι, οὐδὲ ἐμπεπόδισαι. Qui locus potius vim „sine delectu, sine iudicio, inconsulte" postulat, „sine exceptione" vero omni sensu caret. Idem fere sentit A. I. Trannoy in sua editione, Parisiis 1953, „sans faire de réserve". Equidem puto errorem inde manavisse, quod ὑπεξαιρέω revera „secludere, excludere, excipere" valet, cf. Arr. *Epict.* 4,7,34; Gal. 16,528 et rhetorica ὑπεξαίρεσις exceptionem significat, cf. Alex. Fig. 1,7.

ἀνύποπτος — 3. act. unsuspecting ... adv. -τως (Th. 1,146, ἀ. ἔχειν; Arist. *Top.* 156 b 18 [?.. in Bekkeri saltem editione deest]); unhesitatingly (Plut. 2, 614 B). — In nullo alio lexico talis interpretatio legitur, nam Plutarchus in *Quaestionibus con-*

vivalibus I libri I quaestione 614 B dicit: οἶμαι δὲ ⟨καὶ⟩ διηγήσεων εἶναί τι συμποτικὸν γένος ... αἷς ἤν τις ἀνυπόπτως χρώμενος διαπαιδαγωγῇ τοὺς πίνοντας, οὐ τὰ ἐλάχιστα τῶν κακῶν ἀφαιρήσει τῆς μέθης, quod sane intelligendum est „improvisus“, ut iam Xylander vertit „apud necopinantes“ et Amyotus „par lesquels exemples qui pourroit secrettement et dextrement instruire ceux qui boivent, sans ce qu'ils s'en apperceussent“. Ergo delendum est illud „unhesitatingly“, Plutarchi autem testimonium annumerandum priori explanationis parti, ubi habemus „adv. -τως unsuspectedly“ cum exemplis ex Aenea Tactico et Menandro sumptis.

ἀπαιτέω — (1.) ... b. call down on oneself, ποινάς (Iul. *Or.* 2,59 A and so med. ib. 58 A). — Manifestum est falsam esse explanationem, modo Iuliani orationem perlegas: οὐ γὰρ δὴ ἴσμεν ὅ τί ποτε παθὼν ἢ δράσας ᾤχετο ἄϊστος ἄφαντος, ἀλλ' εἴτε αὐτὸν δαίμων τιμωρὸς ξυναρπάσας καθάπερ Ὅμηρός φησι τὰς τοῦ Τυνδάρεω θυγατέρας ἐπὶ γῆς ἄγει πέρατα ποινὰς ἀπαιτήσων τῶν διανοημάτων, εἴτε κτλ. Daemon ultor subiectum est, qui poenas exigit a seditioso homine, non ipse homo. Bidez in editione Iuliani, Parisiis 1932, „pour lui faire expier ses complots“. Non aliter res se habet in altero Iuliani loco a L.-Sc. allato: ἐγκειμένων δὲ τῶν ἱππέων ... φεύγει μὲν αἰσχρῶς ὁ τὴν βασιλείαν αἴσχιον ἁρπάσας ... ὃς πρῶτος ἐπὶ νοῦν ἐβάλετο μεταποιῆσαι τὴν βασιλείαν καὶ ἀφελέσθαι τοῦ γέρως ἡμᾶς. Καὶ τέως μὲν ἔχαιρε τῆς πρώτης πείρας οὐκ ἀποσφαλεὶς οὐδὲ ἀφαμαρτήσας, τότε δὲ ἐφεστώσας ξὺν δίκῃ ποινὰς ἀπαιτεῖται τῶν ἔργων καὶ ἄπιστον τιμωρίαν εἰσπράττεται, ubi luce clarius non medium est ἀπαιτεῖται, sed passivum eandemque vim habet ut supra (Bidez „cette défaite lui fait subir le juste châtiment qui le menaçait“).

ἀπαλίας, ου, ὁ — a sucking pig (D. L. 8,20; prob.). — Testimonium Diogenis reapse aliquam dubitationem affert, nam etsi editio Westermanni et Boissonnadii dat: θυσίαις δὲ ἐχρῆτο [sc. Pythagoras] ἀψύχοις· οἱ δέ φασιν ὅτι ἀλέκτορσι μόνον καὶ ἐρίφοις γαλαθηνοῖς τοῖς λεγομένοις ἀπαλίαις, ἥκιστα δὲ ἀρνάσιν, tamen iam G. Hermannus in sua monet in nonnullis veteribus editionibus καί ante γαλαθηνοῖς iterari. O. Apeltius in Diogenis Germanica translatione, Berolini 1955, vertit „Milchböckchen“, sed in annotationibus affirmat esse codices, qui istud καί habeant, „danach wäre zu übersetzen »Böcklein und saugenden jungen Tieren«“; at tunc exspectaremus: τοῖς γαλαθηνοῖς. Dielsii-Kranzii Praesocraticorum editio I 101,12 innisa Hesychii glossa: † ἀπάλιον· θῦμα, δελφάκιον mutat textum in: ἐρίφοις γαλαθηνοῖς καὶ τοῖς λεγομένοις ἀπαλίαις. Cum critica editio Diogenis Laertii adhuc desit, difficile est de re incerta statuere, tamen quoniam illud καί minime necessarium apparet nec in omnibus codicibus exstat, neglegendum videtur et ἀπαλίαι „haedi“ interpretandi; ideo „kid“, non „pig“ apud L.-Sc.

ἀπαλλάσσω — A... II. intr.... c. gen. depart from... τοῦ ζῆν (Pl. *Ax.* 367 C). — Sed hoc loco Platonis transitivam vim verbo inesse nemo est, quin perspiciat: καὶ τοῦτο καὶ οἱ θεοὶ τῶν ἀνθρωπείων ἐπιστήμονες καὶ οὓς ἂν περὶ πλείστου ποιῶνται, θᾶττον ἀπαλλάττουσι τοῦ ζῆν, deos enim a se dilectis mortalibus vitam eripere, non ipsos homines vita excedere. Itaque testimonium sub I. ponendum est.

ἀπηχέω ... II. — to be discordant (Ph. 1,693; 2,44). — Si accuratius verba Philonis inspiciemus, videbimus ea aliter interpretanda esse. Etsi enim 2,44 ἀλλὰ τί ταῦτα θρηνῶν ἀπηχῶ· βέλτιον ἡσυχάζειν μὴ καὶ αὐτὸς παραπολαύσω τινὸς ἀπεύκτου etiam ταῦτα ad θρηνῶν pertinere potest, non ad ἀπηχῶ, attamen 1,693 (ὁ Αἰγύπτιος ποταμὸς) εὐτοκεῖ μέντοι βατράχοις ἀναίμοις καὶ ἀψύχοις καινὸν καὶ τραχὺν ἦχον, ἄλγημα ἀκοῆς, ἀπηχοῦσι verbum ἦχον ἀπηχεῖν sine dubio transitivum est, vix ab ipso ἠχεῖν abhorrens. Itaque pro „to be discordant“ proponendum est „= ἠχέω“, cum Philonis testimoniis.

ἄπιον, τό, ... 2. = ἄπιος — pear-tree, ib. (= Theophr. *Caus. Plant.* 1,15,2) et sequens lemma: ἄπιος, ἡ, pear-tree ... (*Theophr. C.P.* 1,15,2). — Idem igitur in ambobus lemmatibus locus affertur isque perperam, nam apud Theophrastum *C.P.* 1,15,1 (non 2!) legimus: ὃ καὶ ἐπὶ τῶν ἀπίων ξυμβαίνει. Non perspicio, quomodo ex isto genetivo cognosci possit, utrum nom. ἄπιος an ἄπιον fuerit? Ergo quoniam pirus vulgo ἄπιος dicitur, non est plane, cur etiam neutrum ἄπιον probemus nullo fulti testimonio[3]. Tollenda est igitur illa altera explanationis pars et solum pirum relinquendum.

ἀπομείρομαι — distribute, αἶσαν (Hes. *Opp.* 578); pass. to be parted from (Hes. *Th.* 801, Arat. 522), in each place with v. l. ἀπαμείρομαι. *Operum* Hesiodi versus est:

Ἠὼς γὰρ ἔργοιο τρίτην ἀπομείρεται αἶσαν

Theogoniae vero:

εἰνάετες δὲ θεῶν ἀπαμείρεται αἰὲν ἐόντων.

Cum ἀπομείρομαι a μείρομαι et μοῖρα ducatur, ἀπαμείρομαι vero ab ἀμείρω, quod verbum „privare, alienare" valet, priusquam in ipsius lemmatis significationem inquiramus, oportet primum investigare, nonne variae lectiones reiciendae sint. Ambo verba, quippe quae forma simillima essent, facile a scholiastis et scribis confundi poterant; attamen tam diversa erat eorum vis, ut ipse usus apud poetas mea quidem sententia minime dubius esset. Itaque neglegenda esse arbitror, quae in Eustathii commentariis Hom. 1766, 54, deinde 947,9 et 1243, 25 leguntur de verbis μείρω, ἀμείρω, ἀπαμείρομαι, ἀπομείρομαι, ut idem valentibus, scimus enim etymologiae antiquorum quanti sint aestimandae. In *Theogonia*, v. 801, ἀπομείρεσθαι nullo modo convenire potest, nam „abesse a diis, eorum societate privari" sensus postulat similiter ac apud Apollonium Rhodium IV 785 ζωῆς ἀπαμείρεσθαι — „vita privari".

At *Operum* v. 578 videmus longe aliud argumentum esse, quocum ἀπαμείρεσθαι nihil rationis habet, αἶσαν enim idem fere ac μοῖραν esse constat, ergo ἀπομείρεται pro certo existimandum videtur. An vero „distribute", ut L.-Sc. volunt, interpretandum sit, dubitare licet, quamvis et Pape „austheilen" et Bailly „distribuer, partager" scribant, et nuper editum Graeco-Russicum a I. Ch. Dvoreckio elaboratum lexicon (Moscoviae 1958), eos videlicet sequens, „распределять, назначать в удел" det. Sed hoc loco non id praecipui momenti est, quod aurora distribuit hominibus laborem (nam quae utilitas e re tam evidenti repetenda?), sed quod valde prodest ad proficiendum in itinere aut in labore, ut patet ex iterato προφέρει. Quod sentire videtur et scholiasta: ὁ δὲ Ἡσίοδος οὐ τοῦ χρόνου τὸ τρίτον ἔχειν τὴν ἠῶ φησιν, ἀλλὰ τοῦ ἔργου ὃ δεῖ ἀνῦσαι διὰ πάσης ἡμέρας, τὸν ὄρθρον τὴν τρίτην ἀνύειν μοῖραν διὰ τὸ ἀκμάζειν τότε μάλιστα τοὺς ἐργάτας (cf. et Plutarchum, *Comm. in Hes.* 57). Afferri etiam potest scholion ad Arati v. 522, quod scriptum perperam verbum ἀπομείρεται (pro ἀπαμείρεται, nam sensus „privari" desideratur) interpretatur: ἀπολαμβάνει[4]. Ideo recte statuit T. A. Sinclairus, *Hesiod Works and Days*, Londinii 1932, ad v.: „ἀπομείρεται „takes" not „distributes" (L.-Sc.) ...A man can do a third part of his work in the early morning; he is fresh and can work better". Idem sentiunt in suis Hesiodi translationibus P. Mazon (Parisiis 1928): „L'aube prend le tiers du travail du jour"; H. G. Evelyn-White (Londinii 1936): „dawn takes away the third part"; Th. v. Scheffer (Lipsiae 1938): „Morgenstunde umfasst ja ein Drittel", et V. Steffen (Wratislaviae 1952): „jutrznia część trzecią roboty wykonać ci przecie pozwoli".

---

[3] In indice editionis Wimmerianae ἄπιος non ἄπιον hoc loco scriptum est.
[4] J. Martin, *Arati Phaenomena*, Firenze 1956, ad v. 522.

ἀποτηγανίζω — eat of the gridiron, eat broiled (Pherecr. 123; Phryn. *Com.* 57; Macho *ap. Ath.* 13,582 E... Sotad. *Com.* 1,1). — Duarum significationum apud Bailly „1. faire frire... 2. manger grillé...“ nescio cur prior in nostro lexico omittatur. Cum enim allatus ab Athenaeo 229 A Phrynichus reapse de edendo loquatur:

ἡδὺ δ' ἀποτηγανίζειν ἄνευ συμβολῶν

(quae Gulickius vertit: „pleasant is to eat from the pan without paying the scot“) et ex Pherecrate eadem vis elucere videatur, at contra Sotades haud dubie deprehensos pisces assat in sartagine:

καρῖδας ἔλαβον πρῶτον, ἀπεταγήνισα
ταύτας ἀπάσας. Γαλεὸς εἴληπται μέγας,
ὤπτησα τὰ μέσα...

sequuntur varii modi praeparandi pisces. Idem e Machone manifestum fit, qui de veste a Glycerio ad fullonem missa narrat; fullo oleum poposcit,

ἡ δ' ὡς ἀπήγγειλ'· [sc. θεραπαινίς] „ὦ τάλαιν', εἶπεν, κακῶν''
ἡ Γλυκέριον „μέλλει γὰρ ὥσπερ μαινίδας
ἀποτηγανίζειν, φησί, μου τὸ λήδιον''

Itaque adicienda est priore loco altera significatio: „broil on the gridiron“.

ἄπρακτος — II ... 2. not to be done, impossible (Theogn. 1075, 1031; ἄπρηκτα impossibilities id. 461). — Hoc recte; attamen v. 1075 manifesto de re nondum perfecta dicitur:

πρήγματος ἀπρήκτου χαλεπώτατόν ἐστι τελευτήν
γνῶναι ὅπως μέλλει τοῦτο θεὸς τελέσαι.

Versus vero 1031 potius de rebus infectis, quae secus ceciderunt, Theognis loquitur:

τόλμα, θυμέ, κακοῖσιν ὅμως ἄτλητα πεπονθώς·
δειλῶν τοι κραδίη γίνεται ὀξυτέρη·
μηδὲ σύ γ' ἀπρήκτοισιν ἐπ' ἔργμασιν ἄλγος ἀέξων
ὄχθει, μηδ' ἄχθου, μηδὲ φίλους ἀνία.

Duae igitur explanationes statim post 2. addendae sunt: „3. not yet done, not fulfilled (Theogn. 1075); 3. not done, of a failure (id. 1031); 4. not done, left undone... etc.“

ἀπωνέομαι — buy, purchase, ἀπωνηθήσεται (Theopomp. *Com.* 84). — Si Pollucem 3,124 inspiciemus, qui Theopompum affert: διαθέσθαι φορτίον, ἀποδόσθαι, πωλῆσαι, ἀπεμπωλῆσαι, ἀντικαταλλάξαι πρὸς ἀργύριον, ἀλλάξασθαι πρὸς ἀργύριον, ἀποκηρύξαι, καπηλεῦσαι, μεταβαλέσθαι· ἀπωνηθήσεται δὲ τὸ πεπράσεται Θεόπομπος εἴρηκεν ὁ κωμικός ... (125) παρὰ δὲ τοῦ πιπράσκοντος ὠνήσασθαι, ἀγοράσαι, πρίασθαι κτλ. mirabimur in nostro lexico „buy“ pro „sell“ scriptum esse. Ex Pollucis tamen Bekkeriana editione comperiemus τό ante πεπράσεται emendationem esse pro καί; si vero ἀπωνηθήσεται δὲ καὶ πεπράσεται legendum est, ἀπωνεῖσθαι recte „emere“ interpretatur. Equidem emendationem necessariam esse puto, quid enim sibi vellet verbum „emere“ inter verba, quae omnia „vendere“ valent? Certe Pollux paulo infra (125) id transtulisset et inter ὠνήσασθαι, ἀγοράσαι, πρίασθαι etc. collocasset. Ad πεπράσεται vero afferendum, utpote tritissimum verbum, sane non erat opus Theopompi testimonio. At si existimemus ἀπωνεῖσθαι a Theopompo creatum verbum esse in quo negativa vis praepositionis ἀπο- simplici verbo ὠνεῖσθαι opponebatur ita, ut e contrario πιπράσκειν valeret, tunc omnia perspicua atque expedita fiunt.

ἀσιτέω — abstain from food, fast (E. *Hipp.* 277); 2. have no appetite (Hp. *Aph.* 2,32). — Adicienda est tertia etiam interpretatio: πεινάω Plut. 2,237 E, ubi legimus: τὸ δὲ ἔργον τῆς συσσιτίας διά τε ταῦτα γλίσχρον ἦν καὶ ἵν' ἐθίζωνται μηδέποτε γίνεσθαι πλήρεις, δύνασθαι δὲ πεινῆν· οὕτω γὰρ ᾤοντο καὶ εἰς τὸν πόλεμον χρησιμωτέρους ἔσεσθαι, εἰ δύναιντο καὶ ἀσιτήσαντες ἐπιπονῆσαι.

ἀσαρκέω — causal, make lean (Hp. *Vict.* 1,35). — Haec explanatio sine dubio nititur Francogallica Hippocratis interpretatione Littrei, qui hoc loco scribit: „il importe aussi d'atténuer les chairs", neglectis Thesauro, Pape et Bailly, qui omnes recte intransitivam vim „carne carere" dant; nam Hippocrates homines, qui in corpore plus ignis quam aquae habeant, certa diaeta uti iubet: συμφέρει δὲ καὶ ἀσαρκέειν τοῖσι τοιούτοισι πρὸς τὸ φρονίμους εἶναι. Perspicuum est igitur verbum cum dativo coniunctum esse, non cum accusativo.

ἀτενής, stretched, strained ... staring ...; 2. intense, excessive ...; 3. straight, direct ...; 4. of diseases, obstinate ...; II. intent, earnest ...; 2. unbending, stubborn. ... — Omissa est, quae primo loco debuit notari, vis „hard, compact", nam apud Plutarchum *Quaestt. conv.* 640 E legimus: καὶ γὰρ τὴν γῆν προδιαλύομεν καὶ μαλάσσομεν ἵνα κοπεῖσα μεταβάλῃ δι' εὐπάθειαν καὶ ἅψηται τῶν ἐμφυτευομένων· ἡ γὰρ ἀτενὴς καὶ σκληρὰ δυσμετάβλητος (deest quoque in aliis lexicis).

Hoc posito nescio an non possit defendi lectio ἀτενεῖς in Plutarchi *Vita Themistoclis* 14, ubi ἀτενεῖς significet fere εὐπαγεῖς. Fateor tamen meliorem sensum praebere Bryani emendationem ἁλιτενεῖς, praesertim cum apud Athenaeum 203 C de navi dictum inveniamus: κάτωθεν μὲν γὰρ ἁλιτενὴς καὶ πλατεῖα.

ἀφέλκω — II. draw off liquor, κάδων πώματα (Archil. 4; ... A. *Eu.* 184). Archilocho perlecto statim apparet exemplum perperam electum esse, nam de doliorum operculis tollendis mentio fit, de ipso vero vino infra:

ἀλλ' ἄγε σὺν κώθωνι θοῆς διὰ σέλματα νηός
φοίτα καὶ κοίλων πώματ' ἄφελκε κάδων,
ἄγρει δ' οἶνον ἐρυθρὸν ἀπὸ τρυγός.

Etiam Diehlius in *Anthol. lyrica* inter locos similes affert *Odysseae* II 353 πώμασιν ἄρσον (ἀμφιφορῆας). Itaque ad „draw off liquor" remanebit testimonium Aeschyli, noster autem locus transferetur ad explanationem, quae adicienda est „take off, of a lid".

ἀφροδίσιος ... II. ἀφροδίσια, τά — sexual pleasure... also as concrete = amasius (Xen. *Mem.* 1,3,8). Apud Xenophontem invenimus τοιαῦτα μὲν περὶ τούτων ἔπαιζεν ἅμα σπουδάζων· ἀφροδισίων δὲ παρήνει τῶν καλῶν ἰσχυρῶς ἀπέχεσθαι. Vix dubitari potest quin eandem verborum coniunctionem hic habeamus atque ibid. 2,6,22 τοῖς τῶν ὡραίων ἀφροδισίοις ἡδόμενοι ἐγκαρτερεῖν. Cum τῶν ὡραίων tum τῶν καλῶν sunt genetivi obiectivi ad ἀφροδίσια, id est „voluptates amatorias" spectantes. Vocabuli ἀφροδίσια usus pro τοῖς παιδικοῖς nullum ergo exstat exemplum. Bailly dat: „les plaisirs de l'amour... Xen. *Mem.* 1,4,8...; p. suite, ceux qui se livrent aux plaisirs de l'amour, Xen. *Mem.* 1,4,8 (bis perperam afferens locum, qui est 1,3,8), quem duplicem sensum parum intelligo.

γελγοπολέω — sell garlic (Hermipp. 13); sell γέλγη (Hsch.).

γελγοπώλης, ου, ὁ — dealer in garlic (Poll. 7,198); fem. -πωλις, ιδος (Cratin. 48). Ex Polluce 7,198 ὀρνιθοπῶλαι, κτενοπῶλαι, ἀγκιστροπῶλαι, σκοροδοπῶλαι, κρομμυοπῶλαι, ἰσχαδοπώλιδες ... μελιτοπῶλαι ... λεκιθοπώλης, ἐλαιοπῶλαι, ὀξοπῶλαι, γελγοπῶλαι, γελγόπωλις· εἴρηται γὰρ ἡ γελγόπωλις ἐν Διονυσαλεξάνδρῳ Κρατίνου, ὥσπερ ἐν Ἀρτοπώλισιν Ἑρμίππου τὸ γελγοπωλεῖν non efficitur nec Hermippum nec Cratinum

de allii venditoribus locutos esse. Primum allii venditor potius γελγιδοπώλης appellaretur a substantivo γέλγις, -ιδος vel -ίθος (ut ἰσχαδοπώλης); tum eum a Polluce consociatum σκοροδοπώλαις (inter quos nihil quidem interest, siquidem γέλγις allii caput est), non post variarum merciùm venditores positum esse verisimilius esset. Quando igitur exstat apud Hesychium interpretatio: ῥωποπωλεῖν, παντοπωλεῖν, non videtur quaerenda alia. Pro „sell garlic" melius scribemus „sell frippery", sicut Bailly „brocanter, brocanteur".

διαιρετός — b. having divisions, ἀμφορεῖς (Arist. *Ath.* 68,3). — Aristoteles narrat: εἰσὶ δὲ ἀμφ[ο]ρεῖς [δύο κεί]μενοι ἐν τῷ δικαστηρίῳ, ὁ μὲν χ[α]λκοῦς, [ὁ δὲ ξύ]λινος, διαιρετοὶ [ὅ]πως μὴ λ[άθ]ῃ ὑπο[β]άλλων [τις ψή]φους, εἰς οὓς ψηφίζονται οἱ δικαστα[ί], ὁ μὲν [χαλκοῦ]ς κύριος, ὁ δὲ ξύλινος ἄκυρο[ς]. Parum perspicio nec quales „divisiones" amphorae habere potuerint, nec quid sibi velit „oddzielone od siebie" in Ludovici Piotrowicz translatione Polona (Cracoviae 1931) — num „separatim positae"? Sed tum oporteret scribere „osobno ustawione". Mea quidem opinione διαιρετοί explanatio est ad χαλκοῦς et ξύλινος „faciles ad distinguendum", quae transferenda est sub „III. distinguishable...", ubi etiam melius fortasse faciet quam Thucydidis 1,84 testimonium.

διαιρέω... II ... med. τοῖς δικάζουσι δ. τὰ ὦτα, lending an ear to both parties (Lib. *Or.* 59,4). — Perlecto Libanio: οἱ παρακαθήμενοι μὲν ἐν ταῖς δίκαις τοῖς δικάζουσι διελόμενοι τὰ ὦτα, σφῶν δὲ αὐτῶν μᾶλλον ἢ τῶν συνδίκων αὐτοὺς ἀναγκάζοντες ἀκροᾶσθαι καὶ νῦν μὲν οὗτος ὡς αὐτόν, νῦν δὲ ἐκεῖνος ἕλκων, ὁ δίκαιον μέν ἐστιν ἰδεῖν οὐκ ἐῶντες ... ἀπειλοῦντες δέ, εἰ μὴ πείσουσιν, ἐπικείσεσθαι τῷ μὴ κεχαρισμένῳ, καὶ οἱ μὲν θρασύτεροι ταῦτα τὸν αὐτὸν κατειληφότες θρόνον, ὑβρίζοντες μὲν ἐφ' οὗ κάθηνται, ὑβρίζοντες δὲ τοῦ δικαστηρίου τὴν μορφήν κτλ. apparet non iudices subiectum esse, ut e verbis „lending an ear to" colligitur, immo illos iudicibus assidentes, qui eis in aurem insusurrant sua postulata ad iudicium pertinentia nec sinunt aequitatis vestigia sequi. Tota oratio 51 acriter insequitur istum pravum morem. Talis vis vocis διελόμενοι τὰ ὦτα = ἐνοχλοῦντες si cui difficile videtur accommodari ad alias apud L.-Sc. enumeratas interpretationes, meminisse eum oportet duos importunos iudici hinc atque illinc assidere et unumquemque in sua eum trahere, unde hoc exemplum sub „divide among themselves" collocari licet.

δίαιτα — III ... 2. the office of arbiter, δ. λαβεῖν (Hyp. *Eux.* 31). — Cum non desint certe exempla huius vocabuli ad officium arbitri exprimendum adhibiti, ut Luc. *Dial. Deor.* 20,1 aut id ipsum δίαιταν λαβεῖν Iambl. *Vit. Pyth.* 264 „officium arbitri suscipere", nescio plane, quare Hyperidis testimonium a lexicographo sumatur, quod primo obtutu hic non cadit (nisi neglecto ipso scriptore repetitus est simpliciter error Bailly): μικρὰ δὲ περὶ τῆς ἀντιγραφῆς εἰπών, ἑτέρας αἰτίας καὶ διαβολὰς ἥκεις φέρων, κατ' αὐτοῦ λέγων ὡς Φιλοκλεῖ τὴν θυγατέρα ἐδίδου καὶ Δημοτίωνος δίαιταν ἔλαβεν καὶ ἄλλας ... κατηγορίας. Quod attinet illum Demotionem, Athenaeus 243 B Timoclis testimonium profert:

ὁ Δημοτίων δὲ παραμενεῖν αὐτῷ δοκῶν
τἀργύριον οὐκ ἐφείδετ', ἀλλὰ παρέτρεφε
τὸν βουλόμενον

unde perspicuum fit verba: Δημοτίωνος δίαιταν λαβεῖν non ad arbitrium spectare, verumtamen significare „Demotionis victum assumere", id est „prodigum helluonemque fieri".

διαλεαίνω — triturate (Arch. *ap. Gal.* 13,169, pass.); grind small (Gal. 13,169). — Bis allatum testimonium semel tantum apud Galenum reperitur: εἰ δ' ἐπιμένοι [sc. ἡ περὶ τὸν στόμαχον δυσχέρεια] διακρατουμένων καὶ διαλεαινομένων τῶν

ἄκρων ἀπόβρεγμά τι τῶν τοιούτων συνεχῶς καταρροφεῖν δίδου κτλ. Kühnius vertit: „deprehensis atque laevigatis extremitatibus". Paulo supra (p. 168) Galenus iubet in talibus aegrotationibus capitis et ventris τά τε ἄκρα λιπαρὰ ψηλαφίᾳ ἢ καὶ κατειλησίᾳ λεάνας ... de molli quadam frictione loquens. Bailly et Pape omittunt hanc vocem, Thesaurus dat „penitus laevigo, plano, mollio". Itaque „triturate" et „grind small" mutandum est in „rub, smooth the extremities, massage them".

διανάω — flow through, percolate (Plut. *Aem.* 14). — Plutarchus narrat de Aemilio, qui fodiendo prope montem Olympum fontes aquae investigabat: τὰ γοῦν ὀρυττόμενα τῶν χωρίων μᾶλλον ἀναπιδύει καὶ διανάει πρὸς τὴν τοιαύτην ψηλάφησιν, ὥσπερ οἱ μαστοὶ τῶν γυναικῶν πρὸς τὸν θηλασμόν, ἀνυγραίνοντα καὶ μαλάττοντα τὴν ἀναθυμίασιν. Transitiva igitur vis verbi manifesta est, eo magis, quod sub ἀναπιδύω L.-Sc. duas dant explanationes: 1. spring up, ooze out, Theophr. *C. P.* 6,4,1; of ground, send forth water, Plut. *Aem.* 14 — id est nostrum locum afferendo, ubi ἀναπιδύειν et διανάειν certe synonyma sunt. At intransitiva potestas non est delenda, exstat enim et eius exemplum in Theophrasti *Fragm.* 171,11 εἴτε δὴ τοῦτο (id est pisces per se nasci in quibusdam scrobibus in Paphlagonia) θετέον ὥσπερ ἐνύγρου τινὸς τῆς χώρας οὔσης καὶ τὸ ὅλον γονίμου τῶν τοιούτων διὰ τὸ συμμετρίαν τινὰ ἔχειν τοῦ θερμοῦ καὶ τοῦ ὑγροῦ ... εἴτε διανάειν[5] ἔκ τινων τόπων ὑγρότητας αἰσυνεπιφέρουσι τὰς γεννώσας ἀρχάς. Pape et Bailly ambo Thesauri errorem repetunt, qui intransitive priorem locum vertit, Dvoreckius vero recte scribit.

Sophia Abr.mowicz (Torunii)

[5] Editores varias emendationes proponunt, minime tamen necessarias.

CONSPECTUS MATERIAE

Paginae

Sinko Tadeusz: L'historiosophie dans le prologue et l'épilogue de l'oeuvre d'Hérodote d'Halicarnasse . . . . . 3—20

Gansiniec Ryszard: Praehellenica . . . . . 21—26

Plezia Marian: Hekataios über die Völker am Nordrand des skythischen Schwarzmeergebietes . . . . . 27—42

Srebrny Stephanus: Aristophanea . . . . . 43—51

Pąkcińska Maria: De Epicuro in ethicis Democritum secuto . . . . . 53—59

Wolski Józef: L'empire de Rome et les peuples avoisinants du Proche-Orient . . . . . 61—68

Biliński Bronisław: L'hémérodrome Philonidès, son record et la nouvelle inscription d'Aigion . . . . . 69—80

Świderek Anna: A la cour alexandrine d'Apollonios le dioecète. Notes prosopographiques . . . . . 81—89

Szelest Hanna: De Aelii Aristidis clausulis rhythmicis in orationibus quae μελέται atque μαντευτοί inscribuntur obviis . . . . . 91—98

Józefowicz Barbara: Ein Beitrag zur plautinischen Arbeitsweise . . . . 99—108

Brożek Miecislaus: De *Vita Terentii* Suetoniana . . . . . 109—126

Winniczuk Lidia: Cornelius Gallus. Poet and Statesman . . . . . 127—145

Kumaniecki Kazimierz: *Martiis caelebs quid agam Kalendis* (Zu Horaz *Od.* III 8) . . . . . 147—153

Krókowski Jerzy: Ovidio in Polonia nella leggenda e nei fatti . . . . 155—175

Kołtowski Ioannes: De poematis Ovidio falso adscriptis . . . . . 177—195

Kotula Tadeusz: L'insurrection des Gordiens et l'Afrique romaine . . . 197—211

Zawadowski Leon: Criteria of Latin periphrastic forms . . . . . 213—220

Wikarjak Ioannes: Ad Ottonis Bambergensis episcopi *Vitam Prieflingensem* observationes criticae . . . . . 221—224

CENSURAE LIBRORUM

De quibusdam locis in Liddellii-Scottii Graeco-Anglico lexico emendandis. (Res porro tractatur) (Sophia Abramowicz) . . . . . 225—234

INDEX AUCTORUM

	Paginae
Abramowicz Sophia (Torunii)	225
Biliński Bronisław (Romae)	69
Brożek Miecislaus (Cracoviae)	109
Gansiniec Ryszard (Cracoviae)	21
Józefowicz Barbara (Torunii)	99
Kołtowski Ioannes (Cracoviae)	177
Kotula Tadeusz (Wratislaviae)	197
Krókowski Jerzy (Wratislaviae)	155
Kumaniecki Kazimierz (Varsaviae)	147
Pąkcińska Maria (Varsaviae)	53
Plezia Marian (Cracoviae)	27
Sinko Tadeusz (Cracoviae)	3
Srebrny Stephanus (Torunii)	43
Szelest Hanna (Varsaviae)	91
Świderek Anna (Varsaviae)	81
Wikarjak Ioannes (Posnaniae)	221
Winniczuk Lidia (Varsaviae)	127
Wolski Józef (Cracoviae)	61
Zawadowski Leon (Wratislaviae)	213

CONSPECTUS MATERIAE

Paginae

Sinko Tadeusz: L'historiosophie dans le prologue et l'épilogue de l'oeuvre d'Hérodote d'Halicarnasse . . . . . 3—20

Gansiniec Ryszard: Praehellenica . . . . . 21—26

Plezia Marian: Hekataios über die Völker am Nordrand des skythischen Schwarzmeergebietes . . . . . 27—42

Srebrny Stephanus: Aristophanea . . . . . 43—51

Pąkcińska Maria: De Epicuro in ethicis Democritum secuto . . . . . 53—59

Wolski Józef: L'empire de Rome et les peuples avoisinants du Proche-Orient . . . . . 61—68

Biliński Bronisław: L'hémérodrome Philonidès, son record et la nouvelle inscription d'Aigion . . . . . 69—80

Świderek Anna: A la cour alexandrine d'Apollonios le dioecète. Notes prosopographiques . . . . . 81—89

Szelest Hanna: De Aelii Aristidis clausulis rhythmicis in orationibus quae μελέται atque μαντευτοί inscribuntur obviis . . . . . 91—98

Józefowicz Barbara: Ein Beitrag zur plautinischen Arbeitsweise . . . . 99—108

Brożek Miecislaus: De *Vita Terentii* Suetoniana . . . . . 109—126

Winniczuk Lidia: Cornelius Gallus. Poet and Statesman . . . . . 127—145

Kumaniecki Kazimierz: *Martiis caelebs quid agam Kalendis* (Zu Horaz *Od.* III 8) . . . . . 147—153

Krókowski Jerzy: Ovidio in Polonia nella leggenda e nei fatti . . . . 155—175

Kołtowski Ioannes: De poematis Ovidio falso adscriptis . . . . . 177—195

Kotula Tadeusz: L'insurrection des Gordiens et l'Afrique romaine . . . 197—211

Zawadowski Leon: Criteria of Latin periphrastic forms . . . . . 213—22

Wikarjak Ioannes: Ad Ottonis Bambergensis episcopi *Vitam Prieflingensem* observationes criticae . . . . . 221—22

CENSURAE LIBRORUM

De quibusdam locis in Liddellii-Scottii Graeco-Anglico lexico emendandis. (Res porro tractatur) (Sophia Abramowicz) . . . . . 225—234

Cena zł 42.—